

des Oracles divins , & les observer avec l'attrait qu'ils auroient pour elles , si un Ange les leur avoit aportées.

En effet , pour me servir des termes du nouveau Bernard \* de nôtre siècle : *Qu'y a-t-il de plus Saint que la doctrine qui est contenuë dans ces Règles saintes ?* On n'y remarque que les maximes & les Instructions de Jesus-Christ ; elles sont comme un abrégé & comme un précis de ce qu'il a enseigné de plus grand , de plus sublime & de plus parfait ; elles aprennent à mépriser la terre , à n'aimer que le Ciel ; elles élèvent à la pureté des Anges ; elles aprochent de Dieu ; elles engagent dans la voie royale des humiliations & des renoncemens , & elles rendent véritables imitateurs de J. C. ceux qui les observent à la lettre.

\* L'Abbé de Rancé.  
s. Eclairciss.  
p. 90.

M. De La Salle plein de ces sublimes idées , n'oubloit rien pour les inculquer à ses disciples , & leur faire comprendre que leur sanctification étant attachée à la fidélité à leurs règles , ils ne devoient jamais se permettre d'en négliger aucune , encore moins de la violer de propos délibéré. Il leur aprenoit à ne point examiner celles qui paroissent legeres , ou qui ne reviennent pas au goût , à n'y admettre ni restriction , ni modification , ni exception ; à n'avoir aucun égard sur cet article à la répugnance naturelle , à l'humeur , & à l'indisposition ; à ne jamais rougir de les observer devant les gens du monde , & ceux qui n'en font point d'état ; enfin il leur aprenoit à les pratiquer avec autant de soin en leur particulier , & lorsqu'ils sont seuls , que lorsqu'ils sont en Communauté , ou sous les yeux de leurs Superieurs. Il ajoutoit que quand on avoit quelque nécessité de s'en dispenser , il ne falloit pas le faire de soi-même ; mais par permission , avec la disposition de reprendre au premier moment libre , l'exercice qu'on auroit été obligé d'omettre. Il ne voyoit qu'avec peine des lâches & des non-chalans se rendre aux exercices d'un pas lourd & pesant , s'y trainer , plutôt que d'y aller ; montrer du desir de les voir finir avant que de les avoir commencez ; s'y tenir d'une maniere froide & indifférente , y paroître assoupis , distraits , ou rêveurs , & y être presens de corps , & porter leur cœur & leur esprit ailleurs.

De plus , en leur proposant l'exemple du Legislatteur même de la Loi nouvelle qui s'est soumis aux pratiques humiliantes de la Circoncision , du Baptême de saint Jean , & à toutes les observances légales , sans vouloir user de dispense ni de privilège , il aprenoit à ses Freres à regarder avec horreur tous les prétextes frivoles que la nature & l'amour propre inspirent pour s'exempter quelquefois des règles ; & à ne chercher jamais , ni dans le droit d'ancienneté dans la Communauté , ni dans ses talens , ni dans les services rendus à l'Institut , ni dans l'autorité qu'on s'y est acquise , des raisons de se soustraire à quelques observances communes. Il ne vouloit pas même qu'on fit servir à l'inobservance des règles , l'âge avancé , les infirmités , ou d'autres prétextes que la lâcheté & la paresse , font croire être suffisans pour s'en dispenser sans scrupule.

Enfin persuadé que la lettre tuë , & que c'est l'esprit qui vivifie , & que la régularité purement extérieure dépourvüe de dispositions qui la doivent animer , est une régularité Judaique , & non une régularité Chrétienne & Religieuse , il leur recommandoit sur toutes choses de joindre l'esprit à la lettre , le cœur à l'extérieur , & de relever par les nobles motifs de vouloir plaire à Dieu , de faire sa sainte volonté , de lui témoigner son amour , & semblables , les moindres observances. Ainsi , leur disoit-il , si vous voulez rendre votre régularité agréable & de grand prix aux yeux de Dieu , comme elle doit être universelle & ponctuelle , elle doit être intérieure & revêtue de la pureté d'intention. Etudiez-vous à offrir à Dieu les

V. I.  
Conditions  
ou qualitez  
de la régularité  
qu'il exigeoit.

plus petites comme les plus grandes observances , à ne rien faire par habitude , par routine , par coutume. & avec une certaine non-chalance qui empêche de former ses intentions , & de se proposer aucune fin , ayez un égal soin de les unir à celles de Jésus-Christ , pour les diviner & leur donner la valeur qu'elles peuvent avoir. Armez-vous de courage à vous faire une continuelle violence pour les observer avec ponctualité dans le tems , le lieu & la maniere marquée ; avec promptitude , sans en retarder d'un seul instant l'accomplissement ; avec joye , en vous en faisant un véritable plaisir ; avec zèle , en les pratiquant d'une maniere qui en puisse donner de l'amour & de l'estime aux autres ; avec constance , en perseverant dans cette fidélité jusqu'à la mort , & non avec une fidélité passagere , ou l'humeur , le caprice , la fantaisie , ou l'attrait d'une dévotion sensible , ont plus de part que la solide piété. Car telles ont été les dispositions du cœur de Jésus , à l'égard des ordres de Dieu son Pere. L'amour a été le principe de son obéissance ; son corps en a été la victime ; sa mort en a été le terme ; le tems de sa vie en a été la mesure ; la promptitude , la joye , le zèle en ont été les caractères ; la gloire de Dieu en a été l'objet. Il a embrassé avec ardeur & célérité dès son entrée dans ce monde , toutes les volontez de Dieu qui lui ont été signifiées , & en a fait les règles de la sienne. Il les a suivies de point en point pendant toute sa vie sans en omettre un iota. Il a accompli même les plus rigoureuses , & s'est soumis à la Croix avec joye. *Proposito sibi gaudio sustinuit Crucem.*

Si vous n'apportez pas à l'observance de vos règles ces saintes dispositions , le joug vous en paroitra importun ; vous le porterez avec chagrin & tristesse , peut-être avec plaintes & murmures , toujours avec langueur , une indifférence & une indévation capable de l'inspirer aux autres : si vous ne vous y soumettez qu'à l'extérieur que pour sauver les apparences , ou par respect humain , ou par une hypocrisie déliée , ou pour éviter des reproches & des pénitences , vous n'en garderez que l'écorce , & ne ferez que des sépulchres blanchis & des phantômes de régularité. Vous vous en ennuyerez même , vous vous en dégoûterez , vous en secouerez le joug , ou vous ne vous en chargerez que par contrainte , avec violence , & avec amertume de cœur. Le portant contre vôtre gré , il vous paroitra gênant , pénible , insupportable. Or avec cette peine , vous reculerez au lieu d'avancer dans le chemin du Ciel , parce que c'est le cœur & non la main que Dieu regarde ; quand vous avanceriez , vous n'iriez pas loin ; par la raison , que tout ce qui est violent , n'est pas de durée. Vous soupirez tôt ou tard après une vie plus libre ; vous estimerez ceux qui n'ont point de règle qui les assujettisse , & qui ont toute liberté de suivre leurs desirs & leur volonté. Tout est donc perdu pour vous dans l'observance de la règle , si vous n'en gardez que l'écorce. Tout est gagné pour vous , si vous lui donnez une soumission universelle , entière , ponctuelle , intérieure , revêtuë de foi de pureté , d'intention , d'amour , & du soin de tout rapporter à Dieu.

VII.  
Sa fermeté  
pour maintenir  
la régularité.

3. *Le zèle du saint Homme pour la régularité* , répondoit à la haute idée qu'il en avoit. Il la maintenoit avec une fermeté inexorable aux relâchemens , inaccessible au respect humain , & inébranlable envers tous & contre tous ceux qui vouloient y donner atteinte ; sans égard à la puissance & à l'autorité ; sans déférence pour les Bienfaiteurs & les Protecteurs de l'Institut ; sans crainte de s'en faire des ennemis , & de devenir l'objet de leurs persécutions ; ce qui est arrivé bien des fois. Nulle irrégularité ne demeueroit impunie , quand il en avoit été témoin. En public & en particulier , il en faisoit de charitables reproches ; & toutes trou-

vant en lui un censeur équitable, recevoient le châtimeut qu'elles méritoient. La pénitence proportionnée à la faute, marquoit sa grandeur ou sa legereté ; & cette prudente sévérité arrêtoit bien des fautes ; car les tièdes & les plus lâches assurez de trouver dans l'aveu de leurs fautes, ou dans la proclamation qu'on en pourroit faire la peine convenable, y pensoient plus d'une fois avant de se résoudre à les commettre.

L'on peut dire que cette fermeté lui a fait perdre de grands avantages temporels ; mais il regardoit ces pertes comme un grand gain, parce qu'il ne connoissoit rien de grand, rien d'important, rien de précieux, que de faire la volonté de Dieu. Un Religieux d'un Ordre assez réformé l'ayant rencontré dans une Sacristie, lorsqu'il s'y dispoisoit pour dire la sainte Messe, lui dit en toute simplicité que ses Freres avoient des règles trop gênantes, & étoient trop retenus pour des personnes occupées toute la journée à instruire des enfans : le Serviteur de Dieu lui répondit en peu de mots, mais d'une manière qui lui ôta l'envie de lui faire une autrefois de pareilles remontrances : *Est-ce là l'esprit de votre saint Instituteur ?*

Ainsi si l'exemple qu'il donnoit à ses Freres, en gardant lui-même avec exactitude les Règles qu'il leur avoit données, leur servoit d'éguillon pour n'en point négliger l'observation ; le soin avec lequel il veilloit sur ce point, étoit une forte barrière qui arrêtoit les transgressions ; car il les reprenoit sans nul respect humain dès qu'il apercevoit ceux qui faisoient la moindre brèche à la régularité. Il n'attendoit pas pour cela qu'ils fussent tombez dans quelque faute grossière. Il suffisoit qu'ils eussent tardé de se trouver au commencement de quelque exercice de Communauté, pour en recevoir aussitôt une charitable remontrance, & le plus souvent une salutaire pénitence ; sur-tout, lorsqu'il s'apercevoit que la paresse ou la lâcheté avoient été les principes de leur négligence. Quand il voyoit que quelqu'un se faisoit une coutume de ne pas venir au commencement de quelque Acte de Communauté, il les faisoit rester à genoux à l'entrée de la porte, jusqu'à ce que l'exercice fût fini. Il en usoit à peu près de même à l'égard des autres fautes, quelques peu considérables qu'elles parussent ; car il ne regardoit rien de petit dans ce genre, parce que les petits défauts, disoit-il, conduisent bien-tôt aux grands, si on n'y remédie aussitôt.

Il ne pouvoit non plus souffrir, que sous prétexte de complaire à quelques personnes, même aux Bienfaiteurs de la Société, on dérogeât en rien au bon ordre & à la règle. *Si vous violez vos règles*, disoit-il avec une sainte véhémence, à ceux qui étoient si lâches, que de le faire pour complaire à quelqu'un, *Dieu vous abandonnera, aussi-bien que les personnes de qui vous attendez quelque secours.* Se voyant un jour pressé par une personne de retrancher de sa règle une petite minutie qui, disoit-elle, ne troubleroit en aucune sorte la régularité, il répondit : « Si on commence par retrancher cela, dans quelque-tems on voudra que je retranche autre chose qui ne sera pas de si grande conséquence ; ensuite on me pressera d'ôter un point, & un autre jour un autre : desorte que peu à peu la règle se détruira : examinez d'où en sera venu la cause, ce sera de la minutie retranchée. Une si grande fermeté à maintenir l'ordre & la régularité parmi ses Freres, lui attira souvent l'indignation de quelques-uns d'entr'eux, qui aimant à mener une vie sensuelle & négligente, lui causèrent de grandes peines. Quelques personnes du dehors l'outragèrent aussi souvent de paroles, de ce qu'il étoit si rigide sur ce point ; mais ce saint Prêtre qui ne cherchoit pas à plaire aux hommes, mais à Jésus-Christ, s'élevait au-dessus de toutes vûes humaines, disant souvent avec

saint Paul. *Si je cherchois encore à plaire aux hommes, je ne serois pas serviteur de Jesus-Christ.*

Etant allé un jour faire visite à une personne d'autorité, qui l'avoit jusqu'alors honoré de son estime, pour la prier de ne point exiger de lui certains achemens très-préjudiciables au bien de son Institut, il ajouta *que quelques-uns de ses Freres l'en suplioient aussi très-instamment*; mais il n'en reçut que des rebuts & des mepris. Cette personne même s'oubliant, & ce qu'elle étoit, & qui étoit M. De La Salle, l'appella fourbe & menteur. Le Serviteur de Dieu sans se troubler, lui répondit avec douceur, *que bien qu'il se crût chargé d'un nombre innombrable de fautes, il ne croioit pas être coupable de fourberie & de mensonge.* Une réponse si douce n'apaisa pas la colere de cette personne livrée à sa passion. Après avoir obligé le saint Prêtre de se taire, elle l'obligea de se retirer avec honte, & de ce pas il alla dire la sainte Messe, qu'il celebra avec une ferveur extraordinaire.

Pendant tout le tems qu'il eût le gouvernement de son Institut, il ne se relâcha jamais de cette fermeté, quelque disgrâce qu'elle lui eût attirée. Revenu selon ses desirs à la dernière place, il ne perdit rien de son zèle pour le maintien de la régularité, car il ne pouvoit rien voir qui tendit au relâchement sans en avertir aussitôt le Frere Supérieur, le priant d'y remédier promptement. Voici ce qu'il lui écrivit un jour sur ce sujet. » Je vous écris, mon-très-cher Frere, bien étonné de voir votre Noviciat en l'état où il est : deux ou trois Novices qui ne sont formez à rien, & qui n'observent pas mieux les Regles que s'ils ne faisoient que d'entrer dans la Maison. Il y a de plus cinq prétendans, pleins de leurs passions & qui n'ont presque aucun exemple. Le nouveau maître des Novices n'étant pas lui-même formé à son emploi, ne sachant presque ni ce qu'il doit faire, ni ce que les Novices doivent faire, il dit qu'il n'a point de règle non plus que les Novices. Je ne sçache pas avoir vû, au moins depuis un grand nombre d'années, un tel Noviciat dans la Communauté; & vous pensez avec cela à faire de nouveaux établissemens? On se plaint même, ajoute-t'il, que les Novices qui sont à Rouën n'ont pas beaucoup l'esprit de leur état, & ne font point cas des petites choses. Pensez je vous prie à remédier à tout cela au plutôt, car vous sçavez que l'affermissement de l'Institut dépend des Novices bien formez & bien réguliers.

Il conclut sa Lettre d'une manière qui fait bien voir quel étoit son amour pour la régularité. Il avoit été incommodé pendant quelque-tems, ce qui l'empêchoit de se rendre aux exercices communs, mais se voyant guéri il pria, le Frere Barthelemi de lui permettre de se rendre aux exercices de Communauté. » Je suis, lui dit-il, en état d'aller aux principaux exercices comme les autres, de coucher au dortoir commun, & de manger comme les autres au Réfectoire; je vous prie de ne vous y pas opposer. Nous vous attendons incessamment, car cette maison a besoin de votre présence. Je suis, en Notre Seigneur, mon très-cher Frere, &c.

La joie qu'il ressentoit d'apprendre que ses Freres s'appliquoient à bien observer leurs Réglemens, ne lui étoit pas moins sensible que l'indifférence des autres à les observer lui causoit de tristesse. J'ai bien de la joie, dit-il à l'un d'eux, de ce que vous vous plaisez à observer vos Regles. Le grand amour que vous témoignez pour cela, est une marque de votre vocation. Vous avez raison de vous faire de la peine de ce que les Regles ne s'observent pas bien; ce ne sera pas néanmoins la peine que vous vous en ferez, qui remédiera à cela, mais bien l'exemple que vous donnerez vous-même; car vous devez être comme le premier mobile, &

faire en sorte par votre sagesse qu'elles s'observent. Hé ! y a-t'il donc quelque chose qui paroisse si difficile ? On me fera plaisir de me le faire connoître. Faites donc en sorte d'être pieux, modeste & bien attaché à l'observance de vos règles, vous donnerez en cela bon exemple à vos Freres. Je prie Dieu qu'il vous en fasse la grace.

Ayez, je vous prie, dit-il à un autre, bien de l'affection pour l'observation de vos règles, car nôtre Seigneur ne vous benira qu'autant que vous vous étudierez à les observer avec exactitude : que si vous me demandez un moien facile pour les observer comme vous devez, je vous dirai que vous les devez regarder comme la volonté de Dieu à vôtre égard, & vous verrez qu'alors rien ne vous paroitra difficile : celle de toutes les règles à laquelle vous devez le plus vous attacher, est d'être très-exact à ne rien faire sans permission : cela est d'une extrême conséquence.

Pour acquérir une entiere régularité, dit-il ailleurs, il ne faut jamais regarder les pratiques d'une Communauté, selon ce qu'elles paroissent à l'extérieur, mais il les faut envisager selon le raport qu'elles ont à la volonté de Dieu, qui est la même dans toutes, quelles qu'elles soient.

*Recueil des  
de la regu,*

Il n'est pas croiable, dit-il encore, combien sont grands & malheureux les effets que produisent des choses qui sont bien legeres en aparence, & combien il est facile de tomber dans le relâchement ; car le relâchement arrive dans les Communautés, premierement par le peu d'esprit interieur, par le peu d'exactitude au silence & à la retraite, & sur-tout à l'oraison ; par le trop d'épanchement au dehors, par trop de familiarité avec les personnes séculieres, par les liaisons que l'on s'y forme, par les entretiens des bagatelles & des nouvelles du monde, & enfin par l'estime que l'on fait de ce que le monde considere, comme la qualité, le bel esprit & l'apui des créatures.

Secondement, le relâchement arrive encore dans les Communautés par le peu d'exactitude à garder l'ancienne forme des habits, prenant des étoffes plus belles & plus legeres, ou changeant quelque chose dans la maniere dont on étoit vêtu.

3. Il arrive par la structure des bâtimens qui doivent à la verité être solides & de durée, mais qui doivent être convenables à la pauvreté dont on doit faire profession dans les Communautés. On ne sçauroit croire combien les Saints ont eü en horreur les bâtimens des Maisons Régulieres, où l'on ne voit rien moins que l'esprit de pauvreté. Saint François de Sales pour empêcher ce desordre, dit nettement, qu'il veut que ses Religieuses bâtissent à la Capucine. Il y a sans doute plus de grace & d'esprit de Dieu, dans les Communautés qui font bâtir pauvrement.

4. Ce qui porte encore au relâchement dans les Communautés, est l'esprit de propriété, qui se glisse d'abord par des choses qui ne paroissent rien, & qui ensuite font des ravages épouvantables à la pauvreté qu'on doit professer parmi des personnes Religieuses, qui comme les premiers Chrétiens, doivent mettre toutes choses en commun. Tout ce qui est donné ou reçu doit indifferemment être à l'usage de toute la Communauté, & celui qui n'a point de secours de ses parens & de ses amis, y doit avoir autant de part que celui qui en reçoit des assistances ; autrement la chose ne seroit nullement en commun, ainsi la nourriture & les habits doivent être donnez également, & il n'y a point d'autre distinction à faire que celle que la necessité des malades, ou des infirmes y apporte ; & en cela on

doit confiderer le plus pauvre de la maison, comme celui qui selon sa naissance ■ plus de commoditez temporelles.

Voilà quels étoient les sentimens de M. De La Salle sur la Regularité qu'on doit observer dans les Communautéz, afin de se rendre agréable à Dieu & utile au prochain. Les Communautéz seroient heureuses, si elles n'oublioient jamais de pareilles leçons. Par malheur il n'y en a que trop, où elles paroissent sans fruit. C'est un mal qui a fait le sujet des larmes d'un grand nombre de Saints, & que M. De La Salle pénétré de leurs sentimens a déploré après eux. Il ne pouvoit souffrir que ses Freres eussent rien de particulier que la Règle ne permet pas. Il ne vouloit pas même que les termes de *tien* & de *mien* fussent dans leur bouche. Tout autre que celui de *notre* leur étoit interdit, afin qu'ils se souvinent que tout entr'eux étoit commun. S'il apercevoit en quelqu'un quelque attache, il l'en reprenoit sévèrement, comme un introducteur de nouveauté & un infracteur des Régles; & comme il s'en trouvoit qui couvroient leurs inobservances du vain prétexte de ce que leurs Superieurs les leur permettoient, ou qu'ils faisoient les mêmes choses: il disoit sur cela:

• C'est une méchante excuse de dire que le Superieur permet les particularitez, ■ tant par son exemple que par ses paroles, & qu'ainsi l'on en fait usage; com- ■ me si les Superieurs devoient autoriser ce que les constitutions & l'esprit de Re- ■ gularité desfontent.

Il parle ensuite avec force contre ces lâches Superieurs, lesquels ayant été établis pour entretenir l'ordre & la regularité, sont les premiers qui y font brèche, ne craignant plus la censure de personne.

• Quel aveuglement, dit-il, à des Superieurs qui dans des maisons bien saintes, ■ font cause par leur négligence, par leur molle condescendance, & par leur in- ■ supportable lâcheté, que le relâchement s'y glisse; ce qui arrive ordinairement ■ par des principes, qui dans leur commencement ne paroissent rien, à moins qu'on ■ ne soit bien rempli de l'Esprit de Dieu. Ces Superieurs seront dans un lamen- ■ table état au jour de leur mort, s'ils ne changent de conduite &c.

La fidelité avec laquelle il vouloit que ses Freres observassent leurs Régles étoit si grande, qu'il ne s'épuisoit jamais en exhortations nouvelles sur ce sujet. Son desir étoit de la voir égale en tous; mais comme il n'est pas possible qu'un grand nombre de personnes aillent toutes à Dieu du même pas, il se contentoit de déplorer cette grande différence qui se trouve dans les sujets, qui composent les Communautéz. Voici comme il s'exprime.

• La fidelité dans les exercices & dans les pratiques de Communauté, est ce ■ qui fait une si grande différence dans la multitude des personnes qui vivent ■ dans une même Communauté sous les mêmes Regles. Elles ont la même ■ maniere de vie, les mêmes exercices & font les mêmes choses; cependant à ■ peine y en a-t'il deux semblables dans la conduite, & dans les pratiques des ■ vertus de Communauté. La raison est, parce que leur fidelité est inégale. Cette ■ vertu rendra inutiles un grand nombre d'actions, qui en elles mêmes étoient très- ■ saintes; & la négligence que l'on y aura eue fera qu'à peine trouvera-t'on quelques ■ actions tout-à-fait bonnes dans la vie d'une personne. On rendra, ajoute-t'il, ■ un compte très-exact à l'heure de la mort, du peu de fidelité que l'on a eue dans ■ ses exercices, comme du peu d'exaétitude au silence, du peu d'application au saint ■ exercice de l'oraison, & du peu d'usage & de fruit qu'on aura fait de la partici- ■ pation aux Sacramens.

Il propose ensuite trois choses à ceux qui veulent mener une vie régulière & faire un grand progrès dans la vertu de fidélité aux exercices de Communauté.

• La première est de ne s'occuper à rien par un mouvement de la nature ; mais toujours par obéissance & en vue de la volonté de Dieu : la seconde est de faire à la fin de chaque semaine , un bon examen de toutes les infidélités qu'on aura commises pendant la semaine , & de renouveler sincèrement ses résolutions d'être plus fidèle à l'avenir : la troisième , de s'appliquer à bien faire oraison. On doit tenir pour une vérité infaillible , ajoute-t'il , que tous ceux qui dans les Communautés , vivent sans oraison , & sans s'y appliquer avec ferveur , ne sont & ne seront jamais fidèles à leurs saints exercices.

Enfin il conclut tout cela en exhortant toutes les personnes de Communauté & particulièrement tous ceux de son Institut , de se mettre les trois maximes suivantes bien avant dans leur esprit , afin de se faciliter par-là l'acquisition de la sainte vertu de fidélité.

• La première , dit-il , c'est de penser qu'il faut servir Dieu en tout tems avec la même fidélité , parce qu'il est toujours le même & qu'il ne change point.

• La deuxième est que toutes les peines d'enfer doivent paroître moins insupportables que la moindre infidélité à ses exercices , & aux pratiques de Communauté.

• La troisième est qu'on ne doit jamais perdre un seul moment dans le service de Dieu , parce qu'il viendra un moment , comme dit Jesus-Christ , dans lequel personne ne pourra plus rien faire pour le salut.

Une fervente Religieuse lui ayant demandé quelques avis spirituels pour l'aider à surmonter les obstacles & les peines qu'elle rencontroit dans son état , il se rendit à son desir , & pour tout avis il lui fait voir l'importance de la fidélité à ses règles. Voici comme il lui parle.

1. Vos règles vous doivent servir de conduite dans vos actions , & non pas l'exemple de ceux qui y contreviennent. Si vous avez bien lû M. de la Trape vous y aurez sans doute appris que ce n'est pas singularité d'observer ses règles dans une Communauté , lorsque plusieurs autres ne les observent pas. Qu'on croie de vous tout ce que l'on voudra , pourvu que ce soit en faisant votre devoir , ne vous en mettez nullement en peine.

2. Ayez du zèle contre & pour vous-même , & si vous en avez pour les autres , que ce soit seulement en leur donnant bon exemple.

3. Considérez-vous , & faites de même que feroit une Novice fervente à l'égard de toutes les observances régulières ; avec quel soin , quelle ardeur , & quelle affection n'observe-t'elle pas jusques aux moindres choses , & combien ne se tient-elle pas sur ses gardes , afin de n'en omettre aucune ? Voilà ce que vous devez être , & ce que vous n'êtes peut-être pas. Pensez-y je vous prie.

4. La lâcheté & les raisonnemens vous font faire bien des fautes ; considérez dorénavant vos règles comme étant pour vous une explication & une application qui vous est faite , de ce qui est contenu dans l'Evangile , observez-les de même. L'Esprit de Foi vous fera entrer dans ces sentimens & dans cette pratique.

5. Comme il ne faut pas suivre facilement toutes les pensées qu'on a de faire quelque chose de bon , ni les prendre légèrement pour les inspirations de Dieu , aussi faut-il avoir un extrême éloignement pour toutes celles qui portent au relâchement ; on en doit même avoir une sainte horreur : & vous devez à l'égard des unes & des autres : avant que , de vous déterminer , prendre conseil si vous n'en

avez pas le tems, ou l'occasion, & que ce soit touchant une chose à faire ou à laisser sur le champ, il faut recourir à Dieu & faire ensuite déterminément avec courage & en simplicité de cœur, ce que vous croiez qu'on vous conseilleroit pour le mieux en pareille rencontre; les oppositions de la nature doivent plutôt faire entreprendre que quitter prise.

6. Je vous conseille de vous conduire en toutes choses dans l'observance de vos règles, comme étant en la vûe de Dieu, & non pas pour plaire aux hommes; car aprenez qu'avoir soin que les hommes ne nous reprochent rien, & ne se mettre pas en peine de Dieu, c'est être Pharisienne, hypocrite, & non pas Chrétienne.

7. Enfin ma chere Sœur, observez vôtre règle & vôtre règlement journalier; faites de l'un & de l'autre vôtre essentiel, cela vous vaudra mieux que de faire des miracles. Sur toutes choses, soiez pour l'amour de Dieu d'autant plus exacte à tout ce qui contrarie le plus la nature & vous fait le plus de peine; qu'à ce qui vous agréé le plus. J'ai de la joie, que vous ayez de la santé pour suivre la Communauté, c'est à quoi vous devez vous attacher, & ce que je desire de vous, parce que c'est un excellent moien de vous rendre agréable à Dieu, en l'amour duquel je suis, &c.

## A R T I C L E II.

*Seconde marque de l'éminente charité de M. De La Salle. Ce qu'il a fait pour Dieu.*

*Homel. 30.  
in. Evang.*

**L**A preuve de la solide charité, dit S. Gregoire le Grand, est de faire de grandes choses pour Dieu. Rien ne coute à un amour ardent. Il se satisfait lui-même, quand il travaille beaucoup, & qu'il s'épuise en services. Sept années de surcroit d'un travail penible & continuel, ajoutées à sept autres déjà consacrées à la belle Rachel, ne parurent à Jacob que comme une espace de peu de jours, tant étoit grand l'amour qu'il lui portoit, dit le Texte Sacré. Un pareil engagement à tout autre qui auroit moins aimé, eût paru insupportable, & il eût rejeté avec indignation l'injuste & barbare demande de Laban; mais Jacob passionné y souscrit avec joie, parce que son cœur qui aimoit, alloit au-devant de ses chaînes, & qu'il n'étoit pas capable de délibérer sur la proposition qu'on lui faisoit.

Ce que M. De La Salle a fait pour Dieu, publie sa charité & en fait l'éloge. Si elle se mesure sur les œuvres, la sienne a été éminente; car ses actions ont été héroïques. L'histoire de sa vie semble être l'histoire de la charité même, qui sert en ces derniers tems à tracer son portrait dans ce saint Prêtre, pour apprendre aux hommes de quoi est capable celui qu'elle domine & qu'elle gouverne.

On a vû avec quelle generosité le saint Prêtre a préféré la gloire d'être à Dieu, de lui plaire, & de le servir dans l'état du monde alors le plus pauvre, le plus abject, le plus humilié, & le plus deshonoré aux yeux des gens du siècle, dans l'esprit des sages, & par le cri de la vile populace. On la vû, dis-je, préférer cet état d'ignominie & de croix à toutes les richesses, à toutes les aises & les commodités, à son rang, à son honneur & à tous les avantages du monde. On a vû en lui un homme, non-seulement disposé à sortir de son País, comme Abramam, à se séparer de ses parens, de ses amis, & à rompre avec tous ceux avec lesquels il étoit le plus lié; mais qui en effet, à l'exemple de ce Pere des Croyans, à for-

si du sein de sa famille, s'est exilé de sa patrie, s'est dépouillé de tous les sentimens de la chair & du sang, a dit un adieu général & éternel à tous ceux de sa connoissance, & a affecté de ne les plus connoître, plutôt que de manquer de fidélité à sa vocation, à ses devoirs, & à ce que Dieu demandoit de lui.

On a vû en lui un homme parvenu à cet éminent degré de charité, qui au sentiment de S. Augustin dans la Cité de Dieu, fait le caractère des Citoyens de la céleste Jerusalem & la perfection de ceux qui y doivent tenir les premiers rangs, qui est non-seulement d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, & plus que soi-même; mais de n'aimer plus que Dieu, de ne s'aimer soi-même qu'en Dieu & pour Dieu, de sortir si bien de soi-même, de se détacher si entièrement de tout ce qu'on appelle le propre intérêt, & de se dégager si efficacement du domaine de l'amour propre, qu'on en vient jusqu'au mépris & jusqu'à cette haine de soi-même, que l'Evangile canonise.

On a vû en lui un homme aimer Dieu si purement, qu'il ne cherchoit en Dieu que Dieu seul, qu'il ne goûtoit que son bon plaisir, qu'il n'affectionnoit que son service, qu'il n'aimoit que sa sainte volonté; & que sans exclure de ses intentions la vûe des récompenses & le desir du bonheur éternel, à quoi il n'est jamais permis de renoncer, il ne tendoit qu'à la plus grande gloire de Dieu, & ne cherchoit dans l'amour que l'amour lui-même.

Pour dire quelque chose de plus particulier de ce que nôtre S. Prêtre a fait pour Dieu, il faut s'arrêter sur le zèle qu'il a montré pour sa gloire & le salut des âmes, & sur les différens services de charité qu'il a rendus au prochain, dont sa vie a été un tissu jusqu'à sa mort.

### §. PREMIER.

#### *Zèle du Saint Prêtre pour la gloire de Dieu.*

Le zèle est à la charité, ce que la lumière est au Soleil, ce que la flâme est au feu, ce que l'effet est à la cause. Il est sa production & son ouvrage. La charité étant elle-même un feu spirituel, ne manque pas d'éclater au-dehors, quand elle est bien allumée au-dedans. Ce feu sacré s'éteindroit dans le cœur, s'il ne s'exhaloit pas en desirs brûlans & enflâmés pour l'honneur & le service de son bien-aimé. Le fruit d'une charité ardente, est le zèle embrasé. Où ce zèle ne se montre pas, le cœur est languissant. L'absence du premier marque la tiédeur du second, & l'on peut juger sans crainte de méprise, que l'amour de l'Epoux & de l'Epouse, c'est-à-dire, de Jesus-Christ & de son Eglise, est bien foible dans l'âme qui ne sent point d'activité pour leurs intérêts.

Qu'est-ce que ce zèle n'a point fait entreprendre à nôtre S. Prêtre ? Il en a fait un holocauste, & il l'a consumé tout entier en l'honneur de Dieu, par des de- grez lents & successifs jusqu'à sa mort. Que de lueurs il a tirées de son corps ! que de voyages à pied, longs & pénibles, il lui a demandez ! A combien de veilles & de sollicitudes ne l'a-t'il pas engagé ? A quelle rigide abstinence & a combien de longs jeûnes ne l'a-t'il pas condamné ? Tantôt, il en a fait une victime de la charité ; tantôt une Hostie de la pénitence ; tantôt il lui a fait essuyer tout ce que la tendresse pour le prochain a de plus rebutant ; tantôt il l'a caché aux yeux des hommes pour pleurer leurs péchez ; tantôt il l'a produit en public pour recueillir ses mépris ; tantôt il l'a traîné dans les Ecoles pour y instruire les enfans ; tantôt il l'a mené au secours des Renfermez, pour les ramener à Dieu, & leur faire chercher une pénitence salutaire dans une punition forcée. Souvent il lui a mis les lar-

1.  
5. Prévues du grand amour de M. De La Salle pour Dieu & son zèle brûlant pour la gloire de Dieu.

11.  
Ce que ce zèle l'a obligé de faire & de souffrir pour Dieu.

mes aux yeux pour attendrir les cœurs endurcis ; plus souvent de cruelles discipli-  
 nes à la main pour vanger Dieu sur lui-même , des péchez dont on lui donnoit  
 connoissance. Quelquefois les rebelles l'ont vû prosterné à leurs pieds , vouloir pa-  
 roître lui-même criminel de leur orgueil & de leur désobéissance. D'autrefois les  
 infidèles à la grace & à leur vocation , l'ont vû à genoux les supplier d'accorder à  
 ses vœux quelques délais pour leur sortie , dans l'espérance de voir finir leurs ten-  
 tations. Quelle compassion les pauvres n'ont-ils point trouvée en lui dès les pre-  
 mières années de sa jeunesse ? Quel accueil & quelles caresses les enfans qui lere-  
 gardoient comme leur Pere , n'ont-ils point reçu de sa bonté ? Quelle patience &  
 quelle douceur les affligés n'ont-ils point admiré en sa conduite ? Quels soins ,  
 quelles assiduités & quels services les malades ne l'ont-ils point vû leur rendre ?  
 Quel courage & quel retour de joye , les tentez , les affligés , les foibles & les  
 pusillanimes , n'ont-ils point senti à ses aproches. En un mot , pour l'honorer  
 des termes mêmes que S. Paul employoit pour sa défense auprès des Corinthiens :

*2 Cor. 11. 5.* Je croi qu'il n'a rien fait moins que les plus grands Apotres , je veux dire , les plus  
 zélés Ministres du dernier siecle. S'il a commis dans le ministere quelque faute ,  
 ç'a été de se rabaisser trop pour élever tous les autres au-dessus de lui. Si on pouvoit  
 pousser trop loin l'humiliation dans une profession fondée sur l'humilité , il auroit  
 pû s'accuser de cette sorte de défaut. N'a-t'il pas toujours annoncé gratuitement l'E-  
 vangile de Dieu ? Ce n'est pas l'Autel qui l'a enrichi ; c'est l'Autel qui la dépouil-  
 lé. Ce n'est pas pour vivre plus à son aise , qu'il est entré dans le Sanctuaire , c'est  
 pour vivre pauvre , & être en état de mieux servir l'Eglise , qu'il est sorti du rang  
 des Chanoines de Reims. Lors même qu'il s'est vû dans le besoin , il n'a été à char-  
 ge à personne ; il attendoit avec longanimité des ressources & des attentions de la  
 Providence , les secours que la Providence elle-même suspendoit pour exercer sa  
 patience. Lorsque j'étois chez vous dans le besoin , je n'ai été à charge à personne.

*vers. 9.* Dévoué au service du prochain il ne rougissoit , ni d'être pauvre , ni de le paroître ;  
 & après s'être apauvri par l'abondance de ses aumônes , il se faisoit un honneur  
 de la recevoir de quelque main charitable. Illustre marque de la générosité de son zé-  
 le ! Par où auroit-il mieux montré que la gloire de Dieu étoit l'unique objet de ses  
 intentions & que la récompense qu'il en attendoit , étoit dans une autre vie ? Qui  
 a essuyé plus de travaux que ce S. Prêtre ? Qui s'est renfermé dans la retraite avec  
 plus de rigidité , ou pour se séparer du monde , ou pour se dérober à ses persé-  
 cutions ? Qui a rougi plus de fois son corps de son propre sang ? Qui lui a fait  
 plus de plaies & plus de tourmens ? Qui a été plus de fois exposé à la mort , soit  
 dans des maladies causées par des fatigues & des austérités excessives , soit dans  
 des voyages périlleux dans les Cévennes du tems que l'hérésie Calvinienne expi-  
 rante en France exerçoit ses dernières fureurs. *In laboribus plurimis , in carceri-  
 bus abundantius , in plagis supra modum , in mortibus frequenter.* Ainli les différen-  
 tes mesures de souffrance marquoient le zèle du Ministre d'un Dieu souffrant ,  
 dont toute l'ambition étoit de s'immoler à son service. Il a fait quantité de voyages ,  
 & couru par-tout des périls ; périls du côté des voleurs , périls du côté de ses enne-  
 mis , périls dans la solitude , périls dans la Ville , périls d'être mis en prison , ( car  
 on l'a cherché dans Paris pour l'y conduire , après une Sentence ignominieuse )  
 périls parmi les faux Freres , dont les uns l'ont trahi , plusieurs l'ont abandonné ,  
 d'autres se sont révoltés contre lui , quelques-uns l'ont outragé , sans parler de ce-  
 lui qui l'a frappé.

Ne puis-je pas dire , en montrant ce S. Prêtre , que Dieu a formé dans ce siecle un

Ministre sur le modèle de S. Paul. Mêmes dangers, mêmes contradictions, même route pour mener les ames à Dieu, même courage pour perséverer jusqu'à la fin. *Toujours dans la fatigue & dans la misere, dans des veilles fréquentes, dans la faim & dans la soif, dans des jeûnes rigides, dans le froid & la nudité.*

Voilà ce que le zèle lui a fait endurer; voilà ce que l'Institut & l'établissement des Ecoles Chrétiennes lui ont coûté. Quoique le S. Prêtre ne soit pas mort pour la propagation de la Doctrine Chrétienne, il en a été en quelque sorte le Martir par les peines & les tribulations qu'il a essuyées pendant près de quarante ans, pour l'établissement de son Institut & des Ecoles gratuites. A l'exemple de S. Paul, ne pouvoit-il pas encore dire à ses Disciples & aux enfans qu'ils instruisent, que cha-  
2. Cor. 13. 13  
 que jour lui demandoit de nouveaux sacrifices, & qu'il étoit une victime dont l'im-  
 molation se renouvelloit tous les jours? Nul de ces pauvres abandonnez, dont l'ame ne  
 lui fut plus chere que la vie d'un Fils unique ne l'est à un tendre Pere : toujours  
 disposé à sacrifier avec joye & à combler pour leur salut ses anciens sacrifices,  
 par des sacrifices nouveaux, il avoit droit de leur dire : *Je me sacrifierai volontiers  
 pour le salut de vos ames.*

C'est ainsi qu'il se montroit en toutes choses tel qu'il devoit être, un zélé Mi-  
 nistre de Dieu, *par beaucoup de patience, dans les tribulations, dans les nécessitez,  
 dans les miseres, sous les coups, au milieu des séditions, parmi les travaux, les veil-  
 les & les jeûnes, par la chasteté, par la science, par la longanimité, par la douceur,  
 par la vertu du S. Esprit, par une charité sincere, par la parole de vérité, par la puis-  
 sance qui vient de Dieu, par les armes de la justice, à droit & à gauche, dans l'hon-  
 neur & l'abjection, dans l'infamie & la bonne réputation, ami de la vérité & trait-  
 té de menteur, comme inconnu, quoique connu de tout le monde, menant une vie mou-  
 rante, & comme un homme qu'on châtie sans vouloir lui donner la mort, enseveli  
 dans une tristesse aparente, quoique toujours dans la joye, dans une grande pauvreté,  
 quoique enrichissant plusieurs personnes des biens de la grace, n'ayant rien des biens de  
 ce monde, mais possédant tout en possédant Dieu.*

A toutes ces marques d'un Ministre zélé que S. Paul caractérise en sa person-  
 ne, on reconnoit M. De La Salle, on reconnoit un Prêtre qui ne cherchoit dans  
 le Ministère que la gloire & les intérêts de celui qu'il servoit; & pour lui, que  
 la peine & les humiliations qui rarement sont séparées des fonctions saintes, faites  
 avec esprit de sainteté : car après tout ce sont elles qui font le discernement du vrai  
 zèle, & qui désignent en celui qui les embrasse & qui les supporte avec courage,  
 la pureté d'intention & la charité sincere. Il est plus grand de souffrir pour Dieu,  
 que d'entreprendre de grandes choses pour Dieu. L'un peut s'allier avec l'amour  
 propre, & l'autre est l'effet du pur amour de Dieu. C'est dans le creuset de l'i-  
 gnominie & des persécutions, que le vrai zèle s'éprouve & s'épure. Jamais le Mi-  
 nistre ne sert mieux Dieu & son Eglise, que quand il est voilé du nuage des mé-  
 pris, & qu'il ne se fait connoître aux hommes, que par ses travaux & ses vertus.  
 La vaine gloire inspire de se faire un grand nom, & le faux zele veut toujours  
 être honoré d'une grande réputation; mais qu'arrive-t-il quand un Ministre s'est  
 fait ce nom? Il ne trouve que lui pour fruit de ses peines; & il trouve à la mort,  
 qu'après avoir travaillé pendant toute la nuit de cette vie miserable, il n'a rien  
 fait pour la gloire de Dieu & le salut des ames.

Un Ministre comme M. De La Salle qui ne faisoit presque pas un pas sans  
 rencontrer des obstacles; qui voioit par-tout ses desseins en but à la contradic-  
 tion; qui ne faisoit avancer ses entreprises que par la patience & la longanimité,

III  
 Caractères  
 du zèle de  
 S. Paul mar-  
 qués en M.  
 De La Salle.

en travaillant comme les Apôtres, se trouvoit comme eux investi de persécuteurs & chargé de Croix. Il travailloit sans bruit, mais avec grand fruit, sans éclat, mais avec un riche mérite. Telle a été la vie de tous les serviteurs zélés de l'Epoux & de l'Epouse, elle a été comme une mort de tous les jours. Ne se ménageant en rien, & se consumant eux-mêmes par le travail & par la pénitence, ils se sont tenus dans l'état des victimes destinées au sacrifice : s'ils n'ont pas été *Martirs*, c'est que l'occasion du *Martire* leur a manqué. A ce défaut les souffrances journalières ont suppléé en M. De La Salle ; & qui a lu sa vie, lui donnera avec justice rang parmi ces zélés ouvriers, dont après S. Paul nous venons de tracer le portrait.

19. M. De La Salle ne vivant plus pour lui, mais pour Dieu, ne soupироit que pour l'exaltation de son nom, & la multiplication de ses Serviteurs. Son desir unique étoit de le voir connu, aimé & servi. Il ne se plaisoit qu'à rechercher & à trouver les moyens de le faire bénir, honorer, & de lui gagner tous les cœurs. Il n'eût été que médiocrement content, s'il eût vu tous les hommes de la terre réunis dans la vraie Religion, & soumis au joug de la Foi. Sa joye eût été complète, s'il les avoit vus tous des Saints. Le desir qu'il en avoit étoit si grand, qu'il regardoit la perte de son repos, de sa réputation & de ses biens, comme un grand gain, quand elle contribuoit à l'accroissement du règne de Dieu. Dans l'ardeur de son zèle, il eût voulu se multiplier à l'infini pour l'étendre par-tout l'Univers, & lui acquérir des Adorateurs parfaits qui sçavent adorer en esprit & en vérité. Rien ne lui coustoit quand il s'agissoit du service de son Maître, & chaque moment de sa vie le trouvoit disposé à la sacrifier pour dilater sa gloire. De-là en lui ce saint zèle pour la décoration des Eglises, l'ornement des Autels, la magnificence des vases & des vêtemens sacrez : de-là cette noble passion de voir tout ce qui regarde le culte de Dieu & la Religion, dans la bienséance, & la majesté convenable. De-là la douleur dont son ame étoit affligée, quand il pensoit combien Dieu est offensé dans le monde, combien il a peu de vrais Serviteurs, avec quelle tiedeur il est servi par ceux qui sont regardez comme les plus fidèles.

L'honneur de Dieu lui étoit si à cœur qu'il a voulu en devenir l'hostie & le Zéléteur perpétuel, en s'obligeant avec ses Disciples à le procurer de tout son pouvoir. C'est surquoi il fonde la formule des vœux qu'il dressa pour sa Communauté, & qu'il prononça le premier aux pieds des Autels, revêtu d'un Surplis & un ciérge en main à la tête des Freres, avec une dévotion qui monroit sur son visage l'ardeur de son ame. Voici comme elle commence : *Très-sainte Trinité, Pere, Fils & S. Esprit, prosterné dans un très-profond respect devant votre infinie & adorable Majesté, je me consacre tout à vous pour procurer votre gloire, autant qu'il me sera possible, & que vous le demanderez de moi, &c.* Il prétendoit par ce prélude montrer d'abord à ses Disciples, l'objet unique de leur Institut, la fin de leurs vœux, ce qui devoit être l'ame de toutes leurs actions, & le centre de leurs desirs. Il renouvelloit tous les ans le jour de la Fête de la très-sainte Trinité, cette cérémonie avec la même solemnité & avec de nouveaux desirs de se voir lui & les siens une hostie consacrée à la plus grande gloire de Dieu.

Muet en toutes occasions & comme incapable de défense pour soutenir ses propres intérêts, il devenoit éloquent quand il s'agissoit de ceux de Dieu, & personne ne pouvoit résister à la force & à l'esprit qui parloit par sa bouche. C'est ce qui parut entre autres rencontres, lorsque deux de ses Freres ayant été assignez à Paris, pour comparoitre en Justice, & dire par quelle autorité ils avoient ou-

vert une nouvelle Ecole gratuite , il les suivit ; & après avoir été Spectateur tranquille de leur juste défense, il prit la parole au moment qu'elle commençoit à leur manquer , & défendit leur cause avec tant de force , qu'elle fut sur le champ terminée à leur avantage , malgré les cris des Maîtres d'Ecole , qui pour éluder leur condamnation , & donner le change au Juge , protestoient qu'ils n'avoient point de démêlé avec lui.

Combien de fois a-t'il fait changer d'avis à ceux qui prévenus contre la forme de son gouvernement , & la nouvelle maniere de vie & d'habit de ses disciples , ont voulu l'écouter avec un esprit disposé à céder à la verité devenuë sensible par ses raisons ? Que de lumieres & de raisons superieures , l'esprit de Dieu ne fournissoit-il pas en ces occasions à une bouché qui ne s'ouvroit que quand il s'agissoit de soutenir sa cause ? Ceux qui par présomption & bonne opinion d'eux-mêmes , étoient fâchez de ne le voir pas en tout pleinement soumis & docile à leurs avis , sans être ses Superieurs , étoient quelquefois ébloüis de l'évidence des raisons qu'il oposoit aux leurs , & forcez de reconnoître qu'il étoit invincible dans le raisonnement quand il vouloit s'en servir.

Les Grands-Vicaires du Diocèse de Reims le connoissoient bien , quand ils l'envoyèrent en 1684. avec plusieurs Ecclesiastiques , pour travailler à la culture d'une petite Ville délaissée depuis long-tems , & dont la terre semblable à celle des montagnes de Gelboé , paroissoit condamnée à ne plus recevoir du Ciel , ni pluye , ni rosée. M. De La Salle étoit en ce tems à la tête de sa petite Société naissante , qui avoit un besoin absolu de sa présence ; & ce ne fut pas pour lui un petit sacrifice d'obéissance que de quitter des brebis récemment rassemblées sous sa conduite , pour courir après d'autres oüailles égarées d'un troupeau qui lui étoit étranger ; mais enfin la volonté des Superieurs lui signifioit celle de Dieu , & quelque sainte passion qu'il eût de procurer la gloire de son Seigneur dans le bercail que la divine Providence avoit confié à ses soins , il ne sçavoit point séparer du desir de faire la volonté de Dieu , celui de procurer sa gloire. Ainsi il courut où l'obéissance & les intérêts de Dieu l'appelloient.

Le dessein des Grands-Vicaires étoit de toucher un peuple endurci par la présence & l'exemple d'un Chanoine de Reims devenu par choix & pour l'amour de Dieu , le dernier comme le plus pauvre Prêtre du Diocèse , & d'obliger le saint Missionnaire de lever ses mains au Ciel , de lui adresser ses prieres , & de lui offrir ses pénitences , pour attirer grace & bénédiction sur une terre en friche depuis long-tems. Ils ne furent pas trompez dans leur attente. L'éclat des vertus du jeune ouvrier Evangelique , encore plus efficace que ses prédications , frapa des gens qui n'avoient vû dans leurs Pasteurs que des exemples de vices & de péchez. Presque tous oubliant qu'il y avoit dans leur vigne d'autres ouvriers , & qu'il n'étoit pas raisonnable de les laisser oisifs , tandis qu'ils feroient porter à celui-ci tout le poids du jour & de l'Eté , s'adresserent à lui de sorte que tout le fort de la Mission tomba sur le jeune Prêtre , qui vit lui même de ses yeux les fruits de ses travaux croître sous sa main au-delà de l'esperance de ceux qui l'avoient envoyé. Les habitans du lieu qui lui ont survécu , le révéroient comme leur Apôtre , tant ils avoient demeuré édifiez des actions héroïques de zèle & de charité , dont ils avoient été l'objet.

Je ne dirai rien de trop , quand j'avancerai que le zèle de la gloire de Dieu devoit ce S. Prêtre , qui ne cherchoit hors de la solitude & de l'oraison que des moyens de la procurer. Dans ce dessein , lorsqu'il étoit en voyage , il étoit les

occasions de parler de Dieu à ceux qu'il rencontroit en chemin, & de les solliciter fortement à la vertu ou à la conversion. Son zèle n'étoit pas vain ; il produisoit quelquefois des fruits miraculeux, comme on le va bien-tôt voir.

## §. D E U X I E' M E.

### *Zèle de M. De La Salle pour le salut des ames.*

Le même zèle qui embrasoit le saint Prêtre pour la gloire de Dieu, le rendoit saintement passionné pour le salut des ames ; car ces deux objets sont inséparables & se confondent ensemble. L'un est renfermé dans l'autre. Le salut des ames fait la gloire de Dieu. Par conséquent, plus la charité est vive, plus le zèle de gagner des ames à Dieu est brûlant. C'est pour nous le faire entendre, que Jesus-Christ exige du Chef de ses Pasteurs, un amour éminent & supérieur à celui des autres Apôtres, avant que de lui confier le soin de ses Agneaux & de ses Brebis. *Simon fils de Jean, n'aimez-vous plus que ne m'aiment ceux-ci ? Oûi, Seigneur,* lui répondit-il, *vous sçavez que je vous aime.* Ce n'est que sur une pareille réponse que le cœur doit donner & non la bouche, que se fonde le vrai zèle ; & ceux-là seuls peuvent se faire honneur d'en avoir, qui ont donné des marques publiques de leur charité.

Qui aime l'Epoux, aime son Epouse. Qui aime Jesus-Christ, aime ses Oûailles ; & qui les aime de la maniere dont ce bon Pasteur les a aimées, doit être prêt comme lui à tout faire, à tout endurer, à mourir même pour leur salut. Plus l'amour de Jesus-Christ à qui les ames ont coûté si cher, croit dans le cœur, plus le zèle de leur salut s'y allume. Ainsi M. De la Salle ne se fût pas crû ami de Jesus-Christ, s'il n'eût eû pour le salut des ames rachetées au prix du sang du Sauveur, un attrait proportionné à l'amour qu'il lui portoit. Il sçavoit que selon l'expression de S. Gregoire : *Nul sacrifice aux yeux de Dieu, n'entre en parallèle avec le salut des ames ;* & que selon l'Ange de l'Ecole, l'Univers. ne voit rien de plus grand que le salut d'une ame. Le sang d'un Dieu qu'elle a coûté, la met à un prix infini. Comme l'estime que Dieu en a faite, est la règle qui doit mesurer la nôtre, l'amour sans bornes qui a porté Jesus-Christ à tout souffrir & à mourir pour elle, doit être le motif & l'exemplaire de celui qui lui est dû. Ce qui nous donne occasion de conclure avec le même S. Gregoire, *qu'il y aura dans le Ciel entre la récompense destinée à la charité exercée sur le corps, & la récompense attachée à celle qui a le salut de l'ame pour objet, la différence qu'il y a entre le corps & l'ame.* Notre saint Prêtre a exercé d'une maniere héroïque ces deux sortes de charité, comme on va le voir, & il a donné des exemples rares d'un zèle Apostolique, & d'un amour peu commun pour le prochain.

Or quoique son zèle ne fût pas plus borné que la charité qui n'a point de limites, & qui est son principe, il a eu cependant deux objets principaux qui l'ont occupé toute sa vie ; le premier, la conversion des plus grands pécheurs ; le second, l'instruction & l'éducation chrétienne de la jeunesse pauvre & abandonnée.

I.  
Le grand talent de M. De La Salle pour la conversion des plus grands pécheurs.

### SECTION I. *Zèle incomparable & grâce particulière de M. De La Salle, pour la conversion des pécheurs qui paroissent desesperer.*

Comme M. De La Salle possédoit parfaitement les vertus nécessaires à un homme Apostolique, il possédoit aussi le rare & précieux talent de gagner les ames à

Dieu ; & sa divine Majesté lui avoit donné grace pour ramener dans les voyes de salut , ceux qui s'en étoient le plus écartez.

Cette grace étoit fondée en lui sur un amour tendre & paternel pour les plus grands pecheurs , sur une prudence éclairée , sur les lumieres du saint-Esprit , sur un don sublime d'oraison & de priere , sur une humilité profonde , sur un desin terreusement & une pauvreté entière , sur une mortification , une patience & une douceur à toute épreuve. On sçait assez que le concours de ces vertus forme l'homme Apostolique , & que son zèle tire d'elles sa force & son efficace ; le degré dans lequel nôtre vertueux Prêtre possédoit ces vertus , en faisoit un homme puissant en œuvres & en paroles , & le monroit aux pécheurs , comme un Apôtre de Jesus-Christ , comme un homme envoyé du Ciel pour eux.

On pouvoit dire du Disciple , ce qu'on avoit dit de son divin Maître , qu'il aimoit les Pécheurs , & qu'il s'étoit déclaré leur Ami. Ils trouvoient en lui un Perc tendre , un Medecin charitable , un guide éclairé , un Avocat & un Médiateur zélé auprès de Dieu , & un vrai Ange tutelaire. Sa vue les attiroit à ses pieds . ses manieres gracieuses les charmoient , & ils n'avoient plus rien de caché pour un homme dont ils croyoient avoir le cœur. En le voyant touché de compassion de leur état , attendri sur leurs miseres , pleurant des péchez qu'ils ne pleuroient pas , ils aprenoient à se plaindre , à gémir , & à chercher dans sa charité le remède à leurs maux.

La *prudance qui est la science des Saints* , dit le Sage , & les lumieres de l'Esprit Saint qui le guidoient , lui aprenoient le rare talent , que saint Gregoire le Grand & avant lui S. Gregoire de Nazianze , apelle *l'Art des Arts* , de gouverner les pécheurs avec une douce fermeté & une bonté éclairée , qui les obligeoit pour se retirer de la captivité du démon , & briser les chaines de leurs vices & de leurs passions , de ne le pas laisser seul mettre la main à la guérison de leurs ames ; mais de joindre eux-mêmes leurs prieres aux siennes , & leurs jeûnes à ses pénitences.

f)  
Ce qui le rendoit si puissant sur les cœurs les plus durs.

Uni à Dieu par une oraison presque continuelle , il y puisoit cet esprit qui vivifie , cette onction qui touche , cette vertu qui agit , & cette grace qui change les cœurs les plus rebelles , & devenoit entre les mains du Tout-puissant un instrument de salut , qui opéroit efficacement dans les ames les plus dures la pénitence & la conversion. Ce qu'il avoit comincé par une parole vive & efficace dans un cœur insensible , la priere armée de ses austeritez & de ses mortifications l'achevoit ; & pour l'ordinaire , nul pécheur , quelque invetééré qu'il fût dans ses crimes , ne résistoit aux graces qu'il lui attiroit , & aux exemples de vertus qui édifioient en lui. Chacun d'eux persuadé qu'il faisoit pour sa conversion plus qu'il ne faisoit lui-même , & que son salut lui coutoit & bien des larmes & bien du sang , demeuroit honteux de sa lâcheté , & s'animoit sur son exemple à en faire lui-même les frais & à l'acheter à ses propres dépens.

D'ailleurs l'humilité , le desintéressement , la patience & la douceur qui étoient l'ame de sa conduite , leur inspiroient une si grande confiance , qu'ils se faisoient une espece de plaisir de lui faire confidence de tous leurs pechez , & d'exposer à ses yeux leurs plaies les plus honteuses. Mais quelle étoit leur surprise & leur édification , quand celui qu'ils révéroient comme un Saint , se donnoit à eux comme un grand pecheur ; & qu'après lui avoir déclaré les plus abominables crimes , il vouloit leur persuader qu'ils étoient moins criminels que lui. Cette humilité les humilioit eux-mêmes , & leur communiquant les sentimens d'horreur & de dou-

leur que leurs iniquitez méritoient , & que l'esprit de pénitence inspire ; elle ne leur laissoit presque en rien ressentir la honte de les déclarer tous dans leurs espèces différentes , & les circonstances propres à en révéler la noirceur & la turpitude.

Voici dans quelques exemples la preuve de ce que nous avançons. Quand les voyages du vertueux Prêtre , qu'il faisoit ordinairement à pied , seul ou accompagné de quelque Frere , ne le tenoient pas occupé de Dieu ; car en marchant , ou il lisoit , ou il prioit ; il s'arrêtoit même quelques-fois en chemin pour fléchir les genoux & entrer dans un profond recueillement , & il y demouroit des heures entieres : quand , dis - je , ses voyages ne le tenoient pas occupé de Dieu , ils ne manquoient guères de fournir à son zèle de l'exercice. Sa coutume étant de se joindre à ceux qui étoient dans la même route , pour saisir l'occasion de leur parler de Dieu & de la verité , il fit un jour rencontre dans la Forêt de Villers-cotterest d'un grand scélerat qui portoit l'apparence d'un Ecclesiastique. C'étoit , selon le stile de la Sainte Ecriture , un de ces hommes vendus au péché & qui avalent l'iniquité comme l'eau. Nul crime ne lui coûtoit. Celui de célébrer la sainte Messe , quoiqu'il ne fût pas même dans les Ordres Sacrez , n'avoit rien qui fit horreur à un homme sçavant dans la magie , & qui avoit tenu Ecole de cette science détestable de l'Enfer à deux jeunes Gentils-hommes , dont l'éducation lui avoit été confiée en qualité de Précepteur.

III. Notre saint Prêtre , qui ne fut pas long-tems sans s'apercevoir de quel genre d'hommes étoit celui auquel il s'étoit joint en chemin , sentit croître son zèle en sentant croître la difficulté de sa conversion. Il l'entreprit avec une généreuse confiance en Dieu , sans arrêter ses pensées sur les obstacles presque invincibles qui paroissoient la rendre desespérée. Persuadé que rien n'est impossible à Dieu , & qu'il se plaît à faire miséricorde aux plus grands pécheurs , il intéressa le Ciel pour la conversion de celui-ci ; & se prêtant à l'esprit de Dieu pour agir sur ce cœur dépravé & corrompu en entier , il le toucha , gagna sa confiance , & tira de lui la honteuse & l'humiliante déclaration de sa vie abominable. Le Serviteur de Dieu , obligé de continuer son voyage & de perdre de vûe sa conquête , prit toutes les précautions nécessaires pour l'assurer à Dieu & achever de l'arracher des griffes de l'ancien serpent , en le faisant résoudre à se retirer chez les Freres à Paris , à y vâquer à la priere , & à préparer son ame à la grace de la justification par une vie sainte & une suite d'exercices de pieté.

Conversion  
d'un scélerat  
travesti en  
Prêtre , qui  
en faisoit les  
fonctions  
sans cara-  
ctère.

Il vint en effet trouver le Frere Directeur des Freres de Paris , qui le reçut & le mit en particulier dans une petite chambre , en vertu de l'ordre que M. De La Salle lui en donnoit dans la Lettre qui lui fut présentée par cet homme. Cependant le Frere Directeur allarmé de la presence de ce nouvel hôte , qui lui fit confidence de ce qui s'étoit passé entre M. De La Salle & lui , & du tableau horrible de sa vie ; inquiet des noirs desseins que le démon pouroit avoir sur un pareil homme , pour le mettre en œuvre dans la Maison ; toujours en garde contre ce qu'il avoit à craindre du commerce d'un Pénitent équivoque , qui sous les dehors d'un retour à Dieu simulé pouroit tenter la perversion de quelque ame foible , il le tint jusqu'au retour de M. De La Salle , renfermé & sans liberté de parler à personne , lui seul , excepté & le Frere qui avoit soin de le nourrir. M. De La Salle revenu à Paris acheva heureusement cette conversion. Il entendit sa Confession générale ; & après l'avoir affermi dans la pieté , il lui procura un emploi pour enseigner dans un Hôpital. Là le vigilant Pasteur ne le perdoit point de vûe ,

& éclairoit avec soin sa conduite. Cet heureux Pécheur converti y mena une vie sans reproche, & la finit par une mort qui fut un préjugé, que Dieu lui avoit fait misericorde, ainsi que M. De La Salle le dit à ce Frere Directeur.

Son zèle n'eut pas un succès si complet sur un Prêtre qu'il rencontra sous une figure qui tenoit plus de celle d'un soldat, que de celle d'un Ecclesiastique. Il venoit en effet de l'armée & il en raportoit l'esprit, aussi-bien que l'air & les manieres. Aussi ignorant que grossier, le nouveau Testament étoit pour lui un Livre inconnu, & la Langue Latine une Langue étrangere. Nous ne sçavons pas de quelle maniere le Serviteur de Dieu s'y prit pour faire de ce soldat Prêtre, ou de ce Prêtre soldat, un bon Ecclesiastique. Il vint avec un billet de M. De La Salle pour être reçu dans la Maison, & il y resta deux ans. On l'occupa aux Ecoles, afin de le retirer de la fainéantise, du dégoût & de l'ennui, & des vices qui sont à leur suite. Le desir de l'Homme de Dieu étoit de mettre ce mauvais Serviteur de l'Eglise en état de lui rendre quelque service; mais il ne put y réussir. L'esprit de soldat qui ne se perd pas aisément, n'étoit pas éteint, mais seulement assoupi dans un homme, qui selon les apparences avoit de la vocation, aussi-bien que de l'inclination pour le métier de la guerre; cependant ce ne fut pas-là où il retourna tenter fortune. Dans l'esperance que la Soutane & le Breviaire suffisoient pour lui procurer quelque Bénéfice dans son País, il les porta à Rome, & on l'y vit attendre un de ces momens desirez de la cupidité, où il pût paroître seul au concours, & n'y point trouver de Concurrent plus habile que lui.

I V.  
Ce qu'il fit pour la conversion d'un Prêtre devenu soldat.

Plusieurs autres grands Pécheurs venoient demander au saint Prêtre le Baptême de la Pénitence, & lui confesser leurs crimes. Ce n'étoit point ses prédications, ni aucune autre oeuvre d'éclat qui les attiroit; car caché dans sa Maison, comme Saint Jean-Baptiste dans son desert, il ne se donnoit point en spectacle; mais parce qu'il étoit ce qu'il devoit être, un grand exemple de pénitence, sans en être un Prédicateur éloquent, & sans se produire en Public, les Pécheurs venoient le chercher, les soldats venoient aussi lui demander ce qu'ils avoient à faire pour être sauvés. Tous trouvoient en lui un accuëil qui les charmoit. Il avoit coutume de les mener dans la Chapelle de la Maison, & de les y entendre en Confession pendant plusieurs heures. Quelque précieux que lui fût le tems, il ne le ménageoit point avec eux, & il leur accordoit libéralement tout celui qu'une conversion parfaite paroïssoit demander. Après les avoir conduits à cet heureux terme, il ne les abandonnoit point. En les engageant à le venir revoir, il tâchoit dans ces charitables visites de les affermir dans le bien & de leur donner du goût de la vertu. Comme ils lui avoient donné la clef de leurs cœurs, il n'épargnoit rien pour les ouvrir à la grace & y faire entrer l'amour de Dieu. La seule distinction qu'il mettoit entre eux, c'est que les plus criminels & les plus scelerats paroïssent recevoir de sa charité des marques de distinction. Sa maniere humble & douce à leur égard, semblant marquer qu'il avoit pour eux du respect & un fond de tendresse, attiroit toute leur confiance; & ils étoient charmez de voir un Confesseur qu'ils regardoient comme un Jean-Baptiste, & qu'ils faisoient témoin & Juge de leurs consciences noires comme les charbons d'enfer, les traiter avec honneur & estime, loin de les rebutter ou de paroître les mépriser.

Entre tous ceux que M. De La Salle a retirez de l'esclavage de Satan, un mérite nôtre attention. L'histoire de sa vie, telle qu'il l'a racontée lui-même à quelques Freres, deviendroit l'histoire du regne des vices & des passions, si on en faisoit le recit. On ne peut pas dire lequel des vices le dominoit; car tous sembloient

7.  
Conversion d'un autre Ecclesiastique devenu

se disputer l'empire de son cœur. L'intempérance, la sensualité, l'impureté, l'impieété & l'irreligion en faisoient un homme de péché. C'étoit l'offenser, que de lui parler de Dieu, de la vertu, de l'écriture & des choses saintes. Il ne lui restoit pour aller plus avant dans les profondeurs de Satan, & s'initier dans tous les Mysteres de l'enfer les plus affreux & les plus noirs, que de porter à l'Autel ces monstrueuses dispositions, & d'ajouter le caractère du Sacerdoce à celui du Baptême. Ce ne fut pas sa faute, si l'Eglise ne vit pas entre ses Ministres cet Ouvrier d'iniquité; car il fit son possible pour se faire ordonner Prêtre. Il l'auroit même été, si le fruit de ses débauches ne lui eût fermé la porte du Sanctuaire; car d'ailleurs il étoit de famille, avoit de l'esprit & de la capacité, c'est-à-dire, qu'il avoit tout ce qu'il falloit pour bien servir le démon dans le Temple, & devenir un instrument propre à sa malice. Par bonheur pour l'Eglise, celui qui se préparoit à l'Ordination par les crimes de l'enfant prodigue, s'y étant présenté avec un tremblement universel de tous les membres, causé par les excez, en fut honteusement rejeté.

Le malheureux n'en fut point déconcerté. Sans changer de dessein, il entreprit de paroître Prêtre, & d'en faire les fonctions sans avoir été Ordonné. Ainsi le châtiment visible de Dieu, dont on vient de parler, si propre à le toucher & à le convertir, ne servit qu'à l'endurcir. A un crime devenu impossible il en substitua un autre de même nature, en surprenant des Lettres de Prêtrise, & en tâchant de contre-faire le Ministère. Toutes-fois souvent revêtu des habits Sacerdotaux pour aller à l'Autel jouer le faux personnage de Prêtre, il s'en vit toujours empêché par un effet de la Providence attentive à déconcerter de pareils mysteres d'iniquité.

De tant d'horribles crimes, il n'y en avoit qu'un que ce nouvel Esau pleurât, & dont il eût de la contrition, c'étoit d'avoir vendu un bénéfice de près de 800 l. de rente, pour un dejeuner. Quant à celui-là son repentir étoit sincere, & il s'épuisoit en des gémissemens & en des larmes qui n'en faisoient point le remede. Mais enfin Dieu après avoir abandonné ce malheureux plusieurs années à ses desirs, eut pitié de lui; & le moyen dont il se servit pour le disposer à la conversion fut de le livrer aux syndereses de la conscience. Cet homme corrompu trouva au fond du borbier dans lequel il s'étoit endormi, ce ver rongeur & cruel que les crimes font toujours naître dans l'ame, & qui en fait pour sûr le tourment en ce monde ou en l'autre; & ce ver dévorant ne lui permit plus de s'y reposer. Laisse dans la voye de l'iniquité, fatigué d'une vie qui est une vraie mort, & le prélude de celle des réprouvez, il commença à élever les yeux vers le Ciel, & à penser qu'il y avoit un avenir, une vie éternelle & sans fin, qui terminoit celle qui est si courte & si passagere, & une vie de suplices destinée à une vie de délices.

Des réflexions si chagrinantes, quoique salutaires, pour un homme de plaisirs, répandirent l'amertume & le trouble dans son cœur. Ses crimes presens & ses voluptez passées, se réunissoient ensemble pour faire son supplice. Insupportable à lui-même il se fuyoit, & il se retrouvoit par-tout: Il cherchoit du repos & il n'en trouvoit point, semblable à un homme couché sur des épines, qui en sent la pointe de quelque côté qu'il se tourne. Des péchez qu'il avoit oubliez en les faisant, se retraçoient dans sa mémoire & l'obligeoient de s'avouer pere de tant de monstres. Leur multitude l'effrayoit. Le monde démasqué à ses yeux, n'eût plus rien qui lui pût plaire; & il dit aux ris & aux joyes: *vous êtes vaines, pourquoi me trompez-vous?* A charge à lui-même il se cachoit, n'osant se montrer aux autres,

pour ne leur rien laisser apercevoir du trouble, du chagrin, de l'inquiétude & de l'agitation dont son ame étoit faisie. Réveur & rendu à lui-même, la vie lui devenoit encore plus ennuyeuse, parce que le silence & la retraite le livroient à son plus grand ennemi, qui étoit sa conscience. Enfin il tomba dans une profonde mélancolie qui aprocha du desespoir. Le remede à son mal étoit une bonne confession generale : on la lui conseilla ; mais à qui la faire ? Y avoit-il au monde un homme capable d'entendre l'histoire de sa vie, sans en être frappé d'horreur, & sans la lui faire sentir ? Y en avoit-il un assez patient pour entendre tranquillement jusqu'au bout un long détail de crimes qui ne trouvoient entr'eux de difference, que celle qu'y met la diversité des especes & des circonstances ? C'est ce qu'il se disoit à lui-même, & ce qu'il répondoit à ceux qui le pressoient d'aller chercher dans la piscine de la pénitence ouverte à tous les pécheurs, le remede à ses crimes.

Toujours prêt à se confesser, s'il eût trouvé un Confesseur tel qu'il le desiroit, il ne le vouloit faire à aucun, dans le desespoir de rencontrer celui qu'il cherchoit. Dans son idée, le Confesseur qui devoit l'entendre, devoit être un Saint, ou il devoit selon son desir mourir après l'avoir entendu ; car il ne vouloit pas que le témoin secret d'une vie aussi débordée que la sienne, survécût à la déclaration de ses péchez. Ainsi un orgueil plus pernicieux que ses autres vices, arrêtoit la guérison de son ame. Le meme esprit de malice qui lui avoit ôté toute pudeur en commentant ses crimes, la lui restituoit pour l'empêcher de s'en confesser. Son anxiété cependant croissoit tous les jours ; & le délai du remede ne faisoit qu'augmenter le mal & le rendre plus incurable. Ce qu'il y avoit de bon, c'est qu'il en desiroit effectivement la guérison, & que s'il tardoit à recourir au Médecin, c'est qu'il ne sçavoit où chercher celui qui étoit destiné à la lui procurer.

Personne sans doute n'étoit plus propre à le faire que M. l'Abbé de Rancé, le célèbre Réformateur de l'Abbaye de la Trappe à qui le Ciel avoit confié le talent de faire des plus grands pécheurs, les plus illustres Pénitens ? On en parla à ce pécheur troublé & on le lui donna pour un Saint. C'en fut assez, il courut se jeter entre ses bras ; mais soit que M. l'Abbé de Rancé, quelque Saint qu'il fût, ne fût pas le Medecin que Dieu vouloit employer pour rendre la santé à ce malade desespéré, soit que le démon voyant sa proie prête à lui échaper, fit de nouveaux efforts pour s'en assurer la possession, le Malheureux arrivé au port de salut, voulut après y avoir fait un petit séjour, en sortir malgré les vives & charitables remontrances du saint Abbé, qui lui representa en vain qu'il alloit trouver sa perte hors de sa maison. Toutefois Dieu veilloit sur lui, & le menoit par des voies sûres, mais cachées à sa conversion. Ayant entendu parler au sortir de la Trappe, d'un fort vertueux Prêtre, nommé M. Aubri, il alla dans le dessein de se confesser à lui, le trouver à Moulins. Y étant arrivé, & y ayant entendu que ce zélé Ecclésiastique qui s'étoit dévoué à l'instruction & à l'éducation Chrétienne de la jeunesse, cherchoit un second pour l'aider dans l'humble & pénible travail des Ecoles, il alla lui présenter ses services, sans lui déclarer le motif qui l'avoit amené à Moulins. Il usa même de déguisement, aparemment, pour se faire d'avantage desirer de M. Aubri, en feignant qu'il étoit dans la résolution de se retirer dans un Hermitage. Le bon M. Aubri l'en détourna ; & le jugeant propre pour son œuvre, il se l'associa en lui payant pension. Notre homme sçut de plus faire sa condition meilleure en se faisant Précepteur des enfans de M. le Procureur du Roi de la Ville. De cette maniere il avoit la table de ce Magistrat, & la pension de M. Aubri. C'en étoit assez pour le mettre à son aise, si sa conscience l'eût

laissé en repos ; mais en vain promenoit-il ses inquiétudes ; en changeant de lieux ; il ne changeoit pas de cœur ; & par-tout où il alloit , le bourreau qui le tenoit à la torture , le suivoit.

Il sortit donc de Moulins pour aller chercher à Paris dans M. De La Salle , dont on lui avoit parlé comme d'un grand Serviteur de Dieu , le Libérateur que Dieu lui destinoit. Un dessein d'aller à Sept-Fons , celebre asile de la pénitence , assez proche de Moulins , fut le prétexte dont il se servit pour faire agréer son absence. Mais comme ce dessein étoit faux , au lieu de prendre sa route vers Sept-Fons , il se mit en chemin pour Paris , où après bien des recherches , il vit avec une secrète & entiere satisfaction le Medecin qui devoit enfin le guérir.

Il en fut reçu comme il le desiroit avec une bonté , une cordialité & une douceur dont il n'avoit point vû d'exemple. L'air gracieux du S. Prêtre , son abord affable , ses manieres carressantes , & sur-tout la charité avec laquelle il exerçoit l'hospitalité à son égard , gagnèrent pleinement sa confiance , & il reconnut en le voyant qu'il ressembloit parfaitement au portrait que son esprit s'étoit formé d'un Saint propre à le confesser. Il jugea enfin en le voyant qu'il y avoit encore au monde un Confesseur tel qu'il se l'étoit figuré , & tel que son cœur l'avoit désiré. Sans délai il le supplia de l'entendre ; mais le courage lui manqua les trois premières fois qu'il se presenta au Tribunal de la Pénitence ; & quand il fut question de révéler ses turpitudes , la fausse pudeur qui est le fruit de l'orgueil lui lia la langue & le rendit muet. Toutefois comme un homme qui sonde un passage dangereux & qui n'y va que pas à pas , il hazarda à la quatrième fois un de ses plus gros crimes , attentif à remarquer les impressions d'horreur qu'en pourroit ressentir son Confesseur. Il le vit tranquille & pas plus ému que s'il lui eût fait confidence d'une action de vertu. Cette première tentative qui avoit eu le succès qu'il desiroit , l'encouragea à joindre à l'aveu du premier crime , l'aveu d'un second & d'un troisième de pareille énormité. Fort surpris que M. De La Salle n'en étoit pas étonné , qu'il les avoit même écoulez de sang froid & sans paroître en sentir de l'horreur , il vomit à ses oreilles tous les autres avec liberté , & en fit une déclaration entiere & sincere ; c'est ce que cet homme a lui-même déclaré à un Frere qui a fait avec lui un voyage de Paris à Guise où M. De La Salle les envoyoit.

Cette confession humble & entiere , fut le salut de ce pécheur troublé & livré au ver rongeur de sa conscience depuis si long-tems. Elle lui procura le repos : mais pour avoir l'absolution , il fut obligé de remettre entre les mains de son Confesseur tous les papiers où ses misteres d'iniquité étoient renfermez , & parmi lesquels la fausse lettre de Prêtrise tenoit rang. Cette conquête faite à Dieu mit en fureur l'esprit de ténèbres. La rage de se voir enlever une telle proie l'animant à la vengeance , il tourmenta visiblement le nouveau converti. Il lui sembla que tous les démons de l'enfer en étoient sortis , & que sa chambre étoit pleine de ces ennemis implacables , qui le menaçoient tous de le jeter par la fenêtre. Leurs efforts dans le dedans de son ame , furent encore plus terribles que ceux du dehors. Il sentit dans son intérieur une rebellion vive de tous ses vices & de toutes ses passions. Tous ses desordres passez le sollicitoient à de nouveaux. Jamais l'attrait du plaisir , jamais l'agrément qui accompagne le péché , & qui y attire , ne lui parut plus doux & plus séduisant. Mais par un effet de la Misericorde divine , il étoit proche de son Libérateur ; & parce qu'il fut fidèle à lui aller découvrir toutes ses tentations , il en sortit toujours victorieux. Elles furent cependant très-longues & très-opiniâtres ; mais en multipliant ses combats , elles ne servirent qu'à multiplier ses

ses triomphes. M. De La Salle qui sçavoit mieux que tout autre, les furieux efforts que l'esprit immonde fait pour rentrer dans le cœur dont il a été chassé, le soin qu'il a de réveiller les anciennes idées, la facilité qu'il trouve dans les vices & les mauvaises habitudes pour rouvrir des plaies, quoique bien fermées, veilloit avec tout le soin possible sur la conservation de sa conquête. Il se servit pour le soutenir dans les voyes de Dieu, de la main charitable qu'il avoit employée pour le retirer de celles de l'enfer. La mort de ce pécheur pénitent qui ne fut pas fort éloignée de sa conversion, parut consommer sa prédestination; car elle fut fort édifiante. Elle arriva dans l'Hôpital de Soissons, où M. De La Salle l'avoit envoyé enseigner les enfans. Le saint homme malgré son humilité en eut tout l'honneur; car celui qui lui avoit tant d'obligation, ne pouvoit retenir en mourant les témoignages de reconnoissance qu'il lui devoit, & disoit publiquement que le S. Prêtre l'avoit arraché de la gueule du Lion infernal & de la damnation éternelle, & que si Dieu lui faisoit miséricorde, il en seroit redevable à la charité de M. De La Salle. Le bruit de cette conversion fit à M. De La Salle une grande réputation auprès des plus grands pécheurs. Ils venoient de tous côtez le chercher, pour faire l'heureuse expérience de la grace qu'il avoit de toucher les cœurs les plus endurcis, & de tirer des enfers des hommes qui sembloient y avoir déjà les pieds.

Un autre pécheur assez semblable au premier dont on vient de parler, lui fut aussi redevable après Dieu, de sa conversion. Il sortoit de l'armée & avoit fait le métier de Soldat, quoique Soudiacre. Comme ce n'étoit pas pour réciter l'Office que. ▼  
Conversion  
d'un autre  
Ecclesiasti- Divin, mais pour s'en décharger & mener une vie licentieuse, qu'il avoit pris ce parti, il oublia son Bréviaire en oubliant ce qu'il étoit, & ce qu'il devoit à Dieu & à l'Eglise, pour ne plus se ressouvenir que de la liberté qu'il s'étoit donnée, d'être méchant avec impunité. A ce caractère d'impieeté, on peut juger du travail que couta à M. De La Salle la conversion de ce Prophane deserteur de l'état Ecclésiastique; mais enfin elle réussit, & sa mort qui n'en fut pas éloignée, parut la sceller & l'assurer. Il finit ses jours à Rethel dans de saintes dispositions.

Les Curez & les Confesseurs informez du bien que Dieu opéroit par le ministre de M. De La Salle, le consultoient fréquemment sur les cas les plus épineux & les plus embarassans dans la conduite de ces ames extraordinaires en malice, & dont la conversion demande des espèces de miracles de grace; ou il les lui renvoyoient pour achever ce qu'ils avoient commencé en elles, ou pour faire ce qu'ils n'avoient osé tenter.

M. De La Salle, étant allé visiter les Maisons de son Institut, fit un jour rencontre sur la route de Soissons, d'un jeune Ecoissois qui paroissoit n'être pas du commun. Ce jeune homme qui alloit chercher fortune à Paris, s'étant approché de nôtre vertueux Prêtre pour implorer son assistance, trouva dans sa charité plus de secours qu'il ne demandoit; car M. De La Salle après lui avoir donné l'aumône, ne manqua pas l'occasion de lui parler de Dieu & de l'exhorter à penser à son salut. Par malheur l'étranger n'entendoit pas la langue Françoisé. Pour suppléer à cet inconvénient, le serviteur de Dieu lui fit en Latin quelques questions, & il reconnut par ses réponses qu'il étoit de la Religion prétendue Réformée. M. De La Salle en eut pitié, & il se sentit inspiré de travailler à sa conversion. Pour la faciliter, le S. Prêtre mit en œuvre tout ce que la charité desintéressée inspire. Il défraya sur la route le pauvre Etranger, & il le mena avec lui dans la maison du Noviciat, où il pourvut libéralement à tous ses besoins. La douceur & l'heureux naturel qu'il trouva en ce nouvel hôte, lui fit d'abord espérer qu'il en auroit bon ▼ i.  
Conversion  
d'un jeune  
Ecoissois sub-  
til & qui avoit  
de l'esprit, soit en-  
tré dans sa  
fausse Reli-  
gion.

marché , & qu'il gagneroit aisément à la bonne Religion , un homme qui ne paroïssoit avoir de la mauvaise , que le malheur d'y être né ; mais il ne fut pas long-tems à s'apercevoir qu'ayant affaire à un homme d'esprit & bien instruit, il falloit employer contre ses erreurs, d'autres armes que celles de la charité , & qu'il falloit y joindre celles de la science & de la vérité rendue sensible. C'est à quoi le Saint Prêtre s'appliqua avec un zèle infatigable de jour & de nuit. Il eut avec le jeune hérétique de longues conférences pendant près de trois mois , & il lui inculqua avec ordre tout ce qui se pouvoit dire de plus fort & de plus capable de le dégager de ses préjugés , mais toujours inutilement ; car il trouva un homme subtil , prevenu , obstiné , & qui ne se rendoit pas lorsque sa raison poussée à bout , ne pouvoit plus trouver de réponse.

Monsieur De La Salle perdoit presque espérance de le gagner , sans cependant que son zèle parut se rebuter. Plus il trouvoit de résistance , plus il travailloit à la vaincre ; mais comme la conversion de tous les pécheurs en général , & en particulier des hérétiques , est l'ouvrage de la grace , & qu'en vain on la tente , si Dieu n'y met la main , le serviteur de Dieu unit aux argumens , la priere & la mortification , & chercha dans la force du Tout-puissant une victoire que la seule lumiere de la vérité ne rendoit pas possible. Il pria & fit beaucoup prier pour le retour de cette brebis égarée , & pour rendre la priere efficace , il se condamna à de grandes pénitences. Son zèle eut enfin du succès : Après trois mois d'une résistance opiniâtre , l'hérétique mit bas les armes & se rendant de bonne foi à la vérité démontrée , il confessa qu'il n'y avoit point d'autre Eglise que la Romaine ; & que son parti étoit pris de vivre & de mourir dans son sein. S'il ne se rendit à la vérité qu'après bien des combats , sa conversion demeura plus assurée. Plus il avoit paru obstiné dans l'erreur : plus dans la fuite , il fut attaché à la vérité reconnuë. Détrompé enfin par la connoissance exacte qu'il voulut avoir de tous les points contestez entre-nous & ceux de sa secte , il devint plus propre à détromper les autres ; & son retour à la Foi moins suspect de legereté , devint plus sincere & plus constant.

M. De La Salle rempli de joye de cette conversion alla aux pieds des Autels rendre à celui qui en étoit l'auteur , des louanges & des actions de graces ; & après s'être donné le tems & la peine d'instruire à fond le nouveau Converti des principales obligations de la Foi Catholique , il le presenta à M. le Curé de S. Sulpice , qui reçut son abjuration au grand contentement de tous ceux qui en furent témoins & qui en furent fort édifiez. La consolation de celui qui avoit tant travaillé à cet ouvrage , ne pouvoit être plus grande. Il ramena comme en triomphe son Prosélite dans le lieu même où il l'avoit gagné à Dieu , & il l'y retint encore du tems pour achever de le former dans une solide pieté & le rendre inébranlable contre la rechute & les tentations auxquelles l'exposeroit le retour dans son pais. Quand il fut bien affermi dans la Foi , M. De La Salle le laissa partir pour l'Ecosse , d'où il étoit venu à Paris chercher fortune , & où il retournoit de Paris après l'avoir faite mieux qu'il ne pensoit. Celui qui étoit son Pere dans la Foi pourvut aux frais de son voyage , & eut la consolation d'apprendre dans la suite , que son Fils spirituel , non-seulement avoit persévéré dans le sein de l'Eglise Romaine , mais même qu'il avoit travaillé avec succès à la conversion de toute sa famille , & de quelques autres personnes. Ce fut ainsi que furent couronnés le zèle & la charité du S. Prêtre à l'égard de l'Hérétique étranger.

VII.  
Conversion  
d'un jeune  
Abbé de qua-  
lité , encore  
plus admira-

La conversion d'un jeune Abbé de la premiere qualité , qui lui fut remis entre les mains par ceux mêmes auxquels il avoit été confié dans le desespoir de le ranger

son devoir , fut encore plus merveilleuse. Le succès avec lequel le S. Prêtre travailloit auprès des jeunes gens , soit pour les former dans une solide piété , soit pour les ramener de leurs égaremens , avoit fait naître la pensée de le lui amener. Ce jeune homme déjà vieux pécheur , âgé de dix-huit ans , n'avoit que l'extérieur de l'état dont il portoit quelques marques , & rien de l'esprit de l'état auquel ses parens le destinoient. Appelé par la chair & le sang à un état pour lequel il ne paroissoit point fait ; forcé par des vûes d'intérêt & d'ambition de demeurer ce qu'il ne vouloit point être , il montrait des inclinations qui faisoient rougir pour lui & trembler pour l'Eglise. Tous les moyens qu'on avoit en vain mis en usage pour le retenir dans le devoir , n'avoient fait qu'augmenter son esprit de libertinage. Enfin ses parens contraints de le resserrer , l'avoient comme renfermé dans la maison des Peres de l'Oratoire qui est à la porte du Fauxbourg S. Jacques à Paris , dans l'espérance qu'entraîné par la force & la multitude des instructions & des bons exemples , il se rangeroit à l'ordre & à une vie plus réglée.

Mais tous ces remèdes ne firent qu'aigrir le mal. Plus le jeune libertin se sentoit captif , plus il devenoit violent pour retrouver sa liberté. Ingénieux à tromper des yeux attentifs sur toutes ses démarches , il sçavoit se dérober à leur vigilance , & lorsqu'on le croyoit dans le lit ou dans la maison , il en avoit sauté les murs pour courir au Bal & à la Comédie , au jeu , & aux parties de débauche. Enfin la patience des Supérieurs mise à bout , ils chercherent le moyen de s'en défaire. Ennuysés du scandale d'une vie si licentieuse qui ne leur faisoit pas d'honneur , & de la fatigue de veiller sur la conduite d'un jeune homme si habile à les tromper , ils résolurent de concert avec sa famille de le faire passer sous la conduite d'un homme qui avoit une grace particulière pour ramener de leurs écarts les jeunes libertins. Le bruit public leur ayant appris que Dieu s'étoit servi plusieurs fois de son ministère pour de pareilles conversions , ils espererent que le jeune Abbé trouveroit dans la maison des Freres , cette grace victorieuse qu'il n'avoit pu trouver dans la Maison de l'Oratoire. Ce pieux dessein leur réussit au-delà de leurs desirs. Le jeune Abbé frappé d'abord du silence rigoureux qui régnoit chez les Freres , & de la grande régularité qui s'y observoit , se sentit ensuite ébranlé de la ferveur des Novices , & après touché de l'éminente piété de celui qui les conduisoit. Tout parloit en eux contre ses dérèglemens ; & leur silence uni à leur exemple en lui reprochant sa vie criminelle , le sollicitoit puissamment à un entier changement.

En si bonne compagnie la force de l'exemple , jointe à la sollicitation de la grâce , lui aprit à résister à la concupiscence , & à faire violence à ses inclinations déréglées. Docile à ces premiers mouvemens de l'Esprit de Dieu , il en reçût de plus puissans ; & la bonté Divine récompensant avec libéralité par des grâces plus fortes ces premières coopérations , la charité trouva enfin entrée dans une ame dominée jusqu'alors par l'attrait de la volupté. Les conférences du jeune Abbé avec M. De La Salle achevèrent l'ouvrage de sa conversion. La marque effective de son retour sincère à Dieu , fut le changement de vie. Ce loup devenu agneau se porta aux exercices de piété avec autant d'activité qu'il en avoit eu à courir après les vains plaisirs du monde. La ferveur des Novices dont il suivoit les exercices , l'animoit à les imiter ; & Dieu agissant sans cesse sur son cœur , le conduisit par des progrès sensibles au point de devenir leur exemple. Jaloux des offices les plus vils & les plus bas , & des pratiques les plus humiliantes , il voulut faire ce qu'il voyoit faire aux autres , comme de baiser les pieds des Freres , de manger à tex-

re, &c. Et toute la grace qu'il demanda sur ce point, fut de ne point mettre de bornes à ses mortifications. Alors toutes les marques de distinction lui étant venues incommodes & odieuses, il renvoya son Valet de chambre, voulut être servi à table comme les Freres, & ne mit entr'eux & lui de difference, que celle d'une ferveur superieure, d'une humilité plus grande, & d'une obéissance plus parfaite. En marchant sur leurs traces d'abord comme eux il devint recueilli, pénitent, mortifié; & ensuite après avoir suivi leurs exemples, il devint lui-même leur modèle.

La ferveur qui maîtrisa son cœur, si avide peu de tems auparavant pour les plaisirs du siècle, lui inspira une puissante inclination pour la maison où il avoit enfin trouvé l'esprit de grace. Nulle autre n'étoit de son goût. Choisie pour sa prison par ses parens, il en faisoit son Paradis, & il étoit aussi passionné pour y passer le reste de sa vie, qu'on avoit été pour l'y renfermer. Son parti étoit pris de n'en jamais sortir, de s'y consacrer sans réserve au service de Dieu & de réparer les desordres de sa jeunesse par une vie humiliée & mortifiée. Son unique chagrin dans le lieu que son cœur avoit choisi pour un séjour aussi long que sa vie, étoit de n'avoir pas l'habit de Frere. Plus sa ferveur croissoit, plus il sentoit croître la passion de le porter. Enfin il s'enhardit à le demander. La demande ne surprit pas peu M. De La Salle qui ne s'attendoit pas que le jeune Abbé dût porter son zèle si loin. Comme il étoit de la sagesse d'éprouver quel étoit l'esprit auteur de cette demande, M. De La Salle la laissa tomber, & ne voulut pas paroître y faire attention. Il avoit en effet bien des mesures à prendre avant que de l'écouter. Il étoit à craindre que ce desir ne fût un de ceux que S. Paul appelle, *juvenilia desideria*, desirs de jeunesse, que la legereté produit, qu'une ferveur passagere enfante, & qui comme un feu de paille, s'éteint aussi aisément qu'il s'allume. Il étoit encore plus à craindre, que tout Paris ne se révoltât aux cris d'une famille illustre qui se croiroit deshonorée, si elle voioit sous la Robe de Frere, un jeune homme destiné à porter un jour les plus riches & les plus brillantes Mitres du Royaume. Toutefois le jeune Abbé pressoit & sollicitoit l'habit de Frere, avec l'ardeur que lui-même auroit pû un jour solliciter une des premieres dignitez Ecclesiastiques de France. M. De La Salle pour se deffendre de le lui accorder, exigeoit pour préalable le consentement de ses parens. Il n'étoit pas facile de l'avoir, ou plutôt, il n'y avoit pas d'esperance de l'obtenir. Une illustre famille se croit en droit de ne se relâcher jamais sur le point d'honneur; & celle-ci se fût crû deshonorée, si elle eût vû devenir Maître d'Ecole, un jeune Ecclesiastique destiné à prendre place parmi les Princes de l'Eglise.

Toutefois l'illustre Postulant n'épargna rien pour amener ses parens à son but. Un de ses Oncles qui étoit Evêque fut le plus importuné sur ce sujet. Il lui écrivoit lettres sur lettres pour obtenir son agrément. La plupart demeuroient sans réponse; & les autres ne contenoient que des refus réitérez, ou des détours propres à émousser la vivacité des desirs du fervent Abbé. Un de ses Parens apparemment au nom de tous les autres, vint exprès à la maison des Freres, pour lui ôter cette pensée. Que ne lui dit-il pas sur l'état méprisable qu'il vouloit embrasser; sur le deshonneur qui rejailliroit sur sa famille, si un enfant de sa qualité faisoit le métier de Maître d'Ecole; sur la legereté d'esprit que marquoit un desir de cette nature, sur les suites fâcheuses qu'il auroit un jour, sur les regrets, les repentins & la honte qu'il se préparoit dans l'avenir? Mais tout ce que ce Parent éloquent pût dire au deshonneur de l'état de Frere, n'ébranla point la cons;

tance de l'Abbé. Plus on voulut le dégoûter de sa vocation, plus il devint passionné pour elle. Et comme la ferveur sçait faire usage de tout pour se contenter, l'Abbé crut apercevoir dans le silence affecté de ses parens qui ne répondoient plus à ses lettres, un consentement tacite ; & en remontrant avec instance à M. De La Salle qu'il ne falloit pas en attendre un positif & formel, il le fit enfin consentir à ses desirs. On ne peut dire qu'elle fut la joie & le contentement du Postulant, quand il se vit revêtu de cet habit d'humilité, qui étoit regardé alors dans le monde, comme un habit d'ignominie. Le plus vieux & le plus usé fut de son choix ; & jamais il ne fut plus guai, que lorsqu'il vit à ses pieds des fouliers épais & pesans, & sur sa tête un chapeau que ses valets n'auroient pas voulu porter ; mais qui selon lui étoit préférable à celui de Cardinal. M. De La Salle ayant rendu compte de cette démarche à sa famille, elle en fut allarmée, & elle prit des mesures pour la cacher & en arrêter le progres. Lorsque le fervent Novice se croyoit oublié & tranquillement abandonné à sa ferveur, on vint l'enlever de la Maison des Freres pour le transporter dans une autre Communauté. On y transporta son corps en effet, mais on ne put y transporter son cœur. Ses traits le laissèrent invariablement attaché au lieu d'où on l'avoit arraché, & ils furent si violens qu'il mourut au bout de deux ans dans le regret, comme on le croit, de n'y avoir pas pû finir ses jours.

Le grand soin de nôtre vertueux Prêtre à l'égard de tous les pécheurs qui s'adressoient à lui, étoit de leur inspirer l'esprit de pénitence, & de les engager à ne rien épargner pour l'obtenir. Il vouloit les voir se nourrir du pain des larmes, avant que de leur accorder la grace de l'absolution. Ceux qui avoient peine à trouver ce cœur contrit & humilié, en devenant l'objet de sa compassion, devenoient celui de ses prieres & de ses pénitences ; car c'étoit par ces moyens qu'il avoit coutume de leur acheter ce don si précieux & si nécessaire à tout pécheur.

VIII.  
Ce que faisoit le S. Prêtre pour obtenir le cœur contrit & humilié à ceux qui étoient endurcis.

Un entr'autres s'étant adressé à lui chargé de crimes, mais peu humilié & peu contrit, exerça sa patience & son zèle. Cet homme d'un cœur dur & insensible déclaroit aisément & sans horreur ses pechez les plus énormes, sans pouvoir ni en rougir, ni s'en humilier. Il avouoit même de bonne foi que son ame innacessible à la douleur, ne sentoit ni le poids ni la multitude de ses iniquitez ; & que par un malheur qui seul rend dans le pécheur tous les autres sans remede, il ne pouvoit concevoir le regret d'avoir offensé Dieu. Pour l'y exciter, M. De La Salle l'apelloit de tems en tems à sa Maison du Noviciat de Vaugirard ; & après lui avoir inculqué avec force les motifs les plus capables de briser un cœur, & de lui faire l'heureuse plaie qui est le remede souverain & infailible de toutes celles de l'ame, il l'envoyoit dans la Chapelle entendre la sainte Messe, tandis que de son côté il se retiroit dans la Sacristie derriere l'Autel, où il étoit en liberté de se prosterner la face contre terre & de demeurer dans cette humiliante posture, pendant tout le tems que duroit le S. Sacrifice, pour obtenir le cœur contrit & humilié à ce Pénitent endurci.

Lors qu'après avoir essayé sur ces ames de bronze, tous les moyens que son zèle lui inspiroit pour les toucher, il les voyoit après bien des peines, telles qu'il les avoit trouvées, chargées de crimes sans en être touchées, il cherchoit en Dieu sa consolation. *Nous avons fait*, disoit-il, *tout ce qui dépendoit de nous. C'est à Dieu à faire le reste. La conversion est son ouvrage. Il faut attendre ses momens. Il exige de nous le soin, & non la guérison.*

Celui de tous qui exerça le plus le saint Instituteur, fut un Hollandois fourbe & hy-

poète. Il fut d'abord un sujet de consolation pour celui qui s'étoit appliqué avec une assiduité constante à l'instruire ; car après avoir abjuré le Calvinisme, il demanda place parmi les Freres, & elle lui fut accordée. Mais l'imposteur ne cherchoit dans cette conversion masquée, qu'une ressource contre la misere. Catholique en apparence, par malice & par intérêt, il étoit ce qu'il avoit toujous été, Calviniste dans le cœur. Quand il crut le pouvoir impunément paroître, il se hazarda à faire des Prosélites de son heresie, dans la maison même où il l'avoit abjurée. Cependant l'hypocrite ne put pas si bien feindre, que M. De La Salle ne s'aperçût de ses artifices. Le S. Prêtre qui tenoit toujous les voyes de douceur avant que d'user de rigueur, fit un usage aussi inutile de l'une que de l'autre, auprès de ce faux converti. C'est pourquoi se rendant aux instances reiterées des Freres, il congedia cet heretique déguisé, d'une maison dont il ne faisoit aucun profit, & où de jour en jour son séjour devenoit dangereux.

Ce malheureux sans Religion, après avoir joué le personnage de Catholique à Paris, voulut encore le représenter à Marseille quelque-tems après : M. De La Salle étant alors en cette Ville, fut fort surpris d'y voir le Protestant déguisé venir encore une fois se jeter entre ses bras, & abjurer avec une nouvelle apparence d'horreur, les erreurs dont il avoit fait une abjuration publique. Ou le saint Prêtre le crut sur sa parole, & son cœur attendri sur le retour d'une brebis égarée, la reçut avec joye : ou passionné pour sa conversion, dans l'esperance d'y réussir, il crut devoir y travailler avec un zèle nouveau. Quoiqu'il en soit, le fourbe fut étonné lui-même de la charité du S. Prêtre, qui oubliant le passé, & sans méfiance pour l'avenir, lui ouvrit encore une fois la porte de sa maison. Le charitable Serviteur de Dieu n'avoit garde de penser qu'il exerçoit l'hospitalité envers un voleur, qui n'étoit entré chez lui que pour épier & saisir l'occasion de dépouiller son bienfaicteur. Par malheur M. De La Salle avoit reçu depuis peu de jours une somme d'argent, qui eût égard à la pauvreté de sa Maison, étoit considerable : c'étoit la pension des Freres qui tenoient les Ecoles, & leur unique ressource pour leurs besoins pendant long-tems. L'ingrat ayant trouvé le moyen d'entrer dans le cabinet de son Superieur, enleva toute la somme, & la laissa avec sa petite Communauté en très-grande nécessité. La nouvelle de cette perte laissa M. De La Salle aussi tranquille qu'elle l'avoit trouvé. Nulles autres paroles que celles-ci qui lui étoient ordinaires, *Dieu soit beni*, ne sortirent de sa bouche. En ajoutant, que Dieu ne permet rien que pour sa plus grande gloire, il calma ses disciples, & les consola, sans vouloir leur permettre de poursuivre le voleur.

IX. Il sembleroit à qui ne connoit pas les profondeurs de Satan, ni à quel degré de corruption il entraîne ceux qui l'écoutent, que le monde ne voit pas de plus grands pécheurs que ceux dont on vient de parler : toutefois il y en a qui semblent avoir fait pacte avec l'enfer, & qui se prêtant à l'esprit malin pour outrager Dieu, poussent le crime aussi loin qu'il peut aller, & péchent en démons plutôt qu'en hommes. Tels sont tous ceux & celles qui par une perversité qui saisit d'horreur, se familiarisent avec le Prince des ténèbres, entrent en alliance & en commerce avec lui, se livrent volontairement à son empire, le mettent en possession de leurs personnes, & pour signe de son domaine, reçoivent sur leurs corps quelque marque ou caractère sensible, & tout cela pour parvenir à leurs fins, & contenter leurs passions. Voilà le plus profond abime du péché. Ceux & celles qui y descendent, ne doivent plus être regardez comme des hommes ; mais comme des

Autres conversions de personnes parvenues au dernier degré de perversité.

démons incarnez. Le démon est leur maître , il les conduit , il les gouverne. Instruits à son Ecole , & mûs par sa malice on peut dire qu'ils deviennent aussi sçavans que lui dans l'art de pecher , aussi méchans , & peut-être devant Dieu plus criminels. C'est sur de telles créatures que la grace de Dieu a agi avec succès par le ministère de M. De La Salle. On ne peut pas dire le nombre de cette espèce de gens que le S. Prêtre a convertis , parce qu'étant secret au-delà de tout ce qu'on peut croire , on n'en a jamais rien appris de lui. Voici ce que la divine Providence a laissé venir à notre connoissance.

Un misérable Prêtre déjà trop au démon , avant que de faire pacte avec lui , tomba par un effet de la miséricorde de Dieu , entre les mains de M. De La Salle. Nous ne sçavons pas de quelle maniere cela arriva. Soit que cet homme touché par un miracle de grace , voulût se convertir ; soit que trompé par le démon , & sans recevoir aucun effet de son pacte , il lui eût fait à pure perte la donation impie de son corps & de son ame ; soit que M. De La Salle ayant gagné sa confiance , eût tiré de lui la confidence de ses mystères d'iniquité ; le Serviteur de Dieu connut qu'il avoit affaire avec un supôt de l'Enfer , avec un homme qui s'étoit vendu au démon , à peu près comme on vend une bête au marché. On peut juger qu'elle fut la douleur de ce grand ami de Dieu , quand il lut de ses yeux le contract abominable que cet homme de péché avoit fait avec le démon qu'il nommoit le Prince Babel. Nous n'avons garde de faire ce papier de ce qu'il contenoit , ni de rapporter la copie de cette formule infernale , qui à la honte du genre humain , fait voir à quel degré de perversité les passions conduisent l'homme. Celui-ci dont nous parlons , en voulant contenter celles qui sont en nous la source de toutes les autres , que saint Jean appelle la concupiscence des yeux , la concupiscence de la chair & l'orgueil de la vie , leur donnoit le dernier comble de malice par une hypocrisie monstrueuse ; car en exigeant du démon des sommes immenses d'argent , des honneurs distinguez , des dignitez éminentes , l'abondance des plaisirs , il l'obligeoit à lui faire la réputation d'un Saint , d'un Prédicateur éloquent , d'un Poete célèbre , & d'un Orateur parfait. En un mot , possédé tout à la fois par une cupidité insatiable , par un orgueil diabolique , & un amour sans bornes pour la volupté , il comptoit sur la bonne foi du pere du mensonge , de trouver pendant soixante-cinq ans , terme de ses desirs , le Paradis de Mahomet sur la terre.

Affurément qu'il demandoit au démon beaucoup plus que le démon ne pouvoit faire , & qu'en travaillant avec un art ingénieux à circonstancier son contract dans tous ses articles & jusqu'aux minuties , pour se mettre en garde contre les artifices de l'esprit séducteur , il se séduisoit lui-même. Car il n'y a que le Tout-puissant qui gouverne le monde , & à qui tout est soumis , qui puisse faire ce qu'il exigeoit de l'esprit de ténèbres. Mais à quel aveuglement d'esprit la tyrannie des passions ne conduit-elle pas ? Cet insensé , après avoir écrit en plusieurs pages de son propre sang ce contract infernal , le conclut par la détestable donation de sa personne , signée avec la même encre , qui en fut sans doute l'unique fruit ; car il n'étoit pas possible au démon , quand il l'eût voulu , de tenir parole , & d'exécuter avec fidélité les conditions du pacte.

Il y a bien lieu de croire que celui qui s'étoit ainsi vendu au démon à trop haut prix , demeura ce qu'il étoit , pauvre , abject , méprisable & malheureux ; & que confus de ne trouver pour fruit de ses desirs , que le crime qu'ils avoient enfanté , il pensa sérieusement à révoquer sa donation sacrilège , & à effacer avec ses larmes un seing fait avec son sang aux dépens de son salut éternel.

Sans doute que M. De La Salle employa lui-même bien des larmes , des prières & du sang , pour obtenir grâce à un tel criminel. Il y réussit : c'est tout ce qu'on en a pû sçavoir. Et je ne sçai par quel hazard ce pacte détestable , que M. De La Salle avoit tiré des mains de celui qui l'avoit fait , a été trouvé après sa mort parmi ses papiers.

X.  
La réputation du saint Prêtre pour la conversion des ames desesperées , lui attire des consultations sur des péchez , & des pécheurs extraordinaires.

Nôtre S. Prêtre en réputation d'avoir l'art de gagner à Jesus-Christ ces ames ainsi livrées au démon , servoit de guide à ceux qui en trouvoient de pareilles. Voici ce qu'un de ceux qui le consultoient , qui étoit Curé & penitent de M. De La Salle , a écrit sur ce sujet , dans le témoignage qu'il a rendu après la mort du Serviteur de Dieu , de sa sainte vie. Le saint homme M. De La Salle , m'a autrefois grandement aidé dans la conduite de quelques ames peignées , de la guérison desquelles je desespérois. Il me manda sur l'exposé que je lui en fis , qu'il y avoit toutes les aparences d'obsessions en elles , & me marqua les régles que je devois suivre. Quelques-unes de ces personnes dont l'obsession n'étoit qu'une épreuve , furent bien-tôt soulagées par le moyen de la priere , des humiliations , & sur-tout de la fréquente Communion. Aussi étoit-ce des ames assez innocentes ; mais une autre qui étoit très-criminelle résista long-tems à tous les remèdes. Il m'avoit conseillé de la faire communier aussi-bien que les autres , parce que le mal étant grand , il falloit employer les grands remèdes , & que la personne d'ailleurs étoit pleine de bonne volonté & réglée au-dehors : il m'avertit que de deux choses l'une arriveroit , ou qu'elle profiteroit bien-tôt & à vûe d'œil de la Communion , ou qu'elle deviendrait pire. Elle devint pire en effet , & je m'en aperçus bien-tôt. Alors il me deffendit de lui accorder la Communion que je lui avois déjà ôtée , & me dit qu'il n'y avoit que la pénitence & les humiliations à lui faire pratiquer avec la priere.

Il m'avertit , en me conseillant de la faire confesser souvent , qu'elle me mentiroit souvent en Confession , qu'elle s'accuseroit de bien des choses fausses , & cacheroit les veritables péchez. Je fus plus de quatre ans sans m'apercevoir de la duplicité de cette personne ; mais enfin je découvris qu'elle inventoit de faux péchez. Je redoublois alors ses humiliations ; & quoiqu'elle me soutint toujours hardiment ses mensonges , elle obéissoit à tout ce que je lui ordonnois , sans se rebuter des plus excessives humiliations capables de la rendre ridicule à tout le monde. Par ce moyen elle obtint la grace de reconnoître ses fourberies ; elle m'en déclara un grand nombre , & s'accusa ensuite de quelques pechez qu'elle avoit cachez dans toutes ses Confessions dès son enfance. Alors suivant le conseil de M. De La Salle , je lui fis refaire sa Confession générale succinctement , & communier. Jamais je n'ai vû d'effet plus sensible de la sainte Communion , après l'en avoir privée sept années entieres. On sera peut-être surpris d'un si long délai , mais il étoit nécessaire. Chacun sçait que M. De La Salle étoit plus que personne porté pour le frequent usage de ce Sacrement , lorsqu'il n'y avoit point d'obstacle considérable : la personne dont il s'agit , a très-bien fait depuis ce tems , & se trouve presque entierement délivrée , à l'exception de quelques mauvais restes dont M. De La Salle m'a averti qu'elle ne seroit jamais quitte qu'à sa mort.

J'ai souvent avoué que j'étois redevable à ses lumieres & à ses prieres de la conversion & de la délivrance de cette ame , & de quelques autres qui ne m'ont pas tant embarrassé que celle-ci , mais qui auroient mis à bout mes lumieres sans les secours de ses sages conseils. Cette personne étant un jour à mes pieds comme une furibonde , M. De La Salle entrant dans l'Eglise , je le priai de prendre ma place. Aussi-tôt qu'il fut

fat au Confessionnal , toutes ses peines se dissipèrent ; & pendant une heure & demia qu'il y demeura avec elle , elle se trouva dans un calme extraordinaire. Pendant la premiere heure il ne lui parla point , il ne fit que prier , pendant qu'elle demeura aussi dans le silence.

Voilà le témoignage que ce vertueux Curé rend à l'habileté de M. De La Salle , ou plutôt à la grace qu'il avoit reçûe de Dieu pour ces sortes de conversions. Cette personne dont il parle , étoit un de ces monstres d'iniquité , qui semblent n'être nez que pour faire l'opprobre du genre humain & l'expérience de la dernière dépravation du cœur ; car elle avoit commerce avec le démon , qui lui étant aparu sous une forme humaine , lui avoit imprimé son caractère sur une partie du corps , & avoit contracté une espece de mariage avec elle , conçu dans des termes qui vérifient à la lettre ces paroles de Jesus-Christ , *unus ex vobis diabolus est* : il y en a un parmi vous qui est un démon , qui a l'esprit & le cœur d'un démon.

Au reste , comme nous sommes dans un tems où l'incrédulité est assez en vogue , & où on se fait un mérite de mettre au nombre des fables & des contes puériles les faits les mieux établis , je suis bien aise d'avertir que celui dont je viens de parler , est de la nature de ceux que S. Augustin dit , qu'on ne peut nier sans impudence , & dont on trouve des exemples dans les vies de S. Bernard & de S. Pierre d'Alcantara. On peut lire aussi celui qui est rapporté dans la vie de M. Jean Darenton d'Alex Evêque de Genève ( *L. 2. c. 9.* ) quoiqu'il ne soit pas dans les mêmes circonstances.

*Vie de S. Bernard  
l. 2. aus. Bernard  
c. 6.  
Vie de S. Pierre  
d'Alc. l. 2.  
c. 22.*

Je finis cette Section en rapportant l'extrait d'une Lettre du Serviteur de Dieu à une Religieuse , qui étoit aussi criminelle que sa vocation exigeoit qu'elle fût sainte , & qui , selon les apparences , lui devoit sa conversion.

Souvenez-vous sans cesse , lui dit-il , que tout ce que vous avez à faire , est de tâcher de vous sauver ; puisque vous n'êtes au monde que pour cela , & que le Sauveur qui a prévu vos foiblesses , n'est mort que pour vous procurer des grâces & des moyens d'y travailler utilement. Il faut donc , 1. que vous renonciez au malheureux *qu'en dira-t-on* , concevant qu'une Pécheresse , telle que vous êtes , ne doit plus avoir égard à son honneur & à sa réputation qu'elle a perduë devant Dieu & ses Saints , & qu'elle ne devoit avoir d'autre desir que d'être connuë pour ce qu'elle est ; c'est-à-dire , pour l'abomination du Ciel & de la terre.

2. Il faut nécessairement que vous apreniez à vous connoître vous-mêmes mieux que vous ne faites ; car je vous dis en vérité , que vous ne connoissez pas la millième partie de l'énormité de votre vie , & tant que vous serez dans cet aveuglement , vous serez dans le mensonge , & par conséquent éloigné de Dieu , qui est vérité , &c.

3. Je prie nôtre Seigneur de vous faire humble , pure & pénitente. Ce sont trois choses dont vous avez un égal besoin : demandez-les lui tous les jours avec larmes & gémissemens ; & sur toutes choses , défiez-vous de vous-mêmes , mettant toute votre esperance en celui-là seul qui peut retirer le pauvre du fumier , comme parle le Prophète , pour le faire seoir avec les Princes de son Royaume.

4. Quoique naturellement vous ayez peu de disposition pour la vertu , Dieu cependant la veut mettre en vous par sa puissance & par son amour.

5. Vous n'aurez pas grande peine à vous donner à Dieu , si vous avez un peu de générosité , j'espere qu'il vous la donnera. Courage , ma chere Sœur , un peu de desir de souffrir , & tout vous sera doux & facile.

6. Considérez que votre état est de Dieu ; & que par conséquent , c'est vouloir

s'opposer à l'ordre de Dieu , que de s'en dégoûter. Bénissez-le tous les jours , & vous avoir apellée à la participation de ses états divers de souffrance , & ayez une grande confusion de ce que vous y êtes infidèle.

7. N'est-ce pas une grande & très-grande affaire pour vous , que de vous donner entièrement à Dieu. C'est, ce me semble, l'unique chose à laquelle vous devez penser.

8. Si vous cherchez Dieu , & non pas la consolation , vous mettrez aisément votre esprit en paix.

9. Quelquefois il semble que nôtre Seigneur dorme à nôtre égard , mais il sçait ensuite se réveiller & nous faire marcher. Il ne faut pas aller plus vite , ni autrement qu'il ne veut , & il faut se reposer quand il le souhaite.

10. Faut-il, ma chere Sœur , que ce soit quelque sensibilité & quelque tendresse qui soient capables de vous retenir dans le service de Dieu ! Ne voulez-vous pas être à lui par principe de son seul amour ? Jetez-vous entre ses bras : il est votre Pere , & il vous portera dans les mauvais chemins , c'est-à-dire dans les tentations.

11. Ce n'est pas des hommes que vous devez attendre votre salut , lorsque vous vous adresserez à eux , c'est de Dieu seul ; & c'est peut-être faute de ce sentiment de foi que Dieu ne vous donne pas les secours dont vous avez besoin.

12. Enfin , je prie nôtre Seigneur qu'il vous ouvre les yeux de plus en plus pour connoître d'un côté la profondeur de l'abîme dont vous êtes sortie , & de l'autre l'infinité de l'amour qui vous en a retirée , afin que cette double vûë vous oblige à lui rendre un amour & une fidélité qui soit proportionnée à vos crimes & à ses bienfaits. Ainsi soit-il.

#### SECTION II. *Zèle de M. De La Salle pour l'instruction & l'éducation Chrétienne de la Jeunesse abandonnée.*

Quoique le zèle qui est le fruit & la marque d'une charité ardente , ne se prescrive pas plus de bornes qu'elle , & que semblable à son principe , qui souhaite aimer Dieu sans mesure , & s'il se pouvoit infiniment , il desire lui procurer une gloire infinie , & lui gagner tous les cœurs , il faut cependant avouer qu'il a ses attraits particuliers , & que l'esprit de Dieu les tourne & les attache sur les objets de la vocation qu'il inspire. Suivant cette conduite de l'esprit de Dieu , la conversion des Gentils fut l'objet du zèle , aussi-bien que de la vocation de S. Paul ; comme celle des Juifs fut l'ouvrage qui occupoit principalement S. Pierre , & auquel la grace le portoit.

Dans ces derniers tems , les hommes Apostoliques se sont appliquez selon l'inspiration de Dieu , ou leur vocation particulière , les uns à combattre l'hérésie ou l'infidélité ; les autres à rétablir la discipline Ecclesiastique , & à rendre au Clergé sa première splendeur ; ceux-ci à rapeller le bon & fréquent usage des Sacremens , l'esprit de prieres & la ferveur Chrétienne ; ceux-là à remettre en crédit la vive dévotion , & à l'ajuster à tous les âges & à tous les états. Il s'en est trouvé qui se sont consacrez par état à la réformation de l'état Ecclesiastique , & à la formation des Clercs dans les Séminaires. D'autres par une tendre compassion pour les gens de Campagne , dont le défaut d'instruction & des secours nécessaires au salut est de grand malheur , ont fait des Missions ou des retraites le grand objet de leur zèle ; & d'autres enfin , d'aplorant le malheur des enfans de lumière ensevelis dans les ténèbres de l'ignorance de la science du salut , se sont sentis saintement passionnez pour la Doctrine Chrétienne , & ont fait leur devoir capi-

tal d'en instruire ceux à même, qui à la honte du nom qu'ils portent, n'en savent pas les premiers principes. Mais parce que la fonction de Catéchiste est un emploi sans éclat, d'un très-grand mérite devant Dieu à la vérité, mais sans réputation devant les hommes, on n'a pas tardé à l'unir, ou plutôt à la faire dégénérer en celle de Prédicateur en forme, & à tourner des instructions simples & familières en Sermons d'appareil, dont le fruit ne correspond pas aux peines qu'ils coûtent. Au reste, ceux qui par état s'étoient consacrez à la Doctrine Chrétienne & aux instructions simples & familières sur les vérités du salut, n'alloient pas encore à la source du mal, parce qu'ils ne se chargeoient pas de l'éducation Chrétienne de la jeunesse pauvre & abandonnée; & on peut dire que cette partie du champ du Pere de Famille étoit demeurée en friche.

Il faut par conséquent conclure à la louange du S. Minime le P. Barré, le premier poussé par l'esprit de Dieu à l'établissement des Ecoles Chrétiennes & gratuites, & qui y a réussi pour les Filles, & à celle de M. De La Salle qui a eû un tout autre succès pour les garçons, qu'ils ont mis la main à l'œuvre la plus nécessaire & la plus avantageuse à l'Etat & au Christianisme, & que leur zèle se portant à l'instruction & à l'éducation Chrétienne de la jeunesse la plus abandonnée, ils ont appliqué le remède à la plaie de l'Eglise la plus honteuse & la plus funeste dans ses conséquences: on l'a fait voir, & il n'est pas nécessaire de le répéter. L'instruction & l'éducation Chrétienne de la jeunesse la plus libertine & la plus abandonnée, a donc été le grand objet du zèle de l'ancien Chanoine de Reims: c'est ce que l'histoire de sa vie montre depuis le premier Chapitre jusqu'au dernier.

Je n'ai donc ici qu'à faire remarquer les glorieuses qualités du zèle qui a animé le saint Prêtre pour l'instruction & l'éducation chrétienne de la jeunesse pauvre & abandonnée, & des ouvriers que la Providence divine destinoit à cultiver cette partie de la Vigne du Seigneur inculte depuis si long tems. Son zèle a été pur & désintéressé, généreux & au-dessus de toutes les répugnances de la nature; constant, malgré toutes les difficultés de l'œuvre & les obstacles du monde; éclairé & selon la science; enfin persévérant jusqu'à la fin & presque contre toute espérance de succès. L'institution des Maîtres pour les Ecoles Chrétiennes & gratuites, étoit sans doute fort à désirer; mais comme toutes les autres œuvres très-importantes au bien de la Religion, elle ne promettoit à celui qui auroit le zèle de l'entreprendre, que ce que Jesus-Christ avoit promis à ses Disciples, des croix & des mépris.

Pour réussir dans un dessein de cette nature, il ne s'agissoit pas d'avoir une inspection générale sur les Maîtres destinez aux Ecoles gratuites. La supériorité & la conduite extérieure de cette Société, eussent pu compâtrer avec les devoirs d'un Chanoine & lui faire honneur, sans interesser sa réputation, ses aises & ses commodités, ou autre chose que sa bourse. M. De La Salle en se tenant en ces bornes, n'eût point cessé d'être ce qu'il étoit; & le monde, loin de lui faire un crime, lui eût fait un mérite de son zèle pour la Doctrine Chrétienne, s'il ne l'eût pas vû s'associer aux Maîtres d'Ecole, vivre comme eux, & s'appauvrir pour leur devenir en tout semblable.

Un zèle qui va jusqu'au sacrifice de la dignité, du bien, des douceurs de la vie, & de la réputation, est sans doute un zèle bien pur, & qui n'a d'exemple que dans Jesus-Christ, dans ses Apôtres, & dans ceux qui veulent les imiter. Tel a été celui de l'Instituteur des Freres. En s'unissant & en se donnant à eux pour modèle d'une vie pauvre, abjecte, méprisée, mortifiée & austère, il ne compta fonder leur In-

B.  
Qualitez de  
son zèle, &  
Caractere, &  
de son intere  
sement.

stitut , que sur l'abandon à la Providence ; & pour leur apprendre à se confier à elle , il entra dans les renoncemens généreux que Jesus-Christ exige de ceux qui veulent être parfaits. Il exécuta à la lettre le conseil de vendre ses biens & de les donner aux pauvres , & de ne se réserver pour tout héritage que la Croix.

a. La générosité.

Le zèle du saint Prêtre n'a été nourri , ni par les applaudissemens , ni par des succès d'éclat , ni par aucune consolation humaine. Rien de ce qui peut flâter l'amour propre , ne l'a favorisé. Cependant il a crû à mesure qu'il s'est vû contredit , blâmé & condamné. Toutes les eaux des tribulations n'ont pû l'éteindre , ni même affoiblir son ardeur. Tout autre que lui auroit cru faire beaucoup pour Dieu , s'il se fut arrêté aux fonctions pénibles de la Chaire & du Tribunal de la Penitence , ou s'il y eût ajouté le pénible travail des missions , ou des retraites , ou le soin des maisons & des ames Religieuses. Cependant ces grands objets de zèle ne sont pas sans éclat , sans douceur , sans consolation , sans surprise de l'amour propre. Le succès des Missions ou des Retraites publiques fait honneur. Si la conduite des maisons & des ames Religieuses cache des épines , elle les couvre de fleurs ; une foule de dévotes du premier rang , ou distinguées par la réputation de vertu , font un grand honneur au Directeur qui les conduit ; & on n'en voit guère qui ne gémissent avec consolation sous le poids d'un travail que tant de Ministres ambitionnent.

M. De La Salle d'une vertu au-dessus de la commune , & d'une lumière proportionnée , chercha à occuper ailleurs son zèle. La conversion des grands pécheurs eut pour lui plus d'attraits que la direction des dévotes , qui pour l'ordinaire , fait perdre un grand tems sans rendre grand profit. Le soin de sanctifier dans la retraite les Catéchistes des pauvres & les Maitres de la jeunesse abandonnée , lui presenta un travail , dont la plus grande gloire de Dieu pouvoit beaucoup espérer , & où l'amour propre n'avoit rien à attendre. C'est ce qui l'y attacha. De plus , son zèle a été assez généreux pour combattre & réprimer les répugnances de la nature les plus vives , les préjugés de l'éducation les plus anciens , & les délicatesses d'un tempérament ennemi des alimens vils & grossiers ; car tout cela s'oposoit en M. De La Salle , aux desseins de Dieu sur lui. Ce n'a pas même été par attrait , ou par penchant naturel qu'il s'est porté à l'entreprise dont il s'agit. Tout en lui se révoltoit contre un pareil dessein. La seule pensée de s'associer à des gens qui , en son idée , étoient au-dessous de ses valets , allarmoioit un homme , qui quelques pieux qu'il fût , avoit encore le cœur noble selon le monde , qui étoit ami de la politesse & de la civilité , qui sentoit du goût pour la conversation agréable , & qui regardoit la Société des Maitres dont il avoit le gouvernement , comme un genre de suplice. Les préjugés de l'éducation & les intérêts de famille qui captivent en nous pour l'ordinaire la raison , & qui la font servir à leurs fins , étoient absolument contraires au zèle qui animoit le Serviteur de Dieu. S'ensevelir avec des gens de rien , quitter le certain pour l'incertain , un établissement solide & honorable dans une des plus illustres Métropoles du Royaume , pour un dessein qui n'avoit encore rien de réel , & que les sages traitoient de vision & de chimère ; se résoudre à mettre contre soi tous ses confreres , amis & parens , & à faire un divorce général avec tout le monde ; se condamner à une manière de vie qui étoit un crucifiement général de la chair & des sens , c'étoit la résolution qu'il falloît prendre ; mais avant que de la prendre , il falloît faire taire absolument la voix de la nature , celle de la prudence de la chair , les préjugés de l'éducation , les intérêts de famille & tout respect humain.

Une pareille résolution demandoit un courage héroïque & une générosité à toute épreuve. Le zèle l'inspira au Chanoine de Rheims. On vit en lui-même un homme non mort, mais se livrant chaque jour à une espèce de mort accompagnée d'une agonie sensible & cruelle, qu'il ressentoit dans l'expérience d'une vie nouvelle qui affligeoit universellement tous ses sens. En se déterminant à vivre avec & comme les premiers Maîtres d'Ecole qui étoient sous sa protection ; & ajoutant à cette vie si pauvre, si abjecte, si crucifiante, toutes les autres mortifications qui sont du goût des Saints, il se condamna à un vrai martyre ; & il trouva ce martyre dans les actions mêmes, où la nature cherche son repos & son soulagement ; car il alloit à table comme à un lieu de supplice : il n'y souffroit pas moins en effet, que s'il eût été mis à la torture, tant étoient vives & douloureuses les répugnances que sa délicatesse éprouvoit contre les alimens qui lui étoient présentés. La récréation, autre sujet de mortification pour lui : n'ayant à la faire qu'avec des gens sans lettres, & dont les manières, le langage, la conversation, contrarioient en tout sa politesse & son naturel. Une pareille antipathie ne pouvoit être vaincue que par un zèle aussi fort que la mort, & par une charité qui dévore toutes les peines.

Mais ce zèle n'a pas été comme un feu de paille, qui jette d'abord une grande lumière & une ardeur égale, & s'éteint aussi-tôt : il a été constant contre toutes les difficultez de l'œuvre & les obstacles du monde. Jamais œuvre ne fut plus épineuse. M. De La Salle entamant l'entreprise de son Institut, n'est point un saint Bruno qui se retire dans le desert avec sept Compagnons guidez du même esprit, pleinement desabusé & dégoûté du monde, déterminez également à se consacrer à la pénitence ; ni un S. Bernard qui vient à Cîteaux à la tête de trente jeunes gens qui montrent une vocation céleste & un feu divin pour la perfection ; ni un S. Dominique ou un S. François, qui trouvent bien-tôt des gens semblables à eux, déjà Saints ou déterminez à le devenir ; c'est un homme qui se trouve seul sans apui, sans secours, sans Compagnons, qui s'est souvent trouvé obligé de mettre en place des indiscrets dont l'imprudance tombe sur son compte, & qui tournent ses protecteurs contre lui ; qui a à se défendre également & contre des rivaux irréconciliables, & contre des ennemis puissans, & contre des amis déguisez, & contre des semeurs de zizanie & des perturbateurs armez d'un faux zèle, qui cherchent à tout changer dans ses règles & dans sa forme de gouvernement. C'est un homme qui après avoir essuyé mille peines, mille persécutions, mille difficultez, n'a pas plutôt établi sa Société sur le pied qu'il la desire, que l'homme ennemi y entre enfin, oblige le Pasteur de fuir, & disperse ses brebis.

3. La constance  
et contre  
toutes les diffi-  
cultez de  
l'œuvre &  
les obstacles  
du monde.

En effet, un peu d'attention sur tout ce qui a été rapporté dans l'histoire de la vie de l'ancien Chanoine de Reims, montrera qu'un zèle moins constant que le sien, n'auroit pas tardé à succomber sous le poids des difficultez qui croissoient sous tous ses pas dans l'établissement d'un œuvre, que Dieu semble avoir pris plaisir de voir pendant pres de quarante ans s'établir & tomber, se relever & menacer ruine. De quelque côté qu'on l'envisage, soit du côté des sujets, soit du côté de leur formation, soit du côté des Ecoles, soit du côté de la pauvreté, soit du côté du monde, soit du côté des ennemis & des amis, elle presentoit des difficultez insurmontables à un zèle qui n'eût pas été invincible. Voyons M. De La Salle s'expliquer lui-même sur ce sujet.

Dans le voyage que M. Gense de Calais & M. de la Cocherie de Boulogne, firent à Rouën pour voir le Serviteur de Dieu, après s'être curieusement informés de lui de tout ce qui regardoit une société nouvelle à laquelle leur charité les inté-

reilloit fort , ils lui demanderent comment il avoit pû se résoudre à **entreprendre un ouvrage d'un côté si utile à l'Eglise ; mais si hérissé d'épines & de difficultés.** • Jo  
 • vous dirai Messieurs, leur répondit-il avec sa simplicité & sa naïveté ordinaire,  
 • que si Dieu en me montrant le bien que pouvoit procurer cet Institut, m'eût  
 • aussi découvert les peines & les croix, qui devoient l'accompagner, le courage  
 • m'eût manqué, & je n'aurois osé-le toucher du bout des doigts, loin de m'en  
 • charger. En butte à la contradiction, je me suis vû persécuté de plusieurs Pré-  
 • lats ; même de ceux dont j'esperois du secours. Mes propres enfans ; ceux-là  
 • même que j'avois engendrés en Jesus-Christ, que j'avois chéris avec plus de  
 • tendresse ; que j'avois cultivés avec plus de soin, & dont j'attendois les plus  
 • grands services, se sont élevés contre moi , & ont ajouté aux croix du dehors  
 • celles du dedans, qui sont de toutes les plus sensibles. En un mot, si Dieu n'a-  
 • voit pas mis la main pour apuier cet édifice d'une maniere visible , il y a long-  
 • tems qu'il seroit enseveli sous ses ruïnes. Les Magistrats se sont unis nos en-  
 • nemis en apuiant de leur autorité les efforts de ceux-ci pour nous renverser.  
 • Comme nôtre fonction offense les Maîtres d'Ecoles , nous trouvons en cha-  
 • cun d'eux un adversaire déclaré & irréconciliable ; & tous réunis en corps,  
 • ils ont souvent armé les puissances du siècle pour nous détruire. Cependant mal-  
 • gré tous leurs efforts, l'édifice s'est soutenu, quoique si souvent sur le penchant  
 • de sa ruïne ; c'est ce qui me fait esperer qu'il subsistera , & que triomphant enfin  
 • des persecutions, il rendra à l'Eglise les services qu'elle a droit d'en attendre.

4. Il a été se-  
 lon la scien-  
 ce

Enfin le zèle du Serviteur de Dieu a été un zèle selon la science, & guidé par la sagesse d'en-haut, qui lui a inspiré ce qui étoit le plus propre pour la propagation de la doctrine Chrétienne & de la science du salut. En effet, si on veut l'examiner, on lui fera la justice d'avouer, que les idées & les vûes, qu'il s'étoit formées pour répandre sûrement & infailliblement parmi le peuple ignorant, la connoissance de la Loi de Dieu & du Christianisme, ne peuvent être plus justes ni plus efficaces. Pour arriver à ce terme, il s'est proposé deux choses à exécuter. La premiere d'unir l'éducation à l'instruction dans les Ecoles ; la deuxieme de les peupler & de les rendre florissantes.

C'est deux objets, sont les deux points fixes qui arrêtoient tous ses regards & qui dirigeoient ses démarches. Une legere réflexion suffit pour montrer qu'il alloit droit à ce but. L'ignorance de la doctrine Chrétienne dans le petit peuple & dans les gens de la campagne, prend sa source dans le défaut de gens qui ayent la charité ou le talent de les instruire, ou de leur négligence à venir aux instructions. Pour les rendre inexcusables sur ce point, il falloit leur fournir d'habiles Maîtres, établir des Ecoles gratuites, & y attirer par le propre intérêt. C'est ce qui n'étoit pas avant le Serviteur de Dieu, & c'est ce qu'il a fait. Il a institué une compagnie de gens formez pour bien tenir les Ecoles, de gens consacrés par état & par vocation à ce ministère de charité. Il a établi des Ecoles gratuites & les a ouvertes à ceux que la pauvreté excluoit de celles où l'intérêt appelle ; il a trouvé le secret d'y attirer la foule & de les rendre nombreuses & florissantes.

Les moïens qu'il a mis en œuvre pour arriver à ce terme ont été de trois sortes. Les premiers regardent les Ecoles en elles-mêmes, les seconds les enfans, & les troisièmes les Maîtres. Par raport aux Ecoles en elles-mêmes, il les a fondées sur la seule charité, il y a établi un silence perpetuel, & une discipline exacte propre à fixer la legereté des enfans, & à attirer leur attention: il y a introduit une méthode singuliere plus abrégée & plus facile pour apprendre. De plus, les visites sont

un moyen qu'il a établi pour en empêcher le dérangement. Son zèle Py transportoit souvent pour en faire l'examen, & rendre ses yeux témoins de ce qui s'y passoit. Les enfans & les Maitres étoient également les deux objets de son attention. Il examinoit dans les uns la maniere dont ils s'y prenoient pour enseigner, & s'ils observoient à la lettre les Regles prescrites pour maintenir l'ordre, le silence, le recueillement, & ne se point épuiser eux-mêmes dans un office, qui ne se fait jamais mieux, que quand il se fait dans une grande tranquillité, dans une parfaite égalité d'humeur, avec une noble gravité, avec une douce fermeté, avec un zèle vigilant, sans inquiétude & sans émotion, sans s'agiter & sans parler que lors qu'il est absolument nécessaire.

De dessus les Maitres il tournoit les yeux sur les enfans, étudioit leurs caractères, examinoit leurs progres, encourageoit les uns par des regards gracieux, réprimoit les autres par des yeux sévères, & les retenoit tous dans le devoir par son silence, pendant plusieurs heures. Les fruits de ces visites, étoient de renouveler les Maitres & les Ecoliers, d'animer les uns & les autres à bien faire, d'apprendre de lui ce qu'ils avoient à corriger, & de les laisser tous édifiés de sa patience, de sa douceur & de sa bonté.

Par rapport aux enfans, il n'a point séparé leur instruction de leur éducation, ni la piété de la science. Il a prétendu leur faire trouver l'une & l'autre sous des Maitres pieux & habiles. Son objet principal étoit à la verité la connoissance de la Doctrine Chrétienne; mais il eût été frustré de son attente, s'il se fut borné à la faire enseigner seule. A des hommes charnels & terrestres il falloit proposer un motif d'intérêt pour avoir leurs enfans, & trouver le secret de leur inculquer la science du salut, en leur enseignant gratuitement celle qu'ils desiroient; car la nécessité, l'excellence & les avantages de la Doctrine Chrétienne, touchent peu les enfans & les Parens; ainsi pour la leur faire goûter, il falloit la revêtir & l'envelopper sous l'apas d'apprendre à lire, à écrire & à calculer. Il est vrai, que de tout tems les Maitres de cette profession n'ont pas manqué; mais de tout tems, ils ont été mercenaires; & les pauvres qui ne leur apportent point d'argent, ont trouvé leurs classes fermées. D'ailleurs, le peu d'ordre, de silence, & de méthode pour bien enseigner, qui régné d'ordinaire dans leurs classes, rend assez peu utiles les leçons qu'ils y font, & demande pour s'y perfectionner chez eux, un long-tems qui coute cher. La charité qui est l'ame des Ecoles gratuites a ces avantages sur les mercenaires. Elles sont plus réglées, plus exactement disciplinées, & mieux conduites: & les enfans trouvent sous les Freres, ce qu'ils ne trouvent pas sous les Maitres d'Ecole, l'éducation Chrétienne unie à l'instruction; parce qu'il faut du tems pour apprendre à lire, à écrire, & à calculer; & que s'ils veulent apprendre l'un, il faut qu'ils apprennent l'autre; car on ne sépare point ces deux sortes d'instructions dans les Ecoles charitables.

Par rapport aux Maitres destinez à les tenir, voici les moyens que M. De La Salle a employez pour en avoir de propres & tels qu'on les peut desirer pour une fonction si importante. Il avoit là-dessus quatre précautions à prendre. La premiere, de fixer en eux l'incertitude de l'état, & l'inconstance naturelle. La seconde, de leur ôter toute vûe d'intérêt. La troisieme, d'écarter d'eux toute occasion de dérangement & d'irrégularité. La quatrieme, d'arrêter leur ambition pour des fonctions plus éclatantes, & prévenir le dégoût de leur ministère humble & pénible.

Pour les fixer dans leur état, & les prévenir contre la legereté de l'esprit, l'in-

constance naturelle , & les tentations , il conçut d'abord qu'il falloit les **lier par des vœux** & en faire des Religieux ; mais comme les vœux ont leurs inconvéniens , il ne les leur proposa qu'après de mûres délibérations , & ne les permit qu'à ceux en qui il crut voir un esprit mûr & une vertu solide. Afin même de ne rien risquer sur cet article qui a de grands périls , il les borna à l'espace de trois ans , & il ne les laissoit renouveler qu'à ceux que la ferveur distinguoit. Son desir cependant étoit de les mener aux trois vœux solennels de Religion ; mais comme son zèle éclairé ne précipitoit rien , & que pour en venir-là , il falloit en obtenir du S. Siege la permission & l'approbation de son Institut & de ses Régles , il abandonna au soin de la Providence cet article important qui a eû après sa mort l'effet qu'il desiroit. Cependant selon les vûes du S. Homme , tous les Freres ne sont pas admis aux Vœux solennels ; mais ceux-là seuls qui montrent une vocation bien affermie , les talens nécessaires & une volonté déterminée de se donner à Dieu sans réserve ; encore n'y sont-ils pas admis à la sortie du Noviciat , mais seulement après une épreuve de plusieurs années. Les autres ou ne font point de vœux , ou n'en faisant de simples que pour trois ans , retrouvent au bout de ce terme leur liberté de sortir , & la laissent aux Supérieurs de les renvoyer s'ils ne sont pas propres , ou s'ils se dégoûtent. De cette sorte le bon grain reste , & la paille est enlevée.

Pour ôter aux Maîtres toute vûe d'intérêt , leur Instituteur les oblige à ne jamais rien desirer , demander , ni recevoir des enfans ou de leurs parens , ni pour eux , ni pour leur Communauté ; à rendre leurs services charitables & gratuits , & à n'en attendre des hommes aucune récompense.

Pour les maintenir dans une parfaite régularité dans les Ecoles , comme dans la maison , il leur a prescrit des régles sur le silence , sur la modestie , sur la maniere d'agir & de se comporter à l'égard des enfans , qui les mettent à l'abri de la dissipation , de la perte du tems , des paroles inutiles , de la familiarité & de tous les autres défauts qui pourroient affoiblir leur intérieur ; sans dire qu'il ordonne la visite des Ecoles pour y maintenir l'ordre ou l'y rétablir ; la vigilance des Inspecteurs pour obvier à tous les dérangemens des Maîtres & des Ecoliers ; & la reddition de compte de tous les mois au Supérieur , pour s'humilier des fautes commises & en demander le remede. En un mot , la maniere dont les Freres doivent se comporter dans les Ecoles à l'égard de leurs Ecoliers , à l'égard d'eux-mêmes , à l'égard des personnes externes , les jours & les tems qu'ils la doivent faire , les corrections qu'ils doivent employer : tout est détaillé dans les Régles que M. De La Salle leur a données ; & ils trouvent l'avantage de pouvoir sanctifier à tous momens par des pratiques de vertu , un exercice qui paroît dissipant. De plus , le vigilant Supérieur rapelloit tous les Freres des Ecoles au Noviciat les jours libres , pour en suivre les exercices , & ceux qui étoient éloignés de lui , il les y faisoit revenir à la vacance pour s'y renouveler. Il les vouloit même toujours disposés à y rentrer , quand l'obéissance les y appelleroit , ou que leurs besoins particuliers le demanderoient. Par cette sage conduite , il vouloit que les Freres se regardassent toute leur vie comme Novices sans en perdre l'esprit , la régularité & la ferveur.

Pour les empêcher de porter leurs vûes sur des fonctions & sur un ministère plus honorables , il leur a interdit toute étude des sciences qui conduisent à l'Autel , au Tribunal de la Pénitence , & à la Chaire de vérité ; il a même défendu à ceux qui auroient quelque connoissance des lettres d'en faire aucun usage , il les a exclus sans exception de l'entrée du sanctuaire par des loix formelles & absolues ;

Et pour les rendre inaccessibles à la tentation sur ce sujet , il ne permet à aucun , sous quelque prétexte que ce soit , de prendre la Tonsure , pas même de porter le surplis , ni de chanter avec les Clercs dans l'Eglise. Ainsi ceux qui craignent , qu'un jour les Freres ne changent d'état , qu'ils ne veüillent s'élever & aspirer aux fonctions Sacrées , font bien voir , qu'ils ne sont pas au fait sur ce qui les regarde , & ils verront les Jesuites devenir Chartreux , ou les Chartreux devenir Jesuites , avant qu'ils voyent les Freres devenir Clercs.

De ce qui vient d'être dit , il est aisé de conclure , que personne n'a mieux que M. De La Salle, atteint au but de chasser du milieu du Christianisme la honteuse ignorance de la Doctrine Chrétienne. Nul n'a mis en usage des moyens plus sûrs , plus courts & plus efficaces pour élever dans la science du salut une jeunesse abandonnée.

Enfin le zèle du S. Instituteur a été persévérant jusqu'à la fin , & presque contre toute espérance de succès. Cent fois le S. Homme a vû son ouvrage à la veille de sa chute : Plusieurs fois il l'a vû ébranlé par les fondemens , en voyant les premières pierres qui paroissoient le soutenir , je veux dire plusieurs des plus anciens & principaux Freres , deserter , & l'abandonner dans les plus grands besoins. Quelle scène n'a-t'il pas vûe se jouer à ses yeux & dans sa propre maison , contre sa personne & sa conduite , par les menées de son secret rival , qui avoit réussi à prévenir contre le Serviteur de Dieu , M. l'Archevêque de Paris ? Combien de fois des espions malins & des émissaires envoyez par un puissant ennemi , sont-ils venus sous le nom d'amis dans sa Communauté pour semer des murmures contre son gouvernement & de la division parmi les Freres. Souvent après de grandes apparences de succès , il a vû l'Institut tout-à-coup si près de sa ruine , qu'une fois pour l'étayer & retarder la chute dont il étoit menacé , il s'est vû lui troisième obligé de faire vœu de ne le point quitter , & de ne rien épargner jusqu'à la mort pour procurer son établissement : & ce qui est étonnant , de ces hommes qui paroissoient les colonnes de l'œuvre , il n'en a vû qu'un fidèle à ce vœu & à sa vocation. Si le dessein manqué une fois de le chasser de sa place par l'autorité Archiépiscope , & ensuite de l'obliger par des intrigues secrettes de fuir & de la céder , quoiqu'inutilement tenté à plusieurs fois , ne déconcerta jamais ceux qui en étoient les auteurs , & qui enfin en vinrent à bout ; il ne put jamais non plus éteindre le zèle d'un homme qui ne sçut jamais employer d'autres armes pour sa défense , que le silence , l'humilité & la patience. Presque tous les jours il étoit obligé de lutter contre sa mauvaise fortune qui sembloit ne lui promettre la paix , que quand elle auroit terrassé l'Institut. Tantôt c'étoit contre la famine qu'il avoit à le défendre ; tantôt c'étoit contre l'envie qui lui suscitoit des Procez ; tantôt c'étoit contre l'injustice , qui détournoit les legs faits en sa faveur , ou qui mettoit le ravage ou le trouble dans les Ecoles ; tantôt c'étoit contre la calomnie , qui le diffamoit en sa réputation , ou qui noircissoit celle de ses enfans ; tantôt c'étoit contre le zèle de la fausse Doctrine , qui s'étudioit à le surprendre ou à le séduire ; tantôt c'étoit contre l'impudence , ou la rébellion , ou la perfidie de ses propres Disciples ; tantôt c'étoit contre ses protecteurs , qu'il avoit à combattre pour soutenir une œuvre contre laquelle l'esprit malin armoit toutes sortes de mains. Jusqu'à la mort la persécution l'a poursuivi , & jusqu'à la mort son zèle a été invincible ; & enfin il a remporté la victoire de tous les efforts de l'enfer , par sa persévérance à tout souffrir , & à se faire victime.

5. Il a été persévérant jusqu'à la fin & presque contre toute espérance de succès.

Le zèle devant être l'ame d'une œuvre toute de charité qui ne presente à son

11.  
Soin qu'a eü  
M. De La Salle  
de faire de  
ses Disciples  
des hommes  
de feu &  
pleins de zèle  
Ebaiss. 2. p. 17.

ouvriers qu'un emploi laborieux & penible dans tous les tems de la vie, vil & abject aux yeux de la chair, & qui ne promet rien à la cupidité, à la vanité & à l'amour propre, le saint Instituteur n'a rien oublié pour l'inspirer à ceux que Dieu y appelle. L'esprit de cet Institut, leur dit-il dans ses Règles, consiste dans un zèle ardent d'instruire les enfans, & de les élever dans la crainte de Dieu, de les porter à conserver leur innocence, s'ils ne l'ont pas perdue, & de leur donner beaucoup d'éloignement, & une très-grande horreur pour le peché, & pour tout ce qui pourroit leur faire perdre la pureté. Pour entrer dans cet esprit, ajoute-t'il, les Freres de la société s'efforceront par la priere, par les instructions, par leur vigilance & leur bonne conduite dans l'Ecole, de procurer le salut des enfans qui leur sont confiés, en les élevant dans la piété. & dans un véritable esprit Chrétien, c'est-à-dire, selon les regles & les maximes du saint Evangile.

Mais parce que s'il est aisé à une foi vive & éclairée, de soutenir son zèle contre les préjugés du siècle & de la chair, il est ordinaire à une foi foible & qui succombe sous l'impression des sens & des idées du vulgaire, de le perdre à l'égard des offices que le monde rabaisse, & qui n'ont rien qui nourrisse la vanité & l'amour propre; M. De La Salle s'est étudié à faire passer de son cœur dans celui des Freres, la haute estime qu'il avoit de leur vocation. L'argument qu'il a crü le plus persuasif & le plus efficace sur ce sujet, a été de leur montrer en sa personne un ancien Chanoine d'une des plus illustres Eglises de France, un Prêtre & un Docteur célèbre, se faire un plaisir singulier de remplir dans une Ecole la place d'un Frere. Il s'est fait un honneur de l'emploi de Maître d'Ecole, il l'a rempli plusieurs fois, & autant de tems que le besoin le demandoit.

Après l'exemple il a fait valoir les raisons pour montrer à ses Disciples l'excellence, l'importance & les avantages de leur profession. On ne peut rien dire sur une si noble matiere, qu'il n'ait touché dans les méditations qu'il a faites sur ce point. Là il leur rapelle l'exemple de Jesus-Christ & de ses Apôtres, qui ont été les premiers Catéchistes de la nouvelle Loi. Là il leur découvre le mérite de la fonction d'enseigner la Doctrine Chrétienne, dans les éloges qu'en ont fait les plus grands Docteurs de l'Eglise, & dans le zèle qu'ont fait paroître les plus grands Saints pour l'apprendre ou l'expliquer aux grands & aux petits. Là il leur dévoile l'importance de ce Ministère, par la nécessité indispensable de sçavoir la Religion & les vérités du salut. Là il leur en manifeste les avantages dans le tableau qu'il fait des vices & des péchez qui sortent de l'ignorance honteuse des devoirs du Christianisme, & dans le détail qu'il fait des bons effets que produisent l'instruction & une sainte éducation dans les enfans, qui dans la suite composent le corps de la République Chrétienne. Là il les encourage par la vûe des récompenses que le Ciel réserve à ceux qui s'acquittent avec zèle & persévérance d'un office que le Fils de Dieu a consacré lui-même. Là il leur révèle l'origine divine de la Doctrine que Jesus-Christ a puisée dans le sein de son Pere, qu'il est venu enseigner sur la terre, & qu'ils enseignent après lui. Là il les fait ressouvenir des châtimens terribles & des maledictions dont la Justice divine punit ceux qui font son œuvre négligemment. Là il leur apprend les saintes industries, & les pieux artifices qu'ils doivent mettre en usage pour s'attirer le respect, l'estime & la confiance des enfans, & procurer dans les Ecoles le silence, l'attention, l'avancement & le progres de la piété. Là il les anime à la persévérance dans l'amour de leur emploi, par les graces qui y sont attachées, & les consolations qui suivent le sacrifice de l'amour propre & de la nature. Enfin il n'épargne rien pour relever

aux yeux de ses Disciples, la gloire & la dignité d'une vocation consacrée à *Evangeliser les pauvres & les petits*, en leur faisant remarquer que c'est par cet endroit que le Fils de Dieu humanisé à caractérisé sa Mission.

Voilà la substance des vérités que le S. Prêtre a laissées à ses Disciples, à méditer pour tenir leur zèle allumé tout le tems de leur vie, & le renouveler sans cesse pour un emploi qui est tout divin & souverainement important dans l'Eglise. Mais parce que le succes des Ecoles Chrétiennes dépend des Maitres qui en ont la conduite, & qu'entre la sanctification de la jeunesse Chrétienne, & la sanctification des Freres qui sont chargés de l'élever & de l'instruire, il y a dans le cours ordinaire de la Providence & dans l'ordre commun de la grace une liaison nécessaire, l'objet qui occupoit le plus le zèle du saint Instituteur, étoit la perfection de ses Disciples.

SECTION III. *Zèle de M. De La Salle pour la sanctification des Freres.*

Qu'on ne soit point surpris, si un homme aussi zélé pour le salut des ames & aussi passionné pour la gloire de Dieu, que l'étoit M. De La Salle, s'est si peu produit au-dehors, & a resserré son plus grand feu dans le sein de ses Freres; c'est qu'il étoit persuadé qu'en travaillant à leur sanctification, il travailloit à celle de la jeunesse pauvre & abandonnée, & qu'il procureroit par la perfection d'un seul Frere, le salut d'un grand nombre d'ames. La Mission qu'il avoit faite par l'ordre des grands Vicaires dans un des lieux du Diocèse de Reims, qui en avoit le plus de besoin, avoit fait éclater le talent qu'il avoit pour réussir dans cet emploi de zèle, & le pouvoir que le Ciel lui avoit accordé sur les cœurs des plus grands pécheurs. De cet essai on peut juger, quelle ample moisson il eût cueillie par ce pénible Ministère, s'il s'y fut appliqué. La pureté de sa vie, l'austerité de sa pénitence, la longueur de ses oraisons, l'eussent fait regarder comme un nouvel Apôtre, dans tous les lieux où il eût renouvelé les exemples de pauvreté, de mortification, & de charité des Apôtres. Le Serviteur de Dieu en parcourant les Villes & les Villages à l'imitation de son divin Maitre dans un extérieur humble, pauvre & pénitent, pour y annoncer le Royaume de Dieu, se fût sans doute fait une grande réputation de sainteté, parce qu'il en eût fait voir les actions; mais la grace l'appelloit ailleurs, & le destinoit pour une de ces œuvres capitales qui sont des mines d'or qui enrichissent ceux qui y travaillent, quoique cachez aux yeux des hommes?

I.  
Application de M. De La Salle à augmenter les Disciples, & à se concentrer en ce unique emploi, & pourquoi?

Dans les œuvres de Dieu, il y en a qui sont comme le premier mobile d'un grand nombre d'autres. Une seule quelquefois est de sa nature une pepiniere féconde de biens dans l'Eglise, qui en produit plus qu'un millier d'autres. Qu'on envisage un arbre élevé, & chargé de fleurs ou de fruits; son aspect réjouit & plaît aux yeux qui le regardent: D'où tire-t'il sa vie, son aliment & sa beauté? De ses racines profondément cachées & répandues dans le sein de la terre. Ce sont elles qui en sucent la sève, qu'elles répandent dans le corps de l'arbre & dans toutes les branches. Si vous coupez ces racines, l'arbre se flétrit, se dessèche & périt, & presque au même moment il se voit dépouillé de tout ce qui faisoit son ornement, aussi-bien que ses richesses; si vous avez soin de les conserver saines, l'arbre conserve sa beauté & sa fécondité: Simbole des fruits que produit dans une Ville l'établissement des Ecoles Chrétiennes & gratuites. Cet établissement est la pepiniere des bons Chrétiens qui la peuplent. La jeunesse instruite & élevée dans la crainte de Dieu & la science du salut, porte en son tems les fruits de l'heureuse éducation qu'elle a reçûe. Ainsi le salut de la plupart des Habitans de cette Ville, ti-

re sa premiere origine des Ecoles Chrétiennes. En ce sens, qui est très-vrai, M. De La Salle occupé à la sanctification des Freres, travailloit au salut d'une infinité d'ames par tout le Royaume. Les établissemens d'Ecoles gratuites qu'il a procurez, sont autant de Missions, non passageres, mais stables & perpetuelles qu'il a instituées en faveur de la jeunesse. Ce sont autant de Séminaires qu'il a élevez pour la propagation de la Doctrine Chrétienne. Il est bien sûr que Nôtre Seigneur en travaillant à la formation de ses Apôtres, travailloit à la conversion du monde entier. Il élevoit en leurs personnes les Docteurs des Nations, les Prédicateurs de sa Doctrine, les Chefs de sa Religion, les Maîtres de son Eglise, les Capitaines destinez à la conquête de l'Univers. Ils ont été les instrumens de Jesus-Christ, ses cooperateurs dans l'ouvrage du salut des hommes, & les chefs-d'œuvre de sa grace. Jesus-Christ a tout fait par leur ministere, & le succès de leur ministere, est le fruit du sien.

C'est sur ce divin modèle que M. De La Salle a réglé son zèle. En suposant donc cette difference infinie qui se trouve entre la Créature & le Créateur, qu'il me soit permis de dire, que sur l'exemple de Jesus-Christ qui renfermé dans la Judée, a étendu son zèle infini par toute terre, en formant les Disciples qui devoient la convertir, le saint Instituteur a porté le sien dans tout le Royaume, en se cachant dans sa maison, pour y cultiver la pépiniere d'ouvriers que Dieu destinoit à l'instruction & à l'éducation Chrétienne de la pauvre jeunesse. Sur ce principe le grand objet du zèle du saint Prêtre a été la perfection de ses Disciples. Tout son soin a été de leur ouvrir cette carriere, & d'y marcher à leur tête. Sacrifices, exemples, instructions, larmes, pénitences, prieres, il a tout mis en œuvre pour les y faire marcher, persuadé qu'ils ne seroient propres à la sanctification des autres, qu'autant qu'ils seroient eux-mêmes sanctifiez.

Il n'est pas besoin de répéter ici, que ce fut pour leur ôter tout prétexte de lâcheté dans les voyes de Dieu, qu'il se rendit semblable à eux en se dépouillant de son bénéfice & de son Patrimoine; que l'occasion de ce grand sacrifice, fut le reproche qu'ils lui firent, qu'il n'étoit pas aussi pauvre qu'eux, en lui faisant entendre qu'il ne rendroit jamais sur eux efficaces, les grandes leçons qu'il leur faisoit sur l'abandon à la Providence, s'il n'en unissoit le premier les actions aux paroles. Il a paru par les effets qu'une verité échappée si brusquement de leur bouche un peu trop sincère, ne fut pas dite sans l'inspiration celeste; car elle déterminale le Chanoine riche & à son aise à se dépouiller de tout, pour mener ses Disciples & aller lui-même plus vite dans le chemin âpre & épineux de la plus grande perfection.

11.  
Moyens qu'il employoit pour réussir dans la sanctification de ses Disciples.

Depuis ce moment jusqu'à sa mort il parut oublier tout ce qui ne concernoit pas son avancement spirituel, & celui de ses Disciples, & ne se croire envoyé au monde, que pour travailler à parvenir à cette double perfection. L'exemple, l'exhortation, la priere & la pénitence, furent les moyens généraux qu'il mit en usage pour y parvenir.

6. Moyens.

1. Associé à ses Disciples, il voulut vivre avec eux & comme eux; & cette nouvelle maniere de vie fut un vrai tourment pour un homme élevé dans le sein de la délicatesse. A leur forme de vie il ajouta celle des habits, qu'il ne quitta qu'à Paris après plusieurs années par l'avis des gens les plus sages & les plus saints. Alors les nouveaux Maîtres d'Ecole purent dire que le Chanoine leur Supérieur étoit devenu comme un d'eux, sçachant le bien & le mal, éprouvant toutes leurs miseres, & faisant l'expérience de tous leurs besoins. Depuis ce tems il ne mit jamais entre eux & lui d'autre difference, que celle que met une éminente vertu parmi les

**Fervens.** Il étoit à la tête de tous leurs exercices, couché le dernier & levé le premier ; & souvent après avoir uni le jour à la nuit dans la contemplation, il paroissoit encore à l'oraison du matin, comme un homme qui sortiroit de table affamé après un repas long & splendide. Si la vie de ses premiers Disciples étoit extrêmement austere & mortifiée, la sienne étoit un vrai martire de pénitence ; car sur ce point plus que sur tout autre, la difference qu'il mettoit entre eux & lui, étoit de réunir sur sa personne tous les divers genres de crucifiement de la chair, qui étoient partages entr'eux tous ; desorte que les enfans desesperant de suivre leur Pere qui marchoit sur les épines, comme s'il n'en eût point senti les pointes, ou étoient obligés de le perdre de vue dans cette carriere de la pénitence, ne pouvant le suivre, ou couroient risque en voulant l'atteindre d'épuiser leurs forces, & même de perdre la vie, ce qui arriva à plusieurs. Tous au reste le regardoient comme un homme venu du Ciel, qui vivant dans un corps mortel comme un Ange, ne montrait d'estime que pour la parfaite vertu, ne parloit que pour en recommander la pratique, & en traçoit des modèles dans toutes ses actions.

Le second moien de perfection, que le zèle du saint Instituteur procura à ses Enfans, fut un fervent Noviciat. L'Institut à sa naissance n'en eut pas à la verité besoin ; car la grace y étoit si abondante, la ferveur si sensible, l'exemple si édifiant, qu'il semble qu'à l'entrée de la Maison toute répugnance pour la vertu s'évanouissoit. Les tièdes & les pusillanimes n'y pouvoient pas faire un long séjour. Ou elle les vomissoit aussi-tôt qu'elle les avoit reçus, ou elle les rendoit fervens, n'étant presque pas possible de se plaire avec ceux qui y vivoient, sans se rendre semblable à eux. Mais dans la suite ce fut une nécessité d'établir un bon Noviciat, pour y former les Postulans & les remplir de l'esprit des Saints : car enfin on ne le sçait que trop ; le serpent infernal ne trouve point d'endroit sur terre qui lui soit fermé. Un lieu fût-il aussi innocent & aussi privilegié que le jardin d'Eden, il sçait s'en ouvrir la porte & y faire couler son poison. Le relâchement est toujours voisin de la plus grande ferveur dans des hommes revêtus de chair & sujets à la tentation ; & la tièdeur est de toutes les tentations celle qui est la plus à craindre à la charité la plus enflâmée. L'expérience aprit là-dessus au saint Instituteur ce qu'elle avoit apri à tous les saints Fondateurs d'Ordres, que toute l'espérance d'une Société sainte est fondée sur la formation des Novices.

2. Moyens  
L'établissement  
d'un  
fervent Noviciat.

M. De La Salle étoit à Paris, quand il sentit le besoin d'un fervent Noviciat pour le bien de son Institut, & quand il en conçut le desir ; mais il se vit lié par M. Baudran Curé de S. Sulpice, lorsqu'il voulut en tenter l'entreprise. Il lui en coûta bien des larmes, bien des prieres, bien des jeûnes & des pénitences, pour obtenir du Ciel le consentement de celui qui étoit alors son Directeur ; mais enfin il en vint à bout, & il alla établir dans une Maison de Vaugirard cette Academie de vertu & cette Ecole de perfection dont il a été parlé. Là nôtre saint Prêtre uniquement occupé du grand dessein de mener ses Disciples sur ses traces à la plus grande perfection, vivoit avec eux au voisinage d'une Ville qui est un petit monde, comme s'il n'y avoit point eu de Paris au monde ; & toute son étude étoit de leur marquer par ses exemples les routes qu'ils devoient tenir pour aller à Dieu.

Tout le soin d'un homme qui vouloit devenir Saint à quelque prix que ce fût, & rendre Saints les Enfans que le Ciel lui donnoit, fut d'étudier dans la vie & les ouvrages des Saints, dans les Ouvrages de Cassien, dans la conduite des Pères du desert, dans les Chroniques des Ordres Religieux, & sur tout dans les Hi-

foires des nouveaux Instituts , comme sont ceux des Jesuites & des nouvelles Religions faites par sainte Theresé, saint Pierre d'Alcantara, & autres , leur esprit , leurs maximes, leurs sentimens, leur conduite, & les pratiques de mortification , d'obeissance, d'humiliation & de ferveur qu'ils avoient introduites dans leurs Noviciats, pour les rapeller dans le sien.

En effet, le Noviciat tel que le Serviteur de Dieu l'établit à Vaugirard & à la grande Maison proche Paris, sur la plus extrême pauvreté, sur le mépris du monde le plus déclaré, sur l'abandon le plus parfait à la Providence, fut le tableau sincere & parfait des exemples admirables de ferveur, que tous les Instituts dans leur berceau ont donné au monde. Tous les genres d'humiliation, tous les differens exercices de mortification, toutes les diverses pratiques d'obeissance, tous les moyens de perfection les plus répugnans y étoient d'un usage commun & journalier ; la coutume en avoit fait une espece de Loi ; & le zèle des Novices sur ce point avoit peine à se rassasier. Il alla même si loin, qu'on en fit un crime, comme on l'a vû, au Serviteur de Dieu. Le saint Homme voyoit avec une consolation qu'on ne peut exprimer, ce feu qu'il avoit allumé dans le cœur de ses Enfans. Son Noviciat étoit pour lui un Paradis de délices, un Carmel fleuri & agréable, où il voïoit naître les fleurs au milieu des épines. Aussi a-t-on vû qu'il s'y renfermoit avec joie & qu'il n'en sortoit que par nécessité ; que tout son plaisir étoit de cultiver lui-même & de prendre soin des jeunes plantes que la main du Seigneur y avoit plantées, & de les faire profiter à l'ombre de ses prieres & de sa sollicitude.

Comme nulle autre œuvre ne lui paroïssoit si importante que la sienne pour le salut du pauvre Peuple, nul emploi de son Institut ne lui étoit plus à cœur que celui de former de saints Novices. Jamais il ne se déchargea de ce soin sur d'autres, que quand la nécessité lui en fit une Loi, & toujours il y revenoit avec un attrait nouveau. Ce tendre Pere les portoit tous dans son cœur, ne paroissant attentif qu'à leurs intérêts, prévoyant que pour leurs besoins, empressé que pour leur rendre service, n'avoit des oreilles que pour les écouter, & des yeux que pour les voir. Sa bonté, sa douceur & sa charité les attiroient à lui, gaignoient leur confiance & leur inspiroient un cœur d'enfant. Quand ne fois, il en avoit la clef, que de ressorts n'y faisoit-il pas jouer pour en chasser l'amour propre & y faire entrer celui de Dieu. Alors pour leur apprendre à marcher à grands pas dans les voyes de la perfection, il dévoïloit dans leurs inclinations cachées, dans leurs passions secretes, dans leur esprit naturel & dans leur humeur les obstacles qu'ils y trouveroient, & dans la bonté de Dieu, dans la grace de leur vocation, dans la force du bon exemple, dans la préparation aux Sacremens, dans les avantages de la retraite, de la régularité & de l'obeissance, les secours qui y étoient enfermez.

3. Moyen.  
La priere &  
l'apenitence.

Le troisième moyen de perfection que son zèle tâchoit de leur procurer, étoit l'abondance des graces choisies & réservées aux ames de bonne volonté. C'étoit ce qu'il faisoit par ses prieres, par ses pénitences, & par ses exhortations ferventes & continues. Victime de son zèle pour leur avancement spirituel, à la vigilance, à la sollicitude, aux témoignages d'amitié, aux services de charité il joignoit les jeûnes & les oraisons, les veilles & les larmes, & il obtenoit du Pere des misericordes la grace de triompher des cœurs les plus rebelles, de rapeller de leurs écarts ceux que la lacheté faisoit sortir du chemin étroit, d'y faire aller droit ceux qu'une fausse spiritualité en détournoit, d'y faire marcher à grands pas ceux qui avoient du courage, d'y faire reprendre cœur à ceux qui commençoient à en manquer. Que ne faisoit-il pas pour soutenir les foibles, consoler les pusillanimes, raffermir les pas de ceux qui

chanceloient , relever ceux qui étoient tombez , secourir ceux qui étoient tentez , exciter les tièdes , animer les fervens , & leur servir à tous de guide & de Capitaine dans les voyes épineuses de la pure vertu. Il prenoit toutes les figures & toutes les formes que le zèle inspire , & que S. Paul raporte , pour les gagner tous à Jesus-Christ. Maître, Médecin spirituel, Directeur, Confesseur, Pasteur, Supérieur, Pere, il exerçoit à leur égard avec un soin industrieux tous les offices de charité , que ces différentes qualitez prescrivent.

Tout étoit à l'usage de ce zélé Superieur , pour mener à Dieu ses enfans ; conseils , instructions , exhortations , corrections , menaces , reproches , prieres , supplications , larmes , humiliations. Quand l'avis étoit sans effet , il en venoit à la réprimande ; quand ses ordres ne frapient point , il les changeoit en caresses. Quand les remontrances ne lui réussissoient point , il les armoit de ses larmes ; & pour les rendre plus touchantes , il se mettoit quelquefois à genoux , s'humilioit devant les indociles , se rendoit criminel de leurs fautes pour faire passer de son cœur dans le leur , la honte & la douleur qu'il en ressentoit. Absens comme presens , ils étoient tous placez dans son cœur & dans son esprit. Il ne perdoit jamais la mémoire , ni de leurs besoins , ni des secours qu'il leur devoit. De près , ou de loin , il veilloit sur leur conduite , suivoit leurs démarches , examinait leurs progrès , & faisoit par lettres ce qu'il ne pouvoit faire de vive voix. Desorte que comme un autre Paul , absent de corps , il étoit toujours present d'esprit avec eux pour les consoler , les encourager , les assister & leur rendre tous les services d'un bon Pasteur.

Il les exhortoit continuellement de s'avancer dans la vertu , parce que leur disoit-il , Dieu ne répandroit ses bénédictions sur leurs travaux , qu'autant qu'ils seroient fidèles à faire le bien eux-mêmes ; qu'ils ne devoient point prétendre faire jamais aucun fruit dans les enfans qui leur seroient confiez , tant qu'ils méneroient une vie peu fervente ; ou que s'il paroïssoit qu'ils en fissent , ce ne seroit qu'une vaine apparence , & non un véritable fruit. Il ne souffroit qu'avec peine ceux qu'il voyoit ne s'acquitter de leur emploi que par maniere d'acquit. Il les reprenoit sévèrement pour les porter à changer de conduite. S'il les voyoit peu dociles à ses avertissemens , il les menaçoit de la colere de Dieu , en leur disant ces mêmes paroles : *Je vous assure que si vous ne changez de conduite , Dieu vous abandonnera.* Il donnoit souvent pour penitence à ces sortes de personnes , de penser que les lâches & les négligens étoient exclus du Royaume du Ciel , ou à ces paroles de Jeremie : *Malheur à celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment.* Par ce moyen , il les portoit souvent à remplir leurs devoirs avec plus de fidélité qu'ils n'avoient fait.

Il se rendoit souvent dans les Ecoles tant pour s'informer si les enfans profitoient des instructions qu'on leur donnoit , que pour voir de quelle maniere ses Freres se conduisoient à leur égard , & pour les encourager dans l'exercice de leur ministère , ou pour les avertir des deffauts qu'ils y commettoient. L'ordre & la bonne conduite qu'il d'iroit qu'ils y gardassent , lui fit entreprendre de faire une espèce de règle dans laquelle il explique tout ce qui s'y doit faire , d'une maniere si agréable & si édifiante , que ses Freres se sont toujours fait gloire de l'observer autant qu'il leur a été possible avec une scrupuleuse exactitude. Il ne vouloit pas néanmoins que l'on s'attachât tellement à l'accessoire , qu'on négligeât le principal ; c'est pourquoi on voit dans cette règle , qu'après s'être étendu fort au long sur l'ordre qui se doit observer pour apprendre à lire , à écrire , & les autres choses nécessaires , il insiste particulièrement sur la maniere qu'on doit tenir pour apprendre aux enfans leur Religion , & à vivre en bons Chrétiens. Toutes les pieuses precau<sup>3</sup>

tions que prit le saint Prêtre , afin que les enfans fussent instruits dans la piété ; ne furent pas inutiles ; car il eut la consolation de les voir profiter à vûe d'œil des instructions qui leur étoient données ; ce qui étoit un grand sujet d'édification à tout le monde.

Que ne faisoit-il pas pour encourager ceux de ses Freres qui étoient dans les peines , ou qui étoient tentez de quitter leur état. Il n'épargnoit rien pour cela , il leur écrivoit des lettres pleines de tendresse , & leur remonstroit avec force le tort qu'ils se feroient à eux-mêmes d'abandonner leur vocation pour quelques petites difficultez qu'ils y trouvoient. Si cela n'étoit pas capable de les ramener à leur devoir , il se mettoit aussi-tôt en chemin pour essayer de faire par sa presence , ce que ses lettres n'avoient pû faire. Ayant un jour appris qu'un de ses Freres nonobstant tous les bons avis qu'il lui avoit donnez , étoit cependant dans la résolution de quitter son état , il se disposa aussi-tôt à l'aller trouver ; & malgré la pluye qui tomboit alors en abondance , il se mit en chemin. En vain à son arrivée on le pria de vouloir permettre d'essuyer ses habits , & de les faire sécher devant le feu , il ne l'accorda qu'après qu'il eut obligé la brebis qui vouloit sortir du bercail , d'y rester. Sur la demande qu'on lui fit , pourquoi il s'étoit mis en chemin dans un tems si mauvais , il répondit : *la charité ne regarde point quel tems il fait , quand il s'agit de retirer une ame de ses égaremens.* Il representa ensuite à ce Frere avec tant de zèle le danger où il exposoit son salut , s'il abandonnoit un état où il paroïssoit être si visiblement appelé , qu'il dissipa sa tentation. Ses discours pleins de feu , ne firent pourtant pas tant d'impression sur l'esprit du Frere tenté , que la peine charitable qu'il s'étoit donnée de courir malgré la pluye , & les mauvais tems après la brebis égarée.

Ce saint Homme avoit un si grand zèle pour procurer l'avancement spirituel de ses Freres , que quand il n'étoit pas en prieres pour eux , il avoit ou la parole en bouche , ou la plume à la main , pour exhorter les presens & diriger les absens dans les routes de la vertu. « La charité & le zèle , écrit-il à l'un d'eux , est le soutien de nôtre Societé. J'ai bien de la joye de voir la bonne disposition dans laquelle vous êtes , mon très-cher Frere , je suis bien-aïse que vous ayez de l'estime pour vôtre état. Tâchez de conserver cette grace , & faites en sorte qu'il y ait entre vous beaucoup de charité pour procurer le salut du prochain , & que tout se fasse avec honnêteté & bien-séance , comme entre des Freres qui doivent s'aimer mutuellement , & supporter les deffauts les uns des autres. Demandez beaucoup à Dieu cette paix & cette union. Il est vrai , comme vous le dites , que vous avez un grand besoin de charité pour vous maintenir dans la paix ; mais assurez-vous que vous n'avez pas moins besoin de l'excellente vertu de l'obéissance , noble production de la sainte charité » Le même Frere lui ayant fait un détail de sa conduite dans lequel il lui faisoit connoître le grand nombre de deffauts auxquels il étoit sujet , & le desir qu'il avoit de s'en corriger , il lui répond en ces termes : « Je suis bien-aïse , mon très-cher Frere , de la bonne disposition où vous êtes , de travailler fortement à vous corriger de vos deffauts , & de vous vaincre lorsque l'occasion se presentera. Recourez beaucoup à Dieu , pour travailler de vôtre côté à la vaincre. Humiliez-vous dans la vûe de vôtre foiblesse , lorsque vous êtes tombé dans quelques deffauts. Soyez fidelle à les déclarer , & assurez-vous que la peine que vous aurez à le faire , jointe à la penitence que l'on vous imposera , vous aideront beaucoup à vous corriger de vos fautes. Vous avez raison de dire , que la réflexion que vous faites de tems en tems sur les peines » de

- de votre état , n'est qu'une tromperie du démon qui ne cherche qu'à vous dé-
- courager & à vous empêcher de souffrir avec amour les peines qui y sont atta-
- chées. Persuadez-vous que le bonheur du Chrétien consiste à se faire violence
- pour souffrir toutes les peines que Dieu envoie. Je le prie qu'il vous en fasse
- la grace. •

Le même lui ayant caché pendant long-tems une tentation dont il étoit tourmenté , la lui déclara enfin , & lui témoigna en même tems qu'il ne croyoit pas que ce qu'il souffroit dans son état, lui fût de quelque mérite devant Dieu ; il lui répond avec zèle & le reprend de son infidélité & de son peu d'intelligence. » Je ne sçai , lui dit-il , comment vous ne m'avez pas découvert plutôt la tentation que vous avez eue , mon très-cher Frere ; ne sçavez-vous pas que le mal est à moitié guéri lorsqu'on l'a fait connoître au Medecin. Voyez-donc combien vous êtes foible après avoir renouvelé la protestation d'être tout à Dieu. Il n'est pas vrai , ajoute-t'il , que dans votre état l'on y souffre sans mérite ; chaque état a ses peines. Vous ne devez pas vous étonner d'avoir à souffrir ; cela est de l'ordre de Dieu , qui veut que par-là l'on se procure des mérites.

Le même zèle qui le rendoit si passionné pour l'avancement de ses Disciples, le remplissoit de joie à la vûe des progrès qu'ils faisoient. » J'ai bien de la joie , dit-il à un de ceux-là , de ce que vous êtes revenu du misérable état dans lequel vous avez été pendant si long-tems , & que vous connoissiez le changement que Dieu a fait en vous , je vous assure que je n'ai point de plus grande joie , que lorsque j'apprens que ceux dont j'ai la conduite , marchent avec courage dans les sentiers de la justice. Je prie Dieu , mon très-cher Frere , qu'il continuë ce qu'il a commencé en vous , & je le remercie de ce qu'il vous a donné de l'amour pour la sainte vertu de mortification. Puis-donc que vous reconnoissiez-bien presentement vos défauts , comme votre peu d'obéissance & d'observance de vos Regles, &c. songez , je vous prie devant Dieu , aux moyens de vous en corriger ; je suis fort content de l'abandon que vous faites de vous-mêmes pour que l'on dise de vous en toutes choses.

Le même lui ayant fait connoître que par la miséricorde de Dieu il étoit dans la résolution de ne point retourner en arriere , il lui témoigne la joie qu'il en a par la lettre suivante. » J'ai reçu votre lettre , mon très-cher Frere , je suis bien aise que votre ame soit dans une grande tranquillité ; je prie Dieu qu'il l'y maintienne : j'ai aussi-bien de la joie de ce que vous m'apprenez la bonne disposition dans laquelle vous êtes de perseverer jusqu'à la fin de votre vie dans la Société , & cette joie s'augmente de beaucoup par le desir que vous avez de retourner dans le Noviciat ; c'est une marque que vous avez un grand desir de vous avancer dans la vertu , ce qui me plaît beaucoup , &c. » Il faut ici s'arrêter ; car on seroit trop long , si on vouloit faire des extraits des instructions & des lettres pleines de feu , que donnoit & écrivoit aux Freres leur Maître spirituel , pour les animer à la perfection.

Je finis sur cette matiere par un fait remarquable & propre à faire sentir à ceux qui sont tentez , la conséquence d'être fidèles à leur vocation , & dociles aux avis que l'on leur donne. C'étoit la coutume du saint Instituteur , dit un des Freres qui l'a le mieux connu , de passer des nuits entieres en Oraison , & de joindre à la priere assidue , les haïres , les disciplines , & les autres genres de macération de la chair , qui rendent pour l'ordinaire efficaces & toutes-puissantes devant le Trône de Dieu les requêtes qui y sont portées , pour ceux de ses enfans que la tentation

III.  
Exemple sur  
nette d'un  
Frere infidèle  
à sa voca-  
tion.

ébranloit , quand ses avis & ses remontrances n'avoient point sur eux d'effet. Pendant ce tems que le vertueux Prêtre ménageoit auprès de Dieu la grace de la perseverance dans la vocation , il refusoit avec constance les habits à ceux qui les demandoient pour se retirer , à moins qu'il ne lui fût visible que Dieu ne les avoit pas apellez. Pour l'ordinaire ses vœux étoient exaucez , & il chassoit par le jeûne & l'oraison le genre de démon qui tentoit les siens. Si après les prieres & les pénitences , il voyoit encore ébranlé celui qui en avoit été l'objet , il tâchoit de l'affermir par la craintè des châtimens de Dieu , dont il le menaçoit avec force , en paroissant les lui prédire.

Celui dont nous allons parler , en fit la triste expérience. Indocile aux avis de son zélé Superieur , il s'opiniâtra pendant six semaines à lui demander ses habits séculiers , que ce bon Pere lui refusa avec constance , dans la vûë qu'il ne les lui rendroit que pour son malheur. Cette crainte n'étoit que trop bien fondée ; mais l'Infidèle obstiné contre la voix de son Pere , & résolu comme l'Enfant prodigue de fortir de sa maison , força le saint Homme de lui en ouvrir la porte , par la protestation criminelle qu'il fit de ne point faire ses Pâques , qu'il n'eût recouvert sa liberté , & qu'il ne fût hors d'un lieu qu'il ne regardoit plus que comme sa prison. Cette malheureuse disposition ne permit plus au saint Prêtre d'arrêter un homme qui tenoit un langage si peu Chrétien. Ses habits lui furent rendus , au grand regret de M. De La Salle affligé de la scandaleuse résolution de son disciple , & faintement effrayé de ses suites. Elles furent encore plus defastrueuses , qu'il ne l'aprehendoit ; car l'infidèle sorti de la maison , tomba malade le Mardi de la Semaine Sainte , d'une fièvre chaude , & porté à la Charité , y mourut malheureusement le Jeudi suivant sans avoir reçu aucun Sacrement. Cette nouvelle affligeante fut annoncée à M. De La Salle après les Fêtes de Pâques , par les parens même de ce jeune homme qui vinrent demander son étuit de Chirurgie qu'il avoit laissé , car il étoit de cette profession. En aprenant de leur bouche le recit de sa triste mort , il jetta un profond soupir , & pleura amèrement la perte de son ame.

### §. D E U X I E' M E.

*Caractères de la charité de M. De La Salle pour le prochain , sur-tout à l'égard des Freres.*

6. Preuve du grand amour de M. De La Salle pour Dieu, la charité pour le prochain.

L'amour du prochain & l'amour de Dieu n'ayant qu'une même origine , une même habitude , une même racine , sont deux Actes de charité distincts , mais non divers ; deux branches inséparables du même arbre , & deux productions de la même vertu. Dieu en lui-même , & Dieu dans le prochain , est le même & unique objet de la charité. Dieu seul est le motif , aussi-bien que le principe de cette Reine des vertus ; & quoique le prochain soit le terme de la charité , la charité cependant ne s'arrête pas à lui. Elle tend à Dieu qui veut être regardé , honoré & aimé en lui ; elle ne le regarde que comme le Substitut de Dieu , & n'aime en lui que Dieu , dit l'Ange de l'Ecole. C'est la même habitude de charité , qui produit l'amour de Dieu & du prochain. Dieu est l'unique fin de ces deux amours. Dieu & le prochain sont à la vérité deux objets en eux-mêmes differens ; mais la charité les réunit dans son regard & n'en fait qu'un à ses yeux ; parce qu'aimant Dieu pour Dieu , & n'aimant le prochain que pour Dieu , elle n'aime que Dieu pour lui-même. C'est encore le raisonnement de S. Thomas. Ces deux amours de Dieu & du prochain sont à la vérité deux parties , ainsi que S. Gregoire le Grand l'a expliqué avant

2. 2. q. 103.

2. 2. q. 25. art. 1.

L. 6. mor. c. 106.

S. Thomas ; mais ces deux parties font le même tout. Ce sont deux anneaux qui forment la même chaîne, deux actes de la même vertu, deux actions qui ont le même principe & le même objet, deux moyens de mérite qu'il n'est pas possible de détacher. Ajoutons : ce sont deux ruisseaux qui coulent de la même source & qui forment le même fleuve, deux flâmes qui s'élèvent du même feu.

C'est pourquoi Nôtre Seigneur dans sa réponse à la question : Quel est le premier Commandement de la Loi, unir le précepte d'aimer le prochain à celui d'aimer Dieu, & ajoute que le premier est semblable au dernier, *simile huic*, pour faire entendre que les deux reviennent au même. D'où il suit qu'on ne peut aimer Dieu, sans aimer le prochain ; ce que S. Jean dans ses Epîtres Canoniques répète en toutes sortes de manieres : *Si quelqu'un dit qu'il aime Dieu, & n'aime point son frere, c'est un menteur.* Toute la Loi aboutit à l'amour du prochain, dit S. Paul. C'est sur cette règle de la charité envers le prochain, qu'il faut juger de l'éminent amour de M. De La Salle pour Dieu.

1. Ep. 4. 204

Mais quelles qualités doit avoir cette charité envers le prochain ? Saint Jean nous l'apprend : *Mes petits enfans*, nous dit-il, *aimons, non de la bouche & de la langue, mais par les effets & dans la verité.* Il est aisé de se méprendre sur un point de si grande importance, & de substituer le nom divin de charité à la charnalité, ainsi que dit le saint Auteur de l'imitation. Il est aussi rare d'aimer le prochain comme soi-même, sans exclusion de personne, sans limitation de tems, sans distinction de motifs ; qu'il est héroïque de l'aimer sans aucun rapport ni à soi ni à lui, sans aucun égard à ses qualitez bonnes ou mauvaises, sans aucune vûe de nature ou d'intérêt, mais seulement pour Dieu, en Dieu & Dieu en lui.

1. Jean. 3. 18.

Quand on l'aime de cette sorte, on l'aime comme Jesus-Christ nous a aimez avec cordialité, avec pureté, avec tendresse, avec force ; on montre pour les pauvres un cœur compatissant, & pour ses ennemis une dilection sincere ; on se fait un plaisir de supporter ses défauts, de l'assister dans ses peines, de procurer & d'entretenir l'union, en un mot de se faire à l'exemple du Sauveur, victime de la charité. Dans ce tableau de la charité parfaite on peut voir le portrait du S. Prêtre dont nous rapportons les vertus.

II.  
Caractères  
de la charité  
ré pour le  
prochain.

I. Sa charité étoit effective & cordiale. Rarement a-t-on vû un homme entrer plus cordialement dans tous les intérêts du prochain & en faire ses propres affaires, prendre plus de part à ses biens, se rendre plus sensible à ses maux, & témoigner plus de joye de ses avantages. Quel est le Pere qui ait pris plus de soin de sa famille, que M. De La Salle de la sienne composée des enfans du Peuple & des Maîtres destinez à les instruire ? Qui a cherché plus efficacement les moyens de les secourir ? Qui a prévenu leurs besoins avec plus de sollicitude ? Qui leur a rendu plus de services ? En general dans les affaires, dans les querelles qu'on lui faisoit, dans les procez qu'on lui suscitoit, dans les conversations & dans toutes les occasions il évitoit avec soin & autant que son devoir le permettoit, de faire peine à personne ou de lui déplaire. Il agissoit toujours avec le prochain avec une grande déférence, avec une complaisance vraiment Chrétienne & d'une maniere humble & respectueuse.

Premier caractère de sa charité pour le prochain. Elle a été cordiale.

La réputation du prochain lui étoit plus chere que la sienne propre ; car en même tems qu'il abandonnoit son honneur à la langue méchante & médisante, à la flétrissure même publique, il défendoit celui du prochain de toutes les façons possibles. Autant qu'il le pouvoit sans intéresser sa conscience, il couvroit ses fautes, il les excusoit, il les diminueoit, & il en détournoit le discours, quand il ne pou-

voit pas imposer silence à ceux qui en parloient : car par raport à sa Communauté, les Régles de pieté qu'il a appellées dans les récréations au secours de la charité du prochain, sont un mur & avant-mur qui la défendent contre toutes les fautes qui pourroient la blesser. Les Freres ont toujours vû en lui un ami fidele & sincere, & un Pasteur zélé & charitable qui s'intéressoit à leur fanté, qui veilloit avec soin sur ce qui la regarde, qui s'abaissoit aux plus humbles services, quand ils étoient malades, qui en toutes rencontres descendoit dans tous les ministères les plus rebutans de la misericorde Chrétienne, qui n'épargnoit aucune dépense pour leur guérison, qui n'avoit rien plus à cœur que leur sanctification, qui faisoit des vœux & des prieres continuelles en leur faveur, qui versoit des larmes sur leurs fautes & sur leurs pechez, qui n'étoit témoin qu'avec des transports de joye, de leurs graces & de leur avancement spirituel.

S'il aprenoit que quelques-uns ne fissent aucun profit des saints avis qu'il leur donnoit, & qu'ils chancelassent dans leur vocation, il se mettoit aussitôt en chemin, afin que sa presence pût faire ce que ses Lettres n'avoient pû, sans regarder si le tems étoit beau ou mauvais ; nous en avons raporté un exemple dans le §. précédent, en voici un autre raporté par un Frère qui en a été témoin. Lorsque M. De La Salle eut fait l'établissement de ses Freres à N. il venoit souvent au secours de la brebis qui s'égaroit ; & sa charité étoit si grande, qu'il faisoit ce voyage à pied pendant toute la nuit : & ce qui a fait le sujet de mon édification jusqu'à présent, c'est que bien loin de témoigner la moindre peine à ceux qui lui en causoient de si grandes, il leur marquoit au contraire une douceur charmante, qui seule avoit plus de force sur leur esprit, que tout ce qu'il leur auroit pû dire de plus fort pour les porter à changer de conduite ; aussi avoit-il l'avantage par ce moyen de les ramener à leur devoir. S'il aprenoit qu'ils fussent incommodés, il venoit les assister avec la même promptitude ; & comme en ce commencement il n'y avoit que deux Freres, & qu'ils n'avoient pas même toutes les choses dont ils auroient eu besoin, il se privoit lui-même de son nécessaire pour les soulager, il leur rendoit les plus vils offices, les veilloit pendant la nuit, alloit lui-même consulter les Médecins ; n'il prenoit quelques fois un peu de repos, ce n'étoit que sur des chaïses, n'y ayant alors que deux lits pour les deux Freres ; & pendant qu'il étoit ainsi occupé à les secourir, il ne trouvoit souvent que du pain & de l'eau pour toute nourriture. C'est ainsi que ce digne Superieur secouroit corporellement & spirituellement ceux que Dieu avoit mis sous sa conduite, imitant en cela Jesus-Christ le grand Pasteur des ames, qui étoit parmi ses Apôtres comme leur serviteur, ainsi qu'il le dit lui-même. Une autre fois étant dans une maison où un Frère étoit incommodé, il lui fit donner son lit sans vouloir écouter les oppositions qu'y mettoient les autres Freres, & il passa la nuit sans se coucher, ce qui faisoit ordinairement ses délices ; car il n'avoit point de plus grande satisfaction, que lorsqu'il trouvoit quelque occasion de se mortifier & de prier plus long-tems.

Sa charité étoit si compâtissante, comme le veut S. Pierre, qu'il ne pouvoit voir le prochain dans la peine & dans la tribulation, sans faire ses efforts pour lui procurer du soulagement, aux dépens même de son honneur & de son caractère. Un jour étant en voyage, il rencontra une personne fort affligée & accablée sous le poids d'un fardeau qu'elle portoit. Son fardeau lui étoit cependant précieux, car c'étoit de l'argent qu'elle portoit ; desorte que la crainte des voleurs l'empêchoit de demander à personne une main charitable pour la soulager. C'étoit la même raison qui l'avoit engagée à le porter à pied, sans oser le confier dans une voi-

ture. Nôtre saint Prêtre qui étoit aussi à pied , & qui étoit d'ailleurs fort fatigué par la longueur du chemin qu'il avoit fait , s'en étant aperçu , l'aborda & lui demanda avec sa douceur ordinaire quel étoit le sujet de sa peine ; l'autre eut peine à le déclarer , & ce ne fut qu'après plusieurs instances qu'il en tira l'aveu , & l'obligea de lui confier son trésor. Alors cet Homme compâtissant se chargea de ce fardeau , & le porta jufques aux portes de la Ville où cette personne devoit aller ; ce qui la remplit de consolation & d'édification , & la laissa dans une haute idée de la vertu du charitable Prêtre qui lui étoit inconnu , & qui fuit aussi-tôt qu'il lui eut rendu ce service de charité , pour n'en recevoir ni louanges ni remerciemens.

Plus on examine les qualitez qu'a eues la charité de M. De La Salle pour le prochain , plus on la trouve pure , tendre & forte. Il a aimé le prochain comme Jesus-Christ nous a aimez , sans intérêt , pour son salut & pour la gloire de Dieu , avec une tendresse sainte , qui a présenté un cœur de mere , sans en ressentir la moleffe , avec un courage & une force à l'épreuve des plus grandes difficultez.

II. Puisque nôtre Saint Prêtre n'a offert ses services qu'aux Pauvres , aux enfans , <sup>à Elle a été purg.</sup> aux plus grands pécheurs , & à des gens fort propres pour mortifier en tout la nature , sa charité n'a pû se ternir ni s'alterer ; ce qui est si aisé & si ordinaire par le commerce avec les créatures. Les seules vûes de la Foi lui rendoient aimables en Dieu & pour Dieu des personnes qui n'avoient par elles-mêmes rien de quoi gagner le cœur & se l'attacher. Ainsi c'étoit sans que l'homme y trouvât son compte , sans esperance de retirer de l'amitié du prochain , du plaisir , du profit ou de l'honneur , que son cœur se répandoit en témoignages d'estime & d'affection ; qu'il s'épuisoit en complaisance & en devoirs d'honnêteté ; qu'il s'accommodoit aux humeurs & aux inclinations ; qu'il s'assujétissoit aux sentimens & aux pensées des autres ; qu'il suivoit les vûes & les desirs du prochain , quand il le pouvoit faire sans blesser son devoir ; & en un mot , qu'il se rendoit si affable , si prévenant , si gracieux & si bien-faisant envers tous ceux qui l'aprochoient , & que requeroient ses services.

Ne trouvant dans ceux qui étoient les objets de sa charité , aucun des attraitz qui lient le cœur par un penchant naturel , il lui étoit aisé de ne les aimer que dans la seule vûe de Dieu. Aussi n'avoit-il point d'autre desir , que de les gagner à Jesus-Christ , & de travailler à leur perfection ; aussi toutes ses conversations rouloient-elles sur les sujets qui peuvent servir à dégouter du monde , à inspirer l'estime & l'amour de la vertu , à fixer les pensées sur le Ciel & sur l'Eternité ; aussi ne cultivoit-il l'amitié de personne , que pour être plus en état ou de lui insinuer les maximes de l'Evangile & les veritez Chrétiennes , ou de l'intéresser pour les œuvres saintes. N'aimant le prochain que pour Dieu & en Dieu , sans aucun égard à ses belles qualitez , à ses talens , à son esprit , à sa condition , à sa bonne grace , à la simpatic & conformité d'humeur , à ses bienfaits , à ce qu'il en pouvoit attendre ou esperer , il l'aimoit avec pureté , sans excez , sans danger , sans attache , sans inconstance , sans acception de personnes , & enfin d'une maniere digne de Dieu & capable de faire honneur à Jesus-Christ , qui nous a ainsi aimez.

Il étoit un de ces hommes de miséricorde , dont le cœur formé sur celui du Sauveur tenoit à toutes les miseres du prochain & se les rendoit propres. La compassion étoit née avec lui , & elle avoit toujours crû avec l'âge. Encore enfant , voyoit-il les pauvres , ils devenoient l'objet de ses complaisances ; il leur faisoit tout le bien qu'il pouvoit , & s'affligeant dans la suite , quand il ne pouvoit pas leur en faire ,

au deffaut d'aumônes , il leur donnoit des larmes ; car c'étoit pour lui une espèce de suplice , de ne pouvoir assister ceux qu'il voyoit dans le besoin. Chacune de leurs miseres faisoit une plaie particuliere en son cœur. Le nom de pauvre étoit un titre d'honneur à ses yeux. Tous étoient bien venus chez lui. Il les cherchoit comme les tresors de l'Eglise. Il leur rendoit visite , quand il étoit Chanoine , en honorant en eux avec une vive foi la personne de Jesus-Christ. Seuls ils avoient les dépouilles de sa prébende , & ils héritoient de ce qui lui restoit du revenu annuel de son patrimoine. Partout où il répandoit des aumônes , il y laissoit des exemples d'humilité & de zèle , & il y faisoit des leçons de douceur & de patience , dont il se rendoit le modèle. Elevé au Sacerdoce , il fit concourir au bien de leurs ames , les instructions saintes & salutaires , avec les biens périssables qu'il consacroit à l'avantage de leur corps. Il enseignoit les ignorans , il consoloit les affligés , il soulageoit les infirmes , il rapelloit à la confiance en Dieu les desespérez , & il les animoit tous à la patience & au soin de leur salut.

L'hospitalité même , cet office de charité si recommandé dans la sainte Ecriture , si fort en usage dans les beaux siècles du Christianisme , & aujourd'hui si peu connu , étoit une œuvre de miséricorde qu'il n'avoit pas oubliée. Comme un autre Abraham , il alloit au-devant des Etrangers ; & après les avoir prévenus par des manieres obligeantes , il les attiroit dans sa maison qui étoit dès-lors un hospice pour les pauvres Prêtres , & qui dans la suite devint leur séjour ordinaire ; car quelque pauvre qu'il fût , & dans quelque besoin que se trouvât sa Communauté , les nécessiteux , sur-tout les Ecclesiastiques , y trouvoient un azile. C'est à cet amour de l'hospitalité exercée envers M. Niel , que l'Institut doit sa naissance comme on l'a vû. Il est vrai que nôtre pieux Chanoine en recevant cet hôte en sa maison , ne pensoit qu'à satisfaire sa charité ; mais Dieu avoit sur lui d'autres desseins , dont cet étranger devoit être le premier instrument. Qu'est-ce que cette charité ne lui a pas inspiré tout le reste de sa vie pour établir , former , soutenir & perfectionner de toutes les œuvres de miséricorde spirituelle , la plus excellente & la plus nécessaire ? L'histoire de sa vie l'a appris. Il est inutile de le répéter. Seulement dois-je faire remarquer ici que le triomphe de sa charité pour les pauvres , a été la vente qu'il fit de son bien pour<sup>t</sup> le leur distribuer en entier , selon le conseil de l'Evangile.

Reims vit alors que la foi est encore capable des vertus du premier âge , en voyant ce second Joseph enrichir des grains de l'Egypte la stérile terre de Chanaan , & faire passer le pain nécessaire à la vie , de sa maison dans celle des pauvres. On le vit chargé de l'argent provenu de la vente de son bien , pour le partager avec œconomie & avec ordre aux malheureux , comme une mere tendre qui cherche à se décharger de son lait , ou qui s'arrache le pain de la bouche pour le partager à ses enfans. Je puis dire que S. Jérôme a fait son portrait en traçant celui d'un des plus saints Evêques de nôtre France , par ces paroles : *Il nourrissoit les autres , tandis qu'il souffroit la faim , & ses entrailles desséchées par le jeûne , étoient encore davantage déchirées par la compassion.* Ce fait se renouvela à la lettre dans le Chanoine devenu pauvre & associé à des pauvres ; car il manqua lui-même du pain qu'il avoit si libéralement distribué aux pauvres , & fut contraint pour vivre de faire un jour le métier des pauvres , qui est de mandier. Je ne dis plus rien ici de sa charité pour les plus grands pécheurs , & pour les enfans pauvres & abandonnez , dont il a été parlé ; non plus que de son amour pour ses ennemis & ses persécuteurs , aussi-bien que pour les personnes les plus misérables dont on va parler , pour ne point tomber dans des redites.

Si sa charité fut si pure , elle ne fut pas moins tendre. Il s'attendrissoit sur les besoins du prochain , comme une bonne mere sur ceux de ses enfans. Touché de compassion sur ceux qu'il voyoit dans la misere ou dans la peine , on eût dit qu'il ressentoit leurs maux plus qu'ils ne les sentoient eux-mêmes. Ceux qui s'adrescoient à lui pour en recevoir du secours , n'avoient point à essuyer à son abord , ni humeur , ni inégalité, ni rebuts , ni des manieres hautaines & dédaigneuses , ni des façons de parler fières & méprisantes. Ils s'en voyoient toujours reçus charitablement avec un visage ouvert , & avec des marques d'une affection sincere.

3. Elle a été tendre.

Loin de traiter ceux sur qui il avoit quelque avantage , ou quelque autorité , d'une manière sèche , ou de leur parler d'un ton impérieux & avec un air de Maître , il paroissoit les honorer & agir avec eux comme avec ses Superieurs , selon l'esprit d'humilité que les Apôtres S. Pierre & S. Paul inspirent dans leurs Epitres. Qui ne l'eût pas connu , l'eût souvent regardé dans sa propre maison , comme le valet de tous , & l'eût crû soumis à certains Freres , qui sans le vouloir & sans s'en apercevoir , prenoient à son égard l'air de Superieur & lui parloient comme à un novice. Plein de condescendance pour les personnes affligées de tentations , de scrupules , ou d'autres peines intérieures , ils le trouvoient toujours prêt , ou à les écouter , ou à les déterminer , ou à les consoler avec une douceur & une tendresse fort propre à soulager les ames qui gémissent dans ces tristes états. Enfin formé sur le modèle du grand Apôtre , il se faisoit petit avec les petits , foible avec les foibles , pauvre avec les pauvres , infirme avec les infirmes , s'accommodant à tous pour les gagner tous à Jesus-Christ.

Il chérissoit tendrement tous ses Freres ( dit celui qui le premier a mis la main à la plume pour écrire sa vie ) & témoignoit plus d'affection à ceux qui paroissoient les moins agréables. Il étoit toujours prêt à les écouter pour leur donner les avis dont ils avoient besoin , & pour les consoler dans leurs peines. Ses occupations même les plus pressantes ne l'empêchoient pas de leur donner cette satisfaction ; aussi cette grande bonté produisoit-elle d'excellens fruits ; car il suffisoit à ceux qui étoient sur le point de quitter leur vocation , d'avoir entendu ses douces & charmantes paroles pour rentrer en eux-mêmes , & avancer ensuite à grands pas dans la voye de la justice ; mais la tendresse qu'il avoit pour eux , n'avoit rien de déréglé , ce qui est rare ; car il est aisé d'excéder sur ce sujet , & de relâcher par une tendresse qui ne mérite pas ce nom , ce qu'une véritable charité n'auroit garde d'accorder , ou d'applaudir à ce qui mérite une juste censure.

Ce n'est pas ainsi qu'aimoit nôtre S. Prêtre ceux que Dieu lui avoit donnez. Il leur témoignoit la bonté qu'il avoit pour eux par les paroles les plus tendres ; mais loin de conniver à leurs vices & à leurs imperfections , il les en reprenoit avec force , & leur faisoit sentir les aiguillons de sa charité. Cette charité sainte le portoit même à étudier leurs inclinations , afin de les combattre & de leur faire trouver un grand fond de mérite dans un grand fond de mortification. Tout son desir étoit d'en faire des hommes nouveaux , qui n'eussent plus de pensées que pour Dieu & son service , des hommes élevez au-dessus de toutes les choses de la terre & d'eux-mêmes. C'est ce qu'il témoigna un jour par l'agréable réponse qu'il fit à une personne qui lui conseilloit de faire prendre à quelques-uns de ses Freres , leur air natal pour trouver du soulagement dans leurs infirmités ; *L'air natal des Freres des Ecoles Chrétiennes* , répondit-il , *c'est le Paradis.* Qu'on ne s'imagine donc pas voir dans le saint Prêtre une bonté qui dégénere en mollesse , un cœur qui n'est tendre que parce qu'il est foible , un cœur qui ne s'accorde qu'à ceux qui l'aiment , ou avec les

quels il simpatise. C'est un cœur ouvert à tous les hommes, & où les objets de rebut aux yeux de la nature, tiennent la première place.

s. elle a été  
guarantie

*Quatrième caractère de sa charité;* Elle étoit forte & généreuse. Plus il étudioit l'exemple de J. C. que la force de l'amour a exposé à toutes sortes de confusions, de mépris, d'opprobres & de tourmens, plus il se sentoit animé à souffrir tout ce qu'une charité sans bornes demande de ceux qui la possèdent, ou qui la desirerent. Quoiqu'elle l'eût déjà obligé à sacrifier à l'avantage du prochain, ses biens, sa santé, & sa réputation, & que chaque jour lui donnât occasion de renouveler ce sacrifice, il étoit encore honteux du peu qu'il croioit avoir fait, & ne soupiroit qu'à donner sa vie pour ceux qui avoient couté celle de Jesus-Christ. Nulle difficulté ne le rebutoit de rendre service au prochain; & quand il le faisoit, ce n'étoit ni avec froideur, ni avec négligence; mais très-volontiers, de grand cœur & avec joie. Instruire les pauvres, consoler les affligés, visiter les malades, soulager les misérables, étoient pour lui des exercices de vertu que la charité lui rendoit agréables, & qu'elle rendoit gracieux à ceux qui en étoient les objets. Nul genre de maladie ou de misère, qui ne fut dépouillé à ses yeux de son horreur particulière. Il ne montrait jamais qu'il ressentit de la répugnance, ou pour la nature du mal, ou pour la qualité du malade. Ce n'étoit pas qu'il fut insensible. Il étoit homme, & par conséquent susceptible de la délicatesse de la nature; mais l'esprit de charité, joint à celui de mortification, ne lui permettoit pas d'en laisser paroître aucun signe. Enfin sa charité formée sur celle de ces grands Saints, qui tout brûlans d'amour divin, ne se laissoient point de gémir & de souffrir pour les pechez de leurs Freres, imitoit leur générosité à faire pénitence pour les pecheurs.

Sans revenir sur les exemples déjà rapportez de cette héroïque charité de nôtre saint Prêtre, en voici quelques traits nouveaux. On avoit fait entrer dans sa maison un jeune garçon de quatorze à quinze ans, dont la tête étoit si rongée de teigne, que le pus en sortoit abondamment avec une infection insupportable à ceux même qui dans la même chambre étoient les plus écartez. Sa compagnie paroïssoit un grand exercice de mortification à ceux qui avoient à la souffrir; & peut-être eussent-ils pu se faire un sujet de complaisance de leur charité, s'ils n'eussent vû M. De La Salle porter la sienne au plus haut degré. Celui qui étoit l'objet de l'horreur de tous les autres devenu l'objet de la compassion du saint Prêtre, fut regardé de lui avec tendresse, aimé comme une image de Jesus défiguré & semblable à un Lépreux sur la Croix, & il attira ses soins. Le S. Homme entreprit sa cure, & pour la commencer, il se proposa de lui couper les cheveux & de nettoyer l'ordure de sa tête. La chose n'étoit pas aisée; car la gale, le pus, & la chevelure collez ensemble, ne faisoient qu'un tout en forme d'une calote puante que les yeux ne pouvoient souffrir. Quelque courage que montrât le généreux Supérieur dans cette action de charité, la nature laissa apercevoir sa répugnance; ce qui obligea un des Freres de s'offrir à cette opération mortifiante. Il mit même la main sur les ciseaux qui étoient dans celle de M. De La Salle, en lui disant agréablement que des doigts consacrez & qui tous les jours touchoient le Corps glorieux de Jesus-Christ ne devoient pas se salir ni se souiller sur une charogne si infecte. Mais le Serviteur de Dieu, qui n'écoutoit jamais les répugnances de la nature, jaloux d'en faire à la charité le sacrifice, bien éloigné de céder à un autre le mérite de cette œuvre de miséricorde & de mortification, répondit que Jesus avoit touché des malades & des pecheurs bien plus puants, & continua son ouvrage avec un nouveau courage. Quand il fut achevé, la tête entière ne parut qu'un

alcère plein de pus, qui montrait un mal incurable en apparence, ou qui demandoit la main d'un des plus habiles Chirurgiens pour être guéri; mais il fut guéri à bien moins de frais, & en très-peu de jours, par l'application du linge que M. De La Salle y mit, qui fut le premier & le seul appareil: apparemment que ce linge tira sa vertu des mains charitables qui l'imposoient; sion ne veut rien trouver de surnaturel dans une pareille guérison; au moins doit-on convenir qu'elle n'eût été ni si prompte ni si parfaite entre les mains des Chirurgiens.

On vint un jour de la part d'un Prêtre prisonnier enfermé depuis plusieurs années à la Bastille entre quatre murailles, où je ne sçai comment il avoit entendu parler de la grande vertu de M. De La Salle, le prier d'y venir le confesser. La charité l'y fit voler aussi-tôt, & lui montra un spectacle digne de ses larmes dans ce Ministre du Très-Haut, réduit à l'état le plus déplorable. Car il étoit dans un abandon général, vêtu d'une soutane qui tomboit par lambeaux, & couvert d'une chemise déchirée, noire, crasseuse & remplie de vermine. Un objet si digne de compassion attendrit le cœur d'un homme qui étoit touché de la vue des moindres misères du prochain. Il embrassa son pénitent, sans pouvoir refuser à son malheur les larmes qu'il meritoit; & après avoir entendu sa confession, & l'avoir consolé du mieux qu'il put, pour partager ses misères lui proposa un échange d'habits. Le Prêtre prisonnier aussi surpris qu'édifié d'une offre si charitable, se dépouilla avec promptitude de ses haillons, tandis que M. De La Salle de son côté mettoit bas ses vêtemens pour les lui donner. Je ne sçai auquel des deux l'échange fit plus de plaisir; car si l'un reçut avec joie & avidité des habits nécessaires, l'autre se crut très-honoré des dépouilles d'un membre de Jesus-Christ pauvre, & humilié. L'un content de sa bonne fortune, & frappé de l'action de vertu de son charitable Confesseur, & encore plus instruit par son exemple, que par ses paroles, du bon usage qu'il devoit faire de sa prison & des misères qui l'assiégeoient, fit de son châtement forcé une pénitence volontaire & trouva dans ce lieu si propre à expier ses pechez & qu'il accepta pour son purgatoire, une mort plus édifiante que sa vie, qui selon les apparences n'avoit pas été aussi sainte que le demandoit son ministère. L'autre envelopé de son manteau sortit de la Bastille avec le trophée de sa charité, ravi de l'avoir à son gré satisfaite aux dépens de l'amour propre & de la nature, & s'en revint fort content à sa Communauté orné des dépouilles de sa victoire sur lui-même, que la vermine dont il étoit couvert & dont il ne put pas sans doute, ni si vite, ni si aisément se défaire, ne lui permit pas d'oublier de long-tems. Le fruit de cet acte de charité, fut la consolation que reçut M. De La Salle, quand on lui aprit que son pénitent étoit mort quelques jours après dans de grands sentimens de piété.

La charité du Serviteur de Dieu qui n'avoit ni bornes ni exceptions, donnoit assez souvent à qui vouloit, une grande facilité de le tromper. Mais ceux qui le faisoient, ne recevoient de lui que des excuses, ou de nouveaux témoignages de bonté. A-peu près vers le tems qu'il s'étoit renfermé avec les Novices dans la Maison de Vaugirard, c'est-à-dire, dans le tems de la plus grande pauvreté de la Société, un jeune filou de Paris vint lui demander place dans sa Communauté, avec les dehors du monde les plus trompeurs; car il montrait un air de dévotion capable d'en inspirer, & ne respiroit ce-semble, que souffrances & humiliations. Il charma d'abord le S. Prêtre & gagna son cœur, cependant il ne fut admis qu'après bien des examens. Le sage Supérieur sans se laisser entrainer par la pré-  
vention, ou par l'inclination; craignant, ce qui est fort ordinaire aux personnes

La charité  
de M. De La  
Salle le faisoit  
agir avec une  
grande simp-  
licité.

pluses de porter un de ces jugemens téméraires en bien, qui ont souvent des conséquences fâcheuses, fit venir par trois fois différentes le jeune hypocrite pour pénétrer ses dispositions: mais il étoit déjà si habile dans l'art de se déguiser, qu'il parut toujours le même, dans les Sentimens d'un saint, ou d'un homme qui veut le devenir; ainsi il fut admis. M. De La Salle lui aiant marqué le jour & l'heure pour venir, il s'y trouva ponctuellement, & joua si bien son personnage qu'il fit accroire au S. Prêtre que son paquet étoit engagé dans une maison, & qu'il ne falloit que dix-sept livres pour le retirer. Pour mieux imposer, il remit entre les mains du Serviteur de Dieu une méchante montre du cuivre qu'il disoit être d'or pour caution de sa parole. Le gage donné dans l'obscurité paroissant au Serviteur de Dieu une preuve plus que suffisante de la bonne foi du postulant, il lui donna les dix-sept livres qu'il demandoit pour aller retirer son paquet. Le fripon s'en alla fort content & ne reparut point. M. De La Salle après l'avoir attendu en vain se voyant trompé, dit: « Je benis Dieu de ce qu'il ne m'a pas demandé d'avantage; car l'inclination que j'avois pour lui, & la sincérité avec laquelle il me paroît s'êst parler, m'auroient empêché de le lui refuser. Il y a apparence, ajouta-t'il, que ce jeune homme avoit besoin d'argent, & que c'est la nécessité qui lui a appris à jouer un tour de cette nature. » Voila l'excuse que la charité inspira à l'homme de Dieu en faveur du jeune fripon.

La Maison de Vaugirard se trouvant un jour réduite à la dernière extrémité & manquant de tout, le Frere economie fut chargé par le saint Instituteur d'une lettre pour le Frere Ponce, qui lui marquoit de remettre entre les mains du premier un certain argent dont il étoit le Dépositaire. C'est ce que refusa de faire ce superbe qui fit dans la suite tant de peine à son Supérieur, & il témoigna ne faire aucun cas de l'ordre qui lui étoit donné. *Dieu ne le benira pas*, répondit M. De La Salle au même Frere, qui lui fit rapport de sa commission en présence de plusieurs autres. Cette parole ne fut que trop bien vérifiée dans la suite: & même presque aussi-tôt qu'elle fut prononcée, car le Frere desobéissant étant tombé malade, & n'aïant pas plus voulu se soumettre à l'ordre du Medecin, qu'à celui de son Supérieur, il se laissa persuader par des esprits mal-faits, que le vrai remède à son mal, étoit de la poudre d'or. Ainsi il lui en fallut chercher à quelque prix qu'elle fut. En vain M. De La Salle voulut-il le désabuser, & lui prouver que ce prétendu remède deviendroit une espece de poison: l'entêté ne voulut écouter ni son Supérieur, ni la raison qui parloit par sa bouche. Pour obéir à sa volonté M. De La Salle ordonna d'aller chercher ce remède. Le Frere economie qui sçavoit l'extrême pauvreté de la maison, fut surpris de cet ordre, fit son possible pour le faire révoquer, mais enfin il se rendit aux vûes de charité qui faisoient agir le Serviteur de Dieu & acheta pour dix-sept livres de cette poudre: somme si considérable pour la Communauté qu'elle suffisoit pour sa nourriture pendant huit jours. Si elle fut achetée cher, le Frere Discrole le paia encore plus cher; car elle pensa le faire crever en lui causant une enflure extraordinaire. Le bon Père voyant en cet état cet enfant rebelle, le regarda en pitié en jetant les yeux au Ciel avec un grand soupir, & ordonna ensuite de lui faire prendre une de ces medecines ordinaires qui ne passoient pas le prix de quatre ou cinq sols, que le medecin de la maison avoit coutume de prescrire à gens qui n'avoient pas le moyen de faire de plus grands frais en remedes. Elle eut tout son effet & rétablit en santé le malade indocile, qui loin de profiter des avis que le sage Supérieur lui donna alors, devint sa croix: ce fut lui qui excita à Paris la cruelle persecution qui a été rapportée,

Liv. 1. Chap. 11.

Liv. 3. Chap. 10.

Lors qu'en qualité de Directeur des Freres des Ecoles, quoi qu'il en fut très-indigne, il fit maltraiter outrageusement un jeune Novice en l'absence de M. De La Salle. C'est encore lui qui étant en Provence, où il avoit contraint le S. Instituteur l'envoyer, porta l'insolence & la rébellion aux derniers excès qu'il termina par une évasion honteuse & scandaleuse.

La charité du Serviteur de Dieu, loin de s'éteindre par de pareils outrages, n'en devenoit que plus ardente & plus empressée à rendre service à ceux qui en étoient les auteurs. Ceux qui sortoient de sa maison contre son gré, qui souvent donnoient un exercice continuel à sa patience, tandis qu'ils y demeuroient, & qui ensuite la deshonoreroient par une lâche desertion, ne sortoient pas de son cœur. Il sembloit même que toutes ses tendresses fussent réservées pour les enfans ingrats & dénaturés; car oubliant toutes les peines qu'il en avoit reçues, comme la plupart en sortant de la maison tomboient dans la misere, il sortoit hors de son caractère, en s'intriguant, si je puis me servir de ce terme, pour procurer à ces malheureux quelque emploi capable de les faire subsister. Un de ceux-là fut le F. . . . qui s'étoit établi à Dunkerque. Le bon Pere se trouvant un jour à Saint-Omer, résolut d'y aller uniquement pour lui présenter ses services; & il auroit executé ce dessein malgré toutes les remontrances que lui fit le même Frere & celui-ci ne l'eût pas informé que le deserteur étoit marié.

§. TROISIEME.

*Charité héroïque de M. De La Salle à l'égard de ses ennemis & de ses persécuteurs, dans le suport des défauts du prochain, & dans son attention à ménager l'union & la concorde entre les Freres.*

L'amour des ennemis est le vrai triomphe de la charité, la production la plus noble, & le sceau qui la marque au coin de celle de Jesus-Christ. Cet amour héroïque fait l'honneur de l'Evangile, l'esprit de la Loi de grace, & le caractère des vrais Chrétiens; car, comme dit Tertullien, eux seuls savent placer dans leurs cœurs leurs ennemis. Si la nature inspire de l'affection pour ses amis, la seule grace porte à l'amour des ennemis. Le parfait Chrétien peut avoir des ennemis, mais il n'est ennemi de personne. Dans ces deux seuls mots se trouve M. De La Salle représenté au naturel. Il a eû des ennemis; mais il ne l'a jamais été de personne. S'il y a eû peu de serviteurs de Dieu qui ayent eû plus d'adversaires, il y en a eû peu qui se soient mieux comportés à leur égard, en parfait Disciple de Jesus-Christ. Qui a vû plus d'ennemis multipliez contre lui que ce S. Prêtre? Qui a essayé de leur part de plus cruelles persécutions? D'où vient, Seigneur, pouvoit-il dire avec le Roi Prophète, que ceux qui cherchent à me troubler, se font tant multipliez? D'où vient, ô mon Dieu, que depuis que je me suis prêté à l'exécution de vos desseins, je vois de tous côtez une multitude de censeurs, de rivaux, d'amis déguisez, d'ennemis secrets, ou publics, qui s'élèvent contre moi & contre mon ouvrage, qui est le vôtre; & disent que vous n'en êtes point l'auteur, que ma vanité en est le principe, que mon caprice en est la règle, & que mon imprudence en sera la ruine?

M. De La Salle estimé, honoré, aimé, tandis qu'il est Chanoine; dès qu'il ne l'est plus, & qu'il met la main à l'établissement des Ecoles Chrétiennes, voit tout le monde se soulever contre cette œuvre, & une foule de contradicteurs & de persécuteurs qui frappent sur lui, comme sur une victime destinée au sacrifice. Il trouve ses premiers ennemis dans le sein d'une famille irritée de ses démarches.

7. Témoignage efficace de son éminence héroïque pour Dieu, son amour héroïque pour ses ennemis.

Terre c. 1. ad scapulam.

Ps. 34.

Evangeliques. Ses plus proches l'abandonnent & ne le veulent plus voir par ressentiment de la prétendue injure qu'il leur a faite de n'avoir point pris parmi eux un héritier des biens du Sanctuaire, & d'avoir choisi les pauvres pour les héritiers de son bien de patrimoine. Il trouve dans ses Confreres & ses anciens amis, des gens armez contre sa conduite, & qui ne peuvent lui pardonner d'avoir deshonoré leur illustre Chapitre, en y plaçant un Prêtre de mérite à la vérité, mais homme de rien, sans naissance & sans biens. Il éprouve ensuite toutes les fureurs d'une populace mutinée, qui décharge sur lui & sur ses Disciples, son fiel & son amertume, par des huées, des affronts & des coups de pierres. Tandis qu'il demeure encore dans la Ville de sa naissance; c'est-à-dire, sept à huit ans après l'établissement des Ecoles Chrétiennes, à peine peut-il y paroître, sans trouver à sa rencontre un adversaire déclaré. Tous ses compatriotes sont ses ennemis. Il est vrai que son Archevêque ne prit jamais les armes contre lui, mais il ne fit pas si-tôt honneur à sa vertu. Peut-être même en autorisat-il au commencement le décri, en lui donnant pour principe une dévotion prise de travers & poussée à l'excez.

On a vu dans l'établissement des Ecoles à Rethel, que l'estime que témoigna d'abord M. le Duc de Mazarin pour M. De La Salle, fut suivie d'un mépris insultant, & du renversement de la fondation déjà conclue & prête à signer. Ce changement si subit & si inopiné fut l'ouvrage de la malice de certains gens, qui ne firent avorter cette bonne œuvre, que pour avoir le plaisir de mortifier sensiblement un homme à qui ils portoitent une haine gratuite. M. De La Salle les connoissoit fort bien; & il eut dans la suite des occasions favorables de s'en vanger, & de les faire repentir du mauvais service qu'ils lui avoient rendu; mais c'est ce qu'ils n'avoient pas à craindre d'un Disciple de Jesus-Christ, qui élevé sur la Croix, prêcha l'amour des ennemis, en priant pour ceux-là même qui l'y avoient attaché. Nôtre humble Prêtre sur cet exemple ne montra jamais que bienveillance à ces premiers ennemis de son œuvre. *Lorsqu'on l'outrageoit de paroles, il n'en usoit pas de même, lorsqu'on le faisoit souffrir il ne faisoit point de menaces; mais il s'abandonnoit à celui qui le condamnoit injustement; il se refusa même jusqu'à la satisfaction de se plaindre.* Sorti de la visite de M. le Duc de Mazarin couvert de honte, il garda un parfait silence, & il ne parla de ceux qui l'avoient si malignement deservi, que pour les excuser. En effet, le zèle d'une personne s'aigrissant en présence de M. De La Salle, contre ceux qui lui avoient joué ce tour, il lui ferma la bouche en repliquant, *qu'il ne falloit pas regarder si humainement les choses, mais qu'il falloit adorer en toutes choses la conduite de Dieu.*

La capitale du Royaume ne lui fut pas plus favorable. Tous les Maitres Ecclésiastiques devenus ses rivaux lui déclarerent la guerre, des envieux secrets & malins lui suscitèrent des Procès, des amis déguisez apuyèrent ses ennemis déclarez & en augmentèrent le nombre, ses premiers Protecteurs devinrent ses parties; & comme si le nombre de ses persécuteurs grossit au-dehors, ne lui eût pas fait assez de peine, il en vit s'élever au-dedans parmi ses Disciples, qui lui en causerent d'intestines. A peine eut-il le pied sur la Paroisse de S. Sulpice, qu'il vit l'envie armée de tous les traits les plus noirs de la calomnie pour l'en chasser, dans laquelle même qui l'avoit fait appeller par M. de la Barmondiere, & qui étoit venu à Reims le solliciter de se charger au plutôt du soin des Ecoles Sulpiciennes. La calomnie ne se fit point à l'aveille & en secret: celui qui en étoit l'auteur la voulant rendre publique, choisit une nombreuse assemblée de Dames de charité convoquée chez M. le Curé, comme un Théâtre propre à la publier. Le S. Curé

lui-même l'écouta , & prévenu par les artifices du calomniateur , fut prêt de renvoyer avec honte à Reims l'Innocent calomnié avec ses Disciples. Cette premiere calomnie fut le commencement de cette longue suite d'impostures & de fourberies , qui formèrent dans la suite les orages qui venoient crever coup sur coup , sur la tête du serviteur de Dieu.

Celles qui servirent de fondement aux peines que M. l'Archevêque de Paris lui fit contre son intention , furent les plus éclatantes & les plus dangereuses , parce qu'elles armerent l'autorité légitime & supérieure , & qu'elles donnerent lieu à une infinité de vécations. De plus noires encore attirèrent sur sa réputation une flétrissure honteuse par une Sentence diffamante , qui le contraignit de fuir en Provence , où il alla chercher de nouveaux persécuteurs & de nouvelles persécutions. De retour à Paris , en la place de ses anciens ennemis morts alors , il en trouva d'autres remplis de leur esprit qui prirent soin de lui tailler des Croix jusqu'à la fin de sa vie. De sorte que depuis son dévouement à l'Institut des Freres des Ecoles Chrétiennes , il ne rencontra dans son chemin que des ennemis & des persécuteurs.

Voyons maintenant quelle conduite il tint à leur égard. Il tint toujours celle d'un Saint ; c'est-à-dire , celle d'un Disciple parfait de Jesus-Christ , en qui la nature ne montre aucun ressentiment , en qui l'amour propre paroît mort , en qui la charité de Jesus-Christ a établi son Trône & se plaît à triompher des vices & des passions qui soupirent après la vengeance & qui entretiennent dans le cœur l'amertume , l'aversion , le ressentiment & le souvenir des injures.

Aimer ses ennemis , en dire du bien , leur en faire , prier pour eux , voilà les quatre Régles de charité dont Jesus-Christ a autorisé les préceptes par ses exemples : *Diligite , bene facite , benedicite , orate.* Quoique de la plus étroite obligation , ils sont d'une perfection éminente ; & il faut avouer que pour les observer à la lettre , il faut être bien mort à soi-même. La charité est bien dominante dans un cœur , & elle est bien hautement élevée sur les ruines de l'amour propre , quand elle y fait entrer le pardon sincere des offenses , l'oubli parfait des injures , & la tendresse même sensible pour ceux qui en sont les auteurs. Si elle en est venue à bout dans quantité de Saints , elle y a réussi en perfection dans celui dont nous parlons. Tous les traits les plus piquans de ses ennemis , n'ont tiré de lui que de plus illustres témoignages de charité. Jamais homme ne sçût mieux pardonner ; on étoit sûr d'obtenir son amitié , quand on lui avoit fait quelque injure. Les outrages sembloient être le chemin le plus court pour aller à son cœur , & toute sa tendresse sembloit être réservée pour ceux qui en étoient les auteurs. Combien de fois l'a-t'on vû accueillir avec honneur & charmer par des manieres prévenantes , ceux dont il avoit reçu des rebuts ? Combien de fois a-t'il éteint la colère dans les plus furieux emportez par un mot de douceur ? Combien de fois a-t'il arrêté des torrens d'injures dans la bouche de ceux qui l'en chargeoient , par des marques d'humilité & de tendresse ? Combien de fois a-t'il couru embrasser ceux dont il venoit de recevoir des insultes ?

L'honneur , comme on le sçait , n'est jamais plus cher , que quand on veut le ravir. L'amour propre s'arme aussi - tôt en sa faveur , & ne manque jamais de raisons pour canoniser ses dépits & ses ressentimens. Dans un Prêtre , dans un Supérieur , dans un Instituteur , l'honneur est un bien public , & cent prétextes semblent en autoriser la deffense. Mais M. De La Salle formé à l'Ecole de la Charité , ne sçavoit se venger que sur lui-même. En mille occasions différentes , on attaque sa réputation par les calomnies les plus atroces , on la déchire par des libelles

rr.  
M. De La Salle  
a executé avec  
lettre & avec  
perfection les  
Régles que  
Jesus-Christ  
prescrit tou-  
chant l'a-  
mour des en-  
nemis.  
Mat. 5. 44-  
L. 10. 6. 28

publics , on la flétrit par des Sentences juridiques , on la noircit par des fourberies étudiées ; & l'esprit de mensonge sçait les parer des couleurs de la vérité : on l'attaque dans sa personne , on le persécute en ses disciples ; il est souvent abandonné , trahi , volé , maltraité : de quelles armes se sert-il pour parer tous ces coups ? Un autre moins humble , ou moins patient , eût sème par-tout des apologies , eût tâché d'armer le Ciel & la terre à sa défense , eût poursuivi sa justification avec zèle : Pour lui , il ne se défend que par le silence , la patience l'humilité & la prière.

Le silence est la premiere arme dont il fait usage dans les calomnies , & les différens genres de tribulations qu'on lui suscite. Et il faut avouer , que qui sçait s'en servir à l'exemple de JESUS qui se taisoit au milieu des clameurs , des accusations & des calomnies des Juifs , est maître de son cœur aussi bien que de sa langue , & Supérieur à ses passions & à celles d'autrui. La victoire lui est toujours assurée , au moins sur l'amour propre ; & elle lui procure un genre de paix que le monde ne peut ni donner ni ôter. L'innocence défendue par un humble silence suffit à sa propre défense. Tôt ou tard elle triomphe , souvent même du cœur de ses ennemis ; car ce silence divin est une preuve convainquante de la vertu. Si on a soin de faire remarquer dans les vies des Serviteurs de Dieu , l'observation de ce silence constant & héroïque dans quelques occasions , il est de mon devoir de la faire admirer dans celui-ci qui l'a inviolablement pratiquée en toutes les rencontres , où il ne s'agissoit que de son honneur & de ses intérêts.

III.  
Exemples héroïques que M. De La Salle a donnez sur le pardon des ennemis.

Son premier calomniateur à Paris devint pour lui un homme respectable , un homme cher & précieux , dont il eût soin de ménager l'honneur qu'il lui ravissoit à lui-même , de cacher les deffauts , de dissimuler les artifices. Il imposa la même loi à ses disciples qui portoient aussi-bien que lui , les tristes effets de la malice de leur persécuteur. Et il ne fut jamais possible à l'illustre Abbé , prié par M. le Curé de S. Sulpice de faire l'office de Commissaire en cette occasion , pour s'informer des faits , & démêler le faux & le vrai des accusations , de tirer de la bouche de M. De La Salle une seule parole de murmure , ou de plainte , ou de mécontentement sur le compte de son calomniateur. Une charité si bien placée & si marquée , suffit-elle seule pour dévoiler l'imposture , & justifier l'innocence. Elle avertit au vertueux Commissaire , qu'une vertu est bien pure , quand la calomnie ne lui ôte rien , ni de sa tranquillité , ni de son silence , ni de sa charité pour ceux qui en sont les auteurs. Quoique l'innocence de M. De La Salle fut parfaitement justifiée en cette rencontre auprès de M. de la Barmondie , ce saint Homme ne perdit pourtant pas tout le fond d'indisposition que la calomnie avoit fait naître en lui , contre le Supérieur des Freres. Dieu le permettoit ainsi pour exercer la vertu de l'un & de l'autre , & faire voir que les plus grands Serviteurs de Dieu , sans le vouloir & le sçavoir , servent à épurer la piété de leurs semblables. L'indisposition du saint Curé contre le Supérieur des Freres , alla si loin , qu'il résolut de le renvoyer avec eux à Reims , d'où il les avoit apellez.

L'affront étoit sensible & paroïssoit avoir de terribles conséquences. Celui qui le faisoit , en montroit , ce semble , l'équité dans la réputation de sainteté qu'il avoit à Paris ; mais s'il étoit fondé , M. De La Salle sembloit avoir droit de demander des éclaircissemens & la liberté de s'expliquer : s'il ne l'étoit pas , il avoit droit de réclamer la bonne foi de M. de la Barmondie , & de se plaindre de l'avoir appellé avec instance pour le renvoyer avec honte. Cependant le charitable n'etro qui croyoit toujours qu'on avoit raison de l'humilier , & que lui seul avoit tort , quand on lui faisoit querelle , ne parut ni mécontent de M. de la Barmondie ,

ni indisposé contre son dessein. Intensible à cet affront, il alla prendre congé de celui qui le lui faisoit, d'un air soumis & respectueux, comme un enfant doux & docile qui sort de la maison dont son pere le chaïsse, sans perdre à son égard, ni le respect, ni l'amour.

Il se vit peu de tems après en but aux Maitres Lérivains, qui lui déclarèrent une guerre qui n'a fini qu'avec la vie. Pleins de la prévention que les Freres des Ecoles Chrétiennes venoient leur ôter le pain de la main, ils se croyoient en droit de traduire leur Superieur devant les Tribunaux, de lui imputer des faussetez que l'envie & l'intérêt regardent comme favorables à leurs fins, de veoir incessamment mettre le trouble ou l'alarme dans les Ecoles gratuites, quelquefois d'y renverser tout, ou de les piller; mais ils n'ont jamais vu l'humble Superieur recriminer, ni les recevoir avec un visage troublé, ni se permettre de leur dire une parole mortifiante, ni élever la voix, ni laisser échaper des murmures ou des plaintes, encore moins crier à l'injustice, & en demander raison.

L'auteur de toutes les peines que M. De La Salle reçut de la part de M. l'Archevêque de Paris, dont il étoit dans le fond estimé & aimé, lui étoit fort connu: il eût été facile au S. Prêtre de faire retomber tout le poids de la persécution sur celui-là même qui l'avoit tramée, en découvrant au premier Superieur les motifs secrets qui faisoient agir son persécuteur. En déconcertant ses intrigues, il se fût mis à couvert de ses vexations sous l'autorité même du Prelat dont la Religion avoit été surprise; mais il aima mieux le taire, & abandonner sa cause à Dieu, que de la défendre par des moyens qui eussent pu interesser sa délicatesse sur la charité à l'égard du prochain. L'architecte de ses disgraces ne put pas même s'apercevoir que le Serviteur de Dieu le soupçonnoit de les lui attirer; car il parut toujours à son égard ce qu'il avoit commence d'être, cordial, candide, ouvert, affable, respectueux, soumis, & même plein de confiance. On ne peut dire le quel des deux fut le plus constant dans sa conduite: car l'un fut jusqu'à la mort le persécuteur, tantôt artificieux & déguisé, tantôt manifeste & déclaré; & l'autre persécuté, à se défendre par la pratique du silence, de la douceur, de la patience & de l'humilité. Jamais le Serviteur de Dieu ne parut devant son ennemi avec une contenance froide, un silence affecté, un air mecontent, chagrin & peiné; jamais il ne lui montra ombre de ressentiment; jamais il n'évita de le voir par mouvement d'averfion, de lui parler, de le fréquenter, de le saluer, de lui témoigner du respect & de la soumission; jamais il n'entreprit de se justifier en son esprit, de dissiper ses préventions, de lui ouvrir les yeux sur l'injustice de son procédé; jamais même il ne fit apercevoir à personne ce qu'il avoit à souffrir d'un si dangereux adversaire, & il laissa tout Paris dans la créance, que son ennemi étoit son grand ami, son protecteur & son bienfaïteur; cependant celui dont je parle, zélé en apparence du bien de l'Institut des Freres, & rival secret de M. De La Salle, ne gardoit plus de mesures avec le Serviteur de Dieu. Il ne le voyoit que pour le traiter du haut en bas, il ne l'écouloit que pour le louer, & de le mortifier: son plaisir étoit de se servir de ses confidences pour le faire des affaires, de le voir dans l'embarras, & de l'y remettre, de ramer sa santé, & de le perdre dans l'esprit de ses disciples. L'humble Prêtre se fit avec persévérance, comme une brebis qui ne sçait pas se plaindre, & qui ne connoît pas la main qui la frappe. Sa vertu en méritant à profit toutes ces occasions de merite, le rendoit plus attentif à honorer & même honorer son persécuteur, à érendre sa réputation, à empêcher sa chute; plus empreint à demander ses bonnes grâces, à louer ses avis, & à lui témoi-

gner une respectueuse dépendance, une soumission sincère & un attachement inviolable. Desorte que si l'amour des ennemis étoit susceptible d'excès, on pourroit dire que l'Instituteur des Freres l'auroit porté trop loin; & qu'il auroit dû rompre de bonne heure, tout commerce avec un homme qui sembloit avoir juré sa perte; qu'il auroit dû apprendre au public ses menées, & lui faire sentir à lui-même qu'il n'avoit point droit de prendre les airs de hauteur & d'autorité, qu'il s'arrogeoit sur un homme qui n'étoit point son inférieur.

Ce que M. De La Salle a fait à l'égard de cet ennemi, il l'a fait à l'égard de tous les autres qui n'étoient pas en petit nombre & qu'il trouvoit par-tout. Jamais on ne l'a entendu se récrier contre l'indigne procédé du jeune Abbé qui se presta aux fureurs de son Pere, & qui apuya de son seing contre toute bonne foi, contre toute justice & contre toute vérité, l'ignominieuse Requête qui traitoit le vertueux Prêtre de *suborneur de Mineurs*, & qui fit prononcer aux Juges surpris, une Sentence qui deshonoroit son caractère, flétrissoit sa réputation, & le dépouilloit d'une maison achetée en partie de ses deniers. Le Pere & le Fils dont il a été parlé ne furent pas les seuls dont le Serviteur de Dieu avoit à se plaindre en cette occasion, & dont il ne se plaignit jamais; ses Avocats gagnés & vendus à la Partie adverse, le faux Protecteur qui paroïssoit prendre ses interets, & l'ancien ami qui le trahit ou qui l'abandonna, concoururent tous à cette injustice. Et cela malgré le Memoire de justification que leur avoit laissé entre les mains l'Instituteur des Freres. Mais comment M. De La Salle sçut-il dans ce Memoire éclaircir des faits obscurcis par la malice, & séparer la vérité du mensonge, sans laisser échapper de sa plume contre les faux accusateurs, aucun trait piquant & fatigant? C'est ce qu'on ne peut assez louer & admirer en lisant cet écrit. Il est clair, court & composé avec une naïveté & une simplicité qui ressentent le stile Apostolique. Il met la vérité dans son jour naturel, sans récriminer contre les Accusateurs, sans les taxer de calomnie, sans faire naître aucun soupçon contre leur mauvaise foi. La charité ingénieuse du Serviteur de Dieu, trouva le secret dans ce mémoire d'adoucir tous les termes, & de ne défendre son innocence accusée, que par des expressions mesurées, humbles & favorables à la réputation de ceux qui noircissoient la sienne sans réserve & sans ménagement. La Sentence surprise contre l'innocence indéfendue, fut-elle rendue publique? Elle fut reçue comme celle de Pilate contre Jesus-Christ en silence & avec une patience inaltérable. Le pieux condamné ne Pattaqua ni par plaintes, ni par murmures: jamais on ne l'entendit ni blâmer ses Juges, ni condamner ses parties, ni décrier ses Avocats, ni se plaindre de son perfide Procureur, ou de son infidèle ami. Le saint Prêtre si sensible aux injures que les pécheurs font à Dieu, ne sentoit pas les siennes. Son humilité l'empêchoit même de croire qu'on pût lui en faire: à peine étoient-elles faites, qu'il en perdoit le souvenir, & il ne paroïssoit jamais qu'il en eût eû du ressentiment. Toutes les flèches les plus envenimées de la plus noire calomnie, de l'injustice la plus criante, de la malignité la plus outrée, pouvoient l'offenser dans son honneur & dans ses biens, mais jamais dans son cœur, ni alterer sa charité. Loin d'exagerer le tort qu'il avoit reçu & de s'en plaindre, au moins à ceux qui entroient dans ses interets; il se défendoit même d'y penser & d'en parler, & s'il se ressouvenoit qu'il eût des ennemis, ce n'étoit que devant Dieu pour prier pour eux, pour solliciter la bonté divine en leur faveur, & pour embrasser devant Sa Majesté leurs interets avec autant de zèle qu'il le eût fait, s'ils eussent été ses plus grands bienfaiteurs. C'est ainsi en effet qu'il les regardoit par l'œil de

la Foi, qui les lui découvroit comme les instrumens de sa sanctification, & comme des amis charitables à qui il étoit redevable des occasions précieuses qu'il avoit d'imiter Jesus-Christ attaché sur la Croix.

La charité s'étoit si-bien emparée du cœur de nôtre saint Prêtre, & y tenoit un si grand empire, que je crois qu'il lui eût fait violence, s'il ne lui eût pas laissé suivre le penchant dominant qui le portoit à oublier les injures, à pardonner à ses ennemis, & à les aimer tendrement. Sur cet article il ne faisoit acception de personne. Ceux qui le méprisoient, qui l'offensoient, qui l'outrageoient, étoient tous ses amis & avoient les premières places dans son cœur, sans qu'il eût égard ni à la vileté de la personne, ni à la qualité de l'injure, à l'injustice, à l'ingratitude, à la mauvaise foi, & à la perfidie de celui qui la lui faisoit. Celui qui l'attaquoit fût-il un de ses Disciples, ou un de ses pénitens, un de ceux qui avoient sa confiance, ou qui lui avoient de grandes obligations, dès-là qu'il en recevoit quelque injustice ou quelque injure, il étoit sûr de devenir le bien-aimé de son cœur. L'histoire de sa vie en a fourni assez d'exemples : outragé, volé, trahi, frappé même en diverses occasions par des enfans de perdition assez semblables à Judas, il pleuroit leur desertion sans paroître sensible à l'injure qu'il en avoit reçûe & se jettoit à leurs pieds, tantôt pour les conjurer de ne point sortir de la Communauté, tantôt pour les engager à y revenir ; & il falloit dans ces occasions que les Freres réunis ensemble fissent à leur Pere commun, une sainte violence pour l'obliger ou à renvoyer ces perfides, ou à leur fermer la porte d'une maison dont ils avoient fait le scandale.

Entre les Ecclesiastiques qui trouvoient chez lui un hospice gratuit & aussi long qu'ils vouloient, ils s'en trouva un jeune qui parut n'y venir & n'y rester que pour épuiser la charité du Serviteur de Dieu, & donner au démon le plaisir de triompher de son humilité & de sa patience. Son ingratitude croissoit à mesure qu'il recevoit du bien de M. De La Salle, & par un contraste de vices & de vertus, plus l'un étoit doux, patient, humble, plus l'autre montrait d'orgueil & d'insolence. Emporté, violent & d'une fierté inouïe, il traitoit tous les Freres comme ses valets, & leur Superieur comme un esprit foible ; car il ne se cachoit point pour l'appeller un rêveur, & traiter de contes & de songes tout ce qu'il disoit. Toujours mécontent de ce qu'on lui presentoit à table, quoiqu'on le traitât avec singularité en lui donnant des portions plus amples & mieux apprêtées, il éclatoit en murmures contre ceux qui le servoient ; & par dépit il jettoit à terre le potage & les portions en pleine Communauté, lorsque M. De La Salle n'étoit pas present. Le saint Homme qui ne tarδοit pas à en être informé, paroissoit l'ignorer, & redoubloit ses manieres douces, humbles & gracieuses, envers celui qui affectoit de le traiter avec mépris & brusquerie. Il tarδοit aux Freres de voir sortir cet hôte ingrat, insolent, & qui de jour en jour devenoit insupportable : ils attendoient avec impatience, que M. De La Salle las de ses scandales, le priât de se retirer, mais le saint Homme qui regardoit cet Ecclesiastique comme son ennemi personnel, & comme la croix de sa maison, n'avoit garde de chercher à s'en défaire. Celui-ci persuadé de la bonté de M. De La Salle, ou déterminé à pousser à bout sa patience, ne pensoit pas à en sortir ; & comme s'il eût pris plaisir à devenir le démon de la maison, il y resta six mois entiers pour en faire le tourment.

Parmi les Freres qui exerçoient la vertu de leur Superieur, il y en avoit un qui quoique prévenu de la plus grande estime pour sa personne, prenoit à son égard des airs de hauteur, des manieres insolentes, impérieuses, brutales & méprisantes,

qui faisoient gémir & rougir les autres qui en étoient témoins. Je ne sçai comment cela se faisoit ; car celui dont je parle regardoit dans le fond son Superieur comme un Saint ; il demeura toujours inviolablement attaché à lui , & ne voulut jamais monter à sa place , quelqu'instance que lui en fissent ses ennemis , dont le projet étoit de chasser l'Instituteur , ou de le mettre au dernier rang , ainsi qu'il a été dit. Quoiqu'il en soit , ce Disciple inconsideré , petit en génie & en vertu , n'a pas peu servi à épurer celle de son Superieur , qui trouvoit en lui un contradicteur perpetuel , un censeur public & un Maître insolent. C'étoit par tous ces endroits que M. De La Salle l'honoroit & l'aimoit. Loin de l'éloigner de sa personne , comme les Freres l'en sollicitoient , il le raprochoit de lui & lui donnoit part à sa confiance ; & il eut bien regret quand enfin cédant aux importunes instances des autres Freres , il ne vit plus auprès de lui , celui-ci qu'ils avoient obligé d'aller en Province ; car alors regrettant sa présence , il se plaignit à eux de ce qu'ils lui avoient *ôté son bon ami*. Il est vrai que M. De La Salle ainsi traité par quelques-uns de ses inférieurs , étoit bien dédommagé par les respects , la tendresse , l'attache & la confiance des autres. Cependant il faut l'avouer , il y en avoit peu qui ne missent en exercice sa charité , sa douceur , sa patience & son humilité Chrétienne ; car il y en avoit peu , qui quoique d'une grande vertu , eussent pleinement corrigé & réformé en eux un extérieur grossier & peu agréable , des manieres rustiques & rebutantes.

Sa patience  
à supporter les  
défauts du  
prochain.

Le suport des défauts du prochain est une loi de la charité , mais si parfaite qu'on ne la voit guère bien pratiquée que par les parfaits ; & si on l'examine bien , quelque heroïque que paroisse l'amour tendre & cordial des ennemis , le suport charitable des défauts du prochain a quelque chose de plus mortifiant pour la nature , en ce qu'il est un exercice de charité de tous les jours & de tous les momens , quand on vit avec ceux qui en sont les objets. M. De La Salle étoit né poli , civil , gracieux & avec toutes les qualitez que desire la société , & qui rendent aimable le commerce de la vie. Il n'eût donc pas peu à souffrir de vivre avec gens sans lettres , sans éducation , sans étendue de génie. Quand je me represente ce jeune Chanoine de Reims , homme de famille , jusques-là en commerce avec les premiers de la Ville , qui étoient ses parens ou ses amis , Docteur & docte , & portant plus que personne une inclination naturelle pour la conversation des honnetes gens , & la compagnie des gens d'esprit & de lettres , & une antipathie fonciere pour la rusticité & la grossiereté ; je l'ai déjà dit , il me semble voir Nôtre Seigneur au milieu de ses Apôtres suportant avec une douceur extrême & une patience infatigable , leurs défauts , leurs imperfections & leurs grossieretes. Le genereux Prêtre n'eût donc pas un petit exercice de charité , quand il se vit à la tete de quelques Maîtres d'Ecole pauvres , rustiques & grossiers. Je sçai que dans la suite , lui vinrent des jeunes gens d'esprit , de famille & bien elevez , qui augmentèrent le nombre de ses Disciples ; mais dans ce nombre plusieurs autres semblables aux premiers fournissoient au Serviteur de Dieu des occasions continuelles de pratiquer la vertu. Et rien peut-être n'a plus multiplié ses mérites , en fournissant matiere à sa patience , à sa douceur & à son humilité , que cet exercice continuel de charité , qu'il regarda lui-même comme un des plus grands & des plus pénibles sacrifices qu'il eût à présenter à Dieu , quand il se livra à l'exécution de ses desseins eternels.

Associe d'abord à des gens qui lui convenoient si peu , oubliant ce qu'ils étoient & ce qu'il étoit lui-même , il parut au milieu d'eux comme un Pere tendre que l'amour aveugle sur les défauts de ses enfans , ou qui les voit avec douceur & patience

ce. Jamais il n'en témoignoit de peine, il ne paroissoit pas même les apercevoir. Il surmontoit si parfaitement l'opposition, qu'il pouvoit ressentir pour la rusticité des uns, la légèreté des autres, le zèle indiscret de ceux-ci, les manières brusques de ceux-là, les petiteffes d'esprit de quelques-uns, les mauvaises humeurs de certains, la mal-propreté de plusieurs, & les manquemens de tous, qu'il sembloit ne voir aucun défaut en eux. Jamais il ne donnoit le moindre signe d'inclination ou d'aversion naturelle. Ami de tous sans exception de personne, il paroissoit s'accommoder à toutes sortes d'humeurs, fort attentif à n'en point avoir lui-même. Loin de faire remarquer leurs méprises, de leur reprocher leurs indiscretions, de blâmer leurs imperfections, de reprendre hautement leurs fautes & de leur en faire confusion, il les couvroit autant qu'il pouvoit, & il les excusoit quand son devoir de Supérieur & le zèle de l'ordre & de la discipline pouvoient le lui permettre.

La charité lui faisoit douce & légère l'obligation de souffrir les importunités des scrupuleux, d'essuyer le chagrin des malades, d'écouter les plaintes des affligés, de supporter les foiblesses des pusillanimes, de fortifier leur courage, & de soulager les peines de tous.

S'il y en avoit quelques fois qui parussent, sur-tout aux récréations dans le tems qu'il les laissoit plus libres, oublier ce qu'il étoit à leur égard & ce qu'ils devoient être au sien, & perdre le respect pour sa qualité de Prêtre & de Supérieur par trop de familiarité; il ne leur donnoit pas sujet de le remarquer. En un mot, mort en tout ce qui l'intéressoit personnellement, il suivoit inviolablement ces grandes règles de l'Apôtre: la première qu'il appelle la Loi de Jesus-Christ, de *supporter les défauts les uns des autres*; la seconde, de *se charger des foiblesses des infirmes*; la troisième, de se prêter à tous les soulagemens & à tous les bons offices que la charité du prochain peut demander, *supportantes invicem in charitate.*

Enfin on reconnoît en M. De La Salle tous les caractères de la parfaite charité, que S. Paul dépeint dans sa Lettre aux Corinthiens: *Charité patiente*, qui supporte sans chagrin & sans peine les humeurs, les foiblesses & les imperfections du prochain. *Charité benigne & douce*, qui ne se laisse jamais échapper à des paroles dures & piquantes, & qui sçait ménager tous les esprits avec une prudente circonspection, sans qu'on la voye ni parler sèchement, ni répondre avec aigreur, ni commander avec empire. *Charité qui n'est ni jalouse ni envieuse, ni malaisante, ni vaine, ni ambitieuse, ni intéressée, ni sujette à la colere, ni amie du mal & de l'iniquité.* Cette divine charité, loin d'envier le bonheur du prochain ou de s'affliger de son bien, pleure ses maux comme les siens propres, & regarde du même œil tous ses avantages. Elle ne suit ni le caprice, ni l'humeur. Ennemie de la feintise & de la dissimulation, elle ne sçait ni flâter les vices, ni condescendre aux passions. Renfermée dans la vûe de son propre néant, elle ne montre que de l'estime & du respect, elle ne montre que des marques d'humilité & de déférence pour tout le monde. Rien de vil, d'abject, d'humiliant, qu'elle n'embrasse de grand cœur pour l'amour du prochain. Uniquement attachée aux intérêts de Dieu, elle sacrifie volontiers les siens, quand quelque raison légitime le demande. Elle ne s'aigrit & ne se pique jamais contre personne, conservant toujours un cœur plein de tendresse & de bonté pour ceux qui lui donnent les plus grands sujets de mécontentement, comptant pour rien tout le mal qu'on lui fait, & ne se ressouvenant des injures, que pour recommander à Dieu ceux qui en font les auteurs. Loin de se réjouir de l'iniquité & de la mauvaise conduite du prochain, elle en fait le sujet de ses gémissemens, & sa joye est de le voir comblé de grâces & de vertus.

Eph. 4. 2.

1. Cor. 13.

1 V.

Caractères de la charité de M. De La Salle, tels que S. Paul les représente.

Prête à tout endurer , sa constance à faire du bien au prochain est si grande , qu'elle ne peut être ébranlée ni par les souffrances , ni par les ignominies , ni par aucun autre genre de tentations , *omnia suffert*. Prévenuë heureusement en faveur du prochain , elle se trouve toujours disposée à croire le bien qu'on en dit , ou à complaire à ses desirs , quand sa conscience ne s'y oppose point , *omnia credit*. Comme elle ne perd jamais la bonne opinion qu'elle a du prochain , elle ne desespere de la conversion d'aucun pécheur , ni de la persévérance de qui que ce soit , *omnia sperat*. Enfin elle supporte avec courage toutes sortes de charges , & elle ne se laisse jamais à servir le prochain , *omnia sustinet*.

7. Ce tableau de la charité parfaite peint par la main du grand Apôtre , représente au naturel celle de M. De La Salle. Le dernier trait qui l'acheve , est le zèle pour entre-tenir la paix & l'union avec tout le monde , sur-tout entre les Freres. qu'il a eu pour l'union fraternelle. En premier lieu il a eu un très-grand soin d'entretenir cette union avec tout le monde & en particulier avec ceux auxquels la divine Providence le liait. Il faisoit son possible pour qu'il n'y eût entr'eux & lui , *qu'un cœur & qu'une ame* , comme on le disoit des premiers Chrétiens. Pour y parvenir , nous avons vû dans l'histoire de sa vie comme il s'apliquoit à conformer son esprit au leur , en se faisant un plaisir d'écouter leurs raisons , de suivre leurs vûes & d'entrer dans leurs sentimens , autant que la conscience pouvoit le lui permettre. Ennemi des contentions & des vaines disputes , on ne le voyoit jamais soutenir avec chaleur ses pensées ; car il n'étoit pas de ces hommes entêtés de leurs sentimens , qui veulent y assujettir tous les autres. Jamais on ne vit un homme plus d'accord & agir avec plus de concert avec ceux que Dieu lui avoit associés pour travailler à la même œuvre. Volontiers il s'accommodoit à leurs manieres , & se dépouilloit des siennes. On a vû qu'il ne vouloit rien régler & déterminer par lui-même , & qu'il avoit l'humilité d'attendre leurs avis , de cueillir leurs voix , & de souscrire à la pluralité. Jamais l'humeur n'entroit dans ses conseils , ni l'esprit naturel dans ses délibérations ; au moins se faisoit-il une grande étude de l'en écarter & de s'en vider , pour se rendre pliable entre les mains de Dieu , & plus facile à suivre les impressions d'autrui. Il est vrai qu'il a été souvent traité d'entêté & d'homme attaché à son sens , qui ne vouloit jamais démordre de ses entreprises ; mais de qui recevoit-il ces surnoms odieux & méprisans ? De gens qui vouloient s'ingerer dans sa Maison , & y faire tout à leur tête ; de gens qui croyoient que la sagesse étoit renfermée chez eux , & qu'on s'écartoit de la raison , quand on ne suivoit pas leurs lumieres ; de gens qui vouloient dominer le Serviteur de Dieu au point de l'obliger de changer l'habit , les Réglemens , les usages , & les pratiques de vertu des Freres , & faire chez eux Maison neuve , en innovant tout ; enfin de gens qui par un certain esprit de contradiction méprisent , condamnent & trouvent à redire à tout ce qu'ils ne font pas eux-mêmes. Car du reste , en tout ce qui a été rapporté de la conduite du Serviteur de Dieu , on n'y voit qu'une pratique assidue de charité , d'humilité , de douceur , de déférence , d'unanimité d'esprit & de cœur avec le prochain.

En second lieu , le charitable Supérieur ami de la paix & de l'union , veilloit extrêmement à l'entretenir & à l'augmenter parmi les Freres. Il leur representoit , que demeurans tous dans le même lieu , ils devoient tous avoir le même esprit & être unanimes dans la Maison de Dieu , ainsi que s'explique le Prophète Roi : qu'étant tous posez sur la Pierre angulaire qui unit le Ciel avec la terre , les Juifs avec les Gentils , les ennemis les uns avec les autres , ils devoient être cimentez ensemble par une concorde immuable ; qu'étant tous sujets d'un Prince , qui se glorifie du titre de Roi pacifique , & qui ne peut souffrir ni trouble , ni partialité en

7.  
Son soin  
pour entre-  
tenir la paix  
& l'union a-  
vec tout le  
monde , sur-  
tout entre les  
Freres.

Act. 4.

Ps. 42. 7.

Ephe. 2.

les Etats ; qu'étant tous enfans d'un Pere de Famille , qui veut voir regner dans sa Maison la paix & la concorde ; qu'étant enfin membres d'un Chef qui ne peut souffrir de division entre ses membres , ils devoient n'avoir qu'un même cœur & une même ame. *S'il y a donc quelque consolation en Jesus-Christ*, leur disoit-il avec *S. Paul*, *s'il y a quelque soulagement du côté de la charité*, *s'il y a quelqu'union d'esprit*, *s'il y a en vous des entrailles de compassion*, rendez ma joye complete, en entrant tous dans le meme avis, dans la même charité, dans le meme esprit, dans les memes sentimens, sans agir jamais par esprit de contestation ni par vaine gloire ; mais avec humilité, regardant les autres comme vos Superieurs, chacun de vous ayant en vûe, non son propre intérêt, mais celui des autres.

Rom. 15.

Philip. 2. 14  
et seq.

Lorsqu'il s'apercevoit qu'il y avoit quelque froideur entr'eux, il travailloit à les réunir & en cherchoit tous les moyens. Quand ils lui communiquoient les peines, qu'ils avoient les uns contre les autres, il s'aphquoit à dissiper leurs soupçons, à guérir leurs défiances, & à apaiser doucement leurs ressentimens. S'il remarquoit que quelques esprits mal-faits & de mauvais caractère, fussent d'humeur à semer la discorde entre les Freres, caractère que Dieu déteste ; il les écartoit de son troupeau comme des Brebis galeuses : il vouloit voir tous les siens comme de vrais enfans de Dieu amis de la paix, & zélateurs de l'union fraternelle, sacrifier tout pour l'entretenir & la procurer. Ayez la paix, ajoutoit-il ; par-tout où vous irez, maintenez-la par la douceur & par la charité, perséverez à la conserver sous les auspices de la mortification & de l'humilité, si vous voulez que le Dieu de paix & d'amour fasse son séjour dans votre ame.

Proverbi. 6. 12.

Mat. 5. 9.

Enfin ce charitable Pere n'a rien oublié pour faire régner la charité parmi ses enfans. C'est à quoi il a mis tous ses soins pendant sa vie, comme on peut le remarquer dans les Réglemens qu'il leur a laissez, aussi-bien que dans les pratiques de pieté qu'il a introduites parmi eux, qui ne respirent que la sainte Charité. Ses exhortations sur ce sujet étoient fréquentes, pour ne pas dire ordinaires. Et il leur répétoit souvent ces paroles de Jesus-Christ : *Ce sera par l'amour que vous aurez les uns pour les autres, quel'on connoitra que vous êtes les Disciples de notre aimable Sauveur*. Pour montrer combien ce charitable Instituteur avoit à cœur l'union entre ses Disciples, il faudroit faire de grands extraits de ses écrits & de ses lettres, où il leur inculque par la plume, ce qu'il leur avoit tant de fois dit de vive voix, sur la nécessité, les grands biens de l'union fraternelle, & les moyens de la procurer. Nous nous contenterons de rapporter sur ce sujet une ou deux de ses Lettres.

Cor. 13. 12.

Joh. 13. 35.

Vous savez bien, mon très-cher Frere (écrit-il à l'un d'eux) qu'il faut avoir beaucoup d'amour les uns pour les autres ; & pour cela il faut se supporter dans les manquemens, ou la foiblesse humaine nous fait souvent tomber. C'est en cela qu'on accomplit particulièrement le précepte de la charité, qui doit être grande en vous. Il faut aimer ses Freres pour pouvoir les reprendre avec douceur & cordialité ; car sans cela la réprehension ne fait pas ordinairement son fruit : les Freres doivent se vaincre pour se corriger de leurs défauts ; vous devez aussi vous vaincre pour vous corriger des vôtres, & leur donner bon exemple. Vous les corrigerez ordinairement plus par-la, que par toutes les réprehensions dures que vous pourriez leur faire. Vous ne devez pas vous allarmer pour ceux qui tombent en faute, mais vous devez au contraire les avertir d'une maniere cordiale & engageante, & sur-tout, les avertir en peu de paroles ; car cela est de grande conséquence. Tachez, je vous prie, d'avoir des manieres engageantes, & faites en sorte qu'une de vos principales occupations, soit de procurer l'union entre vos Freres, je prie

Dieu qu'il vous donne à vous-mêmes cette union. L'aversion contre le prochain (écrit-il à une autre personne) & le ressentiment des injures, empêchent nos prières d'aller à Dieu, si nos cœurs sont divisez par la colere & par la haine, il est impossible de conserver l'union avec Jesus-Christ, & ainsi cessant d'être membres de son Corps mystique, il ne faut pas prétendre que le Pere nous exauce, ne reconnoissant pas en nous l'Esprit de son Fils.

Il lui donne ensuite quelques avis très-importans pour entretenir la charité.

1. Acommodez-vous, lui dit-il, par une charitable condescendance, à toutes les foiblesses de vôtre prochain ; & sur tout, faites-vous une loi de dissimuler vos sentimens sur beaucoup de choses indifférentes.

2. Quittez toute aigreur contre vôtre prochain quel qu'il soit, & convainquez-vous l'esprit, qu'il est en toutes choses meilleur que vous, ce que vous n'aurez pas de peine à faire si vous veillez tant soit peu sur vous-même : & ce qui vous donnera de la facilité à vaincre vos répugnances.

3. Vous chercherez tous les jours les occasions que vous pourrez avoir de rendre service à ceux contre qui vous avez de l'antipathie, après avoir fait tous les matins un examen sur ce sujet, vous prendrez des résolutions que vous mettrez fidèlement en pratique avec douceur & humilité.

4. Vous aurez un soin particulier de prévenir les plus foibles dans leurs besoins, nonobstant la répeugance naturelle que vous y pouriez avoir, le tout néanmoins selon l'ordre & les pratiques régulières de vôtre Communauté, & si vous êtes obligé de refuser quelque chose, faites en sorte qu'on soit content de vôtre refus.

5. Prenez garde d'être cordial envers tous, de parler & répondre avec une très-grande douceur & déférence, en vous proposant la maniere de parler & de répondre de nôtre Seigneur, lorsqu'on le maltraitoit le plus.

6. Vous ne direz jamais mot des défauts, ou du procédé de vôtre prochain. Quand on en parlera, vous interprétez ses actions en bien, & si vous croyez ne le pouvoir pas, vous demeurerez dans le silence.

7. Ne faites jamais retomber aucune faute sur le prochain pour vous mettre à couvert : quand ce seroit lui qui l'auroit commise, & que vous n'y auriez aucune part, vous devez être bien-aise qu'on croie que ce soit vous, par esprit de charité & d'humiliation. Faites-vous une coutume de ne vous jamais excuser ; encore moins de vous mettre à couvert & à l'abri aux dépens des autres.

8. Ne vous plaignez jamais des autres en rien, si la nécessité ne vous y oblige, & quand vous y ferez obligé, que ce ne soit pas par forme de plainte.

9. Quelque peu de raison que vous paroissent avoir les autres dans leurs sentimens & souhaits, lorsque vous ne pouvez y condescendre pour observer vos Régles, contentez-les de paroles de douceur & d'humilité.

10. Quand il vous arrivera de contredire quelqu'un, ou de déclarer vos sentimens contre le prochain ; lorsque vous vous en apercevrez, si vous parlez encore, vous vous taisez, & si on vous en demande la raison, vous direz que vous aviez tort de parler ainsi. Vous commettez bien d'autres défauts & plus considérables auxquels vous devez avoir égard, pour ne pas interpréter en mal les actions des autres.

11. Vous êtes plein de zèle, mais il n'est pas selon la science ; car vous voulez que l'on reprenne les autres de leurs fautes, & vous ne voulez pas être repris des vôtres. Souffrez les défauts de vôtre prochain & interprétez-les en bonne part.

12. Enfin, vous prendrez pour règle de ne parler jamais des imperfections des autres, ni de les en reprendre, quelques considérables qu'elles vous paroissent :

representez-vous , quand vous en verrez tomber en quelque défaut , ce qui est dit dans l'Evangile , vous voyez une paille dans l'œil de votre Frere , & vous n'apercevez pas une poutre qui couvre le vôtre.

Voilà en peu de mots ce que le desir d'entretenir l'union & la charité a fait dire à nôtre S. Prêtre , rien ne lui a paru si nécessaire que cette vertu , & il faisoit peu de cas de tout le reste , de quelque belle aparence qu'il parut , lorsque la charité n'en étoit pas le principe.

## A R T I C L E I I I .

*Troisième marque de l'éminente charité que M. De La Salle a eüe pour Dieu ; ce qu'il a sacrifié & souffert pour Dieu.*

**P**Enfer continuellement à Dieu , en être sans cesse occupé , faire de l'oraïson son élément , & marcher toujours en la presence de Dieu , est une marque de perfection qui ne peut être équivoque ; car Dieu lui-même l'a donnée : *Ambula coram me , & esto perfectus*. Faire de grandes choses pour Dieu , & à l'exemple de la femme forte , mettre la main à des entreprises héroïques pour l'honneur de Dieu , pour le Service de l'Eglise & pour le salut des ames , est une preuve effective d'une grande charité ; car l'amour porte à l'action , & la main n'est jamais oisive , quand le cœur est ardent. Aussi S. Paul donne-t'il pour témoignage de son Apostolat , les travaux immenses que son zèle lui a fait entreprendre : *Plus omnibus laboravi*.

Mais sacrifier tout à Dieu , se sacrifier soi-même , embrasser de grand cœur & aimer la Croix à l'exemple du Sauveur , c'est le comble de la charité : Elle ne peut aller plus loin au sentiment même de Jesus-Christ. *Majorem hac dilectionem nemo habet*. Or la pauvreté , l'ignominie , la souffrance , sont les trois branches de la croix , & l'apanage du Calvaire. Le plus pauvre , le plus humilié , le plus mortifié , est celui qui ressemble le plus à JESUS Crucifié , celui qui peut se vanter d'avoir fait dans l'ordre de la grace la plus haute fortune , & enfin celui qui donne à son Dieu des témoignages illustres de l'amour le plus heroïque. C'est par ces endroits si glorieux aux ames d'une éminente perfection , qu'il faut regarder Monsieur De la Salle. Les traits de pauvreté , d'humilité , d'obéissance , de mortification , de patience & de douceur , dont il a donné tant d'exemples , & dont sa vie n'est qu'une pratique continuelle , doivent finir le tableau de ses vertus.

### §. P R E M I E R .

*Admirable esprit de pauvreté dans l'Instituteur des Freres.*

L'amour des pauvres ne fut pas séparé dans nôtre S. Prêtre , de l'amour de la pauvreté. Comme c'est l'ordinaire à ceux qui se livrent sans réserve à l'esprit de la grace , d'aller de vertu en vertu , la pauvreté fut le terme où la charité envers les misérables conduisit celui qui s'étoit fait leur pere. Après avoir laissé par-tout des traces de sa compassion & de ses liberalitez pour les membres souffrans de Jesus-Christ , il se rangea enfin parmi eux , & donna en spectacle à la Ville de Reims un Chanoine apauvri & dépouillé par son propre choix. Il ne fut point de ces personnes réservées & ménageres en fait d'aumones , qui comptent avec Dieu & avec les pauvres , qui ne versent que goutte à goutte leurs consolations , qui examinent

<sup>1.</sup>  
g. Preuve démonstrative de la grande charité de M. De La Salle pour Dieu. Ce qu'il a sacrifié à Dieu.

<sup>1.</sup>  
s. sacrifieg. de sa biens.

ce qu'ils doivent se réserver avant que de se résoudre à donner , qui se regardent toujours comme les premiers nécessiteux avant que d'en reconnoître d'autres , & qui ne répandent en aumônes que le superflu de leurs biens. Le Chanoine de Reims ami de la pauvreté , autant que des pauvres , pousse ses libéralitez jusqu'à en épuiser la source. Il donne de toutes mains , & ne croit avoir assez donné que quand il n'a plus rien à donner. Il pense que les pauvres ont besoin de tout , & qu'il n'aura jamais besoin de rien. Non content de leur être charitable , il leur devient saintement prodigue. Il ne voit rien dans sa maison qui ne leur soit propre , & il les substituë enfin à ses héritiers , en se dépouillant entre leurs mains de son bien de patrimoine , après avoir choisi un pauvre Prêtre par préférence aux riches , pour successeur de sa prébende.

Ces actions héroïques dans le siècle où nous vivons plus que dans tout autre , en faveur des pauvres & de la pauvreté , ont sans doute été pour le Chanoine dépouillé la source des faveurs que le Ciel lui destinoit , & de cette haute perfection où Dieu l'appelloit. Jesus-Christ l'a dit : la mesure de ses miséricordes , est la mesure des nôtres. La mesure de ses graces suit la mesure de nos aumônes. Ce qu'on donne aux pauvres , est un prêt qui porte usure , & qui rend au centuple : *Fœneratur Domino , qui tribuit pauperi*. La récompense qu'en reçut dès cette vie M. De La Salle , fut une grace élevée qui lui rendit l'état des pauvres précieux & digne de son ambition. Jaloux de leur pauvreté , il voulut devenir par choix pour ressembler à Jesus-Christ , ce qu'ils sont par l'ordre de la Providence.

11. La vertu de miséricorde qui l'avoit prévenu dès son enfance , laissa l'ouvrage de son attrait pour la pauvreté & la générosité à sembler. sa sanctification à achever à la vertu de pauvreté ; & celle-ci le mit à couvert de tous les périls de la cupidité par ce renoncement évangélique à tous les biens de la terre , qui est le premier pas que Jesus-Christ exige pour le suivre , & être parfait.

Ce sacrifice dans l'âge , dans l'état , & dans les circonstances où M. De La Salle se trouvoit , dans la Ville de sa naissance , au milieu de sa famille , sous les yeux de Messieurs du Chapitre & de tous ses concitoyens , fut héroïque de quelque côté qu'on le regarde ; car la pauvreté réelle & effective qui traîne après elle les besoins & les misères de la vie , la honte & le mépris , les inquiétudes & les sollicitudes pour l'avenir , est une vertu affreuse à la nature , & dont la grace commune ne donne point le goût.

On trouve des personnes qui aiment les pauvres , mais rarement qui aiment la pauvreté. Pour aimer les pauvres , il ne faut qu'un peu d'humanité. Ils sont nos Freres & nôtre chair , selon les termes de la sainte Ecriture. L'état où ils se trouvent mérite compassion , & excite nôtre tendresse. La voix de la nature s'élève en leur faveur : la foi parle encore plus haut pour eux. Jesus-Christ sous leur extérieur défigurë , se cache & demande en leurs personnes. Le Ciel s'oblige de rendre avec usure le peu de bien qu'on leur fait. Ces motifs rendent les pauvres aimables , & le précepte de les assister aisë. Il faudroit cesser d'être homme , & cesser d'être Chrétien , pour ne-les pas aimer ; mais il n'est pas si aisë d'aimer leur pauvreté. Combien voit-on de personnes Chrétiennes à qui la nature a donné un cœur tendre & compâtissant , à qui Dieu a donné une ame grande & généreuse , qui se font un plaisir de semer à pleines mains leurs aumônes , mais y en a-t'il d'une piété assez généreuse pour desirer la pauvreté , & qui souhaitent comme l'illustre sainte Paule , après avoir épuisé tout leur bien en faveur des pauvres , ne plus donner l'aumône , mais la demander ? Ces Mazures ruinées qui en représentant l'Etable de Bethléem , respirent l'air & portent l'apparence des Sépulcres , ne plaisent pas

pas à toutes sortes de personnes dévotes. Cette indigence universelle qui y régné, & qui souvent force nos larmes de couler, ne devient pas l'objet de nôtre envie. Ces vieux haillons qui à peine suffisent pour couvrir des corps demi morts ou de faim ou de froid, n'ont pas coutume de piquer nôtre ambition.

On ne sçauroit à la vérité assez benir les mains charitables qui ne se lassent point de servir Jesus-Christ dans ses membres, ces pieds qui vont les visiter sur le lit de leur douleur, ce cœur qui les soulage dans leur indigence, & cette prudence qui assiste avec un soin éclairé, ceux dont la misère se publie, & épargne la honte de ceux qui n'osent la manifester. On ne sçauroit trop louer ces ames saintes, qui connoissent les pauvres par nom & surnom, qui en sçavent le nombre aussi bien que le degré de leurs besoins, pour y pourvoir par une charité zélée & discrète avec moins de surprise : encore une fois il n'est pas rare de trouver dans les riches des amis des pauvres ; mais il est très-rare d'en trouver qui soient amis & avides de leur pauvreté. Pour aller à eux, il ne faut que se laisser conduire au poids de la nature ; mais pour se ranger parmi eux, il faut tout l'effort de la grace. C'est par où je prie le Lecteur d'examiner la vertu d'un Homme, qui dans un âge mûr, dans un rang honorable, dans un état aisé & abondant, épouse la pauvreté ; mais quelle pauvreté ? Une pauvreté louée, telle qu'est aujourd'hui celle qu'on professe dans les Cloîtres ? une pauvreté commode, qui met au moins à l'abri des besoins & des miseres ? une pauvreté riche qui s'allie avec des fonds & des revenus possédez en commun ? non, mais une pauvreté ignominieuse, une pauvreté incommode, une pauvreté livrée aux plus extremes nécessitez.

Voilà les caractères de la pauvreté à laquelle se résout le Chanoine de Reims. On le sçait, la honte & la confusion suivent par-tout la grande pauvreté, & font avec elle les tresors de la Croix. C'est assez d'être riche, pour cueillir des honneurs. C'est assez d'être pauvre pour être l'objet des mépris. L'orgueil & le faste presque inséparables des richesses, en font le piège le plus dangereux, & l'écueil le plus funeste au salut ; & l'humilité, vertu si rare & si nécessaire, est le fruit ordinaire de la pauvreté ignominieuse & incommode, quand elle est de choix, & que l'amour de Dieu en est le principe. Je dis ignominieuse & incommode pour la distinguer des autres moins gênantes & plus glorieuses ; car enfin, la plupart de ceux-la même qui font profession de pauvreté, n'ont voulu se faire pauvres qu'à certaines conditions & jusqu'à un certain degré ; ne posséder rien en propre, mais avoir quelque chose en commun ; se priver du superflu sans manquer du nécessaire ; ne point faire d'amas, mais aussi ne se point réduire aux dernieres extrémités. Non, que je prétende diminuer le mérite de celle-ci. Elle est, je le confesse, Evangelique, & elle a été le choix d'un grand nombre d'Elus ; mais il y en a une encore plus héroïque, & c'est celle qui se voit deshonorée & en proye aux miseres de la vie.

Telle a été celle de nôtre Chanoine de Reims. Il ne se contenta pas d'être pauvre pour en retirer tout le fruit, il voulut dévorer la honte de le paroître ; & ce qui est encore plus rebutant, s'abandonner à la miséricorde d'autrui, se nourrir d'un pain d'aumône, & même l'aller mandier. Il voulut montrer à la Ville de Reims un de ses Chanoines devenu pauvre volontaire, faire par choix ce que les pauvres font par nécessité. Il voulut se revêtir ensuite de l'habit des Freres, excepté la Soutane qu'il porta toujours aussi longue que celle des autres Ecclesiastiques ; habit, qui d'abord fut pour lui & pour eux un vrai habit d'ignominie. Quand pour la premiere fois il parut avec cet équipage honteux, parce qu'il étoit lingu-

III.  
Caractères de la pauvreté.

x. Caractère de la pauvreté de M. de La Salle. Elle est ignominieuse.

lier & nouveau, il fut reçu du monde comme il le desiroit, comme un homme à qui la dévotion faisoit tourner la tête. Sa conduite parut étrange à un monde déjà assez ennemi de la haute vertu, & certainement si le Chanoine dépouillé ne cherchoit que les mépris, il y réussit, & il eut de quoi se satisfaire. Il contre-carroit le monde dans toute sa conduite, & le monde qui ne sçait rien pardonner, le jouoit & le méprisoit. Ceux qui font avec le monde un divorce parfait, le sçavent bien. Ils trouvent en lui un ennemi qui se vange par tous les genres de persécutions que peut souffrir la vertu livrée à sa malignité. Aussi ne put-il jamais se réconcilier avec un Serviteur de Dieu qui lui faisoit dans le dernier siècle une guerre si ouverte.

En effet, on n'a guère vû dans nos jours un homme plus opposé à ses maximes, plus contraire à son esprit, plus éloigné de ses manières. M. De La Salle sembloit porter écrite sur lui-même la condamnation du monde, de son luxe dans ses habits, de ses délices dans sa pénitence, de son faste & de son orgueil dans la bassesse & la vileté de son nouvel état. Sorti du rang des Chanoines de l'illustre Métropole de Reims, pour se mettre à la tête de gens pauvres, le voilà tombé dans l'indigence, & obligé d'y rester. Le voilà selon ses vœux, devenu pauvre; mais aux yeux de la chair, d'une manière honteuse & humiliante. Le vœu qu'en font maintenant ses disciples, se fait comme celui des autres Religieux, avec aplaudissement, avec solennité. Le monde aujourd'hui accoutumé à une pareille cérémonie, n'y trouve point à redire. Cette pauvreté est d'un grand mérite. Toutefois si elle n'est point exposée à l'envie, elle le peut être à la vanité: Mais leur Instituteur s'y est obligé d'une manière qui ne lui a point fait d'honneur aux yeux des hommes, & dont Dieu seul a pû lui tenir compte; car en abdiquant son Canoniat & son Patrimoine au gré de la pure vertu, & sans égard à la voix du monde & de la nature, il se ferma toute ressource d'assistance du côté de sa Famille, de ses confreres, & de ses amis, qui ne virent qu'avec dépit & chagrin des dépouillemens que l'intérêt & la prudence humaine ne font pas d'humeur d'approuver. L'abandon à la divine Providence, fut donc dans la suite la seule ressource du pauvre Evangelique. Mais si la divine Providence prit toujours soin de l'assister, elle n'en prit pas moins de l'éprouver, & d'exercer la vertu du Pere & des enfans, par toutes les rigueurs de la pauvreté.

**3. Caractere**  
de sa pauvreté. Elle est  
incommodité  
de le mes-  
proic. u. a. mi-  
sere.

En effet, le Chanoine de Rheims à la suite de Jesus-Christ pauvre, outre la honte attachée à la pauvreté, eut tout le tems le reste de ses jours d'en boire le calice jusqu'à la lie, & d'en experimenter toutes les incommoditez & les miseres les plus sensibles. Combien de fois a-t-il vû le pain manquer dans sa maison; je ne dis pas dans les tems de calamité publique & de famine; car alors lui & les siens en proie à la misere, n'ont souvent échapé à la mort que par des espèces de miracles de Providence, ou ne se sont conservé la vie que par la science des longs & rigoureux jeûnes dans lesquels ils étoient exercez; Combien de fois, dis-je, a-t-il vû le pain manquer dans sa maison, dans le tems où il étoit commun & à bon marché? Quand je dis que le pain nécessaire à la vie manquoit souvent chez lui, je donne à entendre, qu'à plus forte raison tout le reste dont le corps humain a besoin, s'y trouvoit à paine. Jamais demeure d'homme ne fut plus pauvre que celle de Vaugirard. Linges, habits, couvertures, lits, ustensilles de cuisine, le bois, la boisson; en un mot, pretque tout ce qui sert à la vie de l'homme, ou n'y étoit pas d'usage, ou l'usage y en étoit tel qu'on le voit chez les plus miserables. La grande maison proche Paris, & celle de S. Yon, lieux les plus habitez par l'In-

*Instituteur des Freres*, n'étoient guère mieux fournis. Combien de fois cet homme de Providence a-t-il été obligé d'aller solliciter la miséricorde d'autrui dans des besoins aussi fréquens que pressans ? L'amertume de cette espèce de mendicité pouvoit néanmoins être adoucie par des réceptions gracieuses & des aumônes abondantes. Si en tendant la main, ou en ouvrant la bouche pour exposer ses besoins & ceux de sa famille, il eût vû des bourses ouvertes & des cœurs liberaux, il auroit pu se consoler & cueillir quelques fleurs au milieu des épines de la Pauvreté, mais rarement il a eû ce dédommagement ; & quand il l'a eû, il n'a pas pû ou voulu en profiter : car nous avons vu dans le recit de sa vie, l'injustice le dépouiller des legs & des donations que la divine Providence lui avoit ménagées, & lui les abandonner par un esprit de charité infiniment ennemi des procès, à ceux qui les lui contestoient, ou qui les lui enlevoient. Souvent en donnant de ses Disciples pour l'instruction des enfans, il a été obligé de laisser au Pere celeste le soin de les nourrir ; parce qu'on croyoit leur faire trop de grace à eux & à lui, de leur accorder la liberté de rendre des services charitables & gratuits aux Pauvres. Cela est arrivé à Rouën sans parler des autres lieux, comme il a été dit : & les choses n'y ont point encore changé de face à leur égard sur cet article.

En ces cas, on ne sçauroit dire combien le Pere & les Enfans livrez à leur pauvreté, avoient à souffrir. Ils travailloient beaucoup, & ils n'avoient pas de quoi vivre. Tout leur manquoit sans qu'ils manquaient à aucun de leurs devoirs charitables ; & ils croyoient recevoir une grande libéralité, quand on leur faisoit présent de quelques chemises qui étoient de vrais Cilices, & de quelques pistoles pour se défendre contre la faim & la misère. Ces besoins qui étoient fréquens obligeoient en ces cas M. De La Salle de sortir malgré lui, d'aller chercher le nécessaire à la vie dans des maisons opulentes ; mais plus d'une fois traité d'une manière indigne, il a été obligé d'en sortir avec honte & confusion, & de recourir aux pieds de Jesus-Christ pour lui demander le pain quotidien & le supplier de tenir sa parole à l'égard de ceux qui ont tout quitté pour lui. Se trouver dans des besoins pressans, être obligé de recourir à la miséricorde d'autrui, n'en recevoir que des rebuts & des mépris ; c'est ce qui lui arrivoit. Que pouvoit-il lui arriver de pire ? Il avoit dû le prévoir & se le promettre en embrassant la pauvreté : Il l'avoit en effet prévu, & il s'y étoit retolu, comme on l'a vû dans son lieu. Après tout, plus il étoit pauvre & plus il se voyoit semblable à Jesus-Christ. L'exemple du Seigneur souverain du monde qui par le droit de sa naissance avoit domaine sur tous ses biens & en étoit le maître légitime, né dans une etable, privé de tout, vivant sur la terre dans une indigence de tout, mourant sur la Croix dépouillé de tout, lui ôtoit le sentiment des rigueurs de la pauvreté. Une telle pauvreté n'avoit pour lui que des charmes & des attraits, & il croyoit lui avoir l'obligation du mépris qu'il sentoit pour toutes les choses de la terre, du dégagement dans lequel il se voyoit des embarras du siècle, & de l'heureuse liberté qu'il avoit de fixer toutes ses pensées sur le Ciel & de ne tenir qu'à Dieu. Il éprouvoit par son expérience, quelle est le fondement de la perfection, le trésor caché de l'Evangile ; & qu'il l'avoit eû à grand marché, en l'achetant au prix de tout son bien ; que les pauvres d'esprit & d'affection sont heureux, & que le Royaume des Cieux leur appartient dès à présent. Enfin il y trouvoit le centuple promis dès cette vie à ceux qui quittent tout pour Dieu.

Ce vrai pauvre d'esprit & de cœur ne se contentoit pas d'avoir de la pauvreté de grands sentimens & d'en conserver l'amour dans le cœur. Il en donnoit tou-

f v.  
ses pratiques  
de pauvreté

tes les marques possibles & se rendoit fidèle à toutes les pratiques de cette vertu. Si l'exemple qu'il en avoit donné en se réduisant à l'indigence fut le premier , il ne fut pas le dernier.

Il ne rougissoit jamais de son état. Ravi de paroître & de passer pour pauvre , il avoit soin de porter toutes les livrées de la pauvreté. Tout ce qui étoit à son usage , étoit pauvre & sentoit le pauvre , habits , meubles & chambres. Les étoffes communes & simples , les alimens grossiers , les lits vils & abjets , étoient seuls de son goût , il n'en vouloit point d'autres. Il se faisoit un devoir de racommoder ses vêtemens , de balayer sa chambre , de faire son lit quand il s'en servoit , & de toutes les autres actions qui suivent naturellement l'état des pauvres. La faim , la soif , le froid , le chaud , la fatigue , le travail , le manque des choses nécessaires , & tout ce qu'il y a dans la pauvreté de plus fâcheux , étoit ce qu'il en aimoit , & ce qui le rendoit content & plein de joie. Accoutumé à être mal vêtu , mal nourri , mal logé , il ne s'apercevoit du plus ou du moins , que pour en rendre grâces à Dieu.

Lorsque ses habits ne valaient plus rien il aimoit à les porter devant les plus grands Seigneurs. La chambre la plus incommode étoit de son choix , & la seule qui lui plaisoit. Le plus vil , le pire , & le plus convenable à un pauvre étoit toujours pour lui. En un mot , il embrassoit avec joie toutes les occasions de souffrir ce que la pauvreté traîne après elle : Comme ce n'étoit point une pauvreté sans besoins , sans mépris , sans peines qu'il avoit cherchée , ce ne fut point non plus celle qu'il trouva & qu'il aima ; mais une pauvreté honteuse , incommode & fâcheuse.

*Que la pauvreté est une grande richesse !* s'écrioit-il souvent dans un transport de joie , *que ses murailles sont fortes & inaccessibles aux voleurs !* Il recevoit tout ce qui lui étoit nécessaire , comme un pauvre reçoit l'aumône. En cet esprit il alloit à table , & il s'y comportoit comme un mandiant qu'on y a appelé & qu'on nourrit par charité , qui trouve bon tout ce qu'on lui donne , qui le mange sans l'examiner , qui ne se plaint jamais , & qui n'ose pas même demander ce qui lui manque. Car il étoit dans cette pratique de manger ce qu'on lui servoit , sans avertir de ce qui lui manquoit. Ainsi il arrivoit quelquefois qu'il ne mangeoit que de la soupe , parce qu'on ne lui servoit point de portion ; qu'il mangeoit son pain sans viande ou sa viande sans pain , parce qu'on avoit oublié de mettre l'un ou l'autre en sa place. Pour faire profession qu'il n'avoit rien en propre , il n'employoit point d'autres termes que ceux qui marquent la désappropriation & dont on se sert dans les Communautés Religieuses , & qui sont aussi en usage chez les Freres. Il s'offensoit même si quelqu'un d'eux parloit autrement de ce qui le regardoit. Ce qui parut une fois lorsqu'un Frere à qui il avoit porté avec simplicité ses bas à faire racommoder , vint lui dire : Monsieur , vos bas sont racommodés. *Mes bas* , repliqua le pauvre Evangelique avec une sainte émotion : *Mon Frere , je n'ai point de bas à moi.* Il n'avoit jamais rien de superflu. Il gardoit une si grande pauvreté , & sa maison étoit si pauvre , que quand il falloit racommoder ses bas , il falloit quelquefois qu'il gardât la chambre en attendant qu'on les lui rapportât , faute d'autres.

Il portoit ses habits tant qu'ils se pouvoient porter , jusqu'à ce qu'ils tombassent par lambeaux. Tout ce qui étoit à son usage , n'étoit plus bon qu'à jeter quand il le quittoit. Un jour allant à Reims dans son équipage ordinaire d'un pauvre Prêtre , il y entra avec un grand Chapeau usé , qui tomboit de tous côtés , tel

qu'il avoit coutume de le porter, semblable à celui des Freres & aussi propre à faire honte à sa famille, qu'à lui attirer des railleries. Ainsi sur l'avis du Frere qui l'accompagnoit, il en acheta un autre dans la boutique d'un Chapelier qui se trouva sur son chemin, & y laissa le sien qui n'étoit bon qu'à jeter. C'est ce qu'en jugea lui-même un des Freres de Reims, qui regrettant la perte du Chapeau qu'avoit laissé M. De La Salle chez le Chapelier, alla le lui redemander. *Le voilà*, lui répondit cet homme en le lui montrant derrière la porte, *faites-en votre profit*. Le Frere l'ayant vu en perdit l'envie, & s'en retourna honteux; ce qui donna occasion au Chapelier de rire & de faire rire du fait. Le bruit s'en étant répandu dans la Ville, un des Parens de M. De La Salle choqué vint à la Maison des Freres se plaindre de la honte qu'ils recevoient de ces sortes d'avantures.

Les habits de dessous que quitta le Serviteur de Dieu dans le Seminaire de S. Nicolas du Chardonnet à Paris, où il étoit alors, deux ans avant sa mort, étoient de même valeur; il fallut les jeter. Sans jamais en demander, il les attendoit de la main de la divine Providence, qui les lui presentoit par celle des Freres; & alors il les recevoit comme pauvre, par aumône, & comme inférieur par obéissance. On avoit pourtant de la peine à lui en faire prendre de neufs, & il falloit user d'industrie ou d'une espece de violence pour lui enlever les siens, *qui étoient*, disoit-il, *assez bons pour un pauvre Prêtre*. *En raccommodant les autres*, ajoutoit-il d'autres fois, *ils pourront encore nous servir*. *Nous ne cherchons pas à plaire au monde*. Ainsi à force d'être rapetassés, ou ils n'avoient plus presque aucune forme, ou ils servoient à l'incommoder; sur-tout les bas qui étoient d'étoffe vile comme ceux des Freres, étoient si pleins de pièces & de coutures, qu'ils étoient plus propres à le mortifier qu'à lui échauffer les pieds. Ses habits de dessus, c'est-à-dire, sa soutane & son manteau long, souvent raccommodés avec de grandes pièces, quoique dans la décence, valoient si peu qu'ils ceissoient d'être à l'usage de personne, quand ils ne l'étoient plus au sien. Les deux soldats voleurs, qui l'attendirent un jour pour avoir sa dépouille, y furent attrapés eux-mêmes, & furent obligés de lui rendre sa soutane & son manteau après les avoir enlevés, honteux d'un larcin que des gueux auroient abandonné. Le bon Pere se trouvant à Calais dans le voyage dont il a été parlé dans sa vie, le jour de l'Assomption, il fut invité d'officier avec tant d'instance par le Doyen de la Paroisse, qu'il ne put honnêtement le refuser. Il avoit alors une si mauvaise soutane, qu'elle laissoit voir les habits de dessous, qui ne valoient pas mieux. Les Ecclesiastiques surpris de voir un ancien Chanoine de Reims dans l'équipage du plus pauvre Prêtre du Diocèse, lui en ayant fourni une pour célébrer avec décence, l'Homme de Dieu se retira dans un coin de la Sacrificie pour s'en revêtir. Le Frere qui l'accompagnoit s'étant mis en devoir de ramasser la fiente qui traînoit à terre pour la mettre au porte-manteau, il l'en empêcha sans lui en dire la raison; mais il lui fut facile de la découvrir, quand il la regarda de près: ainsi il se contenta de la dérober aux yeux, en la cachant dans un endroit écarté. Une autre fois par une aventure plus heureuse, le saint Prêtre fut obligé de se dépouiller de son manteau trop vieux & trop usé, & d'en recevoir un meilleur des mains d'un Prelat charitable, touché de voir l'ancien Chanoine de Reims & son ancien Confrere dans le Séminaire de S. Sulpice dans un équipage à faire pitié.

Quand l'ancienneté de ses habits l'obligeoit d'en agréer de neufs, il ne les acceptoit que lorsqu'ils étoient au goût de la pauvreté, c'est-à-dire, d'une étoffe vile & grossiere, & cousus sans soie, avec du fil ou de la laine. Par rapport aux ceintures

il falloit courir une partie des Boutiques de Paris, pour en trouver une à sa mode, aussi pauvre qu'il la desiroit; car toutes celles, je ne dis pas de soye, il y avoit renoncé; mais de laines les plus communes étoient pour lui trop belles & trop riches. Elles étoient toujours fort courtes & étroites, & quand elles étoient rompues, il les renouoit. Un jour que le bon Pere avoit besoin d'une ceinture, un des Freres qui en avoit fait usage en l'état de Clericature, & qui s'y connoissoit bien, s'offrit à l'acheter, en assurant qu'il en sçavoit le prix & la qualite. Mais le vrai pauvre d'esprit qui aimoit en toutes choses la simplicité & la petitesse, craignant que ce Frere ne lui en achetât une trop belle, le remercia de sa bonne volonté, en ripiquant qu'il chargerait de cette commission un autre qui s'y entendoit mieux que lui. En même-tems, tirant à l'écart celui qu'il en jugeoit capable, il lui mit quinze sols en main pour lui en acheter une de laine telle qu'il la vouloit, en lui enseignant où il la trouveroit, & en lui imposant silence là-dessus. Après bien des recherches, il en trouva une de son goût, dont il fut fort content; mais elle ne fut pas du goût de l'autre Frere. Elle blessa ses yeux aussi tôt qu'il la vit, & sa langue s'emancipa à dire à M. De La Salle: *Quel est donc l'imbecile qui vous a acheté ce cordon? C'est un homme qui s'y entend mieux que vous*, repliqua le saint Pretre, en lui fermant la bouche. Les fouliers convenoient au reste de son équipage. Leur grossiereté & leur pesanteur, aussi-bien que les cordons de cuir avec lesquels on les attachoit, faisoient honneur à la pauvreté. Revenant de Reims à Paris par un tems de d'gel, & un chemin presque impraticable, il y laissa ses outils qu'il n'a voit point à regretter, puisqu'ils étoient ruinez & usés avant que d'entrer en route. De sorte qu'il fut obligé de marcher les pieds neés jusqu'au premier Village. Ce qui le consolait fut la rencontre de fouliers les plus propres du monde à mortifier l'amour propre. L'empaigne en étoit dure & épaisse comme une planche, les talons comme ceux d'une boîte, trois grosses semelles cousues l'une sur l'autre, étoient armées de plus de cent clous: en un mot, ils étoient tels qu'il les falloit à un homme comme M. De La Salle. Il sembloit qu'il les eût ordonnez: ainsi ne manqua-t-il pas de les acheter pour achever son voyage. Les Freres de Paris voyant leur Supérieur si bien chaussé, se hâterent de lui présenter d'autres fouliers pour le soulager; & ayant été curieux de les peser, ils trouvèrent que le poids en étoit de pres de cinq livres.

Par ce même esprit de pauvreté, il garda pendant quinze ans une vieille culotte remplie de tant de pièces, qu'elle avoit perdu sa premiere substance. Mais comme nous l'avons déjà remarqué, il sçavoit unir ensemble la propreté à la pauvreté. Tout étoit vil, abjet, grossier dans ses vêtements, mais rien n'y étoit degoutant, ni mal-propre; tout y étoit net & honnête. Ce n'étoit par conséquent pas pour lui une petite mortification de voir de ses disciples avec un extérieur trop negligé, qui à la verité, peut être quelquefois le fruit de la vertu; mais qui souvent aussi est celui de la paresse, & choque la modestie & la décence convenable. Le saint Homme ennemi de toute affectation, blâmoit également l'excès dans la propreté. Il ne pouvoit souffrir que sous un dehors pauvre & humilié, on cachât un penchant secret de plaire. *Est-ce donc*, disoit-il à celui qui paroissoit curieux de se montrer propre, *que vous desirez de plaire aux hommes: si cela est, vous n'êtes pas Serviteur de Jesus-Christ. Nous n'avons pas quitté le monde pour nous y conformer, mais pour le mépriser avec ses maximes.* D'un autre côté, il ne vouloit pas qu'on donnât l'esprit de pauvreté pour principe d'une négligence trop remarquée dans son extérieur; prétendant que sa vraie source est la singularité, la vanité &

Une hypocrisie deliée qui se masque des aparences de la vertu , quand la paresse n'en est pas l'origine.

Tous les meubles du Serviteur de Dieu étoient un nouveau Testament , une Imitation de Jesus-Christ , un Crucifix & un Chapelet. Ne permettant rien de plus à ses Disciples , il ne vouloit pas avoir rien davantage. Lorsque quelques fois on lui representoit que sa chambre ( si toutes fois les trous où il avoit coutume de se loger , méritoient ce nom ) étoit trop dépouillée , il répondoit : *Hé ! que dites-vous ? N'est-ce pas être bien riche , que de posséder le Saint Evangile & d'y puiser , quand on veut , les tresors de la Vie Eternelle ? N'étoit ce pas-là toute la richesse des anciens Solitaires , & la mine dont ils ont tiré les tresors des vertus qui les ont tant enrichis ?*

Je viens de dire que les lieux qu'il avoit coutume d'habiter , ne méritoient pas le nom de chambres : souvent même il n'en avoit pas de particuliere ; car dans les Maisons où les Freres étoient trop à l'étroit , il n'en vouloit point , & il se contentoit de la chambre commune. Dans les autres , il habitoit des trous qu'il remplissoit de sa presence quand il y étoit , ou des réduits incommodés & désagréables. Celui qu'il occupoit à S. Yon & dans lequel il mourut , étoit assez semblable à une petite étable. Enfoncé en terre d'un pied , il en avoit si bien l'air, la forme & l'odeur , qu'en y entrant on s'en formoit l'idée , & que l'on se figurait , qu'il avoit servi à l'usage de quelque bête , avant que de prêter couvert au Supérieur des Freres. Véritablement il étoit attaché à l'écurie de la Maison où étoient les bestiaux , & il en tiroit le goût. Le puissant attrait que M. De La Salle avoit pour la sainte vertu de pauvreté , lui inspiroit celui de mourir dans un Hôpital parmi les pauvres. Il eût été au comble de ses vœux , si on lui eût accordé cette grace , qu'il sollicita en 1690. avec grande instance plusieurs jours de suite , dans une grande maladie qui fit desespérer de sa vie. Il ne manqua ni de bonnes raisons pour se faire écouter , ni de force pour les faire valoir ; & s'il garda enfin le silence sur cet article , ce ne fut que parce qu'il sentit que sa priere faisoit beaucoup de peine à ses Disciples.

Il faut en remarquer à la louange de la pauvreté Evangelique , que M. De La Salle y trouva dès cette vie , le tresor quelle cache , & le centuple que Jesus-Christ a promis à ceux qui quittent tout pour lui. Je fais consister ce centuple dans l'abondance des graces qui lui rendit le chemin de la perfection aisé , dans une force surnaturelle qui le rendit supérieur à tous les événemens de la vie les plus facheux , & dans cette grandeur & cette élévation d'ame qui le montra toujours insensible à toutes les choses de la terre. Déchargé du poids des richesses , il a couru , il a volé dans la carriere la plus épineuse de la perfection , avec une agilité qu'on ne peut s'empêcher d'admirer dans sa vie. De sorte qu'on peut lui appliquer ces paroles de l'imitation. *Suaviter equitat , quem gratia Dei portat.* Dépouillé de tout , il s'est vu rempli des dons de Dieu , & d'un goût pour la retraite & pour l'oraison , si grand & si doux qu'il y passoit les jours & les nuits , & qu'il trouvoit au milieu même des plus affreuses pénitences , une espece de Paradis. Une force surnaturelle & dominante sur toutes les foiblesses de la nature , en lui faisant sentir dans les disgraces les plus sensibles & les peines les plus douloureuses & les plus humiliantes , la presence & le secours du Tout-puissant , le mettoit en droit de dire avec le grand Apôtre : *Je puis tout en celui qui me fortifie.*

▼.  
Récompense  
de la pauvreté,  
le centuple  
des autres  
vies.

Après avoir fait la démarche des Apôtres , je puis dire que le cœur Apostolique lui fut donné ; un cœur qui ne sçavoit estimer , desirer & goûter que Dieu ;

qui regardoit comme du fumier toutes les choses de la terre , *ut stercora* , qui ne s'intéressoit qu'à la gloire de Dieu , au salut des ames , & au bien de la Religion ; qui n'avoit d'ambition que pour la ressemblance avec Jesus-Christ , enfin qui ne connoissoit point d'autre fortune que celle du Calvaire & de la Croix. Un homme de ce genre si semblable à ceux qui ont prêché la Foi , & qui l'ont encore plus persuadée par l'exemple de leur vertu , que par leurs discours & leurs miracles même , n'avoit pas plus de sollicitude pour son Institut que pour sa vie. Il ne pensoit ni à l'assurer , ni à le bien fonder , ni à lui acquérir des biens. Uniquement attentif à l'enrichir des vertus , il oublioit tous les intérêts temporels , & ne paroïssoit pas en faire plus de cas que de la boue. Content pour eux & pour lui d'avoir de quoi se vêtir & se nourrir , il les vouloit aussi détachés de ce monde , qu'ils en étoient dépouillés , persuadé qu'on est riche , quand on desire les richesses , & que ceux qui veulent le devenir , tombent dans la tentation , dans les pièges de Satan , & en beaucoup de desirs vains & inutiles qui entraînent l'homme à sa perte. De-là cette insensibilité en lui sur tous les torts , les préjudices & les injustices qu'on lui faisoit. Il abandonnoit sa Tunique à celui qui prenoit son manteau ; & content de sa pauvreté , il ne permettoit pas de courir après les larrons qui avoient volé sa maison , ni de contester avec ceux qui pilloient ses meubles , ni d'entrer en Procez avec ceux qui enlevoient ses biens. Lorsque quelques Freres lui exposoient leur grande pauvreté , & la peine qu'ils en ressentoient , il leur répondoit avec le S. Homme Tobie : *Que craignez-vous ? Pourquoi vous abatez-vous ? Il est vrai que nous sommes pauvres , mais ne sçavez-vous pas que nous aurons beaucoup de bien si nous craignons Dieu , si nous nous éloignons du péché , si nous faisons de bonnes actions ; Et tout ce que Dieu demande de nous : C'est ainsi qu'il animoit ses Freres & qu'il s'encourageoit lui-même à aimer la sainte pauvreté. Un Frere qu'il avoit envoyé faire un nouvel établissement , lui écrivant un jour pour lui faire sçavoir l'extrême pauvreté où il étoit réduit , il l'encourage à la supporter par ces paroles :*

Il faut aimer la pauvreté , mon très-cher Frere , Nôtre Seigneur a été fort pauvre , quoi qu'il eût pû être riche ; vous devez donc imiter ce Divin modele. Il me paroît cependant que vous voudriez que rien ne vous manquât afin d'être content. Hé ! qui ne désireroit d'être pauvre à cette condition ? Les grands & les puissans du monde , n'abandonneront-ils pas toutes leurs richesses , pour jouir d'un avantage qui les rendroit plus heureux que les Princes & les Rois de la terre. Souvenez-vous , je vous prie , que vous n'êtes pas venu en Communauté pour avoir toutes vos commoditez & contentemens , mais bien pour embrasser la pauvreté & ses suites. Je dis ses suites , parce qu'il ne vous serviroit de rien d'aimer la vertu , si vous n'aimez point tout ce qui en dépend , & qui vous peut donner matiere de la pratiquer.

- Vous êtes pauvre , dites-vous : que cette parole me plaît ! car dire que vous
- êtes pauvre , c'est dire que vous êtes heureux. *Vous êtes bien-heureux , vous qui*
- *êtes pauvres* , disoit Jesus-Christ à ses Apôtres. Je vous dis la même chose. O !
- que vous êtes heureux ! vous n'avez , dites-vous , jamais été si pauvre : tant mieux ,
- vous n'aviez jamais tant eu de moyens de pratiquer la vertu que vous en avez
- maintenant. Je vous pourrais dire à ce sujet , ce qu'un grand Pape répondit une
- fois à un Jesuite qui lui exposoit la grande pauvreté de sa maison , laquelle
- disoit il , n'avoit jamais été si pauvre. *Tant mieux pour vous* , lui repliqua-t'il ,
- *plus vous serez pauvres , & meilleurs en serez-vous ; les richesses corrompent or-*

dinairement les cœurs des bons Religieux, & l'étrainte observance du Vœu de pauvreté est un des plus grands biens qu'on puisse procurer aux maisons Religieuses. Chérifions la pauvreté, dit-il à ses enfans dans les écrits qu'il leur a laissés, comme Jesus-Christ l'a aimée, & comme le moyen le plus propre que nous puissions prendre pour avancer dans la perfection; tenons nous toujours dans la disposition de mendier, si la Providence le veut, & de mourir dans la dernière misère. N'ayons & ne disposons de rien, non-plus que de nous-mêmes; & enfin tenons toujours au dénuement & au dépouillement de toutes choses, afin de nous rendre semblables à Jesus-Christ, qui a manqué de tout pendant sa vie pour l'amour de nous. C'a été aussi la pratique de tous les grands Saints, qui se sont retirés du monde & qui ont travaillé au salut des ames, comme les Apôtres & grand nombre d'autres. Imitons-les, en méprisant les choses temporelles, puisque nous sommes dans un état & dans un emploi qui a rapport au leur. N'ayons rien en propre & regardons tout ce que nous avons comme étant commun à nos Freres, le donnant, le cédant, & le quittant sans peine. Privons-nous le plus que nous pourons, non-seulement du superflu, mais des choses mêmes qui sont utiles & nécessaires, & soyons ravis de joie quand quelque chose nous manque.

Saint Chrisostôme admiroit autrefois le Prophète Elie, la force de ses paroles, l'efficace de ses menaces. Rien n'est plus pauvre: *Quid Elia pauperius*, & il fait trembler les Rois impies, il fait la loi à tout Israël: Il ferme, & il ouvre le Ciel, en suspend ou en fait tomber les pluyes, comme s'il en avoit les clefs. Chassé dans le desert, enfoncé dans sa grotte, tout lui manque: cependant qu'il est puissant! tout tremble devant lui. Le feu sort de sa bouche pour consumer ses ennemis, il tire sa force de sa misère. *Omnia vincebat, quia pauper erat.* M. De La Salle montrait quelque chose de semblable d'une autre maniere. Sa pauvreté le rendoit victorieux de la faim, de la soif, de la nudité, des injustices, des disgrâces de la fortune & des misères de la vie: Comment? En le rendant content, tranquille, & élevé au-dessus de toutes les sollicitudes. L'abondance des faveurs célestes le dédommageoit des épines de l'indigence: le cœur est riche, quand il est content; & il est toujours content, quand il peut fixer ses desirs en Dieu. Ainsi si on ne pouvoit voir un Prêtre plus pauvre, que M. De La Salle, on ne pouvoit en trouver un plus content. N'ayant rien, il avoit tout, *Nil habentes & omnia possidentes*, parce qu'il avoit son Dieu; car le cœur est bien avare, qui ne veut pas se contenter du bien souverain.

Après tout, le monde a ses pauvres & l'Evangile fait les siens. Les premiers mécontents de leur sort & jaloux de celui du prochain, n'attendent rien en cette vie, & s'otent le droit d'espérer pour l'autre. Martyrs volontaires d'une cupidité qui les domine, ils ne sont ni contents en eux-mêmes, ni innocens devant Dieu. Les seconds dépouillez de leur propre main, débarassez du poids des richesses, courent avec rapidité les chercher où ils les ont envoyées. Contens de Dieu seul, pour le chercher plus librement, pour le posséder plus sûrement, pour l'aimer plus purement, ils abandonnent tout le reste, & mettent leur tresor dans leur pauvreté: héritage d'autant plus précieux qu'il met les pauvres en assurance; car il est difficile d'être riche & de ne pas tomber par l'attachement aux biens dans ces trois sortes d'injustices. La première, est de se réserver tout entier l'usage de ses biens sans en faire part aux pauvres. La seconde, de s'enrichir à leurs dépens. La troisième, de les rejeter avec dureté, & de s'en pouvoir supporter la presence. C'est ain-

si que se consume l'iniquité du riche : Il ferme sa bourse aux besoins des pauvres , il détourne les yeux de dessus leurs personnes , il succe & se nourrit de leur subsistance. Dureté , injustice , cruauté , trois précipices où conduisent les riches & qui en font le danger ; c'est ce qui a fait que tant de Saints les ont appréhendés. Ils commencent pour les sanctifier , à faire entrer les pauvres avec eux en partage de leurs biens. Ensuite par une charité ingénieuse , ils se retranchent pour les soulager , & enfin ils se dépouillent eux-mêmes en leur faveur , & jaloux de leur état , ils épousent leur pauvreté.

Voilà les trois degrez de la parfaite pauvreté , que nous avons vûe pratiquée par l'Instituteur des Ecoles Chrétiennes.

## §. D E U X I E' M E.

### *Profonde humilité de M. De La Salle.*

1.  
2. Sacrifice  
de son hon-  
neur.

Comment se fait-il que les hommes les plus favorisez de Dieu , & les plus élevez dans l'ordre de la grace , soient les plus petits à leurs yeux , & que la place que leur cœur aime , est toujours la dernière ? Leurs vertus inconnues à eux seuls , leur sont incommodes , si elles brillent à d'autres yeux que ceux de Dieu. Si on les regarde comme des Saints , ils se regardent comme des hypocrites.

Il est vrai que ces bas sentimens d'eux-mêmes sont les fideles gardiens de leurs vertus mêmes. Jamais ces chef-d'œuvres de la grace ne sont plus honorables devant Dieu , que quand ils sont les plus deshonorés à leurs propres yeux ; & Dieu changeroit de sentiment à leur égard , s'ils en changeoient eux-mêmes. Plus il les élève , plus il veut qu'ils s'abaissent. Plus il les caresse , plus il faut qu'ils se méprisent. Toutes les faveurs du Ciel s'arrêtent au moment que ce contrepoids d'humilité manque. Cependant quand on se voit dans l'estime de tout le monde , qu'il est difficile de n'être pas de l'avis du public ! Quand Dieu lui-même autorise l'opinion commune par des faveurs de distinction & des graces du premier ordre , comment la contredire & la condamner par ses propres sentimens ?

Après tout cette humilité des Saints qui paroît à quelques-uns une Enigme , est-elle donc si difficile à développer ? Plus ils sont pleins de vérité , plus ils sont vuides de vanité. La grandeur de Dieu sur laquelle ils se mesurent , les fait décroître dans leur esprit & devenir si petits , qu'à la fin ils ne se voyent plus. Si le Ciel & la terre fuyent en presence de l'Être infini , ce n'est pas merveille : si des hommes bornés & defectueux , quelques Saints qu'ils soient , ne se trouvent plus rien , quand ils sont devant lui , la sainteté de Dieu qui leur découvre ce qu'ils sont , est le miroir clair qui leur manifeste leur néant , leurs péchez & leurs miseres. Plus par conséquent ils sont proches d'elle , plus ils se voyent coupables , ils se sentent misérables , ils se croient indignes. Ce mystere de l'humilité des Saints expliqué , il ne faut plus s'étonner de voir en M. De La Salle un homme de distinction & de mérite , un homme de graces & de vertu , toujours anéanti en lui-même , ne respirant que le mépris de sa personne , avide de la dernière place , ami de la dépendance , né se plaisant que dans la vie cachée , ou dans les humiliations.

11.  
Ancientissement  
du saint  
Homme ,  
comment il  
y parvint.  
Cinq choses  
y contribuèrent.

Cinq choses contribuèrent à former l'humble parfait en M. De la Salle , & à le faire entrer dans cet heureux état d'ancientissement intérieur , qui vuide , ou qui suppose l'homme vuide de toute estime de soi-même ; l'état vil & abject qu'il embrassa , les mépris qu'il y cueillit , l'étude de la connoissance de lui-même , la pratique assidue des humiliations , la lumiere divine , L'humilité est une vertu si rare &

si difficile, qu'elle ne nais pour l'ordinaire dans l'ame, que par le concours de ces cinq choses, quand elle n'est point donnée par infusion.

Si l'état vil & abject n'est pas à l'abri de l'orgueil, au moins faut-il convenir qu'il a l'avantage de ne le pas nourrir & de ne lui point fournir de matiere, & qu'il a le privilège de favoriser l'humilité & ceux qui veulent l'acquérir. Si les honneurs changent les mœurs, si l'élevation des emplois eleve le cœur, si une fortune brillante produit l'enflure de l'ame, rien n'est plus propre à rabaisser ces hauteurs, que la chute, l'abaissement, l'abjection. On apprend à penser de soi ce qu'on en doit penser, quand on n'est plus en lieu d'écouter des louanges, d'accorder des graces, de faire sentir de l'autorité ou de la distinction. Les plus attentifs à fermer toutes les avenues de l'ame à la vanité, la sentent s'y couler dans un état honoré ou honorable. Le vil & l'abject presente au contraire à l'homme de bonne volonté l'avantage de l'aider à s'abaisser & à perdre toute estime de lui-même.

Ainsi M. De La Salle dépoüillé, dégradé, pour ainsi dire, & descendu au plus bas étage des conditions de l'Eglise, y trouva cet accez facile vers l'humilité du cœur, que la grace fait trouver avec peine à ceux qui sont bien avec la fortune. En se voyant du rang de Chanoine de la Métropole de Reims, passer à celui de Maître d'Ecole; de l'abondance entrer dans l'indigence; & d'un état heureux selon le siècle, tomber dans un état réputé misérable, il lui fut aisé d'entrer dans les sentimens qu'inspire l'humilité Chrétienne; & à l'esprit de Dieu d'operer en son interieur l'espece de Métamorphose qui se faisoit à l'exterieur.

En effet, comme il est assez ordinaire de souscrire à l'avis du public, & de conclure à la pluralité des voix, il fut aisé à M. De La Salle de joindre son suffrage à celui du monde, & de penser de lui-même comme le monde en pensoit. Or le monde n'en pensoit & n'en parloit qu'avec mépris: il étoit l'objet de ses railleries & de ses médisances, de ses fureurs & de ses persecutions. Tout en lui étoit blâmé, contredit, condamné. On étudioit toutes ses démarches pour leur donner un air ridicule; & ceux qui étoient le moins prévenus contre lui, croyoient lui faire grace de se contenter de rire à ses dépens. Le profit que le saint Prêtre fit de ce décri général, fut d'entrer dans les vûes de Dieu, qui vouloit cacher ses héroïques exemples de vertu sous le nuage de l'humilité, & de se rabaisser intérieurement encore plus que le public ne le rabaissoit à l'extérieur. Il profita des jugemens des hommes en les faisant servir à son anéantissement volontaire & à la haine de lui-même.

Il cueillit tous les mépris comme des fleurs propres à composer la couronne de la vraie humilité, plus précieuse que tous les diadèmes d'honneur, dont le monde de couronne les Princes. De cette sorte le saint Prêtre étudia la parfaite connoissance de lui-même dans ce que le monde en disoit. N'y lisant rien que de desavantageux à son honneur, il aprit à se deshonorer lui-même, à se vider de cette bonne opinion, de cette estime secrette & demesurée, & de ce desir funeste de nôtre propre excellence, que nous avons hérité de nôtre premier Pere, & que le Baptême n'a pas effacé. Plus il aprofondissoit devant Dieu ce que le monde disoit sur son compte, plus il trouvoit sujet de s'humilier; & jusques dans les calomnies les plus noires & les impostures les plus criantes, il découvroit un fond de vérité qui l'obligeoit d'avouer que les hommes en parlant mal de lui, n'en disoient pas assez, & que s'ils voyoient dans son fond tout ce qu'il y voyoit lui-même, ils redoubleroient leurs mépris.

Dans cette intime persuasion que les hommes ne le traitoient pas aussi mal qu'il

1. L'état vil & abject qu'il embrassa.

2. Les mépris qu'il y cueillit.

3. L'étude de la connoissance de lui-même.

4. L'application à s'humilier.

le méritoit , il ajoutoit à leurs mépris les humiliations volontaires , dont il se faisoit une étude & un art. Il étoit devenu si parfait en cette science qu'il sçavoit tout tourner à son désavantage , trouver des mépris par-tout où il alloit , & ménager avec toutes sortes de personnes des occasions de s'abaïffer. L'attrait de la grace le portoit là ; & pour lui être fidèle , il épouoit & il faisoit tous les momens de s'humilier. Sa passion pour la dernière place étoit dominante , & il avoit peine à la céder. De quoi ne s'avisoit-il pas pour se détruire dans l'esprit des hommes & se perdre dans leur estime ? Ce desir ne le leur monroit que pour mandier leurs insultes : il n'étoit content que quand il se voyoit ou couvert de bouë , ou suivi avec des huës , ou poursuivi à coups de pierres dans la compagnie de ses Freres. Ainsi déshonoré , ce qui arrivoit souvent , il croyoit qu'on lui rendoit justice , & il triomphoit de ce que le monde vangeoit Dieu des péchez qu'il avoit commis. Son plaisir étoit de publier ce qui pouvoit lui ôter toute estime. Il étoit plus hardi à réveler ses défauts & plus éloquent à les exagérer , que nous ne sommes adroits à les cacher & à les diminuer. Il ne manquoit jamais de dire du mal de lui-même , quand on vouloit ou le louer , ou lui témoigner de l'honneur. En le disant , il vouloit être cru , & n'oublioit rien pour le persuader , fort différent de ceux qui ne parlent mal d'eux , que pour en entendre dire du bien. Car il y a une humilité artificieuse & hypocrite , qui ne se deshonne , que pour être estimée , qui fait quelquefois qu'on vend , pour ainsi dire , ses fautes pour en acheter des louanges. On dit du mal de soi ; mais on seroit bien fâché qu'on le crût. *Je suis un pécheur* ; ce n'est pas à le dire , mais à le croire & à aimer qu'on le pense & qu'on le dise , que consiste l'humilité. Ce langage ne sortoit de la bouche de M. De La Salle , que de l'abondance de son cœur , & dans les occasions qui le demandoient ; car au reste , sa pratique étoit de s'oublier & de se faire oublier , de ne parler jamais de soi ni en bien ni en mal ; & il ne se dispensoit de cette règle , que quand on sortoit à son égard des bornes du silence que son humilité vouloit qu'on gardât sur ce qui pouvoit tendre à sa louange.

Il reçoit en  
paix les hu-  
miliations qui  
lui arrivent.

L'état d'abjection dans lequel M. De La Salle s'étoit réduit , paroïssoit autoriser tout le monde à l'humilier : les plus gens de bien comme les autres , s'oublioient souvent eux-mêmes & se donnoient la liberté de traiter avec le plus grand mépris , un homme aussi digne de leur respect , que de leur imitation. Un de ceux-là fut le Curé de S. Nicolas de Rouën : mécontent de ce que les Freres logés sur sa Paroïsse , n'assistoient point à son Eglise les jours de Fêtes & de Dimanches , il écrivit à M. De La Salle une lettre pleine d'injures contre lui & sa Communauté. Ce M. n'ignoroit cependant pas les excuses légitimes qui justifioient l'absence des Freres de sa Paroïsse : il sçavoit qu'occupés ces jours-là , selon leurs Régles à mener à l'Office divin , les enfans dans les Eglises Paroissiales des lieux où sont les Ecoles , il ne leur étoit pas possible d'être-présens à la sienne. Sa Lettre étoit si outrageante , que le Serviteur de Dieu après l'avoir luë , en parut étrangement étonné & dit , qu'il n'auroit jamais crû que ce Curé se fût laissé aller à des passions si violentes. Cependant comme le saint Instituteur étoit parfaitement Hierarchy & n'avoit point d'autre volonté que celle des Supérieurs , il alla à l'Archevêché non pour se plaindre , mais pour recevoir les ordres du Grand-Vicaire en expliquant le sujet qui aigrissoit si fort un Curé des plus réguliers & des plus zélés du Diocèse. Le fait éclairci , la question fut décidée en faveur des Freres , & il fut jugé qu'ils devoient s'en tenir à une règle si avantageuse à leurs écoliers. Vers l'an 1708. M. l'Intendant de Rouën ayant reçu plusieurs Requêtes con-

tre les Freres au sujet de leurs Ecoliers & des Pensionnaires de S. Yon , il y vint accompagné de M. le Premier Président pour en faire ses plaintes au saint Instituteur & pour faire une exacte information de la verité des accusations. Le saint Homme étant alors incommodé & arêté dans sa pauvre petite chambre , ces Messieurs y entrerent & prirent place auprès de lui. M. le Premier Président prenant la parole , dit : M. l'Intendant vient-ici pour s'informer à fond , de vôtre Maison , de ce qui s'y fait , & pour vérifier si tout ce que l'on en dit est vrai. Il a reçu plusieurs Requêtees contre vos Freres d'Ecoles , & aussi contre vous au sujet des Pensionnaires. On dit que vous avez des Maîtres incapables d'enseigner ; que vous faites tort aux gens du métier , & que vous nourrissez fort mal vos Pensionnaires , quoique vous en receviez de grosses pensions. Le saint Homme répondit avec son humilité & sa modestie ordinaire , en ces termes : M. j'ose vous assurer que la maison n'est pas si mal ordonnée , qu'on vous l'a dit. Nous donnons l'office qui convient à un chacun & dont il est capable. Les uns Novices ne sont appliqués qu'aux exercices de piété , à prendre l'esprit de leur vocation & entrer dans la pratique des vertus qui leur sont propres : d'autres sont des Freres Servans qui ne sont occupés qu'au temporel de la maison. Comme on n'exige de ceux-ci que des travaux manuels , on ne demande pas qu'ils sçachent lire & écrire. Les troisièmes sont de jeunes gens que l'on commence à former dans des basses classes sous la conduite des plus experimentez qui desservent les plus hautes ; & on attend pour les employer qu'ils en soient devenus capables. Ceux-là sont sous la conduite d'un Directeur sage & prudent qui veille pour que chacun s'acquite bien de son emploi , & il est obligé de nous en rendre compte. A l'égard des Pensionnaires , leur nourriture est réglée sur le prix de leur pension. Les uns ne donnent que cent livres , d'autres paient cinquante écus ; il y en a qui sont sur le pied de deux , de trois , & de quatre cens livres & plus , il est juste que la difference de prix fasse la difference de la nourriture. Au reste , tous se portent bien. Pour en faire la preuve , le sage Superieur les fit tous venir en présence de M. l'Intendant , qui en les voiant dans l'embonpoint & avec un bon visage , fut convaincu par ses yeux de la fausseté des rapports qu'on lui avoit faits. Il fut même si content de ce qu'il vit , qu'il promit de ne faire à l'avenir aucune attention aux Requêtees qu'on lui présenteroit sur ce sujet. Sur quoi M. le Premier Président prit occasion de lui dire en riant : *Hé bien , Monsieur , ne vous avois-je pas bien dit , que vous vous en retourneriez plus content que vous n'étiez venu ?* De cette maniere l'humilité du S. Instituteur sortit triomphante des accusations de ses ennemis.

Nous vous avons déjà raporté combien M. De La Salle parut choqué de ce que M. Gense l'avoit invité à dîner chez lui , pour donner moien à un Peintre de Calais de tirer son portrait. Si j'en parle ici , c'est que le fait m'a été circonstancié d'une autre maniere.

Tandis que M. De La Salle étoit à la table , dit un des Freres , le Peintre caché derriere une tapisserie , après avoir desliné son front , fut obligé de lever la tête pour voir avec plus de clarté les traits du reste de son visage : or comme il étoit en face du saint Homme , il ne put échaper à sa vûe. Dans l'instant le cœur de celui-ci fut blessé encore plus que ses yeux ; & comme s'il eût vû un crime dont il ne vouloit pas moins être témoin , il se leva de table avec l'air d'un homme indigné , & se retira après avoir remercié froidement son hôte. Revenu à la maison fort mortifié , il dit aux Freres dans le transport de sa sainte colere , que M. Gense en apostant un Peintre pour le tirer , s'étoit moqué de lui. Le vertueux La-

il est choqué  
que des hon-  
neurs qu'on  
lui fait.

que qui honoroit comme un Saint celui qu'il avoit invité à manger ; & dont il desiroit avoir le Portrait , fut à son tour fort mortifié , non de l'action dont M. De La Salle paroissoit offensé , mais d'avoir manqué son coup.

Dans l'intervalle du tems que M. De La Salle avoit fui en Provence pour s'y cacher , M. l'Evêque de Saint-Omer dans le dessein d'établir les Freres dans sa ville Episcopale avoit eû l'humilité d'aller voir ceux de Calais pour conferer sur cette affaire , & ensuite ceux de Paris dans l'esperance de parler au saint Instituteur & de conclure avec lui. Mais ne l'ayant pas trouvé , il fut obligé de suspendre l'execution de son pieux projet. Un autre que lui , moins zélé pour avoir des Disciples de M. De La Salle , n'y auroit plus pensé & auroit tourné ses vûes ailleurs ; car alors le Noviciat étant renversé , ceux qui s'étoient ingerés dans le gouvernement de la maison , avoient répondu au Prélat qu'elle étoit vuide de sujets , & que l'absence de M. De La Salle qui avoit sçû si bien se cacher , qu'on ne sçavoit où il étoit , ôtoit toute esperance de l'en voir remplir. Une réponse de cette nature propre à dégoûter le Prélat , ne le rebuta point , & il attendit avec patience le moment de la Providence pour avoir des Disciples de M. De La Salle.

Ce raport fait par un des Freres au saint Instituteur , le fit gémir en lui faisant sentir combien son Institut avoit été proche de sa ruine pendant son absence. Mais ce n'étoit pas des larmes sur les maux passez que les Freres demandoient à leur Superieur , ils vouloient l'engager à aller à Saint-Omer trouver le Prélat qui desiroit ardemment le voir , ou au moins à lui écrire pour conclure l'établissement projeté. Or c'est à quoi l'humilité du saint Homme s'oposoit ; parce qu'il ne se regardoit plus que comme rien dans sa propre maison & qu'il ne vouloit se réserver que le droit d'obéir à ceux-là même qui usurpoient celui de lui commander. *Que voulez-vous que je fasse ?* répondit-il , *ceux que vous connoissez à Paris après avoir ruiné le Noviciat en mon absence , se mêlent de conduire la Communauté sans permettre que je m'en mêle moi-même.* Cependant les Freres continuant leurs instances , le saint Prêtre dit qu'il alloit recommander l'affaire à Dieu en montant à l'Autel. Aparemment il fut inspiré d'acquiescer aux desirs des Freres ; car de retour de l'Autel il écrivit au Prélat dont il reçut une prompte réponse par laquelle il étoit prié de venir au plutôt à Saint-Omer le trouver avant le départ qu'il étoit prêt de faire pour aller administrer le Sacrement de Confirmation dans quelques Paroisses de son Diocèse. Mais M. De La Salle obligé d'aller à Calais avant que d'aller à Saint-Omer , ne put s'y rendre au tems marqué ; & quand il y arriva , il ne trouva plus le Prélat , quoiqu'il eut retardé son voiage de quelques jours pour attendre le Serviteur de Dieu qu'il desiroit avec ardeur de voir.

En l'absence du pieux Evêque , il fut reçu avec honneur par M. Tiffot son Grand-Vicaire qui en avoit reçu l'ordre. Celui-ci marca combien le Prelat avoit été mortifié de partir sans avoir pû le voir , quoiqu'il eut retardé son voiage malgré les plaintes des habitans des lieux préparez pour recevoir sa visite , qui murmuroient de son retardement. On lui montra ensuite le plan de la maison qu'on vouloit bâtir pour loger les Freres , & on le mena au Seminaire voir les personnes qui destinoient les fonds nécessaires pour cet établissement. Cela fait , le vertueux Prêtre se retira des compagnies le plutôt qu'il put pour aller prier dans la Cathédrale , où il demeura assez long-tems. Il retourna le lendemain célébrer la sainte Messe en l'honneur de Saint-Omer pour implorer sa protection en faveur de cet établissement qui fut quelque tems après heureusement executé. Mais ce ne fut pas sans de grandes résistances de la part du Serviteur de Dieu à qui l'humilité

perfuadoit qu'il ne lui appartenoit pas de se mêler de cette affaire n'étant rien dans la société. De sorte que si la lettre qu'il reçut de M. l'Evêque de Saint-Omer, lui donna une vraie joie d'un côté, de l'autre, elle lui causa une sensible mortification, en ce que le Prélat s'adressoit à lui comme au Supérieur de l'Institut : qualité qu'il vouloit perdre en l'esprit de tout le monde, & qui offensoit sa modestie. *Ce n'est point à moi*, disoit-il aux Freres, *à traiter de cette affaire : Je n'ai point de titre pour le faire. N'étant plus rien dans la Communauté, il ne me convient point d'agir en qualité de Supérieur ;* mais il eut beau le dire, les Freres lui firent tant d'instances qu'il fut comme forcé de conclure cet établissement, malgré les répugnances de son humilité.

Enfin la lumiere divine acheva de perfectionner dans nôtre S. Prêtre l'ouvrage de cet anéantissement intérieur qui vidant l'ame de toute propre estime, la prépare à être remplie de l'esprit de Dieu & de ses dons. Sans le secours de cette lumiere, l'ame ne se voit jamais qu'à demi & imparfaitement ; & ne peut par conséquent avoir une juste idée de sa bassesse & de son néant ; mais quand éclairée d'en haut elle peut découvrir ce qu'elle est par son origine, ce qu'elle a dans son fond, ce qu'elle est née, ce qu'elle porte dans sa chair, ce qu'elle cache dans sa nature, où la conduisent ses penchans, elle se rend justice & fait à la vérité cet hommage ; que le néant est son origine, le péché son ouvrage, la corruption du cœur son héritage, & l'enfer son partage. Concevant alors qu'elle n'est rien, qu'elle n'a rien, qu'elle ne peut rien ; sentant son indigence, sa foiblesse, son impuissance & sa misère, elle se fait pitié à elle-même, & convient qu'elle est misérable & dans un état digne de tout mépris. Plus Dieu se découvre à elle, plus elle se découvre elle-même ; & dans elle-même, un abîme de miseres qui coulent du néant & du péché. Péché & néant : c'est ce qu'elle se voit dans le clair miroir de la sainteté Divine ; & cette vûe la confond sans l'abatre, l'anéantit sans la détruire, la condamne sans la désespérer. Elle se voit monstrueuse, & ce regard produit le mépris de soi-même qui sert de fondement au pur amour de Dieu.

Ainsi quelque étude que nôtre saint Prêtre eût faite de la connoissance de lui-même, il aprit mieux ce qu'il étoit dans un moment à la faveur du rayon celeste, qu'il n'eût pû faire pendant des siècles par des examens & des retours sans fin sur lui-même. Il vit ce qu'il avoit vû, mais d'une autre maniere qu'il ne l'avoit vû, que le peché nous met au-dessous du neant, parce qu'il ajoute la rebellion au néant, & qu'étant pécheur il n'étoit qu'un néant rebelle & armé contre son Dieu ; que cette révolte méritoit une privation de toutes graces & un abandon universel ; que n'ayant dans son fond que le mensonge & le peché, il se verroit en proie, si la main de Dieu ne le défendoit, aux desirs les plus corrompus, aux passions les plus honteuses, aux crimes les plus abominables & à la plus terrible persécution des démons. En un mot, l'esprit de Dieu lui faisant sentir le fond de corruption qu'il portoit en lui-même, sa pente universelle au mal, les excès dont le dérèglement de ses inclinations le menaçoient, & les affreux précipices où la violence des passions pouvoient l'emporter, il conçut que son plus grand ennemi étoit lui-même, & que la verité & la justice l'obligeoient à prendre de lui-même les sentimens les plus bas, à ne se traiter qu'avec mépris, & à recevoir les affronts de tout le monde avec joye.

Ces rayons de lumieres qui forment l'humble parfait en celui qui les reçoit, coulèrent de deux sources ; l'une fut le généreux renoncement qu'il fit à tous les biens de la terre ; l'autre, l'oraison continuelle. La pauvreté réelle à laquelle

5 La lumiere Divine.

III.  
La pauvreté & l'oraison lui méritèrent de grandes lumieres pour se connoître.

il s'étoit condamné pour l'amour de Dieu , lui mérita le don de la pauvreté d'esprit , qui , selon l'interprétation de S. Augustin , de S. Jérôme , de S. Gregoire & de plusieurs autres Peres , n'est autre chose que l'humilité qui vuide l'ame de toute propriété , en la vidant de toute propre estime. Le don éminent d'oraison dont ses grands sacrifices furent couronnez , fut l'autre source de lumieres dans laquelle il puisa pour Dieu un fond d'estime souveraine , & pour lui-même un fond d'horreur.

IV. Plein des plus bas sentimens que l'esprit d'humilité inspire , il ne se traitoit qu'avec mépris , il ne respiroit que le mépris , il ne se plaisoit que dans les mépris. L'histoire de sa vie semble être l'histoire de l'humble parfait , ou de la pratique de cette vertu : voici comment il s'y exerçoit.

1. Jamais il ne parloit de lui , ni de ce qui le regardoit. Il avoit si-bien oublié ce qu'il avoit été , qu'il ne donnoit pas le moindre sujet de le soupçonner. Son extérieur humble & pauvre , aussi-bien que l'état vil & abject aux yeux des mondains , qu'il avoit embrassé , disoient à qui ne le connoissoit pas , qu'il étoit né ce qu'il paroissoit , & qu'il étoit par origine ce qu'il étoit devenu par choix. Ainsi inconnu , il étoit regardé & traité pour l'ordinaire comme un pauvre Prêtre à la tête de Disciples qui ne le faisoient pas briller , & qui laissoient ignorer que leur Instituteur étoit un homme des premieres familles de Reims , qu'il avoit été Chanoine d'une des-plus anciennes & illustres Métropoles du Royaume , & qu'à l'exemple des Apôtres il avoit vendu & distribué son bien aux pauvres pour suivre Jesus-Christ. Le silence du saint Prêtre sur tout ce qui le regardoit , étoit si profond & si universel , qu'on auroit vécu dix ans avec lui sans lui entendre dire un seul mot de sa famille , du lieu de sa naissance , de son ancien état , ni apprendre rien qui pût lui faire honneur.

2. Muet à cet égard , il rendoit muets sur le même sujet ceux de ses Disciples qui le connoissoient ; & en général il leur défendoit à tous de parler de lui , & imposoit pénitence à ceux qui le faisoient à sa louange. Ce fut par cet humble artifice qu'il vint à bout de tarir dans la bouche des Freres les louanges que méritoient les exemples continuels de vertu dont ils étoient témoins , & dont ils faisoient la matiere ordinaire de leurs récréations. Et pour mettre une barriere encore plus forte au plaisir édifiant qu'ils prenoient de s'entretenir de ses vertus , il leur fit pour lors une Loi par une règle expresse de ne parler d'aucune personne vivante.

3. Son amour pour la vie cachée se marquoit par toutes sortes d'endroits. Retiré dans un trou de chambre , on eût crû voir Antoine dans son sepulcre , Arsené dans son desert , Benoit dans sa caverne , fuir les yeux des hommes , & s'étudier à se rendre invisible. Il se faisoit une étude si grande de s'enfvelir dans l'oubli & de s'anéantir dans l'esprit de toute créature , que l'on pouvoit lui approprier cette maxime du saint Auteur de l'Imitation : *Attachez-vous à être inconnu , & à être compté pour rien.*

M. De La Salle après son retour de Provence , étant revenu de Paris à saint Yon , se trouva fort embarrassé pour obtenir de M. d'Aubigné alors Archevêque de Rouën , les pouvoirs nécessaires pour confesser les Freres & les Novices de cette Maison ; parce que le Prélat , après avoir révoqué tous les anciens pouvoirs , avoit obligé tous les Prêtres qui vouloient confesser , de se presenter devant lui ou ses Grands Vicaires , pour en demander la rénovation. L'embarras du saint Homme n'étoit pas de faire cette humble demande , mais de paroître encore

Supérieur des Freres en la faisant ; titre dont il s'étoit démis , comme il a été rapporté dans sa vie , & dont il ne pouvoit pas même supporter l'apparence. Le pieux artifice que l'humilité du saint homme lui inspira pour avoir les pouvoirs , & ne les recevoir qu'en qualité de simple Prêtre Chapelain des Freres , fut de supplier le Frere Barthelemi d'aller les demander lui-même en qualité de Supérieur , pour marquer que c'étoit lui qui vouloit mettre en besogne , pour ainsi dire , le saint Prêtre , & qui l'obligeoit de confesser. Cette commission n'étoit pas moins humiliante pour celui qui la faisoit , que pour M. De La Salle lui-même ; car il devoit paroître étrange à l'Archevêque qu'un simple Frere mit en sa maniere l'Instituteur dans l'exercice des pouvoirs obtenus , & que le Prêtre fût dans la dépendance du Frere , même pour l'exercice de ses fonctions. On en fut en effet choqué , & l'humilité de M. De La Salle ne fut pas goûtée. On crut qu'il avilissoit son caractère , en le soumettant à un simple Frere , & qu'il ne convenoit ni à celui-ci de demander en qualité de Supérieur des pouvoirs pour M. De La Salle , ni à M. De La Salle d'en faire l'exercice par dépendance du Frere Barthelemi : ainsi le Frere fut renvoyé avec honte ; & M. De La Salle ne fut pas moins blâmé d'avoir fait jouer ce personnage par son prétendu Supérieur , quand il fut obligé de paroître lui-même pour obtenir les pouvoirs qui lui furent accordés , tels qu'il pouvoit les désirer.

4. Pour peindre sa disposition à l'égard des louanges & des marques de distinction & d'estime , ce n'est pas assez de dire qu'il les fuïoit , il faut ajouter qu'il les avoit en horreur , & que c'étoit vouloir le tourmenter , que de parler à son avantage ou de lui faire honneur. Il est vrai qu'il n'a pas eu souvent occasion de se plaindre des hommes sur ce sujet. Son humilité n'a guères eu à se garantir de cet écueil funeste à la vertu qui n'est pas profonde & bien affermie ; car , selon S. Bernard , si la vraie humilité est une espece de prodige , celle qui se soutient & qui ne dégénere point au milieu des éloges & des applaudissemens , est le miracle de l'humilité même. Celle de M. De La Salle à l'abri d'un état vil & abject en apparence , nourrie de mépris & d'insultes , exercée par des persécutions continuelles , n'a rien eu à craindre de cette vanité subtile , qui s'attache à une vertu éclat & honorée. Mais enfin il a trouvé de tems en tems , & en des Païs reculez , des admirateurs & des Panégyristes ; & c'étoit ceux-là qu'il fuïoit & avec lesquels il faisoit divorce , d'abord qu'ils avoient offensé son humilité par quelques marques d'estime & d'honneur ; & la vengeance qu'il ne manquoit point d'en tirer , étoit de ne plus retourner chez eux , ou de fuir dans ses voyages leur rencontre par des écarts affectez.

L'humble Prêtre fort ennemi d'ailleurs de la singularité , y avoit quelques fois recours pour se perdre dans l'esprit de ceux qui étoient prévenus d'estime pour sa vertu. Un jour à la table d'un bon Curé dont il étoit fort honoré & chez qui il étoit allé loger , ne sçachant par quel moyen il pourroit le détromper sur son sujet , il s'avisa de contre-faire le gourmand & de manger avidement : mais il n'y gagna rien ; car le Curé ayant dit quelque tems après aux Freres qui passèrent chez lui , le trait d'humilité de leur Supérieur , il ajouta qu'en vain il avoit fait le gourmand devant celui qui l'estimeroit toujours un Saint.

5. Parmi les Freres il étoit comme un d'eux , comme le moindre de tous , évitant avec un soin extrême les moindres marques de distinction & de singularité , *per omnia assimilatus Fratibus* , & ne mettant entre eux & lui autre différence que celle d'une plus grande ferveur & d'une plus noble émulation pour les humi

sa quatrième  
pratique  
d'humilia-  
tion ; son  
horreur des  
louanges

sa cinquième  
pratique  
d'humilia-  
tion ; son é-  
tende à pas-  
sionner un sim-  
ple Frere

liations. Ils étoient souvent eux-mêmes très-mortifiez de le voir si-bien se confondre au milieu d'eux , & ne se distinguer que par des traits d'abjection. En effet , il y réussissoit si-bien , qu'il n'étoit pas possible aux étrangers de le démêler au milieu des Freres. Il est vrai qu'un air majestueux & respectable le montrait assez ; mais l'art qu'il avoit de l'envelopper sous le nuage de la simplicité & sous des dehors de dépendance & de soumission , en effaçoit les impressions.

Quelques jours avant la mort du saint Homme , le Frere Superieur étant seul avec lui auprès de son lit , on entendit du bruit & une espece-de dispute , dans la quelle le Frere élevoit la voix & marquoit de l'émotion. Cela parut surprenant ; car on sçavoit la profonde veneration que le Frere Barthelemi avoit pour le saint Instituteur. Pour en sçavoir la cause un autre Frere entra dans la chambre du Malade , & adressant la parole au Frere Barthelemi , il le pria de ne rien dire à M. De La Salle qui pût l'affliger. *Ah ! mon Frere* , répartit le Supérieur , *si vous sçaviez la raison qui fait que je m'échauffe , vous l'approuveriez & vous parleriez encore plus haut que moi. M. De La Salle vient de me dire que sa maladie ruine la maison , & qu'il vaut mieux le laisser mourir , que de faire tant de dépenses.* Tel étoit le sentiment qu'avoit de lui-même un homme de si grand mérite devant Dieu. Il se comptoit pour rien. Il se regardoit comme un Pere à charge à ses Enfans , qui en faisoient trop pour lui , & qui devoient l'oublier & le mépriser autant qu'il le faisoit lui-même.

5. Les humiliations ex-  
trêmes.

6. La sainte passion qui le portoit à s'humilier , le forçoit souvent de se jeter aux pieds des Freres pour les prier en grace de lui dire ses veritez & de l'avertir de ses défauts ; car , disoit-il , il en avoit un si grand nombre qu'il ne les connoissoit pas. Ce fond d'humilité du saint Prêtre avoit mis en liberté quelques indiscrets , de lui dire tout ce qu'ils pensoient , & de lui faire des corrections à leur fantaisie. Le plaisir qu'il marquoit d'être abaissé , les rendoit plus hardis ; & alors passant de l'indiscretion à l'insolence , ils prenoient droit de le traiter en Novice , de lui reprocher des fautes contre la régularité , & de blâmer en lui des actions de vertu , dont les occasions ou les motifs leur étoient cachez. Ceux-là étoient ses bons amis , il les tenoit auprès de sa personne le plus qu'il pouvoit ; & quand ils étoient éloignez il leur écrivoit pour recevoir leurs charitables avis. Il s'adressoit à eux comme à des Censeurs éclairés , & à des Juges intègres qui le connoissoient bien , & qui sçavoient ne lui rien pardonner. *Hé bien , mon cher Frere* , écrivoit-il un jour à un Ancien , *vous voulez donc encore que je me charge de votre conduite : Je le ferai avec joie , à condition néanmoins que vous me ferez mon Chapitre sans me flâter : cela vous convient , puisque vous êtes le plus ancien de nos Freres.* Ce Frere accoutumé à de pareils Actes d'humilité de son Superieur , & qui l'avoit vû plus d'une fois à genoux devant lui , le supplier de l'avertir de ses défauts , n'étoit point surpris de ces sortes de Lettres.

Le saint Prêtre étant de retour à S. Yon , en 1717. au commencement du Carême , dans l'absence du Frere Barthelemi alors Superieur , pria celui qui avoit alors la conduite de la maison , de lui permettre de manger au Refectoire au bout de la table à la dernière place après le Jardinier & le Chartier , & il y demeura , quelque priere qu'on lui fit , jusqu'à l'arrivée du Frere Barthelemi , qui l'obligea de prendre une place plus convenable à la dignité dont il étoit honoré.

7. N'agir que  
par conseil.

7. L'humble défiance qu'il avoit de ses propres lumieres , ne lui permettoit pas de faire rien sans avis. Comme un enfant qui dans l'impuissance de faire usage de sa raison s'abandonne à toute main , nôtre S. Prêtre avoit pour régle de ne se dé-

fier que de son propre esprit , & de le captiver en toutes occasions sous le joug de celui du prochain. En disant que les conseils de ses Directeurs , de ses Superieurs , & des personnes saintes & éclairées , qu'il consultoit sur toutes choses , étoient pour lui des Arrêts sans apel qu'il suivoit à la lettre avec une soumission aveugle , je le montrerois un enfant d'obéissance , en le montrant un vrai humble ; mais je ne dirois rien qui ne soit d'une pratique commune parmi les personnes d'une vertu solide : ce qui n'est pas fort commun , c'est que le S. Prêtre ne croyant point d'esprit plus à craindre que le sien , se faisoit un devoir de le soumettre à tout autre.

On l'a déjà plusieurs fois remarqué , il ne faisoit rien , je ne dis pas , que de concert avec les Freres , mais que par leur avis , plus disciple à leur égard , qu'ils ne l'étoient au sien. Leurs règles , leurs constitutions , & toutes leurs pratiques ont été leur propre ouvrage. Tout ce qui lui en appartient en propre , est de les avoir inspirées , & d'avoir scû les insinuer , leur donner crédit , & les autoriser par l'usage : du reste , il les a abandonnées à leur examen , à leur censure , & à leur réforme. S'il y a mis la premiere main , il n'y a pas mis la derniere. Il ne commença leurs règles qu'en les consultant , & en suivant leurs avis ; & il n'a voulu ni être present , ni dire son avis , quand ils en ont fini le recueil. Dans toutes les assemblées des Freres , il mettoit en délibération les affaires de l'Institut ; & après les avoir mis au fait en exposant avec beaucoup de simplicité les raisons pour & contre , il ne se réservoit que le droit de conclure à la pluralité des voix , en tujrimant , s'il étoit possible , la sienne. Quand il étoit obligé par eux , de déclarer son sentiment , il le faisoit avec tant de modestie & d'indifférence , qu'ils étoient maîtres de le contredire , & de s'en écarter. Alors même le saint Prêtre avoit coutume pour les laisser en pleine liberté , de préférer leurs avis au sien , d'apuyer & de faire valoir leurs raisons , ou de se retirer avant la conclusion. Hors des assemblées qui ne pouvoient se tenir qu'en certains tems , il consultoit dans les occurences d'affaires qui étoient de quelque conséquence , les Freres absens par lettres ; & en toutes les autres , ceux qui étoient auprès de lui , mêmes les plus simples , les croyant tous plus éclairés que lui , ou plus conduits par l'esprit de Dieu.

Combien de fois en cette maniere , son humilité a-t'elle scû renverser l'ordre naturel , en soumettant le Pere aux enfans , le Maître aux Disciples , le Superieur aux inférieurs ? Un Novice après avoir beaucoup donné d'exercice au zèle & à la charité de M. De La Salle , qui le soutenoit par ses prieres , ses exhortations , & ses bons conseils dans des tentations continuelles contre sa vocation , y succomba enfin ; car il étoit léger & infidèle aux avis qu'il recevoit. Le saint Homme s'en humilia devant Dieu , comme s'il en eût été la cause , attribuant à son peu de foi l'inefficacité de ses prieres. Cependant à peine le jeune homme avoit-il eû le pied hors de la maison , que honteux de son indigne sortie , il vint suplier le Serviteur de Dieu de lui accorder la grace d'y rentrer. L'humilité & la bonté du saint Homme en cette occasion le jettèrent dans l'embarras. D'un côté sa charité le portoit à recevoir en la maison celui qui en étant sorti malgré lui , étoit resté dans son cœur : d'un autre côté , l'humilité le mettant en garde contre ses propres lumieres , lui inspira d'appeler le Maître des Novices , & de se soumettre à son jugement. L'humble Instituteur le fit avec tant de perfection , que sans s'ouvrir sur ce sujet , ni rien faire connoître de ce qu'il pensoit , il acquiesça à l'aveugle au sentiment du Maître des Novices , quoique jeune homme , qui décida de renvoyer & de ne plus écouter l'infidèle deserteur de sa vocation. Cet exemple d'humilité du saint Prêtre , fut suivi d'un autre de patience ;

car s'entendant blâmer d'avoir trop souvent fait approcher des Sacremens ce Novice ; il souffrit ces reproches avec sa douceur ordinaire.

8. Il a poussé encore plus loin l'humilité, car il a consulté sur son intérieur, & s'est soumis à la conduite d'un de ses Elèves. En le faisant dépositaire des secrets de son ame, il le prioit d'examiner les fautes qu'il faisoit dans la vie spirituelle, & les vertus qui lui étoient les plus nécessaires.

9. Par le même esprit il aimoit & il cherchoit la conversation des personnes abjectes ; & il préféreroit par amour & par estime de la petitesse les plus petits, les plus simples, les plus grossiers, à ceux que la naissance, la condition, les emplois, les talens, ou quelque autre avantage met au-dessus des autres. Ainsi se plaisoit-il singulièrement au-dehors avec les pauvres & les gens de rien & de rebut aux yeux des hommes ; & au-dedans avec les Freres qui montroient moins d'esprit, moins de sçavoir vivre, & dont le commerce étoit tout propre à mortifier l'amour propre. Si un Frere en l'abordant lui parloit la tête découverte, il la tenoit aussi découverte, comme un homme qui n'osoit prendre la liberté de lui dire de se couvrir, ni se couvrir lui-même. Une fois ayant besoin d'une clef pour ouvrir une porte, il alla la chercher au Frere Portier, & lui dit : Mon Frere, montrez-moi la clef d'une telle porte : celui-ci la lui ayant montrée, le saint Homme alla ouvrir la porte & raporta au Frere les clefs, sans avoir voulu le laisser lui rendre ce service.

10. Les offices les plus bas, les plus vils, les plus mortifiants, étoient le plus de son goût, & ceux qu'il aimoit le moins à céder. Servir à Table, laver la vaisselle, balayer, netoyer les lieux communs, rendre aux malades les services les plus abjects & les plus dégoûtans, se prosterner aux pieds des Freres, se trainer à genoux pour les leur baiser, dire sa coulpé, en demander pénitence, accuser ses fautes, révéler les défauts, en faire amende-honorable, étoient pour lui des pratiques journalieres, & les Freres y étoient si accoutumés, qu'ils avoient de peine à rougir, quand ils voyoient leur Supérieur, leur Directeur & leur Instituteur, se porter avec avidité à ces sortes d'Actes qu'il exerçoit avec tant de joie. S'il se portoit avec ardeur à ces offices vils & bas, il n'avoit garde de recevoir des autres aucun service, à moins qu'il ne fût dans l'impossibilité de se le rendre. Ainsi il nettoyoit lui-même ses souliers, il baloyoit sa chambre, & se rendoit les autres services que la décence ne permet pas de détailler. Tous les Jedis Saints il pratiquoit un point de régle qu'il avoit établi, avec un air si contrit & humilié, qu'il tiroit les larmes de tous ceux qui en étoient témoins. Après avoir fait aux Freres une exhortation sur l'union & la charité fraternelle, & s'être prosterné à terre devant eux, pour commencer l'amende-honorable qu'il vouloit leur faire du prétendu mauvais exemple qu'il leur avoit donné, il alloit en se traînant à genoux les mains jointes & le corps à demi courbé leur baiser à tous les pieds, & demander pardon à chacun des peines qu'il lui avoit faites & des fautes qu'il avoit commises à son égard.

11. La premiere place n'a jamais eû pour les ambitieux les moins fardez, les attraits qu'avoit la dernière pour nôtre saint Prêtre. Que ne fit-il point pour descendre au plus bas lieu des Origines de son Institut ? On l'a vû, prieres, raisons, éloquence, il mit tout en usage pour y parvenir, & il y réussit. L'ordre étoit sans doute renversé ; aussi fut-il bien-tôt rétabli par les Superieurs Ecclesiastiques, qui le remirent en sa place naturelle. Cet arrangement ne déplut qu'à M. De La Salle ; & on peut dire qu'en cette occasion, son humilité n'eut pas un petit sacri-

8. Prendre direction d'un simple Frere.

9. Son goût pour les personnes abjectes.

10. Il s'exerçoit aux offices les plus bas.

11. Ce qu'il a fait pour descendre à la dernière place.

rice à faire à l'obéissance. L'Instituteur forcé de remonter plus haut, s'y trouva dans un état violent & il y souffrit tandis qu'il ne put pas en descendre. Descendu enfin, sa situation fut celle d'un os long-tems déboité, qui rentre en sa place d'origine; ce fut alors qu'enfin l'humilité triomphante de l'Instituteur des Freres s'efforça de se dédommager de ses prétendues pertes passées, causées par l'impuissance de se satisfaire pleinement dans la superiorité. Alors voulant jouir de tous les avantages de la dernière place, après s'en être mis en possession, il se donna carrière dans tous les exercices d'abjection, de dépendance & d'humiliation.

Le nouveau Supérieur contraint de céder à l'humilité toujours victorieuse de l'ancien, fut obligé de prendre à sa confusion, le premier rang & de céder par-tout le dernier à l'Instituteur. Celui-ci se regardant comme un mauvais Prêtre qui a mérité d'être dégradé, supplia d'une manière si touchante le Frere Barthelemi de se mettre à la tête de tous les Freres, & d'occuper seul la place destinée au Supérieur au milieu du Réfectoire, tandis qu'il prendroit la sienne après tous les Freres Servans, qu'il ne put être refusé. Celui-là parut fort confus, & celui-ci fort satisfait: Il faut dire à la louange des deux, que l'humilité de l'un fut le tourment de l'autre, & que l'enfant fut sensiblement humilié, quand il se vit à la place de son Pere, & son Pere au plus bas lieu. Il le fut bien davantage, quand il vit l'Instituteur constamment se réserver les fonctions du dernier rang, & renoncer sans exception à celles du premier; car il ne voulut plus se mêler d'aucune chose qui ressentit le Supérieur, & il répondit à ceux qui vouloient l'y engager: « Je ne suis rien que la bête de charge de la maison de S. Yon, & vous voulez que je fasse ce qui ne convient nullement. La Divine Providence, ajoutoit-il, m'a mis dans le néant à l'égard des Freres de la société, il semble qu'il est aussi de la Providence de m'y tenir. » Et comme le Frere qui lui avoit succédé à la Superiorité le prioit souvent de vouloir bien prendre soin de plusieurs affaires, il lui représenta par un nouveau trait d'humilité, que l'intérêt de l'Institut ne le demandoit pas. *Si vous voulez*, lui dit-il, *que ce qui regarde la Maison de S. Yon, & les affaires de l'Institut réussissent, il est important que je ne m'en mêle en aucune manière, parce que je suis plus capable de détruire que d'édifier.* Son humilité ne paroissoit pas moins dans toutes les Lettres qu'il écrivoit, car il témoignoit toutes sortes de respects au Frere Barthelemi son successeur, & commençoit toutes les lettres qu'il lui adressoit par ces paroles: *Mon très-venerable, je vous rends mes très-humbles respects & obéissances comme y étant obligé de la part de Dieu.* Les termes humilians ne lui manquoient pas non plus à l'égard des autres: Voici comme il écrivit à une personne de mérite de la Ville de S. Denis en France qui le prioit de faire un établissement de deux Freres dans une Paroisse. « Permettez-moi de vous dire, Monsieur, qu'on vous a apparemment mal informé de moi, lors qu'on vous a dit que je faisais tant de bien dans l'Eglise, & que j'envois des Maîtres dans les Villes & Villages pour instruire la jeunesse. Il est bien vrai que j'ai commencé à former des Freres pour tenir les Ecoles gratuitement; mais il y a long-tems que je suis déchargé de leur conduite. C'est un des Freres nommé Frere Barthelemi qui les conduit présentement, & qui demeure dans cette maison-ci, & que les Freres, même ceux de S. Denis, reconnoissent pour leur Supérieur.

Dans une autre qu'il adresse à une personne de considération pour la prier d'accorder sa protection au Frere Barthelemi, voici comme il parle: Souffrez, Monsieur, quoique pauvre Prêtre de S. Yon, que je prenne la liberté de joindre ce billet à la Lettre du Frere Barthelemi Supérieur des Freres, pour vous prier de

• vouloir bien faire en leur faveur ce qu'il prend la liberté de vous proposer. Je  
 • suis si persuadé de votre zèle , & de votre affection pour ce qui les regarde,  
 • que je m'assure que mon chétif suffrage n'étoit pas nécessaire, & sa lettre vous  
 • auroit suffi, tant je connois votre bon cœur. L'avantage cependant qu'il me  
 • procure, de vous renouveler la continuation de la parfaite estime & confide-  
 • ration que j'ai pour vous, est quelque chose de si grand pour moi, que je vous  
 • prie qu'il serve au moins pour vous la faire connoître, & pour vous témoigner  
 • que je suis avec un très-profond respect, Monsieur, votre très-humble & très-  
 • obéissant Serviteur, DE LA SALLE,  *pauvre Prêtre.*

On voit par ces lettres le soin que l'Instituteur des Ecoles Chrétiennes prenoit  
 de se dégrader dans l'esprit de tout le monde, après s'être dépouillé de la qualité  
 de Supérieur. Ce titre ne lui ayant déplû qu'à cause d'une certaine distinction dont  
 il est revêtu dans l'idée des hommes, il ne pouvoit souffrir qu'on le crût encore  
 ce qu'il ne vouloit ni être ni paroître, encore moins pouvoit-il en recevoir l'hon-  
 neur.

11. Le silen-  
 ce dans les  
 calomnies,  
 insultes, &  
 outrages,

12. Un autre pratique encore plus sublime d'humiliation au goût du S. Prê-  
 tre, & dans laquelle il s'est exercé avec grande perfection, a été le sacrifice de  
 sa réputation qu'il a abandonnée à tous les traits de la médisance, de la calomnie,  
 & de l'envie. Contredit, il ne repliquoit point: dementi, il fermoit la bouche;  
 blâmé, il ne s'excusoit point; condamné, il ne se justifioit point. Il laissoit croi-  
 re & dire de lui & contre lui tout ce qu'on vouloit, sans qu'il se mit en peine de  
 détromper le public, ni de semer des Apologies, ni d'entreprendre sa justification  
 auprès des personnes qu'il avoit intérêt de ménager. On sent assez par soi-même  
 combien cette pratique d'humilité est rare & heroïque. Elle est en effet d'une  
 grande perfection; car l'amour propre où il est, souffre étrangement, quand il  
 se voit blâmé & condamné; & il est à la torture, s'il est blâmé à tort, & con-  
 damné injustement. Celui qui vient à bout de le faire taire une seule fois dans ce  
 cas, croit en avoir remporté une illustre victoire. Cependant cette victoire étoit  
 journalière dans celui dont nous peignons les vertus. Mille fois il s'est vû & en-  
 tendu blâmer & condamner avec le flegme & le tranquille que fait paroître  
 celui qui entend prononcer un arrêt contre un homme inconnu & qui lui est in-  
 différent.

En voyant M. De La Salle en ces sortes d'occasions qui manifestent les vrais  
 humbles de cœur à leur insçû, on auroit crû qu'il étoit Juge & non partie, dans  
 les querelles qu'on lui faisoit. Il se donnoit toujours le tort: par-là il justifioit ses  
 ennemis & laissoit le bon droit de leur côté. On a vû de quelle maniere Mon-  
 sieur Pirot fit dans sa propre maison & sous ses yeux un long & ignominieux  
 scrutin sur son compte, sans que la curiosité le tentât de s'informer de ce qui  
 avoit été dit. Après avoir entendu de ses oreilles la Sentence de déposition qui  
 en fut le fruit, il se trouva le seul à y souscrire, sans se rendre à la contradiction  
 universelle de tous ses Disciples, qui reclamèrent hautement contre l'injustice de  
 la Sentence. Le saint Homme outré de douleur de ne voir pas les siens aussi soumis  
 que lui à l'Arrêt qui le condamnoit, alla en faire amende honorable à l'Archevê-  
 che. Alors le Prélat dont on avoit surpris la Religion, vit l'humble déposé, se  
 prosterner à ses pieds & les arroser de ses larmes, non pour se plaindre, qu'il  
 avoit été condamné sans être écouté, & demander un nouvel examen de sa  
 cause, mais pour lui demander pardon de l'opposition que faisoient les Freres à un  
 jugement qu'il trouvoit juste & auquel il se soumettoit avec respect.

Un autre que lui en cette occasion eût fait retentir tout Paris de ses plaintes & de ses justes cris. Il auroit accusé de partialité le Juge qui l'avoit condamné sans l'entendre, & il lui eût été facile en démasquant son calomniateur, de manifester les motifs de la calomnie, & de se justifier aux yeux du public & aux oreilles du premier Supérieur. Les hommes les plus modérez tiennent cette conduite : Les gens de bien croyent que l'honneur de la vertu le demande : il n'y a que les humbles parfaits, avancez dans la science de JÉSUS qui aiment mieux s'en tenir à son exemple & à sa pure doctrine, qu'à toutes les raisons de la sagesse humaine, ou aux Commentaires qu'en fait la vertu imparfaite.

Il est vrai qu'il fit un mémoire justificatif au sujet de la Maison de S. Denis, achetée de ses deniers en bonne partie ; mais il vit ce mémoire même remis entre les mains de son perfide protecteur & de ses infidèles Avocats, devenir par leur malice une piece inutile, ou une arme offensive contre lui : il le vit, sans leur en faire de reproches, sans en instruire le public, sans s'en plaindre même à ses Disciples : il laissa sans Appel la Sentence qui le flétrissoit, & abandonna son bien aussi-bien que sa réputation, à l'injustice de ses ennemis sans se réserver d'autre droit, que celui de redoubler ses prieres & sa tendresse pour eux.

Souvent il recevoit des lettres fort humiliantes, dont la lecture paroissoit le charmer. En ayant reçu un jour une de cette espèce, il la lut publiquement dans l'Infirmerie, où il étoit avec plusieurs Freres ; mais comment la lut-il ? Ce ne fut ni rapidement, ni d'un air propre à faire concevoir de l'indignation contre l'auteur des injures qu'elle renfermoit. Il la lut tranquillement, en s'arrêtant avec satisfaction & contentement à chaque circonstance humiliante, comme un homme qui en goûtoit la vérité, & qui vouloit en persuader ceux qui étoient presens. Quelques lignes de cette lettre en feront connoître le reste qui contenoit le recit qu'on lui faisoit d'un discours tenu par un de ses Disciples, qu'on ne peut excuser d'étourderie. *M. De La Salle ne sçait plus ce qu'il fait, ni ce qu'il dit. Il est tombé en enfance. Il ne fait plus que radoter. Il n'est plus en état de conduire la Société. On ne doit plus la lui abandonner. Il n'est capable que de, &c.* Ce qui est à remarquer, cette lettre fut écrite plusieurs années avant sa bien-heureuse mort : par conséquent, lorsqu'il n'étoit pas d'un âge si avancé, il n'est pas même parvenu à ce grand âge, étant mort à la 67. ou 68. année de sa vie, pendant laquelle même dans sa maladie mortelle il a conservé jusqu'aux dernieres heures, toute la force & la presence de son esprit. Le Frere Barthelemy étrangement mortifié de la lecture de cette lettre, & qui en portoit toute la honte, dit à M. De La Salle : *Hé ! Monsieur, qu'est-il besoin de lire une lettre de ce genre ? Mais mon Frere, répartit avec joie un homme qui s'estimoit heureux de se voir si maltraité par un de ses enfans, ce qu'elle contient n'est-il pas vrai ?* Ensuite après en avoir achevé la lecture avec cette satisfaction que le S. Esprit sçait faire goûter dans l'abjection aux ames parfaitement humbles, il la remit sur la table & revint au sujet du discours qui avoit été interrompu avec la tranquillité d'un homme qui a lû les injures dites à un autre.

13. Une pareille humilité mettoit tout le monde en droit de l'insulter impunément, ou de lui commander avec empire ; & elle lui faisoit une loi de se donner toujours le tort & de regarder comme ses Supérieurs tous ceux qui en usurpoient la qualité. C'est encore ici un de ces Mystères d'humilité que les seuls humbles de cœur comprennent, & que la lumiere du S. Esprit leur révèle. En tout ils se donnent le tort, & leur bouche n'est que l'interpréte de leur cœur,

13. Il sçavoit se donner toujours le tort.

quand ils se condamnent. A les entendre, ils sont toujours coupables : leur conscience le leur dit : même dans les choses où ils n'ont eû nulle part , dans celles où ils sont entierement innocens , & dans toutes les autres qu'on met à faux sur leur compte. On seroit quelquefois tenté de croire, qu'en souscrivant à leur condamnation , lorsqu'ils sont parfaitement innocens , ils blessent la sincérité , & que la vérité en ces occasions a bien à se plaindre de leur trop d'humilité. Mais puisque cette vertu est une de celles , où l'excez n'est point à craindre , & qu'il y a tant de mal en nous , que nous ne pouvons jamais en croire assez , il peut être vrai qu'innocens dans les actions , nous n'en soyons pas moins condamnables dans nôtre fonds. Il est très-vrai , qu'on ne nous peut imputer aucun crime , dont nous ne puissions rougir ; parce qu'il n'y en a aucun auquel nous ne soyons portez par nôtre fond , que nous ne puissions commettre par nôtre malice , & dont par conséquent nous ne soyons coupables en ce sens.

Selon cette doctrine , les humbles parfaits peuvent donc se réputer criminels & se donner le tort en toutes choses. C'est sur ce principe que S. Jean Climaque établit que le vrai humble se condamne en tout , & s'impute tout le mal dont on l'accuse. Or peu de serviteurs de Dieu ont porté plus sensiblement ce caractère de la parfaite humilité que M. De La Salle. Cette vertu ne manquoit jamais de le condamner au tribunal de sa conscience en toutes choses , lors même qu'on ne le condamnoit pas au-dehors : A plus forte raison l'obligeoit-elle de souscrire sincèrement au jugement de tous ceux qui le condamnoient. Cette vertu avoit le secret de lui persuader qu'il étoit responsable devant Dieu , & qu'il devoit en passer l'aveu devant les hommes , de toutes les persécutions qu'on lui suscitoit , de toutes les fautes de ses inférieurs , de tous les péchez qui se commettoient contre lui ou à son occasion , de toutes les infortunes qui arrivoient dans sa Congrégation , de tous les biens qui ne s'y faisoient pas , ou de tous ceux qui ne s'y faisoient pas avec perfection. Ainsi toujours honteux devant Dieu en se regardant comme un objet de malediction , il n'avoit pas de peine à s'accuser devant les hommes & à se montrer en tout coupable. Cet aveu sincère à son avis , étoit la justice qu'il devoit à la vérité de Dieu , & la réparation d'honneur que sa sainteté exigeoit de lui.

Pénétré de ces humbles sentimens , il ne se voyoit en place qu'avec douleur ; & jamais sa joye ne fut plus grande , que quand il vit les Freres peu d'années après l'origine de l'Institut , mettre un d'eux en sa place de Supérieur , quand il s'en vit rejeté par l'ordre de M. Pirot , & enfin quand il s'en vit sur la fin de ses jours descendu pour n'y plus remonter. Souvent il se jettoit aux pieds des Freres d'Ecole , de ceux qui le maltraitoient , qui le trahissoient , ou qui étoient prêts à deserter , & leur demandoit pardon avec une intime persuasion qu'il étoit le vrai coupable des fautes qu'ils avoient commises , ou qu'ils alloient commettre. Souvent dans le fort des plus furieux orages qui s'élevoient contre sa Société , il prioit les Freres de le jeter dans la mer , s'ils vouloient voir les tempêtes s'apaiser , *mittite me in mare , & cessabit tempestas* ; c'est-à-dire , qu'il les prioit de consentir à sa retraite ou à sa déposition. En effet , souvent alors il se cachoit & il fuïoit lui-même dans la retraite , dans l'esperance que son absence rameneroit le calme , puisque ses Disciples ne vouloient pas le chasser comme le bouc émissaire chargé des pechez de son petit Peuple. On l'a vû en Provence n'oser plus se mêler de rien , persuadé qu'il gâtoit tout , ce sont ses termes , & qu'il étoit plus propre à renverser qu'à édifier. Il étoit même résolu de s'enfoncer le reste de sa vie dans une solitude inconnue pour y pleurer ses pechez , & tous les maux dont il se chargeoit devant

devant Dieu dans la conduite de son Institut ; & il l'eût exécuté , si la célèbre Sœur Louïse , dont il a été parlé , ne l'en eût détourné.

Dans cet esprit d'humilité les dernieres années de sa vie à S. Yon il alloit quelquefois après le repas passer la récreation avec les Freres Servans , avec qui il entroït en une humble dispute , non sur le premier , mais le dernier rang : car d'un côté aucun des Freres ne vouloit présider , où étoit leur Pere & leur Instituteur ; de l'autre côté M. De La Salle en repliquant , *qu'il n'étoit plus rien* : réponse qui lui étoit ordinaire , ou bien *qu'il étoit l'âne de la maison* , vouloit obliger l'ancien de tenir la place de Supérieur ; mais dans ces sortes de combats d'humilité , celle de M. De La Salle demouroit toujours victorieuse. D'autrefois il prenoit à la sortie du Réfectoire un petit Pensionnaire par la main & faisoit la Récreation avec lui. Par le même esprit , il recevoit les commandemens de tous ceux qui vouloient lui en faire , & reconnoissoit pour Supérieurs ceux qui vouloient l'être. On en a vu assez d'exemples dans sa vie. Le jeune Abbé , dont il a été parlé , qui a l'instigation du rival du serviteur de Dieu , s'étoit de lui-même établi le Supérieur des Freres en son absence , le trouva à son retour docile & soumis à son empire comme un petit enfant. Je dis soumis à son empire ; car c'est le terme seul qui exprime la hauteur avec laquelle le jeune Ecclésiastique traitoit ce vénérable Vieillard. Il le grondoit , il le critiquoit , il le contredisoit , il le blâmoit , il lui faisoit des deffenses & des commandemens sans aucune autorité. Toutefois l'Instituteur ne regardoit qu'avec respect , ne parloit qu'avec soumission à ce nouveau venu qui occupoit sa place. Il obéissoit à ses ordres , comme il eût fait à ceux de M. l'Archevêque : & si le Supérieur qui n'avoit pris mission que de lui-même , se plaisoit à le contrecarrer en tout ; à l'arrêter à Paris , quand il étoit sur le point d'en partir ; à l'en faire sortir , quand il vouloit y demeurer ; & à le mortifier par des ordres fâcheux & à contre-tems , l'humble Prêtre se faisoit un plaisir & un devoir de se rendre docile & ponctuel à les exécuter.

14. Une autre pratique d'humilité , qui en est aussi l'effet & la marque certaine , est de chercher l'assujettissement & d'aimer la dépendance. Rien au monde de plus opposé aux hauteurs de l'esprit humain , qu'un état d'assujettissement ; rien qui révolte davantage l'orgueil de l'homme , que la dépendance. L'homme né libre estime la liberté au-dessus de toutes choses. Tous affectent l'indépendance & en sont jaloux. On regarde celui qui n'est pas maître de ses volontez , comme un esclave. Quelque riche & heureux qu'il paroisse d'ailleurs , on compare son état à celui *d'un enfant en tutelle, qui est* , dit l'Apôtre , *assez semblable à l'esclave* , & est censé n'avoir rien , tandis qu'il n'en peut pas disposer. Pour guérir cette profonde playe d'orgueil dans l'homme , Jesus-Christ a voulu toute sa vie être un exemple de dépendance ; & tous les Saints se sont étudiés à dompter la rebellion du cœur sur cet article. De-là ces grandes pratiques d'obéissance aveugle parmi les Peres du desert , & le vœu qu'en font tous les Religieux. De-là l'établissement de toutes les Communantez , dont la fin principale est de vivre dans un état de dépendance. Mais cette matiere appartenant à l'obéissance , on parlera dans le Paragraphe suivant du grand amour que M. De La Salle a eu pour la dépendance.

15. Enfin , si le dernier & le plus parfait degré d'humilité est l'amour des mépris , M. De La Salle l'a possédé en perfection ; car il n'a eu d'ambition que pour s'en procurer. Ce saint Prêtre fondé sur la connoissance de son fond , étoit vuide de la bonne opinion de lui-même , aimoit sa propre abjection , se faisoit un plaisir de la révéler , ne se traitoit qu'avec mépris , & enfin ce qui est le comble

14. Il cherchoit l'assujettissement & la dépendance.

15. Il se plaisoit dans les mépris.

de cette vertu, il ne respiroit & ne se plaçoit que dans les mépris. Jamais on n'a aperçu en lui le moindre signe d'impatience, de colere, de dépit, de trouble, de chagrin, de tristesse & de peine, dans les mauvais traitemens, dans les affronts & les outrages les plus sensibles.

A tant d'exemples de cet amour du mépris, marquez dans l'histoire de sa vie, nous nous contenterons d'en ajouter trois ou quatre arrivés à Rouën. Cette grande Ville a été pour lui & pour les siens pendant plusieurs années un théâtre d'humiliations. Ils n'y pouvoient paroître, sans être l'objet des huées & des risées de la vile populace. Les insultes & les injures étoient pour eux journalieres. La présence de M. De La Salle ne faisoit que les exciter, loin de les détourner. C'étoit à lui comme au Chef de ces nouveaux Disciples de la Croix, que les libertins s'attachoient pour l'outrager & le poursuivre à coups de pierre. Sa joye alors sensible au milieu des ignominies, frapoit & étonnoit ceux qui en étoient les auteurs, & soutenoit le cœur abatu de ceux qui l'accompagnoient. Sa ferveur dans la priere ( car il avoit coutume de dire son Chapelet en marchant dans les rues ) se rallumoit alors, loin de s'éteindre par ces orages de la malice & de la méchanceté des hommes. Son air triomphant paroissoit dire, qu'ayant part aux oprobres de Jesus-Christ, il avoit sujet de se réjouir, qu'il sentoit le bonheur qu'il y a de recevoir des affronts à cause de son nom; parce qu'alors *tout ce qu'il y a d'honneur, de gloire, de vertu divine, & l'esprit même de Dieu, repose sur lui.* Aussi le voioit-on pendant ce tems précieux selon lui, élever de tems en tems les yeux au Ciel avec un agréable souris, qui marquoit sa complaisance dans les mépris, la joie qu'il en recevoit, la reconnoissance qu'il en ressentoit & qu'il en vouloit témoigner à Dieu. Arrivé à la Maison plein de joye & avec l'air d'un homme que les applaudissemens, les honneurs & la gloire y auroient suivi, il laissoit ceux qui l'avoient accompagné, également édifiés & surpris de son invincible patience dans des occasions si mortifiantes, & de sa jubilation au sortir des oprobres & des insultes.

Ceux de ses Disciples qui avoient eu à boire avec lui le calice de confusion & d'outrages, ne demeuroient pas peu étonnez de ce qu'il l'avoit trouvé si doux; car ils l'avoient senti bien amer; & ils ne pouvoient pas comprendre, par ce qu'ils n'étoient pas humbles au même degré que lui, quel goût il pouvoit trouver dans ce breuvage dégoûtant des mépris. De plus, mortifiés au possible des indignes traitemens qu'ils venoient d'essuyer de la part d'une canaille insolente qui avoit un si grand besoin de leur ministère pour l'Instruction Chrétienne de leurs enfans, ils ne pouvoient ni supprimer le ressentiment de leur peine, ni s'empêcher d'éclater en plaintes. Alors le charitable Supérieur, pour les consoler, leur disoit : *Bénissez Dieu, mes chers Freres, de ce qu'il permet que vous soyez traités comme son Fils, qui a reçu encore plus d'outrages que vous, lui qui étoit Dieu.* C'étoit particulièrement dans ses exhortations, qu'il s'efforçoit de leur ouvrir les yeux de l'ame sur les avantages des mépris & des trésors de grace qui y étoient cachés. Il leur faisoit aussi sentir le mauvais exemple qu'ils donneroient, s'ils témoignaient le moindre ressentiment. Pour les rendre constans dans l'amour des mépris passagers, il leur inculquoit souvent cette Sentence de l'Apôtre : *Nous sommes pressés de toutes parts, nous sommes dans la perplexité, mais non pas dans le desespoir; nous sommes persécutés, mais non pas abandonnés; nous sommes abatus, mais non pas réduits à la mort; nous portons toujours dans notre corps la mortification de Jesus-Christ, afin que sa vie paroisse aussi dans nos corps. Cependant nous ne*

perdons point courage ; & quoique notre homme extérieur se consume , néanmoins l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour , parce que les afflictions si courtes & si legeres que nous souffrons pendant cette vie , produisent en nous la durée éternelle d'une gloire incomparable. Il prononçoit toutes ces paroles avec un contentement inexplicable , non-seulement dans ses exhortations , mais encore lorsqu'il avoit souffert quelque mortification , ou qu'il donnoit quelques avis spirituels à ses Freres. Ce saint Homme ne souffroit pas seulement avec joye les diverses humiliations qui lui arrivoient. Pour ne rien perdre de leur mérite , il gardoit encore un profond silence dans ces occasions ; de peur de faire connoître les auteurs de ses peines , ou de recevoir quelque plainte. Etant un jour dans un jardin où il disoit son Office , un cheval qui lui servoit quelques fois pour ses voyages , s'étant échappé & ayant entré dans un jardin voisin sans y faire néanmoins aucun dommage , le Maître de ce jardin en fut si couroucé , qu'il vint au Serviteur de Dieu avec une espece de fureur & lui chargea la joue d'un soufflet. Ce saint Homme , sans témoigner la moindre peine , se prosterna aussi-tôt à genoux devant ce furieux & lui demanda pardon , s'il lui avoit causé quelque peine. L'emporté surpris d'une telle humilité , se retira interdit & confus. On ignoreroit cet exemple de patience & d'humilité , comme tant d'autres , si un Frere qui en fut témoin , n'en eût édifié les autres.

Une autre fois étant allé rendre visite à M. d'Aubigné Archevêque de Roüen ; ce Prélat , qui s'étoit laissé prévenir contre lui , comme il a déjà été dit , le renvoya après l'avoir traité avec mépris & chargé de paroles dures devant plusieurs personnes. L'humble Prêtre comblé de joye s'en retourna en benissant Dieu & en chantant ses louanges. Le Frere qui l'accompagnoit , paroissant surpris de son allegresse sans pouvoir en deviner la cause , il répondit qu'il regardoit ce jour comme un des plus heureux de sa vie. La même chose lui étoit arrivée de la part d'un autre Evêque qui d'ailleurs honoroit fort sa vertu , & qui lui avoit même rendu de grands services. Il en fut reçu dans la visite qu'il lui alla rendre pour lui presenter ses respects , avec tant de mépris & avec des paroles si humiliantes , que ceux qui étoient présens , en furent surpris & mortifiés : mais le Serviteur de Dieu ne le fut pas , & s'en retourna rempli de joye. Cette joye fut si sensible , que ses Freres s'imaginèrent qu'il avoit reçu un très-favorable accueil de ce Prélat. Ils le presserent de leur en marquer les circonstances ; mais c'est ce qu'il ne voulut point faire , de peur de le leur rendre odieux , & de perdre le fruit de son humiliation. Il disoit dans ces occasions à ceux qui sçavoient les mauvais traitemens qu'il recevoit , & qui lui en témoignaient leur peine : » Ne sçavez-vous pas que nous sommes destinez aux mépris & aux persécutions ; c'est une chose à laquelle chacun doit se résoudre en entrant au service de Dieu. Mais quel bonheur , ajoutoit-il , d'endurer quelque chose pour celui qui a tant enduré pour nous ; & ne sçavez-vous pas que ce qui est agréable à Dieu , est que dans la vûe de lui plaire nous endurons les maux & les peines qu'on nous fait souffrir avec injustice ; c'est-là à quoi nous avons été apelles. » Avec de si saints sentimens il ne craignoit ni l'oprobre des hommes , ni leurs mauvais traitemens.

Il ne faut pas s'étonner si un homme si humble étoit si éloquent sur l'humilité , si zélé pour en faire aimer la pratique , & si ingénieux pour en inspirer les sentimens ; ayant appris du Prince des Apôtres , qu'il faut que les Chrétiens s'inspirent l'humilité les uns aux autres , parce que Dieu résiste aux superbes , & donne sa grace aux humbles ; il ne se contentoit pas d'en donner des exemples , il en faisoit d'efficaces leçons ,

& portoit puissamment à l'acquérir ceux qu'il dirigeoit dans la vie spirituelle. Persuadé que Dieu nereçoit de gloire que de la part des humbles, il n'oublioit rien pour déterminer ses Disciples à acquérir une vertu essentielle aux Chrétiens, & essentielle à leur état. De-là, tant d'instructions qu'il leur a données & laissées sur ce sujet, dont voici quelques legers extraits. 1. Vous devez, leur dit-il, considérer l'humilité comme le fondement de toutes les autres vertus, sans laquelle il est impossible d'avoir aucune solide piété; puisque la piété sans l'humilité n'est ordinairement qu'une pure hypocrisie ou illusion. 2. Pour acquérir cette vertu si nécessaire pour le salut, il faut travailler fortement à se connoître soi-même, &c. Se souvenir sans cesse & être persuadé qu'on est le plus foible & le plus imparfait de tous, & qu'il n'y a que l'orgueil qui puisse faire croire le contraire; & de quelque méchant homme que vous entendiez parler, vous le devez regarder comme beaucoup au-dessus de vous: vous devez pour cela entrer dans de bas sentimens de vous-mêmes, ne vous croire utile à rien, & admirer que Dieu se serve de vous comme d'un vil instrument qui n'est propre qu'à attirer sa malédiction. 3. Ne dites jamais rien de vous-mêmes qui puisse laisser la moindre estime dans l'esprit du monde. Fuyez les louanges & les aprobations des hommes, & lorsque quelqu'un dira quelque chose à votre avantage, pensez que l'honneur n'est dû qu'à Dieu, & à vous la confusion; tenez-vous dans le silence, & humiliez-vous devant Dieu, dans la vûe que vous n'êtes que néant & que péché. 4. Que votre joye, au contraire, soit de souffrir humblement les mépris & les rebuts que l'on fera de vous comme une chose très-juste: prenez toujours le pire, quand il sera à votre choix; dans les entretiens & dans les récréations ne vous empressez pas de parler, & parlez-y avec simplicité sans user de paroles recherchées & affectées, & sans improuver ce que les autres disent; ni les interrompre. 5. Enfin, lorsque vous serez repris & averti de vos deffauts, ne vous justifiez point, à moins que votre Supérieur ne vous ordonne de dire la vérité. Considérez sans cesse ce que vous pouvez de vous-même, & ce que vous avez fait quand Dieu vous a laissé à vous-mêmes. Regardez-vous comme capable seulement de vous perdre, & appréhendez jusques aux actions que vous croyez les meilleures. On peut voir par des avis si utiles & si nécessaires, quelle étoit la profonde humilité de celui qui les donnoit. Car il ne disoit que ce qu'il pratiquoit, & c'étoit son exemple encore plus que ses paroles, qui portoit les Freres à la pratique de l'humilité, & qui leur en adoucissoit l'amertume.

Je crois, écrit-il à un Frere, que vous ne doutez pas qu'une vertu qui vous est bien nécessaire, est l'humilité. Vous voyez bien que vous n'avez pas une entiere soumission d'esprit. Hé, mon cher Frere, travaillez, je vous prie à l'acquérir; & sçachez qu'on n'est heureux en ce monde qu'autant qu'on a d'humilité, de soumission & de patience; trois vertus qui sont inséparables, & qui vous sont d'une égale nécessité. Etudiez-vous donc à les acquérir; & vous verrez qu'autant que vous les posséderez, autant vous aurez de repos & de satisfaction dans votre état. Il n'y a rien que je ne fasse pour vous tirer de peine; mais, mon cher Frere, croyez-moi, le meilleur moyen pour en sortir, est de travailler à l'acquisition des vertus que je viens de vous proposer: il me paroît cependant par votre dernière, que vous ne vous efforcez pas assez de les acquérir. Prenez-y garde, je vous en supplie; car vous ne ferez jamais rien de bon & d'agréable à Dieu sans elles.

Le même Frere lui ayant exposé la peine qu'il ressentoit des avertissemens qu'on ne lui faisoit peut être pas avec tous les ménagemens dont la charité & la prudence usent envers ceux qui ne sont pas humbles, M. De La Salle le console en cette manière. Gardez-vous bien de vous faire de la peine, lorsqu'on vous avertit de vos dé-

faits de quelque maniere qu'on vous les dise. On en a bien dit davantage à notre Seigneur, de qui vous faites profession d'être le Disciple : si vous l'êtes effectivement, vous vous réjouirez d'être traité comme votre Maître qui a souffert patiemment tout ce qu'on lui a dit d'injurieux, aussi-bien que les Saints ses Serviteurs. Ayez donc soin, lorsque vous êtes averti d'une maniere qui semble vous choquer & vous mépriser, d'adorer la justice de Dieu dans celui qui vous avertit. Vous devez, mon cher Frere, beaucoup aimer cet exercice, & le regarder comme un moyen que Dieu vous donne pour vous faire quitter vos deffauts ; & quand il n'y auroit point d'autre fruit à retirer de cet exercice, que l'humiliation, vous le devriez chérir & aimer, &c.

Ce Frere encore fort sensible à la peine d'être repris de ses fautes avec tant de liberté, eut besoin de nouveaux secours pour s'y accoutumer de la part de son saint Conducateur, qui lui écrit en ces termes :

Il faut se réjouir des avertissemens. Loin de vous faire de la peine de ce qu'on vous dit vos anciens deffauts, vous en devriez, au contraire, benir Dieu sans cesse. Encore une fois, tâchez d'en faire votre profit. Quelle humilité est donc la vôtre, de ne pouvoir endurer une chose qui vous cause une legere confusion ? Je vois bien maintenant ce que vous desirez, mon très-cher Frere, vous voulez volontiers professer que vous êtes grand amateur de l'humilité, & que vous l'estimez beaucoup, pendant que vous évitez l'humiliation autant qu'il vous est possible. Que vous servira d'aimer la vertu, & d'en rejeter la pratique ? Quoi ! vous vous plaignez que les autres n'ont point assez de charité ; & vous ne vous plaignez pas que vous n'avez point d'humilité ? A quoi vous servent les grandes dispositions que vous avez pour cette vertu, sinon à vous rendre plus coupable devant Dieu ? Qu'il ne vous arrive donc plus de vous plaindre des avertissemens qu'on vous fait ; & ne croyez pas que votre Directeur ait aucune peine contre vous. S'il est si exact à vous reprendre, & à vous imposer des penitences, & qu'il n'en use pas ainsi à l'égard des autres, c'est qu'il vous y voit disposé, & qu'il aime plus votre avancement dans la vertu. Faites en sorte que cela soit véritable, & que votre singuliere application soit désormais de vous réjouir des répréhensions & des penitences qui vous sont imposées, & de vous corriger de vos deffauts. C'est dans les occasions que l'on en trouve les moyens. Veillez donc sur vous-même, afin de ne vous pas faire de la peine de ce qui n'est qu'un bien pour vous. Je prie Dieu, qu'il vous en fasse la grace, & suis en notre Seigneur..... C'est ainsi que ce saint Frère portoit ses Freres à la pratique de la sainte vertu d'humilité. Il leur fait voir l'estime qu'il en fait, & celle qu'ils en doivent faire ; mais en leur inculquant qu'il aime incomparablement plus la pratique que le nom de la vertu. En effet, la speculation sans la pratique, ne fait que des Philosophes qui savent bien discourir de la vertu sans être vertueux. Ceux-ci inspirent aux autres ce qu'ils ne font pas eux-mêmes. Eloquent à enseigner la plus grande spiritualité, ils en abandonnent à leurs Disciples l'exercice & la peine.

Concluons sur ce point, en rapportant les avis qu'il a donnez à une fervente Religieuse. Vous devez, lui dit-il, vous persuader que la vie que vous menez de grande de vous une toute autre humilité, un tout autre renoncement au monde, à son esprit, & à vous-même ; en sorte que ce qui pourroit être suportable à une autre, ne doit nullement vous le paroître. En vous regardant comme un reste d'enfer, vous devez vous mettre au-dessous de tout le monde, vous étonner qu'on puisse vous souffrir, & que la terre veuille bien vous porter. Voyez combien vous êtes éloigné de ces sentimens, confondez-vous de vous connoître si peu, & demandez à votre Seigneur qu'il grave cette humilité au fond de votre cœur. Vous ne pouvez

excéder en vous humiliant, en vous haïssant, & en vous anéantissant, puisqu'il n'est le seul moyen de salut qui vous reste. Si vous voulez donc faire un grand progrès dans cette vertu, observez les choses suivantes.

1. De quelque part que vienne l'humiliation, recevez-la comme une chose qui vous est justement due.

2. Attendez les humiliations, à moins que Dieu ne vous donne un attrait particulier pour les rechercher, & que l'occasion s'en présente naturellement.

3. Trouvez tout bon, ma chère Sœur, particulièrement ce qui vous humiliera & sera plus opposé à votre inclination. Il n'y a point de meilleur moyen pour détruire votre fond d'orgueil, que la pratique fréquente & journalière des humiliations. Si vous les desirez & aimez pour être unie en tout à notre Seigneur, il vous en fournira un grand nombre d'occasions, outre celles que vous avez déjà de la part de votre esprit & de votre humeur. Si vous avez cette faim des humiliations, & de l'éloignement du monde, vous en viendrez à bout avec la grace de notre Seigneur.

4. Regardez-vous toujours dans un sentiment d'humiliation, & humiliez-vous en tout, & à l'égard de toutes. Humiliez-vous lorsque vous faites souffrir les autres, considérant que c'est de quoi vous êtes capable, & lorsque vous voyez que l'on pointille sur vos actions, persuadez-vous qu'on a raison.

5. Il est bon que vous soyez décriée, afin d'être plus éloignée & ennemie du monde & plus unie à Dieu.

6. Lorsqu'on vous reprendra de quelque faute que vous n'aurez point faite, ou que l'on vous rebutera, remerciez avec une grande douceur & humilité celles qui en usent ainsi, comme d'une grace qu'elles vous auront faite; témoignant être disposée à vous corriger. Vous sçavez bien que vous ne méritez aucun respect ni déférence, ni même aucune approbation. Vous ne méritez pas seulement d'être écoutée: entrez dans ces sentimens.

7. Vous prendrez toujours la dernière place & la plus incommode, nonobstant toutes vos répugnances, qui sont des effets de votre orgueil. Ce sera toujours un grand avantage pour vous d'être traitée comme la servante des autres; & c'est ce que vous devriez désirer avec empressement. 1. Pour abattre votre orgueil. 2. Pour vaincre votre lâcheté. 3. A cause de vos pechez, dont le grand nombre & l'énormité vous doivent tenir sous les pieds de tout le monde, & particulièrement de vos sœurs. Lorsque vous serez persuadée que vous ne méritez rien devant Dieu que des mépris, & que vous considèrerez les créatures comme des instrumens dont sa miséricorde & sa justice se servent, tantôt pour vous élever, tantôt pour vous abaisser, & que la Providence ne les employe que pour votre salut & pour sa gloire, vous serez peu touchée de tous les mauvais traitemens qu'on pourra vous faire.

8. Mettez-vous toujours à votre place; c'est-à-dire sous les pieds des démons, où vous avez tant de fois mérité d'être, & où peut-être vous pouvez être pour jamais; & en cette vûë, mettez-vous sous les pieds de toutes vos sœurs, sans prétendre qu'on doive avoir aucune considération, ni garder aucune mesure à votre égard. Croyez qu'il n'y en a aucune qui ne vous surpasse en vertu & en esprit. On n'en sçauroit moins avoir, que de risquer son Eternité, comme vous avez fait tant de fois. Si vous pouvez, ma très-chère Sœur, graver ces sentimens dans votre cœur, & agir conformément, aimer l'abjection, le mépris & les rebuts des créatures; les rechercher & les embrasser, comme ce qui vous est dû si justement, je crois que ce sera un moyen efficace & peut-être l'unique pour attirer la miséricorde de Dieu sur vous,

L'humble Prêtre en voulant former l'intérieur de cette Religieuse, peignoit le sien ; car l'on voit que cette lettre est le vrai tableau de son humilité & des bas sentimens qu'elle lui inspiroit à l'égard de lui-même & du prochain.

### §. TROISIÈME.

#### *Son Esprit d'Obéissance.*

L'Esprit d'obéissance est celui d'humilité. L'un sort de l'autre comme le ruisseau de sa source. Jamais on ne voit un cœur humble, qu'on ne le voye soumis : & jamais il n'est soumis, s'il n'est humble. Le plus ou le moins d'humilité, fait le plus ou le moins d'obéissance. Ces deux vertus se balancent toujours & se trouvent au même degré. Si l'une n'est pas l'autre, elles ne peuvent au moins être séparées. L'on peut même dire que l'obéissance est l'humilité réduite à la pratique.

Cette idée forme celle qu'on doit avoir de l'obéissance d'un homme qui a été si humble. Or pour l'exposer en tout son jour, je vais rapporter, 1. Ses sentimens sur cette grande vertu. 2. L'étendue qu'il lui donnoit. 3. Les pratiques d'obéissance qu'il inspiroit. 4. Les exemples qu'il en donnoit.

#### SECTION I. *La doctrine & les sentimens de M. De La Salle sur l'obéissance, sur quoi il en fondeoit la nécessité, l'excellence & les avantages.*

1. Il fondeoit la nécessité, l'excellence, & les avantages incalculables de l'obéissance, sur la nature du Créateur, sur la condition de la Créature, sur la Constitution de l'Univers & de toutes sortes de Societez, sur l'intérêt de l'homme & sur l'essence des Communautéz. C'est l'obéissance qui rend à Dieu ce qui lui est dû, une gloire parfaite. C'est l'obéissance qui conduit l'homme par le chemin le plus sûr, le plus aisé & le plus court à la perfection. C'est l'obéissance qui est l'ame, l'honneur & le grand mérite des Communautéz.

Nous appartenons à Dieu par une infinité de Titres. Nôtre Etre, nôtre vie, nos biens, tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons, tout ce que nous espérons, vient de lui, est à lui, doit retourner à lui. Comme premier principe, nous lui sommes redevables de tout nous-mêmes. Comme dernière fin, nous devons rapporter tout à lui. Ses droits sur nous, sur nos actions & sur nos personnes, sont inalienables, imprescriptibles & absolus. Ainsi prétendre se gouverner soi-même, être le maître de ses actions, c'est une usurpation criminelle sur les droits du Créateur. Il a sur nous un triple domaine, qui fonde en nous un triple titre d'obéissance. Par le domaine de propriété, nous lui appartenons plus que l'enfant n'appartient à sa mere, l'ouvrage à l'ouvrier, le vassal au Seigneur. Maître de nôtre fond, il le doit être de tous ses fruits, qui sont nos pensées, nos desirs, nos desseins, nos affections & nos actions. Par le domaine de Jurisdiction, il a droit de disposer de nous avec une entière liberté, de nous gouverner, de nous faire des loix, & d'exiger une entière soumission à toutes ses volontez. Par son domaine d'excellence, il porte en sa nature autant de raisons & de titres de nous lier & de nous enchaîner à ses pieds, qu'il a de perfections qui le rendent digne de tout amour, de tout honneur & de tout service. Les qualitez qu'il porte à nôtre égard de Créateur, de Conservateur, de Bienfaicteur universel, de Redempteur, & de souverain bien ; celles que nous portons à son égard, de créatures, d'esclaves, d'images, d'enfans, de disciples, sont des titres immuables de nôtre assujettissement & de nôtre dépendance. D'où il suit par une conclusion nécessaire, que

I.  
sa Doctr.  
ne & ses sen-  
timens sur  
l'obéissance.

I. La néces-  
sité d'obéir  
fondee sur la  
nature de  
Dieu & celle  
de la créa-  
re.

tout ce que nous faisons, doit être réglé par ses volontés souveraines ; & que nous ne pouvons nous en écarter sans nous déclarer ingrats, rebelles & perfides, & nous rendre coupables de ce qu'on appelle *peché*.

De cette nécessité primitive & tirée du fond de notre nature & de notre Etre, d'obéir à Dieu, soit celle d'obéir à nos Supérieurs. Car enfin nous ne devons pas prétendre, que Dieu se rende visible pour nous conduire, ou qu'il le fasse par des Anges. L'orgueil seroit insupportable, & l'illusion grossière, si on ne vouloit pas être gouverné dans le civil & dans l'ordre naturel, selon la disposition de sa Providence, qui établit des hommes pour conduire des hommes ; & dans l'ordre surnaturel par les Supérieurs que Jésus-Christ a lui-même instituez pour gouverner dans son Eglise. Si nous examinons la fin de notre création & de toutes les œuvres de Dieu, elle fonde la nécessité d'obéir à celui qui ne nous a fait sortir du néant, conservez, rachetez, justifiez & comblez de biens, que pour sa gloire. Dieu n'a pas pu se proposer une autre fin : ainsi si nous voulons entrer dans les desseins de notre Créateur, & remplir nos devoirs de créatures, nous devons n'avoir que sa gloire en vûe. Il l'attend de nous : il attend donc de nous une parfaite obéissance ; car c'est elle seule qui lui rend le culte souverain, l'amour parfait & l'honneur qu'il demande. Dieu mérite par tout ce qu'il est, un culte souverain : tout ce que nous sommes, nous oblige à le lui rendre. Il a droit de vie & de mort sur nous ; & à ce droit correspond en nous l'obligation de lui offrir des sacrifices. Quelle est la victime qu'il demande ? Nous-mêmes. Il ne se contente plus, il ne s'est même jamais contenté des victimes légales, parce qu'elles sont étrangères à nous-mêmes, & que c'est nous-mêmes qu'il faut lui offrir. Comment ? Par la parfaite obéissance qui immole l'homme tout entier. Par-là elle devient un Acte de Religion, qui tient le premier rang entre les vertus qui ne sont point Théologiques. Adorer Dieu, c'est l'hommage que notre esprit doit à la grandeur de Dieu : lui obéir, c'est celui que lui doit notre volonté.

Si la parfaite obéissance est le culte souverain qui est dû à Dieu, c'est aussi le témoignage réel de son amour. *Celui qui m'aime*, dit Jésus-Christ, *obéit à mes paroles* : Ce n'est pas ceux qui disent : *Mon Pere, mon Pere*, mais ceux qui font la *volonté de Dieu*, qu'il reconnoit pour ses Disciples. La marque qu'il a donnée lui-même de son amour infini pour son Pere, a été d'obéir à ses volontés, *ut cognoscat mundus, quia diligo Patrem*. Toute autre marque est équivoque, ou plutôt une illusion. Il n'appartient non plus qu'à l'obéissance, de rendre à Dieu l'honneur qu'il demande. Dieu peut être à la vérité honoré en différentes manieres ; mais il ne peut l'être par les gens de Communauté, que par une fidèle obéissance. Toutes les bonnes œuvres peuvent lui procurer de la gloire, & elles lui en procurent en effet, si le desir d'accomplir sa volonté en est le motif : Elles cessent d'être bonnes œuvres, si Dieu ne les demande pas de nous, si l'obéissance dans une personne de Communauté en est bannie. Ce n'est pas à nous à honorer Dieu selon notre goût & à notre maniere ; c'est le sien qu'il faut suivre. Etudier ses volontés & s'y soumettre, c'est l'honneur qu'il exige, le plus grand, & même l'unique que nous lui puissions rendre ; car quoique nous puissions faire des actions qui par leur nature seroient plus éclatantes & plus heroïques, elles cessent d'être glorieuses pour Dieu, s'il ne les demande pas de nous. Si personne ne se tient honoré de ce qui se fait contre son ordre, il ne faut pas attendre que Dieu ait agréable un sacrifice que la volonté propre souille.

La nécessité de l'ordre est le second fondement sur lequel M. De La Salle établissoit

Blissoit la nécessité de l'obéissance. L'ordre ne subsiste que par la subordination, & la subordination forme elle-même l'obéissance. Si le monde, les États, les familles, le corps humain, cessent d'entretenir la subordination qui en maintient l'ordre, ils se détruisent. *Ordinatione tua perseverat dies*, dit le Roi Prophète. Ps. 118. 90. Le monde ne subsiste que par l'ordre que son auteur y a mis. Cet ordre dépend de la liaison, de l'harmonie & du concert de ses parties différentes; & cette union que nous admirons dans cette multitude innombrable d'êtres différens, ne se maintient que par leur subordination mutuelle. Tous les États, les Sociétés, les familles n'ont point d'autre principe de leur conservation. Il faut un Chef, il faut de la subordination à son égard, si on veut que l'ordre y regne. Là où il y a multitude, il y a de la confusion, si la pluralité n'aboutit à l'unité. Le schisme & la division s'introduisent par l'anarchie, & l'anarchie par le défaut de subordination. Si tous les sentimens & toutes les volontés ne concourent pas au même but en aboutissant à l'obéissance au chef, le désordre se met dans le gouvernement, & la défolation suit le désordre. Eccl. 1. 6. 17.

• Le Supérieur (dit M. de Rancé) est le Chef de la Congrégation. Il est la tête d'un corps duquel tous les Freres sont les membres & les parties: & comme le propre de la tête dans le corps humain est de gouverner & de conduire, de former tous les mouvemens & toutes les actions, que tout se rapporte à elle, & qu'il ne se passe rien, dont-elle ne soit l'origine & le principe, il faut aussi que dans une Communauté réglée, tout se fasse par l'ordre & la dépendance du Supérieur, qu'il dispose de toutes choses pour l'utilité publique & le bien des particuliers, qu'il applique les Sujets & ordonne de leurs occupations. • Ce second principe sur lequel le vertueux Prêtre établissoit la nécessité de l'obéissance, est celui-là même que le grand Apôtre développe dans sa lettre aux Romains en ces paroles: *Toute puissance est établie de Dieu. C'est lui qui est l'auteur de l'ordre que nous voyons dans le monde: par conséquent s'opposer aux Puissances, c'est s'opposer à l'ordre établi de Dieu même.* Ro. 1. c. 8 p. 151 des devoirs de la vie chrét.

Un autre principe qui rend dans la doctrine de notre S. Prêtre, l'obéissance d'une nécessité indispensable, est la corruption du cœur humain, & la dépravation de notre volonté. Abandonnons l'un à ses inclinations, l'autre à ses desirs: où nous mènent-ils? Dans l'enfer à grands pas par la voie de l'iniquité. C'est pourquoi le Sage nous avertit de ne pas courir après nos desirs & de résister à notre volonté. Ceux qui prennent pour guide leur volonté, s'abandonnent aux passions les plus monstrueuses, se mettent sous le domaine des vices les plus honteux, & se précipitent dans tous les crimes dont S. Paul charge les anciens Philosophes dans son Epître aux Romains. 3. Sur la corruption de la volonté humaine.

L'Instituteur des Ecoles Chrétiennes en poussant ce principe jusqu'où il doit aller, en tiroit une conséquence toute propre à convaincre de la nécessité de l'obéissance. Cette conséquence est affreuse, elle fait horreur, elle est toute fois vraie: la voici. Il faut se résoudre à obéir aux Supérieurs, ou se déterminer à obéir au démon. Puisque c'est une nécessité de faire la volonté de quelqu'un. C'est à nous à choisir le Maître auquel nous voulons nous soumettre, & dont nous voulons suivre les ordres: Or il n'y en a que deux entre qui nous puissions opter: Dieu & le démon. Le parallèle de ces deux Maîtres fait d'horreur; & en cela même il est propre à inspirer l'esprit d'obéissance. Il faut de nécessité faire la volonté de Dieu, ou faire celle du démon: Pourquoi? Parce qu'il n'y a pas plus de milieu entre suivre notre propre volonté & suivre celle du démon, qu'il y en

a entre obéir à Dieu & obéir à nos Supérieurs. Ceux-ci tiennent la place de Dieu ; ils representent Jesus-Christ , ils sont revêtus de son autorité , ils parlent en son nom , ils sont sa bouche , les organes de sa voix , le roche de sa volonté : On ne peut par une conclusion nécessaire , leur obéir ou desobéir , sans obéir ou desobéir à Dieu. D'un autre côté , la propre volonté & le démon sont d'accord , ils font pacte ensemble pour s'oposer à la Loi de Dieu : On ne peut donc contenter l'une , sans contenter l'autre. Cette conséquence est juste : on obeit au démon , si on suit sa propre volonté.

5. Sur l'inté-  
rêt de l'hum-  
me.

M. De La Salle après avoir cherché dans la nature de Dieu & la nôtre , dans l'ordre de sa Providence & celui de la nature , des titres glorieux en faveur de l'obéissance , en trouvoit d'autres aussi propres à relever de nouveau la nécessité , l'excellence & les avantages de cette vertu dans l'intérêt de l'homme. La desobéissance a fait sa perte , l'obéissance a fait son salut. La desobéissance soustrait l'ame à la grace , l'obéissance en est une source. La desobéissance ferme le chemin à la perfection : l'obéissance en est la voye la plus courte , la plus assurée , la plus douce.

L'obéissance  
est son salut.

En premier lieu , la desobéissance d'Adam a perdu sa postérité , l'obéissance de Jesus-Christ a fait le salut du genre humain. Toute nôtre Religion est fondée sur cette vérité fondamentale , qui renferme celle du péche originel , & celle de la Rédemption. *Comme par la desobéissance d'un seul homme , dit l'Apôtre , plusieurs sont devenus pécheurs , ainsi par l'obéissance d'un seul plusieurs deviendront justes.* Dans ces paroles , nous aprenons ce que l'enfer a profité de la desobéissance du premier homme , & ce que le Ciel doit à l'obéissance de Jesus-Christ. Nous devons comprendre , que c'est par la soumission & la dependance , que Dieu nous veut conduire & nous sauver. Pour nous en persuader d'avantage , il suffit de développer la proposition particuliere renfermée dans la générale de l'Apôtre. D'un côté la desobéissance du premier homme a fait le malheur du genre humain. Voilà la proposition generale , elle s'étend à tous les hommes. Celle-ci y est contenue , la desobéissance de chaque homme fait aussi sa perte. De l'autre côté , l'obéissance de Jesus-Christ opérera le salut de plusieurs justes ; cette proposition s'étend à tous les Elus : Celle-ci en dépend : l'obéissance de chaque particulier opérera son salut. Ainsi le salut de l'homme est attaché à l'obéissance. Le grand Apôtre le dit encore expressément en sa lettre aux Hebreux. *Jesus-Christ est devenu le principe de salut à l'égard de tous ceux qui lui obéissent.* Concevons donc une bonne fois jusqu'où va le mérite de l'obéissance ? Elle a mis le comble à la gloire de Jesus-Christ. Et elle doit le mettre au bonheur des hommes. La mort de Jesus-Christ eût perdu sa valeur , si la volonté de son Pere ne l'eût pas déterminée ; à plus forte raison , nos vertus ne sont qu'un phantôme , si l'obéissance ne les régle : Il faut être Saint de la maniere qu'il plaît à Dieu qu'on le soit , & non selon nos idées.

Rom. 5. 2. 19.

Heb. c. 5.

S. Thomas.  
2. 2. q. 154.  
à 5.

Elle lui attire  
la grace.

Lu 3. c. 13.

Pro. 21. 28.

En second lieu , *la desobéissance soustrait l'ame à la grace* , dit le S. Auteur de l'Imitation. L'obéissance en est une source. Cela est aisé à concevoir. La grace est le secours que Dieu presente pour l'exécution de ses volontez. Plus on est fidèle à y obéir , plus sa bonté infinie se prête & se communique. Cette fidele obéissance est toujours si puissamment aidée de la grace du Tout-Puissant , que la victoire ne balance point entre ses mains. Cette abondance de grace fait la force de l'ame obéissante , & en la rendant supérieure à tous ses ennemis , elle la fait remporter autant de victoires que ses passions lui livrent de combats.

N'est-ce pas ce que le Chef des Apôtres marque dans le commencement de sa

premiere lettre , en souhaitant la grace & la paix à ceux qui sont sanctifiez par le Saint Esprit , pour obéir & pour être arrosez du sang de Jesus-Christ. Ces paroles méritent attention : Notre sanctification se fait par le S. Esprit , & le but de cette sanctification est de nous rendre obéissans ; & l'effet de cette obéissance est l'application du sang de Jesus-Christ , & le mérite du sang de Jesus-Christ est la grace & la paix. Cela veut dire que c'est l'obéissance qui nous sanctifie ; qui nous arrose du Sang de Jesus-Christ , qui nous attire ses graces.

En troisieme lieu. La désobéissance ferme le chemin de la perfection : l'obéissance l'ouvre & l'aplanit ; parce qu'elle est le fond de l'abnégation Evangelique, Elle fait le fond de la perfection. que Jesus-Christ recommande tant , & qui demande la pratique de toutes les vertus. *Renoncez à vous-même.* Ce seul mot est la substance de la Morale de l'Evangile toute entiere ; il montre la clef de la perfection , il en renferme tous les progres ; car il est bien certain que la pratique des plus sublimes vertus demande de grands efforts , oblige à de sensibles renoncemens , & que le Ciel qui en est la récompense , est une conquête qui coûte & bien des travaux & bien des peines , & même du sang à l'ame , si on peut ainsi parler. Si le chemin qui conduit à la vie Eternelle , est si étroit , que Jesus-Christ lui-même en paroît étonné , lors qu'il nous l'apprend ; celui de la perfection est encore bien plus rude & plus épineux : On n'y avance que par l'abnégation ; chaque pas coûte une violence ; & le progres est si bien attaché à ce renoncement , qu'on recule , pour peu qu'on le suspende. Or l'obéissance est l'abnégation parfaite. Elle renferme , ou met en exercice tous les genres de mortification : Elle livre à Dieu le fond de l'homme après lui en avoir donné les fruits. De sorte que selon le langage du saint Auteur de l'Imitation , *il n'y a rien de plus grand , & de plus héroïque ; que de perseverer dans une fidele obéissance , de vivre soumis à un Superieur , de se dépouiller de tout droit & de toute disposition de soi-même.*

Par toutes les autres vertus , on donne quelque chose à Dieu , on renonce à quelque créature , on se perd en partie soi-même. Par le silence , on se prive du plaisir de la conversation ; par la solitude , de celui des compagnies ; par le jeûne & l'abstinence , on mortifie la sensualité ; par la temperance , on régle l'attrait pour les plaisirs ; par les austerités , on réprime les revoltes de la chair ; par la chasteté , on renonce à la volupté ; par la pauvreté on se dépouille des biens de la terre ; mais par l'obéissance on renonce à tout soi-même , à sa volonté , à ses desirs , à ses humeurs , à ses phantasies , à son esprit , à ses lumieres , à son jugement , à l'usage de sa raison , à sa liberté , au droit qu'on a sur soi-même , à ses desseins , à ses actions : le corps par l'obéissance n'est pas moins captivé que l'ame ; car cette vertu lui ferme les yeux , lui bouche les oreilles , lui lie la langue , les pieds , & les mains à son gré ; ou les délie & les met en mouvement , selon l'ordre des Superieurs. Après tout , comme remarque S. Gregoire *Est-il si difficile de quitter ce que l'on a ?* On se dépouille aisément de sa chemise , parce qu'elle ne tient point au corps. Elle le couvre , mais elle n'en fait pas partie. Il n'en est pas de même de la peau : c'est un supplice d'en dépouiller le corps , parce qu'elle lui est unie & en fait partie. Tout ce qui est extérieur à nous-même , ne coûte pas tant à sacrifier ; *mais se quitter soi-même , c'est le plus genereux effort que l'homme puisse faire pour Dieu , c'est le plus précieux sacrifice , qu'il puisse offrir.* Rom: 10. 10. Evang. C'est un Holocauste , où l'homme tout entier est consumé à la gloire de Dieu. Les autres vertus presentent à Dieu des Hosties , mais elles s'en réservent une partie ; l'obéissance seule détruit tout , & ne laisse rien de la victime ; c'est pourquoi elle est

un vrai Holocauſte , d'autant plus excellent que rien d'étranger à ſoi-même n'y eſt immolé ; c'eſt le *ſoi-même* qui en eſt la victime , comme remarque encore ſaint Gregoire le Grand.

En quatrième lieu , l'obéiſſance eſt la voye la plus courte , la plus douce & la plus aſſurée pour arriver à la perfection. Il y a bien des chemins qui mènent à la perfection. Le plus court eſt celui de l'obéiſſance. C'eſt celui que Jeſus-Chriſt s'eſt ouvert , & dans lequel il apeile ceux qui veulent le ſuivre. C'eſt celui qui eſt le plus frayé par les Saints ; c'eſt celui que leur expérience & leur doctrine donnent pour le plus abrégé , c'eſt le plus doux & le plus agréable ; & de plus , c'eſt le plus aſſuré. Les chemins qui conduiſent à la perfection , ne ſont pas ſans danger : il y en a où il eſt aisé de prendre le change , de ſe tromper , de rencontrer des détours , & des écarts qui paroiffent y mener , tandis qu'ils en éloignent. Il y en a où il eſt aisé au démon de tendre des pièges qui ſont tomber , ou qui embarrasſent & arrêtent. Il eſt aisé de s'y méprendre , & on s'y méprend ſouvent en effet ; mais en fait d'obéiſſance , l'illuſion n'eſt point à craindre ; l'attrait n'en eſt jamais inſpiré , ni par le démon , ni par l'amour propre , ni par la nature. Tout ordre des Supérieurs légitimes qui ne combat ni directement ni indirectement la loi de Dieu , la conſcience , & le devoir , eſt l'ordre de Dieu ; c'eſt Dieu qui parle par leur bouche , & c'eſt ſa volonté , qu'on exécute en obéiſſant à la leur.

Ajoutons qu'on eſt expoſé , & dans ce tems peut-être plus qu'en tout autre , à de fauſſes directions , ou parce que les Directeurs ne ſont pas aſſez éclairés , ſçavans , ſpirituels , ou parce qu'ils ne ſont pas aſſez zélés , vigilans , attentifs. Il y en a d'aveuglés qui conduiſent & entraînent au précipice. Il y en a qui mènent au fanatiſme , d'autres aux erreurs dont ils ſont imbus ; mais dans la voye de l'obéiſſance à des règles ſages & aprouvées , & aux Supérieurs légitimes , il n'y a rien à craindre. Elle eſt donc la plus aſſurée.

Elle eſt aſſiſſi la plus douce. Parce qu'elle débarrasſe du ſoin inquietant de ſa propre conduite , du poids peſant de la propre volonté , qui eſt un peſant fardeau pour ceux-là mêmes qui en ſont jaloux. Elle délivre de l'inquiétude de ſçavoir en quantité de rencontres , ſi ce qu'on fait eſt du goût de Dieu & conforme à ſes deſſeins ; & enfin , des ſcrupules & des retours affligeans , ſi on n'a point pris les inſtincts de l'amour propre pour des marques de la volonté de Dieu ; car enfin hors de l'obéiſſance , la ſurpriſe ſur ce ſujet eſt facile & ordinaire : ſouvent la paſſion nous agit , lorsque nous croyons que le zèle nous anime , ſelon la remarque du ſaint Auteur de l'Imitation de Jeſus-Chriſt. Et comme il dit ailleurs , *nous croyons quelquefois agir par principe de charité , lorsque nous le faiſons par l'inſtinct de la chair. Pourquoi ? parce que l'inclination naturelle , l'amour propre , l'intérêt , l'amour de nos aiſes & commoditez , nous donnent ſouvent le change.*

Ce qui afflige hors des Communautés les meilleures ames , eſt de ne pouvoir régler le détail de leurs actions & de leurs deſſeins par l'obéiſſance. Comme elles ont un ardent deſir de plaire à Dieu & de s'avancer dans la perfection , & qu'elles ſçavent que cette perfection eſt attachée à faire la volonté de Dieu ; toute leur attention eſt à la connoître ; toute leur crainte eſt de s'y méprendre , & de ſubſtituer l'attrait de l'amour propre , ou le penchant de la nature à l'inſpiration du S. Eſprit.

Que ne feroient & que ne donneroient pas les ames de bonne volonté , pour connoître ce que Dieu demande d'elles , le tems & la manière d'exécuter ſes deſſeins ; car c'eſt une autre difficulté de ſçavoir ſi bien meſurer les circonſtances qu'on ne faiſe rien de plus , rien de moins , rien qui ne ſoit en ſon tems & en ſon lieu , rien

où la paresse, où la précipitation ayent part, rien que l'indiscrétion ou l'inconfidération puissent gêner. Or voilà l'avantage de l'état de dépendance & d'obéissance. Il marque sûrement la volonté de Dieu, le tems, le lieu, la maniere & toutes les autres circonstances qui doivent concourir à son parfait accomplissement; il écarte tous les deffauts qui peuvent en ternir l'exécution en réglant tout, & en fermant toutes les avenues au retardement, ou à une ardeur fougueuse, au trop & au trop peu. Il procure par conséquent à l'ame la plus grande consolation qu'elle puisse goûter en ce monde, qui est de suivre en tout le bon plaisir de Dieu.

L'obéissance, comme dit S. Thomas, fait l'essence de la Religion, la substance des Communautés, leur caractère spécifique, leur avantage propre & particulier. On n'y entre que pour perdre son ame, ainsi que parle Jesus-Christ; c'est-à-dire, pour perdre le droit de disposer de sa personne, d'agir de son propre mouvement, de suivre ses vûes & ses lumieres, de se conduire par son propre esprit, d'être le Maître de ses actions, de ne dépendre de qui que ce soit. On n'y entre que pour se soumettre, que pour trouver des Superieurs, & suivre des Régles qui ôtant à la propre volonté tout aliment, la font mourir insensiblement: qui entre en Communauté à autre dessein, ne sçait ce qu'il y va faire, renverse l'ordre, s'opose aux desseins de Dieu, & se choisit une prison, plutôt qu'un Paradis terrestre. Qui y demeure sans cet esprit, dérange, scandalise, fait le tourment des Superieurs & le scandale de la maison.

6. La nécessité de l'obéissance se fonde sur l'essence des Communautés.

En effet, l'esprit d'obéissance en fait tout l'honneur & la bonne odeur; car où il n'est pas, il n'y a ni subordination, ni ordre, ni ferveur, ni régularité, ni piété. On y voit une anarchie monstrueuse, un desordre qui choque, un dérangement qui montre le mal & qui en prédit les suites. Où l'esprit d'obéissance ne tient pas les inférieurs soumis, & les Superieurs libres de commander; où la règle ne conduit pas les volontés; qu'y entend-t'on? Des murmures contre l'autorité légitime, des mutineries, des semences de rebellion, des révoltes formées: Qu'y voit-on? des irrégularitez continuelles, des cabales secrettes ou publiques, des partialitez marquées, des contradictions perpétuelles, des contrastes d'humeurs oposées, des divisions & des dissentions affligeantes, nul silence, nul recueillement, nulle charité ou une charité de politique, une union de parti, une pieté fardée, & un extérieur affecté. Enfin, on voit la tête aux pieds, & les pieds à la tête; les enfans qui font la loi aux peres, les ouailles qui veulent conduire leurs Pasteurs, des inférieurs qui semblent n'avoir fait vœu d'obéissance, que pour donner plus d'effort à leur volonté.

Au contraire, où l'esprit d'obéissance régne, la subordination y établit l'ordre, l'ordre la régularité, la régularité la ferveur, la ferveur la pratique de toutes les vertus. On voit une Communauté comme une petite famille qui s'abandonne avec amour à la conduite du pere; une image du Ciel, où la paix, la concorde, la joye & la charité mutuelle, font qu'il n'y a qu'un cœur & qu'une ame. Les inférieurs font les délices des Superieurs, & les Superieurs le bonheur des inférieurs.

C'est parce que l'obéissance est la vertu principale & la plus nécessaire aux Religieux, & à toutes les personnes qui vivent en Communauté; qu'il est de conséquence, dit lui-même M. De La Salle, de leur bien expliquer l'étendue, l'essence & la pratique de cette vertu. C'est ce qu'il fait d'une maniere fort succinte & fort solide dans un petit traité fait sur ce sujet, & plus amplement dans des méditations composées en faveur des Freres. En expliquant ces paroles de l'Evangile, que *Jesus étoit soumis à Marie & à Joseph*. Voici l'excellent commentaire du saint Prêtre. • Admirable leçon pour tous ceux qui sont chargez d'instruire les autres des

De la nécessité de l'obéissance.

• véritez Chrétiennes. Jesus-Christ s'est disposé par la soumission & par l'obéissance, • à accomplir le grand ouvrage de la Rédemption des hommes, & de la conver- • sion des ames, parce qu'il sçavoit que rien n'est capable de la procurer plus uti- • lement & plus sûrement, que lorsqu'on s'y est préparé pendant long-tems par • les pratiques d'une vie humble & soumise. C'est ce qui faisoit que dans la primi- • tive Eglise, & sur-tout dans l'Orient, on choissoit ordinairement pour Evê- • ques, des personnes qui eussent vécu long-tems sous l'obéissance. Vous que Dieu • a appelé dans un emploi qui vous engage à travailler au salut des ames, vous • devez vous préparer par une longue pratique à vous rendre dignes d'un si saint • emploi, & vous mettre en état d'y faire de grands fruits : plus vous serez fi- • deles à la grace de Jesus-Christ, qui vous veut si parfaits dans cette vertu d'o- • béissance, & plus aussi Dieu benira vos travaux, parce que quiconque obéit à ses • Superieurs, obéit à Dieu même, &c. » Comme on peut voir le reste dans le Li- • vre des Méditations imprimées de M. De La Salle, nous n'en rapporterons pas • davantage.

SECTION II. *Etendue que M. De La Salle donne à la vertu d'obéissance, les conditions & les fondemens sur lesquels il l'appuie.*

I. 1. Sa Doc- trine & les sentimens sur l'étendue & le caracte- res de la vraie obeis- sance. Après avoir rapporté les sentimens de M. De La Salle sur la necessité, l'excel- lence, & les avantages de l'obéissance, il faut expliquer l'étendue qu'il donne à cette vertu, & les caracteres dont il veut qu'elle soit revêtue, pour avoir sa per- fection.

L'obéissance selon lui pour être parfaite doit être revêtue de ces neuf conditions. Elle doit être 1. Chrétienne & Religieuse, 2. universelle, 3. indifferente, 4. exa- cte & entiere, 5. prompte, 6. aveugle, 7. simple, 8. humble & respectueuse, 9. cordiale & affectueuse. La premiere de ces conditions, dit-il, désigne le motif qui doit engager à obéir. Les trois suivantes regardent principalement la person- ne à qui on obéit & les choses dans lesquelles on obéit. La cinquieme marque le tems précis de l'obéissance, & les quatre dernieres la maniere dont on doit obéir. Toutesfois je crois qu'on peut réduire ces neuf conditions à cinq que nous allons expliquer selon l'esprit & souvent par les termes mêmes du saint Prêtre.

1. Pat. 2. En premier lieu l'obéissance doit être universelle, & n'admettre ni exception, ni restriction, ni interprétation, ni dispense vaine ou extorquée. Il faut obéir à tous ses Superieurs tels qu'ils soient, Ecclesiastiques, Civils, Reguliers, & selon S. Pierre à toute créature ; c'est-à-dire, aux Papes, aux Evêques, aux Pasteurs, aux Directeurs, aux Superieurs de sa Congregation, aux Régles, aux Princes, aux Magistrats, & au prochain, selon la raison & la prudence. Cette Doctrine est la Doctrine Evangelique, & quoique si oubliée, si negligée, si violée, elle est l'a- lib. 13. 17. liment dont Jesus-Christ & ses Apôtres nourrissoient leurs Disciples. *Obéis- sez à ceux qui sont établis pour vous gouverner, & ayez de là soumission pour eux,* dit saint Paul, *parce qu'ils veillent comme ayant à rendre compte de vos ames, afin qu'ils le fassent avec joye & non en gémissant, ce qui ne vous seroit pas avantageux.* Les obligations sont mutuelles entre les Superieurs & les inferieurs, Il va du salut de ceux-là, de nous montrer nos devoirs ; il n'y va pas moins du nôtre de les écouter avec docilité. Le poids de l'autorité accable les Superieurs eux-mêmes, quand la soumission des inferieurs ne les soulage pas ; si les uns quels qu'ils soient ont droit de commander, parce qu'ils tiennent la place de Dieu, les autres sont obli- gés d'obéir.

L'obéissance est si bien due à tous les Superieurs légitimes, que sans faire attention à leur vie, il faut se soumettre à leurs ordres. En vain voudroit-on fonder sa desobéissance sur l'irrégularité de leur vie; s'ils ne sont pas Saints, celui au nom duquel ils parlent, l'est infiniment, & comme c'est lui qu'il faut envisager en eux, ce n'est point leur conduite qui sert de règle à la nôtre, mais leur volonté: c'est pourquoi JESUS parlant au Peuple & à ses Disciples, leur dit: *Les Scribes & les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse: observez donc, & faites tout ce qu'ils vous diront; mais ne faites pas comme eux.* Bien plus, il ne faut pas regarder les Superieurs établis dans l'Eglise, autrement que comme les Images, les Vicaires & les Agens de Jesus-Christ. Ils le representent si bien, qu'il regarde comme faits à lui-même, les mépris qu'on en fait, ou les honneurs qu'on leur rend.

*Qui vous écoute, m'écoute, dit-il lui-même, qui vous méprise, me méprise: & qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé.* Les Ministres de Jesus-Christ quels qu'ils soient, sont revêtus de son autorité & ses Substituts: le péché de desobéissance qu'on commet à leur égard, retombe sur celui dont ils sont les images. Quelques indignes qu'ils puissent être personnellement, leur caractère les doit mettre à couvert, & rendre leurs inférieurs soumis malgré leurs défauts. L'obéissance ne se borne pas aux Superieurs Ecclesiastiques, elle se rend à ceux qui ont la puissance séculière, aux Princes, aux Magistrats, & à tous ceux qui ont titre pour nous gouverner. Cette Doctrine est si nettement & si formellement enseignée dans la loi de grace, qu'il n'est pas permis à un Chrétien de l'ignorer. *Que toute personne soit soumise aux Puissances élevées au-dessus de nous, dit S. Paul, car il n'y a point de puissance qui ne soit établie de Dieu; & à l'égard de celles qui le sont, c'est Dieu qui y a mis l'ordre. Celui donc qui s'oppose aux Puissances, s'oppose à un ordre dont Dieu est l'Auteur: & ceux qui le font, se procurent eux-mêmes leur condamnation; car on n'a rien à craindre du Prince en faisant bien, mais en faisant mal.... Il est à votre égard & pour votre bien, le ministre de Dieu.... C'est pourquoi, puisque c'est une nécessité, soumettez-vous non-seulement en vue de la punition, mais encore en vue de la conscience.* L'Apôtre des nations l'appelle la nécessité d'obéir aux Princes de la terre à son premier principe, qui est que la puissance temporelle leur a été communiquée de Dieu, que c'est sa Providence qui règle tout dans le monde, que l'ordre que Dieu y a établi, ne s'y peut soutenir que par la subordination, & la subordination par l'obéissance, d'où il conclut que c'est résister à Dieu même, & renverser l'ordre de sa sagesse, de ne vouloir pas se soumettre à ceux qu'il a établis pour nous gouverner. Il inculque la même Doctrine en son Epître à Tite: *Avertissez les Fidèles, lui dit-il, d'être soumis aux Princes & aux Puissances, d'obéir à leurs ordres, & d'être prêts à faire tout ce qui est louable.*

Le Chef des Apôtres tient le même langage en ces termes: *Soumettez-vous en vue de Dieu à toutes sortes de personnes; soit au Roi, comme à celui qui est au-dessus de tout; soit aux Commandans, comme à des gens envoyés du Prince.... car c'est la volonté de Dieu.... Honorez toutes sortes de personnes; aimez vos Freres; craignez Dieu; respectez le Roi; Serviteurs, soyez soumis à vos Maîtres avec toutes sortes de respect; non-seulement à ceux qui sont bons & modérez, mais aussi à ceux qui sont d'une humeur difficile; car c'est un mérite que de supporter des choses fâcheuses dans la vue de Dieu, lorsqu'on souffre injustement.* L'obéissance ne peut pas avoir une plus grande étendue; c'est à toutes sortes de personnes que le Prince des Apôtres veut nous voir soumis; c'est toutes sortes de personnes qu'il nous recommande d'honorer; c'est aux Princes en particulier, & à ceux qui sont revêtus de leur

M<sup>th.</sup> 10. 40.  
J<sup>oan.</sup> 13. 20.  
L<sup>uc</sup> 10. 10.

Rom. 13. &  
J<sup>uiv.</sup>

C. 3. 11.

1. Par. 1. 13.

autorité, auxquels il nous oblige d'obéir; enfin il ordonne à tous les serviteurs de se rendre également dociles à l'égard de leurs Maîtres, & même les plus fâcheux; parce que c'est la volonté de Dieu, & un mérite.

Il ne faut pas s'étonner si cette soumission aux Puissances légitimes fait une partie de la doctrine Evangélique; car elle est le fondement du bon ordre, le nœud de la Société, le soutien des Loix, & la paix des Etats. Les Princes ne peuvent compter pour fidèles Sujets que les bons Chrétiens: pourquoi? Parce que la Foi qui les montre comme les images de la Majesté de Dieu, comme les Dépositaires de son autorité, comme les Lieutenans de sa Justice, comme les Ministres de sa Puissance, peut seule leur concilier un respect, une soumission, & une fidélité sincère, désintéressée, intérieure & constante.

IL  
Caractères  
ou qualitez  
de l'obéissance.  
1. Elle doit  
être universelle.

Voilà le premier objet de l'universalité, que la véritable obéissance renferme: elle soumet l'homme, 1. à tous les Supérieurs légitimes, quels qu'ils soient, & même à toute créature, *omni creaturae*: 2. Elle s'étend à tous les ordres qu'on suppose raisonnables & conformes à la Loi de Dieu, émanez des Supérieurs; & elle veut qu'on les exécute à la lettre, tels qu'ils sont donnez, & dans toutes les circonstances, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher: 3. Elle s'étend au tems, & sans permettre de l'alonger, de l'abréger, de l'avancer ou de le retarder, elle exige qu'on obéisse avec ponctualité: 4. Elle s'étend à la maniere d'obéir, & elle prescrit de faire ce qui est commandé de la maniere dont il est commandé, & non autrement: en un mot, elle veut qu'on obéisse en tout tems, dans un âge plus avancé, aussi-bien que dans l'enfance; en tous lieux, aussi-bien dans le monde que dans une Communauté; en toutes choses, aussi-bien dans les plus difficiles que dans celles qui sont plus aisées.

On peut voir comment M. De La Salle s'explique sur ce sujet dans son recueil sur l'Ob. n. 3. C'est ainsi en effet, que Nôtre-Seigneur a obéi, & nous a appris à obéir par son exemple. Il s'est soumis à tous les ordres de son Pere: *F'accomplis toujours tout ce qui plaît à mon Pere*; à toute l'étendue de la Loi: *F'observe la Loi avec tant d'exactitude, que je n'en ometts pas un iota*. Il obéissoit avec ponctualité, sans prévenir le tems, sans le reculer. *Il est écrit de moi*, dit-il par un de ses Prophètes, *que je dois faire votre sainte volonté: je m'y suis soumis de grand cœur, & j'ai établi votre Loi au milieu de mon cœur: alors j'ai dit, je viens pour l'accomplir*: C'est le moment de la volonté de Dieu qu'il faisoit, il ne se donne pas la liberté ni de le prévenir, ni de le retarder.

Pareille ponctualité aux nœces de Cana: sa sainte Mere l'y prie de faire son premier Miracle; mais quelque envie qu'il eut de lui faire plaisir, quelque intérêt que son nom pût avoir dans un prodige qui devoit commencer à manifester sa gloire, il le retarde, parce que son heure n'étoit pas encore venue. Enfin l'obéissance du Seigneur des vertus s'est étendue jusqu'à la maniere d'obéir. Il n'a voulu rien laisser à son choix & à sa liberté: la volonté divine a été si parfaitement la règle de la sienne, qu'il s'est fait une Loi de l'accomplir de la maniere qu'elle lui étoit prescrite: *F'exécute les ordres de mon Pere de la maniere qu'il me les donne*.

Mettre de l'exception dans ce qui est ordonné, pour en faire une partie & non l'autre, c'est, selon nôtre saint Prêtre, estropier l'obéissance; y mettre de la restriction, pour porter sa soumission jusqu'à un point sans passer outre, c'est la borner; interpréter & gloser sur ce qui est commandé, pour se faire accroire qu'on n'a ni voulu, ni dû, ni pû raisonnablement ordonner plus que ce que l'on ne veut faire, c'est l'alterer; demander dispense ou sur un faux exposé, ou en montrant

une trop vive répugnance , ou en faisant trop d'instance , c'est l'extorquer plutôt que l'obtenir ; obéir de cette sorte , c'est substituer sa volonté par une hypocrisie véritable en la place de celle du Supérieur , c'est se masquer du dehors de l'obéissance & en rejeter la réalité.

L'étendue de l'obéissance va encore plus loin ; car elle se porte non-seulement à accomplir les ordres , mais même à prévenir les desirs & les inclinations des Supérieurs. L'autorité des Supérieurs s'exerce par deux fonctions , commander & corriger. Le premier se fait par un ordre exprès , formel & positif , ou par une simple déclaration de volonté , ou par le seul témoignage de son desir. Le second se fait par avis , remontrances , réprehensions. L'obéissance s'étend à tout cela : elle ne se borne à rien. Il ne faut point , pour s'excuser de cette intégrité de l'obéissance , dire qu'on n'y manque que dans de petites choses & de peu de conséquence ; car au contraire , plus les choses sont petites & aisées , plus la négligence est blâmable. Le péché du premier homme le rendit d'autant plus criminel , que le commandement qui lui fut fait , étoit aisé. Plus le précepte est doux , plus sans doute la transgression en est-elle criminelle.

Mais si les Supérieurs veulent mettre dans une place , un lieu , un emploi honorable , qui flâte & qui favorise la nature , ne doit-on pas y contredire ? Il est bien certain , que si dans ces occasions on obéit par inclination de nature , parce que le commandement plaît , l'obéissance est sans mérite , c'est soi-même & non Dieu qu'on veut contenter. De même , si on obéit en choses rudes , difficiles , répugnantes , sans que la volonté s'y porte , sans que le cœur s'y prête , l'obéissance , quoiqu'en choses difficiles , devient infructueuse , parce qu'elle n'est pas sincère & intérieure.

Il est vrai qu'en tout ce qui accommode la nature , l'amour propre , le penchant du cœur , on doit en faire l'aveu au Supérieur & joindre les prières , suspendre même l'exécution jusqu'à ce qu'il donne un ordre positif. Alors les Supérieurs en sont édifiés , loin de le trouver mauvais quand cela est réel & sincère. Cette Doctrine est conforme à la pratique des Saints , dont on pourroit rapporter un grand nombre d'exemples. Voici comme M. De La Salle applique aux Freres en particulier Recueil n. 21 cette Doctrine générale. La seconde condition de l'obéissance est , qu'elle soit universelle , obéissant à tous Directeurs égaux & inférieurs , sans discernement , à tout ce qui est commandé en tout tems & en tous lieux. Les défauts contraires sont , d'obéir à un Directeur & non à un autre , ou au Directeur & non à ceux qui commandent par son ordre , en un lieu ou en une maison , & non pas en une autre. P. 44

La seconde qualité de la parfaite obéissance est la promptitude. Elle exécute le commandement sans délai , sans hésitation , sans négligence. Ce caractère lui est donné par tous les Maîtres de la vie spirituelle & par les Fondateurs d'Ordres. S. Prompte & sans délai. Il faut obéir sans retardement , dit saint Benoit en sa Règle : *au moment que le Supérieur parle ; il faut obéir comme si Dieu commandoit lui-même* , dit-il encore. Saint Pacôme ordonne dans la sienne *de se lever au premier signal & d'accourir à l'Oraison*. Or les Saints qui ont approfondi la matière de l'obéissance pour s'y rendre parfaits , distinguent trois degrez de la diligence qu'elle exige. Le premier est d'obéir sans délai ; desorte qu'au même tems que le Supérieur ouvre la bouche pour faire un commandement , l'inférieur se mette en devoir de l'accomplir. A ce propos , saint François disoit aux siens : *obéissez à la premiere parole , & n'en attendez point une seconde* : car celui-là ne doit pas passer pour obéissant , mais pour un négligent , qui attend un second ordre , ajoute S. Bonaventure.

Le second degré de cette diligence est de quitter sur le champ ce que l'on fait pour obéir. Ce second degré est plus parfait que le premier ; car une personne peut aisément se prêter à l'ordre de son Supérieur avec promptitude , lorsqu'elle ne fait rien ; & s'y porter avec peine & avec négligence , si elle est occupée à quelque chose qui la flâte , ou l'intéresse. Cependant la parfaite obéissance demande cette diligence : elle veut qu'on se décharge de tout autre emploi ; eût-on les mains empêchées , il faut les débarasser au plutôt , *mox exoneratis manibus* , dit S. Benoit. Fût-on en entretien avec les Anges , & honoré de leur visite , disoit le bienheureux Frere Gilles. Les Apôtres ont donné un merveilleux exemple de cette diligence à obéir ; car à la premiere parole de Jesus-Christ , S. Pierre & S. André quittèrent barques & filets pour le suivre : *Illi continuo relictis retibus secuti sunt eum* : S. Jacques & S. Jean en firent autant : *Illi statim relictis retibus & patre secuti sunt eum*. S. Mathieu avoit plus à quitter , mais il le quitta avec la même diligence à la premiere parole du Sauveur du monde ; *ait illi : sequere me , & surgens secutus est eum*.

Le troisième degré mène encore plus haut , car il demande qu'on soit si ponctuel à obéir , qu'on quitte ce que l'on fait sans l'achever , & qu'on laisse imparfait l'ouvrage commencé. Encore y en a-t-il assez qui laissent tomber de leurs mains , ce qu'ils font au premier son de la cloche , ou à la premiere parole du Supérieur , quand tout ce qu'ils avoient à faire est fait , ou qu'ils ne pouvoient l'achever sitôt ; mais s'il en reste peu , & qu'on ait grand desir de le voir fait , la tentation est grande de s'y attacher. Cependant voilà jusqu'où les Instituteurs d'Ordres veulent qu'on porte la diligence à obéir. M. De La Salle n'étoit que leur écho , quand il renouvelloit cette doctrine. *Mox exoneratis manibus , & quod agebant imperfectum reliquentes* , dit S. Benoit en sa Regle (5.) & un des Abbez de son Ordre , ajoute par forme de Commentaire : *que ceux qui travaillent , rejettent leur ouvrage , que les ouvriers laissent les instrumens dont ils se servoient , que les Ecrivains laissent une lettre à demi formée , & que toute la Communauté des Freres cesse au moment ce qu'elle faisoit.*

Il est vrai que cette doctrine ne doit pas s'étendre à certains cas dans lesquels ou la nécessité , ou la charité , ou quelque raison légitime , ne permettroit pas de laisser l'action commencée imparfaite ; car enfin la discretion doit présider aux vertus mêmes & les régler dans leurs exercices.

Au reste , cette diligence est de bon exemple dans une Communauté. Une personne ponctuelle contribué au bon ordre , édifie & inspire la ferveur ; celle qui est paresseuse & négligente la trouble & l'incommode. La premiere est du goût de tout le monde , au lieu que la seconde déplaît aux yeux. *Avez-vous vu* , dit le S. Esprit , *une personne faire avec diligence son ouvrage : Elle fait plaisir , & les Rois eux-mêmes l'appelleront à leur service*. C'est pourquoi , S. Pacôme avoit ordonné que ceux qui viendroient tard au Réfectoire y demeureroient debout , ou seroient renvoyez sans manger par pénitence. S. Basile les condamnoit à jeûner jusqu'au lendemain.

Voilà le second caractère de la véritable obéissance que l'Instituteur des Freres leur recommandoit : Il leur inspiroit d'obéir au moment , sans differer , sans remettre au lendemain , sans retarder d'un instant , d'aller même au-devant des commandemens , & d'obéir , pour ainsi dire , plutôt qu'on n'a commandé ; enfin d'être toujours prêts , selon les termes de S. Bernard , à voir , à entendre , à dire , & à faire tout ce qu'on veut , & aller sans délai par-tout où l'on desire. Toute cette doctrine est contenuë en ce peu de paroles de M. De La Salle. La cinquième.

Reg. 3.

Mat. 4. v.  
21. 23.Ibid. 4. v.  
9.Smaragd. in  
cap. 43. R. g.  
S. Ben.Id. supra cit.  
Ibid. 2. 49. v.  
9.

- me condition de l'obéissance est qu'elle soit prompte ; obéissant sur le champ &
- au meme moment que la chose est commandée ; au premier clin d'œil, au pre-
- mier son de cloche ; quittant une lettre commencée à écrire , & une syllabe com-
- mencée à lire ; quittant une chose au quart , ou à demi faite , pour en commen-
- cer une autre : une parole commencée à proferer à la Récréation , lorsqu'on
- sonne pour la finir ; une personne à qui on parle , lorsqu'on sonne quelque Exer-
- cice , de même toutes autres choses non achevées , quelques nécessaires qu'elles
- paroissent , à moins qu'on n'ait permission de les continuer.

Le troisieme caractère de l'obéissance qu'il leur demandoit , est la générosité. Rien ne demande en effet plus de courage que l'obéissance ; car l'homme dès sa jeunesse porté au mal selon l'Écriture , cherche à faire sa volonté & à suivre ses inclinations. Cette disposition vicieuse est comme toutes les autres , l'héritage du premier Pere , qui ayant préféré sa volonté à celle de Dieu , nous a imprimé avec la tache de son péché , cette pente malheureuse , source de tous les autres pechez. Ce qui fait qu'il est tres-difficile d'y renoncer , comme le remarque S. Bernard : *C'est chose qui n'est pas aisée que de se désapproprier de la propre volonté , pour s'attacher à celle d'autrui.* De plus , cette mauvaise disposition se trouve fortifiée par les difficultez qui peuvent accompagner les commandemens qui sont donnez , soit du côté de la chose ordonnée , qui par elle-même peut être pénible , désagréable , humiliante , & contredire l'humeur , le tempéramment , l'inclination naturelle ; soit du côté de la maniere dont le commandement est donné , qui peut être impérieuse , aigre , seiche , dure , rebutante ; soit du côté du tems & des circonstances , dans lesquelles le commandement est fait ; car il peut arriver ou qu'on ne soit pas bien disposé , ou qu'on soit moqué , raillé & meprisé de témoigner tant de soumission , ou que par prieres , sollicitations ou autrement , on soit pressé de faire autre chose. Par conséquent , il faut du courage pour vaincre ces difficultez , surmonter ces obstacles , & obéir avec joie , sans tristesse , sans chagrin , sans murmure , sans contrainte & de grand cœur , ce qui donne au Supérieur une grande liberté de commander , & à l'inférieur une grande facilité d'obéir.

3. L'obéissance doit être gracieuse

Lo. 510

Ce que j'ai appellé obéissance courageuse , nôtre saint Prêtre l'appelle obéissance cordiale & affectueuse : Voici comme il en parle. • La neuvieme condition de l'obéissance , est qu'elle soit cordiale & affectueuse , c'est-à-dire , qu'il faut recevoir avec joie , tout ce qui est commandé , & le faire avec un esprit gai & libre , sans se faire peine de quoique ce soit , quelque difficile ou fâcheux qu'il paroisse. Les défauts contraires sont , 1. de recevoir les commandemens du Frere Directeur avec froideur , d'une maniere indifferente , ou d'un air mélancolique. 2. De se faire peine de ce qui est commandé , de le faire sans affection , lâchement , en murmurant , ou témoignant de la répugnance. 3. De se rebuter contre celui qui commande , ou contre ceux qui disent de sa part ce qu'il a commandé , ou qui le font faire. 4. De témoigner de la peine ou du ressentiment à l'égard du Frere Directeur , ou à l'égard de quelque autre à cause d'un commandement qu'on aura reçu. En un mot , tout ce qui marque qu'on n'est pas content de ce qui est commandé , ou qu'on se fait peine de l'exécuter.

Ref. n. 9. 55

Après tout , quelque fervente que soit une Communauté , tous n'obéissent pas avec la même constance & générosité. Les uns ont quelques desirs d'obéir , mais desirs inefficaces ; d'autres ont volonté d'obéir , mais volonté foible , qui cède à la tentation ; les troisiemes n'ont qu'une disposition de choix pour l'obéissance , ils en font ce qui leur plait , laissent ce qui leur répugne. M. De La Salle fait de tous

*Med. p. 55.* ces gens-là trois sortes de désobéissans, en expliquant l'Evangile du Dimanche de la Sexagésime.

*n. Aveugle.* En quatrième lieu, l'obéissance doit être aveugle. C'est la quatrième qualité, la plus difficile, & cependant la plus nécessaire pour rendre l'obéissance parfaite. On appelle obéissance aveugle, celle qui ne sçait point discerner, examiner, juger, raisonner, sur ce qui est commandé; celle qui sçait soumettre son esprit, captiver son entendement, renoncer à ses lumieres, à son jugement & à sa raison: *Captivantes intellectum*, comme parle l'Apôtre.

*L. 4. c. 4.* Par dessus toutes choses, étudiez-vous, dit Cassien, à vous rendre fou dans ce monde de la manière dont l'Apôtre S. Paul le demande, si vous voulez devenir vraiment sage, qui est de ne rien discerner & de ne porter aucun jugement sur ce qui vous est commandé; mais obéissez toujours avec toute sorte de simplicité & de fidélité, & ne regardez saint, utile & sage, que ce que la Loi de Dieu & le commandement de votre Supérieur vous prescrivent.

Il faut s'aveugler sur tout ce qui regarde la personne du Supérieur, son mérite, ses manieres. Il faut s'aveugler sur sa personne, & n'avoir égard ni à l'âge; S. Paul ordonne d'obéir au jeune Timothée; ni à sa naissance, Jesus-Christ veut qu'on écoute ses Apôtres, gens de la plus vile condition, comme lui-même; ni à la bonne grace; il s'est soumis également à l'Edit de l'Empereur Auguste, à la Sentence injuste de Pilate, & à ses bureaux, comme à Marie & à Joseph.

Il faut s'aveugler sur son mérite, sans faire aucune attention à son esprit, à sa science, à ses talens, à son expérience, pas même à sa vertu; ce n'est pas, parce qu'il est sage, prudent, sçavant, éclairé, doux, aimable, & Saint; mais parce qu'il tient la place de Dieu, qu'il faut lui obéir.

Il ne faut pas non plus ouvrir les yeux sur ses mœurs, sur sa vie, sur ses vices & ses défauts; car le Supérieur vicieux ne perd pas son autorité. Jamais on n'en verra de plus méchans, que le furent Anne, Caïphe, & les autres qui étoient assis sur la chaire de Moïse, qui persécuterent, calomnierent & attaquèrent Jesus-Christ avec une fureur diabolique, & qui ne furent contents que quand ils le virent expirer entre deux scélérats, couvert de playes, épuisé de sang, rassasié d'opprobres, & au milieu des plus cruels tourmens: C'est cependant à ceux-là qu'il falloit obéir selon l'ordre de Jesus-Christ. Ce n'est pas seulement aux Maîtres, doux & bienfaisans; mais aux plus fâcheux, *etiam discoloris*, que S. Pierre oblige les serviteurs de se soumettre volontiers.

Il faut s'aveugler sur les manieres des Supérieurs. Qu'elles soient gossieres, bizarres, aigres, hautaines, sèches, impérieuses, brusques, trop vives, trop lentes: c'est à quoi il ne faut pas faire attention. Les Supérieurs sont hommes, ils ont donc des défauts, des vices, & des passions. On n'obéiroit jamais, si on les vouloit parfaits; car personne ne l'est en ce monde. La sainteté du Ministre ne prête pas aux Sacramens leur efficace, ni au ministre son autorité; son iniquité n'en empêche pas l'effet, & ne le dépouille pas de sa Jurisdiction. Il en est de même de l'obéissance. Il faut écarter de sa vûe en obéissant, les vertus, comme les défauts des Supérieurs.

*n. Par. 3. 4. c. 10.* Saint Paul reproche aux Corinthiens qu'ils sont encore charnels. *Adhuc carnaliter estis.* Pourquoi? Parce qu'au lieu de ne regarder que Dieu dans ses Ministres, ils envisageoient leurs talens, ce qui leur donnoit occasion de préférer les uns aux autres; Car lorsqu'un dit, moi je suis à Paul, dit ce grand Apôtre, & l'autre: Je suis à Apollo, n'êtes-vous pas des hommes? *Qu'est-ce donc qu' Apollo, & qu'est ce que*

Paul? Ce sont les Ministres de celui auquel vous avez crû. J'ai planté, Apollo a arrose, mais c'est Dieu qui a fait croître. Ce n'est donc ni celui qui plante, ni celui qui arrose, qui est quelque chose; mais c'est Dieu qui produit l'accroissement. Voilà ce qui regarde le Supérieur.

A l'égard de la chose commandée, il faut en laisser le jugement & l'examen <sup>De prec. cr. dis. 6. 13.</sup> au Supérieur, & n'en garder que l'exécution. Le cœur est bien lâche & la volonté bien foible, dit S. Bernard, quand on s'applique à discuter les ordres des Supérieurs; qu'on hésite à chaque pas qu'il faut faire pour obéir; qu'on demande raison de tout; qu'on entre en soupçon contre tout ce qui est commandé; qu'on veut savoir les motifs sur lesquels les commandemens sont fondez; qu'on ne veut obéir qu'à ce qui plaît. Cette sorte d'obéissance est bien délicate, ou plutôt elle est bien fâcheuse.

Enfin l'obéissance doit être intérieure, ou comme parle M. De La Salle, Chrétienne & Religieuse. C'est son dernier caractère, ou selon le terme du S. Prêtre, <sup>Mod. P. 426</sup> sa première condition. Voici ses paroles: « La première condition de l'obéissance, est qu'elle soit Chrétienne & Religieuse; c'est-à-dire, qu'on doit obéir par vertu, & par esprit de Religion comme à Dieu qu'on respecte & qu'on honore en la personne du Directeur, revêtu de son autorité, & ainsi par le seul motif d'obéir à Dieu, & de faire sa sainte volonté. Les défauts contraires à cette sorte d'obéissance, sont. 1. De n'avoir pas cette vûe & ce sentiment de Foi, que c'est à Dieu à qui on obéit en la personne du Directeur. 2. De ne point obéir à cause des défauts d'un Directeur, pour quelques raisons que ce soit, même apparemment bonnes; ou d'obéir plutôt à un autre, parce qu'on y a plus d'inclination que pour lui, parce qu'il a plus d'esprit; plus de science, ou plus de conduite, 3. d'obéir seulement, parce qu'on ne peut pas faire autrement, ou parce qu'on seroit repris ou mis en pénitence; 4. de préférer en choses commandées, conseillées, ou de règle, des mouvemens intérieurs ou inspirations prétendues, ou même ses inclinations; en un mot, son propre sens à l'obéissance, ou les avis & les sentimens des autres, aux sentimens & avis du Directeur, parce qu'on les croit meilleurs. » Nous voyons par ces paroles que le S. Prêtre ne donnoit place parmi les obéissans, qu'à ceux qui à l'obéissance extérieure unissent l'intérieure. C'est-à-dire, qu'il n'accordoit le titre glorieux d'obéissant, qu'à ceux qui obéissent par un esprit de foi animé de la charité.

Il faisoit consister cet esprit de Foi, qui fait l'ame de la vraie obéissance, dans le regard intérieur de Jesus-Christ en la personne des Supérieurs, dans cette vûe surnaturelle qui ne montre que Dieu dans l'homme, & dans la créance vive que c'est Dieu qui commande, & à qui on obéit quand on se soumet à ceux qui tiennent sa place & qui le representent sur la terre: *sicut Domino, & non hominibus.* <sup>Ep. 60</sup> Cette obéissance est la règle Evangélique, celle qui est si louée & si hautement canonisée dans la sainte Ecriture, celle qui est si fortement recommandée par les Apôtres, celle qui a tant de mérites & de privilèges, enfin la seule dont la pratique peut devenir douce, facile & agréable. Toute autre est, ou naturelle & imparfaite, ou amère & pénible, ou inconstante & de peu durée. Le desir de plaire, ou la crainte de déplaire, la vanité ou l'intérêt, le respect humain & d'autres vûes vicieuses ou imparfaites s'y mêlent, ou en font le principe. C'est ce seul esprit de Foi qui ne voyant l'homme qu'en Dieu, imprime un égal respect pour tous les Supérieurs, sans faire attention aux talens, à la condition, au mérite, à la vertu & à la personne.

Quand on obéit par cet esprit de Foi, on honore tous les Supérieurs comme

les Substituts de Dieu , comme les Dépositaires de son autorité , comme les Ministres de ses volontez. Ce n'est plus eux , mais Jesus-Christ qu'on écoute , quand ils parlent : *qui vos audit , me audit*. C'est sur cette vûe de l'oi , que les Apôtres fondent toutes les régles d'obéissance qu'ils prescrivent à tous les âges , à tous les états , à toutes les conditions. Si saint Paul exhorte les enfans à obéir à leurs parens , c'est en vûe du Seigneur qu'il leur inspire de le faire ; s'il fait la même Loi aux Serviteurs ,

*Ep. 6. 1.* il leur donne le même avis : *Serviteurs , obéissez à vos Maîtres comme à Jesus-Christ , ne leur rendant pas service comme gens qui cherchent à plaire aux hommes , mais faisant sincèrement la volonté de Dieu comme Serviteurs de Jesus-Christ , les servant de bon cœur , comme si c'étoit le Seigneur & non pas les hommes. Ce que vous faites , leur dit-il ailleurs ,*

*Coloss. 3. 23.* *faites-le de bon cœur , comme pour le Seigneur , & non pour les hommes. . . . Que Jesus-*

*1. Cor. 2. 13.* *Christ soit le Maître que vous serviez.* Par le même principe S. Pierre apprend aux Fidèles à se soumettre en vûe de Dieu à toutes sortes de personnes , soit au Roi , soit à ceux qu'il employe , parce que c'est la volonté de Dieu.

Il y a , selon les vûes que donne la Foi , un caractère de Divinité dans tous ceux que la Providence a établis pour nous gouverner. C'est le souverain Maître que nous devons reconnoître & respecter en eux. La soumission à leur égard n'est entière , absoluë & parfaite , que quand la Religion l'inspire. La politique , en ne donnant aux hommes que des hommes pour Maîtres , ne les tire pas assez de l'égalité pour former entr'eux une subordination constante. Elle fait des esclaves qui agissent par crainte , qui secouent le joug par fantaisie , qui se rebellent par intérêt ou par humeur. L'esprit de Religion qui sçait enchaîner les passions , a seul le droit de former la vraie obéissance ; parce qu'il apprend par la bouche de S. Paul , *que toute puissance est établie de Dieu , & que qui s'opose aux puissances , s'opose à l'ordre établi de Dieu même.* Par la même raison ; qui méprise les Supérieurs , méprise Jesus-Christ. *Qui leur ment , ment à Dieu même* , selon la parole du Chef des Apôtres à Ananie : *Qui les rejette , rejette Dieu même* , ainsi que le Seigneur le dit au Prophète Samuël.

L'obéissance ainsi bien établie sur l'esprit de la Foi , n'a pas grande peine à offrir pour tribut une soumission d'esprit entière & aveugle. Dès-lors qu'on est persuadé que c'est Dieu qui agit , qui parle , qui ordonne , & qui gouverne dans la personne du Supérieur , l'esprit se soumet , la raison se tait , le cœur se rend , l'obéissance est sincère , prompte , gaie , aveugle & entière. Il est aisé de ne point raisonner sur des ordres qu'on honore comme émanez de la bouche de Jesus-Christ , & de les croire possibles , pratiquables , & même doux & aisez , quelques fâcheux & difficiles qu'ils soient en apparence ; & c'est en ce sens que le parfait obéissant est toujours vainqueur , & que les victoires lui coûtent peu ; parce qu'il trouve dans la volonté de Dieu , qui lui est marquée par ses Supérieurs , un fond de grâce qui l'éleve au-dessus de lui-même , & qui fait évanouir les difficultez. Une obéissance de cette nature a encore cet avantage , qu'elle ne se dément jamais ; parce qu'elle n'écoute ni répugnance , ni inclination naturelle , ni aucune vûe humaine. Elle est constante , courageuse & forte comme la charité qui l'anime , & montre la même soumission sous un gouvernement austère , dur & impérieux , que sous une conduite plus douce & plus engageante ; la même docilité envers des Supérieurs fâcheux , d'humeur difficile & peu affable , qu'envers ceux qui revêtent leur autorité d'un extérieur qui attire , qui gagne & qui lie les cœurs.

De plus , comme elle ne sçait ni raisonner , ni examiner , ni faire usage de son

jugement, que pour le conformer à celui de ses Supérieurs, elle est toujours contente de ce qu'ils ordonnent, parce qu'elle le trouve toujours juste, raisonnable & avantageux; c'est pourquoi elle n'est point curieuse de sçavoir pourquoi, ni à quelle fin on lui fait certains commandemens. Ainsi elle est bien éloignée, ou de le demander, ou de s'inquieter sur les moyens d'exécuter les ordres qu'elle reçoit. Après tout, quand elle se fait un devoir de captiver son jugement sous celui de ses Supérieurs, de renoncer à faire expérience de son esprit & de ses lumieres, & de perdre, pour ainsi dire, l'usage de la raison, jamais elle n'est plus raisonnable; parce qu'alors, comme un enfant qui s'abandonne à la conduite de sa mere, elle se livre à une raison supérieure, qui lui dit qu'obéissant au Dieu de toute verité, infiniment sage, juste & saint, lorsqu'elle se soumet à ceux qui le representent & qui tiennent sa place, elle n'a que faire de réfléchir ni de raisonner sur ce qui lui est ordonné.

SECTION III. *Les pratiques d'obéissance ou la maniere de s'y exercer, que M. De La Salle enseignoit.*

M. De La Salle persuadé que la perfection des vertus consiste, non dans l'habitude, mais dans les actes; non à en avoir de grandes lumieres & de grands sentimens; mais à réduire en execution ce que l'on en sçait, fait aboutir à la pratique tous ses enseignemens sur l'obéissance. Après en avoir découvert l'excellence, la nécessité, les avantages inestimables; après avoir expliqué sa nature, son étendue, ses caracteres ou ses conditions; après en avoir posé le fondement, qui est l'esprit de Foi, de Religion, & de Charité, la maniere qu'il prescrivit de s'y exercer, est d'examiner sa foi avant que d'obéir, & de le faire avec amour & avec joie.

Il veut qu'avant que de se presenter au commandement, ou avant que de le recevoir, l'inférieur se recueille en lui-même, mette son esprit & son cœur en mouvement, fasse agir sa Foi & sa Charité de concert ensemble, s'il veut agir en Chrétien, & rendre son obéissance intérieure, surnaturelle & Religieuse. Selon M. De La Salle, l'inférieur doit se recueillir en lui-même pour préparer son cœur à bien obéir, & disposer sa volonté aussi-bien que son jugement à sacrifier tout raisonnement & toute répugnance contre l'ordre qu'il attend ou qu'il reçoit, & à demander à Dieu grace pour l'exécuter avec perfection. Il doit aimer sa Foi, pour ne voir en son Supérieur que J. C. à l'exemple de ce vénérable vieillard dont parle S. Jean Climaque, qui paroissoit devant son Supérieur avec l'air humble, modeste, & Religieux, qu'il eût porté aux pieds de J. C. s'il l'eût vû, parce que, disoit-il, *il ne voyoit que Jesus-Christ en lui*. Il doit aimer sa charité pour obéir de grand cœur & avec joye pour l'amour de Dieu en lui faisant volontiers le sacrifice de sa propre volonté. Or ce regard, selon nôtre saint Prêtre, doit imprimer trois autres sentimens qu'il faut avoir soinn d'exciter en soi à l'égard du Supérieur, respect, soumission, confiance. Sentiment de respect; il faut honorer Jesus-Christ; disons plus, adorer Jesus-Christ caché en sa personne; & pour me servir des termes de nôtre saint Prêtre, voilé sous son extérieur, comme sous une espèce de voile sacramentel. Sentiment de soumission; il faut adorer l'autorité de Jesus-Christ dans la sienne. *Hec dicit Dominus. Dominus locutus est*, disoient autrefois les Prophètes. Voici ce que dit le Seigneur, le Seigneur Dieu a parlé. Ils parloient pourtant eux-mêmes: il est vrai, mais comme bouches, & comme organes du Seigneur. C'étoit Dieu qui parloit en eux, *loquens in Prophetis*; c'est pourquoi, ces saints Prophètes avoient soinn d'en avertir le peuple, afin de détourner leur attention, leurs regards de dessus leurs per-

Maniere d'obéir sagement réduite selon la méthode de M. De La Salle

fonnes. Suivant le même principe de Foi , celui qui veut bien obéir , doit se dire à lui-même , tandis que son Supérieur parle : *Voici ce que me dit le Seigneur* , & après qu'il a parlé , il doit se dire : *Le Seigneur Dieu m'a ordonné.*

Sentiment de confiance : il faut recourir à la bonté de Jesus-Christ qui commande par la bouche du Supérieur , & implorer son divin Esprit pour lui obéir d'une manière qui lui soit agréable , pour lui demander le courage capable de surmonter les difficultez & les répugnances , dont le démon & la nature ont coutume de revêtir à nos yeux les commandemens qui ne plaisent pas à l'orgueil.

Il faut donc à l'égard de ses Supérieurs porter un cœur d'enfant , la docilité d'un Disciple , la soumission d'un serviteur. Il faut les regarder comme Maîtres , comme Peres , comme Seigneurs. Il faut les honorer comme un bon serviteur fait son Maître ; les écouter comme le docile Disciple écoute son Docteur ; les aimer comme un bon enfant aime son Pere ; l'Inférieur doit envisager son Supérieur comme le Vicaire de Jesus-Christ dont il fait les fonctions ; comme l'Interprète de Jesus-Christ qui déclare ses volontez ; comme la main de Jesus-Christ qui le doit conduire.

Si la pratique de cette obéissance a ses difficultez , elle a aussi des avantages inestimables. 1. Elle est très-assurée. Si un Ange venoit du Ciel nous apporter les ordres de Dieu , on pouroit en douter ; car on pouroit s'y tromper , rien n'étant plus aisé que de prendre pour Envoié de Dieu , l'Ange de ténèbres transfiguré en Ange de lumieres ; mais on ne peut se tromper en écoutant la voix du Supérieur , & en obéissant à ses ordres qu'on suppose toujours n'avoir rien d'opposé au devoir de la conscience. Le Supérieur peut se tromper , pécher même en commandant ; mais celui qui lui obéit comme à Jesus-Christ ne peut se tromper en executant des ordres , qui n'ont rien de contraire à la Loi de Dieu. 2. Cette obéissance , est la vraie sagesse. Elle éclaire comme la Foi & tient le flambeau pour conduire tous les pas dans un lieu plein de ténèbres. La prudence est pour le Supérieur , & l'obéissance pour l'Inférieur , & celui-ci à sur celui-là est avantagé : Le premier peut agir avec indiscretion ; Le second est à l'abri de ce défaut. En troisième lieu elle prépare l'ame à de grandes lumieres. Enfin elle écarte tous les pièges de Satan & rend inutiles tous ses artifices.

Si on veut voir un beau tableau de cette sorte d'obéissance , ou plutôt si on veut la voir admirablement bien réduite à la pratique , il n'y a qu'à lire le Chap. 12. des Régles communes que M. De la Salle a données aux Freres.

Les Freres , dit-il , regarderont toujours Dieu dans la personne de leur Directeur , & auront égard de ne s'adresser à lui que comme revêtu de l'autorité de Dieu ; ils se mettront dans cette disposition avant que de se presenter devant lui. Ils lui parleront avec un profond respect toujours à voix basse & avec des termes qui marquent la vénération qu'ils ont pour lui comme tenant la place de Dieu , qu'ils doivent reconnoître & respecter en sa personne.

Ils ne passeront point devant le Frere Directeur qu'ils ne lui fassent une inclination respectueuse. Ils auront une humble & entière confiance à son égard & lui découvriront toutes leurs infirmités tant du corps que de l'esprit : leurs peines , leurs tentations , l'affection , la facilité ou difficulté qu'ils trouvent dans la pratique de la vertu. Lorsqu'ils lui rendront compte de leur conduite , ils se feront dans la disposition & dans la vue de le rendre à Dieu. Ils recevront les avis qui leur seront donnez par le Frere Directeur avec beaucoup de respect , comme étant donnez de Dieu même , ne le regardant que comme l'organe de Dieu ; par lequel il leur fait connoître les moïens dont ils doivent se servir pour aller à lui. Ils recevront dans le même

me sentiment de respect & de soumission tous ses ordres & commandemens, n'envisageant en lui que l'autorité de Dieu qui lui est communiqué & sa divine Majesté qu'il leur represente.

On voit par tout ce qui a été raporté, que les sentimens d'amour & d'estime que ce vertueux Prêtre avoit pour l'obéissance, ne pouvoient guère aller plus loin. Il les avoit puisez dans le cœur de Jesus-Christ, dont il faisoit sa grande étude & son unique science.

Convaincu de la necessité de cette vertu, de son excellence, & de ses incomparables fruits, il s'étudioit, & à l'inspirer & à la pratiquer par-tout & en tout, & à enrichir ses actions de ses merites.

Perfuadé que le desir de faire la volonté de Dieu donne la valeur à nos actions, il concluoit que la mesure du merite, est celle de l'esprit d'obéissance. C'est pourquoi dans le chapitre 21. de sa Règle ci-dessus raportée, il recommande à ses Disciples *d'être très-exacts à tout quitter au premier signe du Frere Directeur, dans la vue que c'est Dieu même qui les appelle, & qui leur commande; de ne faire aucune chose sans permission, quelque petite & de peu de consequence quelle paroisse, afin de pouvoir s'assurer en toutes choses de faire la volonté de Dieu.* Selon lui la pratique de l'obéissance est le chemin Roial qui conduit au Ciel, la voie la plus courte, la plus abrégée, & la plus aisée d'atteindre à la perfection, le sentier assuré que Jesus-Christ nous a fraié par son exemple, & hors lequel il n'y a qu'illusion & un danger manifeste de se perdre. Selon lui, elle est si bien l'abrégé de la vie spirituelle, la substance & la moëlle de la pieté, la vie de tous les Exercices du Chrétien, la source, la mere & la gardienne de toutes les vertus, qu'il exige des Freres de *n'entrer en aucun lieu que dans celui où l'Exercice present les appelle, de ne point sortir de la maison, pas même de la place où on, est sans permission, de ne lire aucun livre ni papier, & ne rien copier sans permission, sans en excepter les Livres Spirituels dont il ne permet le choix à aucun, ni la lecture qu'avec permission; Loi* qu'il étend à tous les besoins, & à toutes les infirmités corporelles. 1111.

Il ne pouvoit pas sans doute entrer dans un plus grand détail, & étendre plus loin les droits de la sainte obéissance; mais en imposant à ses Disciples un joug qui paroît aux enfans du siècle & aux Partisans de la propre volonté, si pesant, loin de croire les gêner & mettre leurs cœurs à l'étroit, il prétendoit les mettre au large & dans la vraie liberté des enfans de Dieu, dont l'unique plaisir est de faire sur la terre la volonté de leur Pere celeste, de la maniere dont elle est accomplie dans le Ciel. Pour lui, instruit par sa propre expérience, que le vrai obéissant tient ses passions enchainées, & l'orgueil le Roi des vices, aussi-bien que le démon le Chef & le Prince des superbes sous ses pieds, il étoit persuadé que pour vivre libre, content, en paix & dans la joie du S. Esprit, il faut vivre dans l'obéissance; que celui qui s'y livre est un enfant de grace; que celui qui s'y soustrait, s'écarte du sentier de la grace, & prend sa route avec les enfans de Bélial vers l'enfer, qui est le terme aussi-bien que la punition de la propre volonté. *Que la propre volonté cesse: Il n'y aura plus d'enfer.* A ce propos le saint Prêtre dans la dernière conférence qu'il fit aux Novices & qui fut sur l'obéissance. Il leur dit:

- » Si vous êtes de parfaits obéissans, vous paroîtrez avec assurance devant le Tribunal de Jesus-Christ; car quand ce divin Juge vous demandera compte de votre conduite, vous pourrez lui répondre: Seigneur, interrogez, s'il vous plaît,
- mon Directeur: Je n'ai rien fait que par obéissance à ses ordres, dans la vue que

*S. Ber. Ser. 3  
de Resurrex.*

- lui obéir étoit vous obéir, ainsi que vous dites dans votre S. Evangile. Par cette
- raison vous n'aurez rien à craindre.

L'horreur qu'il avoit du péché lui rendoit encore plus chere une vertu , qui au sentiment des Saints , rend comme impeccables ceux qui lui sont fidèles , & les met en état de ne craindre , ni la mort , ni le jugement de Dieu. Son amour pour Jesus-Christ , & le desir de lui appartenir , étoit pour lui un nouveau motif de cultiver & d'inspirer une vertu qui a été en Nôtre Seigneur la source de nôtre salut ; qui nous fait entrer en sa famille & contracter avec lui une alliance aussi étroite ,

*Mat. 11.* qu'est celle des plus proches parens. Car il a dit lui-même , *qu'il regardoit celui qui fait la volonté de Dieu , comme son frere , sa sœur & sa mere.* Il regardoit l'obéissance comme essentielle à la créature , comme la loi du Chrétien , la ressource des

*Mat. 7.* pécheurs , la porte du Ciel ; car qui y entre ? *Celui* , dit Jesus-Christ , *qui fait la volonté de mon Pere.* Sur ce pied il estimoit peu dans les personnes de Communauté , les prieres , les jeûnes , les austéritez , & toutes les œuvres saintes qui n'ont point pour principe une vertu qui seule a le privilège de les défendre des surprises de l'amour propre , de la séduction de l'esprit naturel , du venin de la propre volonté , qui seule a le secret de leur donner dans la pratique , la mesure juste qu'elles doivent avoir ; d'écarter d'elles ces défauts si ordinaires & si communs , qui font d'agir *hors de tems* , ou d'agir *sans règle & sans mesure* , de faire *trop ou trop peu* , & souvent ce que Dieu ne demande pas. Il est sûr que l'obéissance préserve de ces écüeuils , en prescrivait ce qu'il faut faire , le tems & la maniere de le bien faire. Par-là elle règle & elle consacre tous les mouvemens du cœur , toutes les pensées de l'esprit , toutes les entreprises de l'homme. Elle sanctifie tout en lui , le repos comme le travail , le sommeil comme les veilles , les besoins & les soulagemens du corps , aussi-bien que les austéritez. Elle écarte de nous , les actions mauvaises , canonise les indifferentes , perfectionne les bonnes , & ajoute au mérite particulier de chacune , celui de n'agir que par le seul principe d'accomplir la volonté de Dieu.

Il prétendoit de plus que la vertu d'obéissance mettoit toutes les autres en mouvement , parce qu'elle est l'exercice même de l'humilité , de l'abnégation Chrétienne , de la mortification , de la patience , de la Foi , de la Charité , & de ce qu'il y a de plus saint , de plus sublime & de plus heroïque dans l'Evangile ; en un mot , qu'elle renferme toute la perfection Chrétienne , renfermée en ces trois paroles de Jesus-Christ : *Si quelqu'un veut venir après moi , qu'il se renonce , qu'il porte sa croix & qu'il me suive.* Cet abrégé de la perfection , selon son commandaire , est renfermé dans l'obéissance ; car elle est le renoncement entier de tout l'homme , l'ancantissement du jugement & de la volonté , la mortification de tous les vices & de toutes les passions , la destruction de tous les desirs & de toutes les inclinations naturelles. En cela même elle est la croix qu'il faut porter tous les jours , le supplice du vieil homme , le tourment de la nature rebelle , la voye étroite dans laquelle il faut entrer & qui mène à Jesus-Christ , le chef des enfans d'obéissance , le Pasteur des brebis simples & dociles , ce parfait obéissant qui s'est rendu obéissant jusqu'à la mort & à la mort de la Croix , & qui *a mieux aimé perdre la vie que l'obéissance* , ainsi que s'explique S. Bernard : Enfin ce saint Prêtre faisoit entendre à ses Disciples , que si la vertu d'obéissance est une Croix , c'est une croix qui porte ceux qui la portent ; qui loin de charger les ames de bonne volonté , les rend plus légères dans le chemin du Ciel , & les fait courir si vite , qu'elles n'ont pas le tems de sentir la piquûre des épines qui s'y rencon-

trent ; que les enfans d'obéissance vont à pleines voiles vers l'Eternité bienheureuse avec la commodité de ceux qui dans un vaisseau voguant sur la mer le vent en poupe, arrivent au port en sûreté avec vitesse & avec tranquillité , & même pendant que le sommeil les tient comme morts : ce qui a donné occasion à Saint Jean Climaque de dire , que *les parfaits obéissans font leurs voyages en dormant.* M. De La Salle rempli de cette Doctrine ne s'épuisoit jamais en éloges , en instructions , en leçons , en avis , & en exhortations sur l'obéissance. Il en parloit à tout propos ; & rien ne lui étoit plus à cœur que d'en insinuer la pratique , persuadé que cette vertu doit être l'ame de son Institut. Il n'y a point , dit-il , de vertu qui soit si nécessaire à un Frere des Ecoles Chrétiennes que l'obéissance, puisqu'elle est essentielle à son état , qu'il n'y a qu'elle qui soit capable de l'y soutenir , & que quand il auroit toutes les autres vertus sans celle-ci , elles n'auroient en lui que l'apparence extérieure de vertu , parce que c'est elle qui dans les personnes de Communauté leur donne la forme qui leur est propre.

*Degré de l'obéissance.*

Un Frere lui ayant un jour témoigné qu'il avoit beaucoup de peine à faire quelque chose qu'on exigeoit de lui , & demandant pour cela quelques conditions , il lui parla de la sorte.

Il me paroît , mon très-cher Frere , que vous devriez être plus soumis & abandonné que vous n'êtes. Nous ne sommes pas venus en Communauté pour faire des marches avec qui que ce soit. On ne doit point demander de conditions, la soumission doit être la règle de notre conduite : assurez-vous que Dieu ne vous bénira qu'autant que vous serez dans cette pratique. Pour l'amour de Dieu ne faites jamais de propositions pareilles à celle que vous avez faite dans votre dernière ; car elles ne conviennent point à un obéissant. Il est vrai qu'il faut se confier à la grace de Dieu ; mais on n'a de grâces dans une Communauté , qu'autant qu'on a d'obéissance. Demandez-donc à Dieu une obéissance aveugle ; rien ne vous est plus nécessaire. Ecoutez les inspirations , & non pas tant vos répugnances & vos peines ; ce n'est pas lorsqu'on n'a point de répugnance qu'on fait paroître qu'on a de la soumission , mais seulement quand on la surmonte : J'ai bien de la joie de ce que vous vous sentez porté à la vertu ; la principale que vous devez pratiquer est la soumission. Je suis en N. S. &c.

Le même croyant lui avoir causé quelques peines , le prie de les lui pardonner : M. De La Salle lui fait connoître que cela ne doit point le troubler , mais qu'il doit seulement tâcher de se rendre un modèle d'obéissance. Voici comme il lui parle.

Ce qui convient à un Frere , lui dit-il , est l'obéissance ; les peines que vous croyez m'avoir faites ne me sont nullement sensibles par rapport à moi , mon très-cher Frere ; rien ne me touche à cet égard , que parce que vous ne sçavez pas ce qui vous est bon : croyez que ce qui vous conviendra le mieux , est ce que l'obéissance vous donnera. C'est pourquoi vous devez faire attention sur votre conduite, non-seulement par rapport à vous , mais aussi par rapport aux autres ; n'étant pas possible que vous puissiez plaire à Dieu , sans vous conformer aux autres ; ni que vous ayez la paix & le repos du cœur , sans avoir égard aux autres , auxquels vous devez être un sujet d'édification. Je vous prie de prier Dieu qu'il vous touche le cœur , & de vous rendre docile à sa conduite. Etudiez-vous à le contenter par vos actions , je le prierai aussi de mon côté pour vous. Je vous prie que les peines que vous avez , ne vous empêchent point de faire votre retraite , & d'y apprendre à bien obéir : Je suis , mon très-cher Frere , en Notre Seigneur Jesus-Christ , tout à vous , DE LA SALLE.

Il dit dans une autre lettre au même Frere qui lui témoignoît qu'il étoit disposé à obéir en toutes choses. Puisque vous êtes dans la disposition d'obéir en toutes choses, ne dites-donc jamais, *je veux*, car cela ne ressent point l'obéissant. Je n'ai pas de peine à croire que vous ayez de la repugnance à obéir, c'est assez que vous la surmontiez; souvenez-vous que ce qui sanctifie les actions d'une personne de Communauté, est l'obéissance.

En écrivant à une autre personne sur le même sujet, il lui dit, vous n'attirez les graces de nôtre Seigneur sur vous, qu'en obéissant & en vous soumettant à tout pour l'amour de Dieu. Il lui prescrit ensuite la maniere dont elle doit obéir, & lui parle de la sorte.

1. Vous obéirez avec un anéantissement intérieur à l'Esprit de Nôtre-Seigneur qui réside en ceux qui tiennent sa place, pour faire la volonté de Dieu. Adorez souvent cet esprit, selon le mouvement duquel vous devez agir & vous laisser conduire.

2. Soyez fidele à demander permission pour les moindres exemptions, & n'écoutez pas là-dessus le raisonnement de votre esprit. La nature ne demande rien avec plus d'empressement que de secouer le joug de la soumission: soyez-y fidelle, je vous en supplie.

3. Il est naturel de faire sans peine ce qui est selon nôtre sentiment; & ne faire cela que par inclination, ce n'est pas obéir: mais faire ce qui nous est commandé, sans discernement, quelque contraire qu'il soit à nôtre sentiment, ou à nos inclinations, c'est-là l'obéissance que Dieu demande de nous.

4. Il faut agir par esprit de Foi dans l'obéissance, afin qu'elle soit pure. Il faut ne jamais examiner les vûes & les raisons qu'on a de nous commander telle chose; mais étouffer tous nos raisonnemens & difficultez, agir seulement parce qu'on nous commande, voilà comme vous devez agir désormais.

5. Vous ferez tout ce qui vous sera prescrit, & vous obéirez toujours aveuglément, quelque peine que vous ressentiez à faire ce qui vous sera ordonné, vous ne témoignerez rien qui puisse vous faire faire un autre commandement contraire au premier, à moins que vous ne croyez qu'il y ait de la gloire de Dieu, car alors vous pouvez proposer votre pensée, sans néanmoins desirer qu'on la suive.

6. Vous ne résoudrez jamais rien de vous-même, cela étant contraire à l'obéissance & à la dépendance qu'on doit avoir dans une Communauté; vous aurez soin en tout ce que vous aurez à faire de recevoir l'ordre de vos Supérieurs, & quand ils vous diront, prescriront, ou ordonneront quelque chose, vous la recevrez & ferez sans aucune réplique, quelque ridicule que vous semble la chose qu'on vous veut faire faire, ou qu'on vous dit; car sçachez que dès qu'on veut se mettre sur le pied de raisonner, il n'y a plus d'obéissance. Belle perfection de n'aimer que ce qui plaît! n'agissez pas ainsi, je vous prie, ne raisonnez plus en rien, ni à l'égard de personne, tout est bon devant Dieu quand l'obéissance l'assaisonne. Je le prie qu'il vous fasse entrer dans cet esprit.

#### SECTION IV. *Les grands exemples d'obéissance, que M. De La Salle a donnez pendant toute sa vie.*

M. De La Salle n'étoit pas de ceux qui disent bien, & qui font mal; qui donnent d'excellentes leçons de vertus, qu'ils ne pratiquent pas; qui imposent sur les épaules des autres, des fardeaux pesans, qu'ils ne veulent pas remuer du bout du doigt. Semblable à son divin Maître, il a commencé par faire avant que d'ensei-

guer. Ses actions ont été conformes à sa doctrine sur l'obéissance. Il a pratiqué à la lettre & avec perfection ce qu'il en a dit. Sa vie est si remplie d'exemples héroïques sur cette vertu, qu'il paroît en avoir fait son unique étude. De sorte, que quand les Freres auroient perdu toutes les excellentes instructions qu'il leur a données sur ce point capital de leur Institut, il leur suffit de lire cette histoire pour apprendre à bien obéir.

Si on s'étend sur ce sujet plus que sur tout autre, c'est que M. De La Salle ayant regardé l'obéissance comme la vertu la plus essentielle à l'état des Freres, on croit que c'est entrer dans son esprit & dans ses desseins, que de leur remettre devant les yeux ce qu'il a dit, & ce qu'il a fait sur ce sujet, & de leur faire remarquer qu'ils ne peuvent faire honneur à un tel Pere, qu'en devenant comme lui, des enfans d'obéissance.

I.  
- Raisons que  
montrent  
combien l'es-  
prit d'obéis-  
sance doit re-  
gner parmi  
les Freres

Ceux d'entre ses Disciples qui auront été attentifs à mettre à leur profit tout ce qu'on leur raporte de leur Instituteur, auront pû s'apercevoir qu'il a senti. 1. Que sa Congrégation est de nature à avoir plus besoin de l'esprit d'obéissance, que toute autre; & que quand on suposeroit qu'une Communauté peut subsister & être bien réglée, sans la pratique d'une vertu qui doit en faire l'ame, on ne pourroit pas le suposer de la sienne. 2. Que la perfection d'une vertu si essentielle à l'état des Freres, trouve cependant de très-grandes difficultez dans le défaut d'éducation de plusieurs, dans le défaut d'études des autres, & dans la liberté de vie que se donnent pour l'ordinaire dans le monde, des gens de métier, & des gens obligez pour la plupart, à gagner leur vie. En effet, on ne peut disconvenir, que des esprits cultivéz par les Lettres, policez par l'étude, ornez par les sciences, ne trouvent en eux-mêmes une certaine disposition à obéir, que je fais consister, dans un esprit bien fait, dans une force de jugement, dans le saint usage de ses lumieres, qui disent qu'on doit se soumettre à ses Supérieurs, que le bon ordre ne subsiste que par la subordination, & que par raison, il faut captiver sa raison. 3. Que la plus grande peine que le S. Prêtre a trouvée dans l'Institut, est venue du peu de soumission de quelques particuliers, qui n'ont pas eû la docilité nécessaire, parce qu'ils n'avoient pas assez d'esprit pour se laisser conduire; car il faut pour bien obéir, avoir du bon esprit; or les indociles, ordinairement, n'en ont point. S'ils ont du brillant, ils n'ont point de solide. 4. Que la même expérience avoit appris au S. Instituteur, que les Freres peu soumis avoient fait une triste fin, après lui avoir causé bien des chagrins, & qu'ils en étoient enfin venus à quitter, pour leur malheur, leur société, après l'avoir scandalisée par leurs désobéissances. D'où il concluoit que l'esprit de Dieu fortiroit de sa Communauté, si celui d'obéissance ne l'y retenoit; & que son Institut se relâcheroit, s'affoiblirait, & se ruineroit bien plus vite & plus irrémédiablement que tout autre, si la propre volonté y reprenoit son empire. Ce qui fait, qu'il n'avoit rien plus à cœur, que d'inspirer l'horreur de faire sa propre volonté, que d'élever les Novices dans la pratique d'une docilité d'enfant, que de voir les Directeurs parfaitement dépendans & en tout du Supérieur general, & les particuliers également soumis aux Directeurs, & enfin que de voir tous les Freres dans la subordination, dans une entiere indifférence pour les divers Commandemens, & dans une préparation de cœur à obéir à l'a-  
veugle.

C'est ainsi qu'il l'a fait lui-même; & ce sont ses exemples qui ont rendu efficace sa doctrine. M. De La Salle a été un enfant d'obéissance dans tous les tems de sa vie. Dans l'âge le plus tendre, sa docilité le rendoit aimable à ses parens. Dans

II.  
M De La Salle  
a été un mo-  
dèle d'obéis-  
sance dans  
tous les âges

les Ecoles , cette vertu lui gaignoit le cœur de ses Maitres & le monroit pour modèle à ses compagnons. Dans le Séminaire de S. Sulpice , il se distingua par son esprit d'obéissance , & il en sortit si rempli , qu'il laissa en entier à cette vertu , l'honneur de sa conduite le reste de ses jours. Dans la naissance de son Institut , il descendit à la dernière place pour y trouver un état d'abjection & de dépendance. Dans le Séminaire de S. Nicolas du Chardonnet deux ans avant sa mort , déjà vieux & les cheveux gris , alors Instituteur & grand Maître dans la vie Spirituelle , il alla s'exercer à l'obéissance , comme il avoit fait étant Clerc dans celui de saint Sulpice. Enfin les deux dernières années de sa vie , descendu à la dernière place , il les passa & les finit dans la pratique de la plus parfaite obéissance. Il a fait de cette vertu sa grande étude ; & après en avoir fait , selon l'avis du S. Esprit , l'objet de ses méditations , il s'y est exercé de toutes les manières possibles avec ce zèle que le desir de la perfection inspire.

Prov. 15. 28

III.  
sa soumission  
aux ordres  
de la divine  
Providence.

En premier lieu , Dieu l'a toujours trouvé prêt à faire ses adorables volontez , & disposé à l'exécution de ses desseins les plus parfaits. Il a vû sa sainte Loi placée au milieu du cœur de ce saint Prêtre , & lui uniquement attentif à n'en pas omettre un iota. Tout ce qui a été rapporté de lui a montré un homme abandonné à son Créateur en toutes choses , parfaitement soumis aux ordres de sa Providence les plus sâcheux ; aussi soigneux à connoître le bon plaisir de Dieu , que fidèle à s'y attacher ; enfin zélé à obéir à tout ce qu'il connoissoit que Dieu vouloit de lui , soit par ses Commandemens , soit par ses conseils , soit par ses inspirations , toujours soumis à sa conduite.

IV.  
Son obéissance  
aux Superieurs  
Ecclésiastiques.  
Reg. Con. n.  
c. 21. p. 66.

En second lieu , son obéissance à l'Eglise & aux Superieurs Ecclésiastiques n'a point eû de bornes. Elle lui étoit si à cœur , qu'il commence le Chapitre de sa Regle sur l'obéissance par ces termes : *Les Freres s'apliqueront avec soin & sur toutes choses à se rendre parfaitement obéissans à Notre Saint Pere le Pape , & à toutes les décisions de l'Eglise , & à leurs Superieurs.* S'il leur en a fait une loi , il leur en a donné l'exemple. Nul Livre n'étoit de son goût , quand il avoit été flétri à Rome.

Son respect & sa soumission à l'égard des Evêques , ne pouvoient aller plus loin. Quels exemples n'en a-t'il pas donnez dans sa vie ? La promesse d'obéir à son propre Evêque , que les Prêtres font encore aujourd'hui dans l'Ordination , & que plusieurs regardent comme un ancien stile & une pure cérémonie , étoit pour lui une loi si respectable , qu'il ne voulut rien faire de quelque conséquence sans la permission de M. l'Archevêque de Reims. Inspiré de se dépouiller de sa prébende Canoniale , pour entrer en Société avec les pauvres Maitres d'Ecole , dont il avoit la conduite , il suspendit sa résolution jusqu'à ce qu'elle eût été aprouvée par son Prélat. A Paris , M. de Noailles ne vit jamais dans son Diocèse un Prêtre plus soumis. M. Pirot député de Son Eminence , pour faire le scrutin dans la Maison des Freres , fut témoin de l'obéissance aveugle de leur Superieur ; car il n'éprouva de sa part ni résistance , ni contradiction , ni répugnance , ni le moindre signe de peine , pas même de curiosité , sur ce qu'il venoit faire contre lui. Le Grand-Vicaire se vit en pleine liberté de faire un long scrutin sur le compte de M. De La Salle ; de grandes informations sur sa conduite ; des recherches exactes sur ce qui se passoit dans la maison , sans que l'innocent accusé s'avisât de lui demander ce qu'il faisoit , ni même de s'en informer des Freres. Il le trouva pleinement soumis à la Sentence honteuse qu'il porta contre lui en pleine Communauté , en le déposant de sa place , & en y faisant monter un étranger à ses yeux. Le Grand-Vicaire en voyant

tous les Freres se récrier, résister, & appeler d'un Arrêt si injurieux à l'honneur de leur Supérieur, ne vit que lui y acquiescer, le louer & l'approuver. L'humble Prêtre honteux de l'opposition de ses disciples, en fit réparation d'honneur à M. Piroit, & alla ensuite en faire amende honorable aux pieds de M. l'Archevêque, en protestant de sa parfaite soumission aux ordres de Son Eminence.

Les autres Prélats qui avoient des Freres dans leurs Diocèses, trouvoient toujours leur Supérieur plus soumis que le moindre d'entre eux. Pliable à toutes leurs volontés, il les suivoit avec la docilité d'un enfant. Si quelquefois leurs intentions ne s'accordoient pas avec la régularité des Freres, ni avec l'arrangement & la méthode des Ecoles, il le leur représentoit avec tant de respect d'humilité & de soumission, qu'ils ne manquoient guère de se rendre à ses raisons, & de revenir à un autre jugement. Une fois prêt à partir pour Rome, où depuis long-tems son attrait le portoit pour aller se jeter aux pieds de Sa Sainteté, & lui demander Mission, presque déjà le pied dans le Vaisseau qui l'y devoit porter, & où ses paquets étoient embarquez, il rencontre l'Evêque de la Ville qui l'arrête, & qui lui ordonne d'ouvrir une Ecole dans une Paroisse qu'il indique; aussi-tôt le voyageur se met en devoir d'obéir, oublie Rome & le dessein qui l'y mène, & retourne dans sa maison: quel exemple de l'obéissance aveugle?

En troisième lieu, son obéissance à l'égard de ses Directeurs, a été encore plus admirable. Il les consultoit sur tout, & il étoit fidèle à suivre leurs avis. Formé à cette sainte conduite dans le Séminaire de S. Sulpice, il en garda dehors la pratique le reste de ses jours, & on peut le proposer pour modèle sur ce sujet. Il agissoit à l'égard de celui à qui il confioit la direction de sa conscience, avec une simplicité, une candeur & une docilité d'enfant. Il lui donnoit un si grand empire sur sa personne, qu'il devenoit esclave de toutes ses volontés.

▼.  
Son obéissance à l'égard de ses Directeurs

Voilà un Chanoine permuter une bonne prébende avec une Cure très-laborieuse & d'un fort modique revenu, parce que son Directeur le lui conseille; c'est un exemple d'obéissance qu'a donné M. De La Salle, que je ne crois pas devoir devenir jamais à la mode. Si la permutation n'eut pas son effet, ce ne fut que parce que le premier Supérieur qui ne fut pas de l'avis du Directeur, refusa son agrément.

Un autre Directeur de M. De La Salle, d'un caractère fort différent du premier, eut le même domaine sur lui, & il l'exerça d'une manière fort différente; car il l'empêcha pendant long-tems de se dépouiller de son Canonat, pour se livrer à la conduite des Maîtres d'Ecole, & ensuite de son bien de Patrimoine, pour embrasser la pauvreté; & quoique le saint Prêtre fût intérieurement pressé de faire à Dieu ce double sacrifice; quoiqu'il y fût vivement sollicité par le R. P. Barré Minime, qu'il regardoit comme un Saint, il attendit cependant avec patience le consentement de son Directeur, & il ne crut pouvoir en assurance suivre l'inspiration, que quand il la vit autorisée par l'obéissance.

L'humble Prêtre eut un pareil sacrifice de son jugement & de son inclination à faire à l'avis de son Directeur à l'égard de son dessein d'aller s'établir à Paris. C'étoit où le R. P. Barré appelloit M. De La Salle, & où il desiroit ardemment de le voir avant que de mourir, comme dans le lieu propre à l'établissement & au progrès de l'Institut des Freres des Ecoles Chrétiennes. Notre pieux Prêtre pensoit comme le saint Minime. Les inspirations & les raisons solides s'unissoient ensemble pour le déterminer à ce parti. De plus, la parole qu'il avoit donnée à M. de la Barmondie, de se charger au plutôt de l'Ecole Sulpicienne, lui paroissoit un engagement déjà formé, & une occasion favorable de prendre terre à Paris, qu'il ne

falloit pas refuser. Mais le Directeur s'y oposa, & M. De La Salle lui obéit à l'aveugle. Cette obéissance dura sept à huit ans ; car ce ne fut qu'au bout de ce tems, que le Directeur donna liberté à son disciple de quitter Reims, pour aller s'établir à Paris.

M. De La Salle revenu-là sous la conduite de ses premiers Maîtres dans la vie spirituelle, je parle de Messieurs de S. Sulpice, ils le trouvèrent homme formé, aussi docile à leurs avis qu'il l'avoit été jeune Clerc. Comme l'admirable M. Tronson son premier Directeur vivoit encore, il profita de ses grandes lumieres tandis qu'il vécut ; & j'ose dire que ce fut aux pieds de ce vénérable Gamaliel qu'il acheva d'apprendre la science des Saints par une soumission aveugle, que je n'admire pas toutefois tant par raport à ce grand homme, que celle qu'il avoit pratiquée à l'égard de ses autres Directeurs. Car enfin, quelques vertueux & éclairés qu'on veuille les supposer, ils ne pouvoient pas entrer en parallèle avec ce Supérieur du Séminaire de S. Sulpice. Ceux qui l'ont bien connu, conviendront qu'il n'étoit pas fort difficile de captiver sa raison sous l'autorité d'un homme de son mérite. Sa profonde sagesse, son éminente vertu, sa grande expérience le faisoient regarder comme un oracle, comme un organe du S. Esprit, & on ne le consultoit guère sans admirer en lui des lumieres peu communes, & recevoir des réponses de vie.

Après sa mort, M. De La Salle passa sous la direction de M. Bouin célèbre Directeur du Séminaire de S. Sulpice, & il lui porta un cœur d'enfant docile & soumis, qui n'a rien de caché pour son Pere, & qui ne sent aucune répugnance à lui obéir. Ce saint homme dont la mémoire est en si grande bénédiction dans un lieu où il a laissé tant d'exemples de perfection, ne vécut pas assez pour M. De La Salle qui le perdit dans un tems où il en avoit plus de besoin ; mais enfin il fut bien remplacé par M. l'Echaffier successeur de M. Tronson, & un autre lui-même en fait de sagesse & de vertu. Tandis que celui-ci voulut bien aider de ses conseils notre vertueux Prêtre, il eut soin d'en profiter : mais cet oracle devint muet à son égard par des raisons de prudence qui l'empêchoient de parler & de lui donner des avis.

Quand M. De La Salle les avoit reçus, il demouroit ferme & inébranlable ; & parce qu'il ne nommoit point ceux qui les donnoient de peur de les commettre, ses rivaux l'appelloient un opiniâtre, un entêté, un homme plein de son sens. Ils n'auroient pas tenu ce langage, s'ils avoient sçu que l'humble Prêtre ne paroissoit si ferme & si constant dans ses avis, que parce qu'ils lui étoient inspirés, ou qu'ils avoient été approuvés par un M. Tronson, ou par un M. Bouin. M. De La Salle qui les consultoit, étoit si persuadé que Dieu parloit par leur bouche, que rien n'étoit capable de lui faire lâcher prise dans l'exécution de ce qu'il avoit entrepris par leurs avis. *Je ne change point*, dit-il lui-même, *dans les choses que j'entreprends par leurs conseils, parce que je regarde l'ordre de Dieu dans ce qu'ils m'ont conseillé.*

▼ I. En quatrième lieu, son obéissance aux saints Canons, aux Régles de discipline, & à toutes les loix que l'Eglise a établies, aussi-bien qu'aux Réglemens de sa Commanauté, ne pouvoit être plus universelle, ni plus ponctuelle, ni plus parfaite. En le voyant hors de sa maison, on admiroit un Prêtre si régulier, qu'il inspiroit l'esprit de réforme à ceux qui étoient les plus mondains, ou du moins la honte de l'air séculier qu'il sembloit leur reprocher par le sien. En le voyant dans sa maison, on admiroit en lui l'exacritude d'un fervent Novice qui se rend aussi dépendant de la Cloche, que l'esclave l'est de son Maître. Car on le voyoit quitter tout ce qu'il faisoit au premier coup, & courir, pour ainsi dire, pour se trouver à la tête des

Freres , au commencement de tous les exercices. Je ne dirai rien de plus sur ce sujet , parce qu'on en a parlé en faisant le raport de sa grande régularité.

En cinquième lieu , on l'a toujours vû très-soumis aux Superieurs laïques & temporels , quoique souvent il en ait été fort maltraité. Il honoroit en eux , selon la Doctrine des Apôtres & l'esprit du Christianisme , l'autorité de Dieu dont ils sont revêtus. Il observoit leurs loix avec exactitude , il se soumettoit à leurs ordonnances volontiers & avec esprit de Foi , & il déféroit sans murmure à leurs commandemens ; il acquiesçoit même en silence & en paix aux sentences qu'ils prononçoient contre lui , quelques contraires qu'elles fussent à son honneur & à la vérité.

En sixième lieu , ce grand esprit d'obéissance qui le dominoit , l'assujettissoit à toutes sortes de personnes. Superieur par sa place , par son autorité de Pere & d'Instituteur , par son caractère de Prêtre , par sa qualité de Docteur , il avoit le secret de se comporter en inférieur à l'égard de ses Disciples , & de se soumettre à tous ceux qui se donnoient de l'autorité sur lui. Il faisoit son vœu d'obéissance semblable à celui des autres Freres , en promettant d'obéir au Superieur de l'Institut & au corps de la Société ; & ce fut en conséquence de ce vœu , que les Freres prirent la liberté de lui ordonner de revenir de Provence à Paris.

On admire & avec raison , la disposition héroïque dans laquelle S. François d'Assise étoit d'obéir au dernier des Novices & au plus simple des Freres , comme au Pere le plus ancien , le plus sçavant , & le plus Saint de l'Ordre. Or cette disposition a été réduite à la pratique par M. De La Salle les deux dernières années de sa vie , & dans le commencement de son Institut. L'état de dépendance & de soumission avoit pour lui de si grands charmes , qu'il ne put rester dans la place de Superieur. Que ne fit-il pas dès-lors pour en descendre & trouver dans la dernière place l'heureuse liberté d'obéir ? Je puis dire qu'il sçut fasciner les yeux de ses Disciples sur ce sujet , & si j'osois me servir de ce terme , séduire leur raison en leur persuadant de consentir à sa déposition volontaire & à l'élection d'un Frere pour Superieur. Quand il y eut réussi , quels exemples d'obéissance ne fit-il pas succéder aux leçons qu'il en avoit faites ? Quelle violence ne firent pas à sa vertu les Grands-Vicaires de Reims , quand ils remirent l'ordre dans cette Société naissante , en lui faisant reprendre sa place de Superieur ? On ne peut dire combien l'humble Prêtre fut mortifié de se voir tiré de l'état de soumission & de dépendance. Un Roi obligé de quitter son Trône & de sortir de son Palais , ne seroit pas plus affligé. Cette affliction fut aussi longue que le tems qu'il demeura Superieur. Elle cessa enfin deux ans & quelques mois avant sa mort , lorsqu'il obligea de nouveau les Freres de lui donner un Superieur , & d'en choisir un pour eux.

Alors l'humble Prêtre rentré dans sa première liberté d'obéir , passa le reste de ses jours , & les finit dans la pratique de l'obéissance la plus parfaite. Il ne cessoit de bénir Dieu , de ce qu'il lui donnoit ce peu de tems pour se préparer à bien mourir. On ne peut dire avec quel respect il obéissoit en toutes choses à celui qui lui avoit succédé. Il ne faisoit rien sans sa participation & sans son ordre ; & comme on lui representoit quelquefois qu'en qualité de Ministre du Seigneur , il ne devoit pas se soumettre si facilement à une personne qui lui étoit en toutes manieres inférieure , il répondoit avec un peu de chaleur : *Hé ! quoi donc , est-ce que les Ministres du Seigneur ne doivent point s'humilier ? ne doivent-ils enseigner que de paroles & non d'exemples ?* Voilà comment il fermoit la bouche à ceux qui se faisoient un sujet de scandale de l'obéissance qu'il rendoit à un simple Frere. Pour

VII.  
Son obéissance aux Superieurs civils

VIII.  
Son esprit d'obéissance à l'égard de toutes sortes de personnes

lui il s'en faisoit un sujet de jubilation , & il protestoit hautement qu'il se feroit toujours gloire d'obéir à ceux à qui il avoit commandé. Il n'écrivoit presque point de lettres au Frere Barthelemi , qu'il ne lui fit protestation de lui obéir.

» Vous sçavez , lui dit-il dans une , que je suis toujours prêt à vous obéir en toutes choses , étant presentement dans la soumission , & n'ayant pas fait vœu d'obéissance pour faire ce qui me plaît. Si on me regarde , dit-il dans une autre lettre , comme uni aux Freres des Ecoles Chretiennes , il paroît que mon etat present doit être de simple soumission , sans que j'avance un pas touchant ce qui les regarde que par dependance.

Il a fait paroître la même soumission jusqu'au dernier soupir de sa vie ; dans sa dernière maladie , le Frere Superieur lui ayant un jour fait dire qu'il seroit à propos qu'il se préparât à dire la Messe , ne le croyant pas aussi indisposé qu'il l'étoit , ce saint Homme quoique dans l'impossibilité de le faire , se disposa à obéir sans dire un seul mot : il étoit déjà habillé , lorsque le Frere Superieur lui envoya dire qu'il ne croyoit pas que ses infirmités lui pussent permettre de célébrer ; & qu'ainsi il le prioit de se recoucher , ce qu'il fit aussi-tôt sans rien dire. Pendant toute cette maladie , il obéit avec une merveilleuse simplicité au Frere Infirmier , & à un jeune Novice qui lui avoit été donné pour rester toujours auprès de lui. Celui-ci n'ayant aucun égard à son jeune âge , prenoit souvent la liberté de lui faire faire des choses qui ne lui convenoient pas. Il lui faisoit reciter des prières , & particulièrement l'*Ave Maria* , que ce vénérable Vieillard disoit mot à mot comme un enfant avec beaucoup de piété , & il mourut dans ces saintes dispositions. Quand il venoit faire quelque exhortation aux Novices , ce qu'il ne faisoit que par obéissance au Frere Superieur , il demandoit au Frere Directeur des Novices , sur quoi il vouloit qu'il parlât. Ce Frere lui ayant proposé une fois de parler sur la méthode d'Oraison , le saint Prêtre le fit ; & joignant l'humilité à l'obéissance , il lui demandoit avec une merveilleuse humilité & simplicité , après avoir parlé , si ce qu'il avoit dit , étoit bon , convenable & à propos , & le prioit de le lui déclarer avec franchise.

Un Novice lui ayant demandé l'explication d'un passage du Nouveau Testament , il le renvoya le demander au Frere Directeur , comme à celui qui ayant autorité sur lui , auroit grace pour le lui exposer. Un autre Novice s'étant présenté pour balayer sa pauvre chambre , en disant qu'il en avoit reçu l'ordre ; le saint Prêtre lui demanda : *Faut-il que je sorte ?* Et comme le jeune homme ne sçavoit que répondre , il lui dit : *allez le demander à votre Directeur ?* Un Frere venant à lui un jour qu'il étoit incommodé pour s'informer de l'heure à laquelle il diroit la Messe , il répondit : *il faut le demander au Frere François , c'est-à-dire à celui qui en la place du Frere Barthelemi conduisoit la maison.* L'obéissance aveugle du S. Instituteur étoit si bien connue de ses disciples , que les Novices memes s'enhardissoient à en faire l'essai. Un d'eux qui aidoit l'Infirmier , lui tenoit sur l'obéissance le langage qu'on lui aprenoit dans le Noviciat : de sorte que comme si M. De La Salle eût été à son Ecole , il affectoit à son égard l'air d'un Maître des Novices : lorsqu'il lui presentoit à prendre quelque chose de dégoûtant , ou qu'il étoit nécessaire de le remuer pour prendre une autre situation ; mouvement que sa grande foiblesse rendoit très-pénible : *Allons , Monsieur ,* disoit le jeune homme , *il faut faire cela , il faut prendre cela par obéissance.* A ce mot *obéissance* , le mourant devenant fort , ou plutôt faisant de grands efforts sur sa foiblesse , ramassoit ses forces défaillantes pour se prêter aux desirs du Novice.

En septième lieu, sa profonde humilité le mettant aux pieds de tout le monde, donnoit droit à bien des gens de prendre de l'autorité sur lui, & de s'établir ses Superieurs. En ces cas, ce parfait obéissant recevoit leurs ordres avec respect, & s'y soumettoit avec fidélité.

En un mot, le saint Prêtre se faisoit un plaisir d'obéir en tout au prochain, & considérant tous les Chrétiens comme ses Superieurs, il les prévenoit dans leurs desirs autant qu'il lui étoit possible. Il se rendoit facile à leur accorder tout ce qu'ils demandoient raisonnablement, *in obedientia charitatis, in Fraternitatis amore*. Enfin il faut dire à sa louange qu'il sçavoit mettre avec perfection en pratique cette maxime du Prince des Apôtres : *Soyez soumis à toute créature pour Dieu*, se faisant un devoir d'obéir à toutes, de fléchir sous elles, de subir leur joug, & de s'y assujettir comme à des instrumens dont Dieu se sert pour accomplir ses desseins, ne craignant rien tant que de faire sa propre volonté. Un Frere l'ayant un jour prié de lui rendre un service peu convenable, & voyant qu'il y avoit répugnance, prit la liberté de lui dire, que S. Pacôme avoit bien obéi à un enfant : il n'en fallut pas davantage à un homme jaloux d'imiter autant qu'il pouvoit les actions des Saints, pour l'obliger à captiver son jugement. Il obéit au Frere, & son obéissance fut à l'heure même couronnée de la récompense que Jésus-Christ promet en cette vie à ceux qui veulent l'imiter. Je veux dire, qu'il fut bien humilié devant plusieurs personnes qui furent témoins de l'action qu'il faisoit, apparemment ridicule aux yeux de la chair, ou peu convenable à sa place.

IX.  
Le grand esprit d'obéissance du saint Homme donnoit liberté à certains gens de prendre des airs d'autorité sur lui, & il leur étoit soumis.

### §. QUATRIÈME.

#### *Son esprit de Pénitence & de Mortification.*

Il faudroit recommencer l'histoire de la vie de M. De La Salle, si on vouloit faire le recit circonstancié de ses pénitences & de ses mortifications. Ce qui en a été rapporté, donne sujet de conclure qu'il a été un des grands Pénitens du dix-septième siècle. Son zèle pour châtier son corps & affliger sa chair, l'a rendu un vrai Martir de la pénitence pendant quarante ans; & ce qui est étonnant, la sainte rigueur dont il a usé à l'égard de son corps, loin de détruire sa santé, a paru l'affermir & prolonger sa vie; car né délicat & élevé dans le sein de la délicatesse, son tempéramment s'est fortifié par les austérites; & si quelquesfois succombant sous ce poids, sa vie a couru risque, il s'est rétabli avec des nouvelles forces. Jamais M. De LaSalle n'a pu se résoudre à se relâcher sur ce sujet. Plus il a vécu, plus il a vû en lui se fortifier la noble passion de faire à son corps tout le mal qu'il lui pouvoit faire. Cet esprit de pénitence découlant sur ses Disciples, comme du Chef dans les membres, on voyoit regner parmi eux une sainte émulation pour faire la guerre à leur chair & tyranniser leurs sens, & il sembloit qu'ils avoient entrepris de faire revivre en leurs personnes les anciens Pénitens de la Thébaïde. La Communauté des Freres paroissoit l'emule de celle de la Trappe. La vie y étoit aussi dure, & elle y étoit plus pauvre & plus abjecte.

10.  
9. Preuve démonstrative du grand amour de M. De La Salle pour Dieu; ses pénitences & ses mortifications.

Pour faire ici en petit le portrait de ce véritable Pénitent, voici les trois traits qui le dépeignent tout entier. Il se regardoit comme un grand criminel, & en vû d'expier ses péchez & de satisfaire à la justice de Dieu, il livroit son ame à la confusion, son cœur à la douleur, & son corps à la souffrance. Sa vie toujours très-innocente, comme on l'a pu voir, ne lui ôtoit point la créance qu'il étoit un grand pécheur. En se mettant au rang de ceux qui ont commis les plus grands crimes, il se condamnoit à la plus severe penitence. Plein de cette salutaire pensée, il se

traitoit & vouloit être traité comme un grand criminel. Aussi ne perdoit-il jamais la vue de ses péchez, & il ne cessoit point à l'exemple du Prophète d'en gémir & d'en avoir de la douleur. Il n'y avoit point de moyen, dont il ne se servit pour les effacer. Il y employoit ses vœux, ses sacrifices, les larmes, ses austeritez & son sang, prêt à le verser jusqu'à la dernière goutte pour s'en faire un bain propre à laver & à purifier son ame.

Ses pechez toujours presens à son esprit le rendoient à son avis horrible aux yeux de celui qui est Saint par essence. En les voyant dans ce miroir infiniment pur de la sainteté de Dieu, aucun ne lui paroissoit petit ; & comme un homme qui seroit obligé de s'avouer pere de quantité de monstres qu'on réuniroit sous ses yeux, il portoit devant Dieu la honte & la confusion de ses offenses ; & à l'exemple du S. Roi pénitent, il rougissoit de paroître si défiguré devant une si haute Majesté. Abimé dans cette confusion intérieure, le sentiment en rejaillissoit sur sa face, & il portoit devant les hommes la honte que fait paroître un criminel devant ses Juges. Il regardoit comme une grande faveur, celle de monter à l'Autel, d'entrer dans l'Eglise & de tenir place parmi les enfans de Dieu. Croyant avoir perdu le droit de porter cette auguste qualité, il s'estimoit indigne d'être avec eux, & regardoit le plus profond de l'enfer, comme la place qui lui étoit due. Ce regard de lui-même, quelque pénible & affligeant qu'il soit, lui étant précieux, il étoit fidèle à conserver cette sainte honte, & à la tenir toujours présente à ses yeux, à l'exemple du Prophète qui disoit : *tota die verecundia mea contra me est.*

II.  
L'esprit de pénitence l'obligeoit à recevoir comme justes châtimens de Dieu, toutes les peines qui lui étoient venues.

Dans cette vue, qu'il étoit un criminel de leze-Majesté divine, il ne s'étonnoit point des mépris qu'on faisoit de sa personne, des insultes & des affronts qu'on faisoit à ses Disciples, des calomnies dont on noircissoit sa réputation, & des persécutions continuelles qu'on suscitoit contre son œuvre. Il croyoit bien mériter ces croix ; & en regardant toutes les créatures soulevées contre lui, il les honoroit comme des instrumens de la justice divine, mis en œuvre pour châtier un esclave perfide & rebelle. Il recevoit dans la même disposition, comme on l'a vu dans son lieu, toutes les peines intérieures dont Dieu l'exerçoit, les dégoûts, les désolations & les délaissemens. En les regardant comme le juste châtiment de ce qu'il avoit abandonné Dieu le premier, il s'estimoit heureux de ne l'être point pour une éternité. Le desir ardent & continuel qu'il avoit d'exterminer le peché, & de se voir dans l'impuissance heureuse de le commettre, ne lui monroit rien que d'agréable dans la mort qui en est la fin & l'expiation, aussi-bien que le châtiment. Il l'envisageoit avec plaisir, il ne pouvoit s'empêcher de la souhaiter comme un bonheur, & s'il se voyoit obligé de prolonger ses jours, il ne s'en consoloit que parce qu'il se trouvoit par ce moyen en pouvoir de prolonger sa pénitence. La haine qu'il portoit au peché, lui en faisoit craindre l'ombre & l'apparence. Il les pleuroit avec des larmes toujours nouvelles, & il offroit à Dieu le sacrifice perpétuel d'un cœur contrit & humilié, qui ne se nourrit que de gémissemens & d'amertumes dans le ressouvenir des années passées. La grace de se haïr saintement étoit un des dons les plus précieux dont le Très-Haut l'avoit gratifié. Tout ce qui étoit de lui & en lui, n'étant propre qu'à lui faire horreur, il n'avoit presque nulle peine à condamner tous les sentimens criminels de sa chair, à contredire toutes ses inclinations & ses passions dérégées, & à crucifier le vieil homme avec tous ses vices & ses concupiscences.

Ayant donc pour sa chair toute l'aversion qu'on porte à son plus grand ennemi, il se désoit toujours d'elle, & il étoit attentif à veiller sur tous ses mouve-

mens , appliqué à la contredire dans tous ses penchans & à la persecuter sans relâche , sans vouloir faire ni paix ni trêve avec elle. Honteux & desolé du fond de malignité qui nous incline vers le peché , & qui nous sollicite sans cesse à offenser Dieu , il la traitoit avec toute la rigueur avec laquelle on traite un esclave toujours disposé à la revolte ; & prenant le parti de Dieu contre elle , il se faisoit un plaisir & un devoir de la tourmenter & de la crucifier , pour faire raison à la Majesté suprême , & lui rendre justice de ses rebellions. Un pareil ennemi de son propre corps étoit ravi de le voir mal logé , mal vêtu , mal nourri , sujet à beaucoup de maux & d'infirmités , souvent dans les plus grands besoins & dans le manque du nécessaire , persuadé que toutes ces peines lui étoient légitimement dûes & inférieures à celles que méritoit un homme de peché , qui devoit être en exécration à toute la créature. Dans ce sentiment il ne lui donnoit qu'à regret ses nécessitez , il lui refusoit ce qu'il passionnoit davantage , il l'obligeoit également à vaincre & ses inclinations & ses répugnances , il se consolait de le voir accablé d'injures , de travaux & de tribulations , dans la vûe que c'étoit Dieu qui se faisoit justice lui-même par la main des hommes.

Enfin dans la conviction que la chair ne peut être soumise à Dieu , selon les termes de l'Apôtre , qu'elle nous excite sans cesse à prendre les armes contre nôtre légitime & souverain Seigneur ; qu'elle ne se soucie pas même de perdre nôtre ame , pourvû qu'elle se contente ; *il la châtoit* à l'exemple de S. Paul avec tout le zélc qu'inspire la pure charité , & il lui faisoit porter tout le poids de la pénitence la plus severe dans l'attente d'en être séparé : ce qu'il desiroit avec ardeur.

1. Cor. 94

Rom. 6

Dans cet esprit il se fomettoit à toute l'étenduë des peines que la Justice de Dieu vouloit exercer sur lui & sur les siens ; & prenant le parti de Dieu contre lui-même , il s'armeroit de zèle pour le venger sur sa propre personne , se rendant responsable de tous les péchez qui se commettoient dans sa Communauté ; car son zèle allant jusqu'à vouloir faire pénitence pour les péchez d'autrui , surtout de ceux qui étoient sous sa charge , il mettoit sur son compte leurs fautes , il s'en accusoit coupable & il s'en imposoit le châtiment. Pour un Pénitent de cette nature , la pauvreté avec toutes les miseres , les injures & les humiliations les plus piquantes , les maladies les plus fâcheuses , & les maux les plus douloureux , n'avoient rien que de consolant. Il les envisageoit comme des suplémens des satisfactions qu'il devoit à Dieu , & comme des moyens efficaces d'expier ses péchez ; car son plus grand atrait étoit pour les pénitences qui n'étoient pas de son choix & qui étoient les plus contraires à ses inclinations.

Un autre regard qui lui inspiroit puissamment l'esprit de pénitence , étoit celui de Jesus-Christ le grand Pénitent de l'Eglise , & le modèle des Pénitens ; car l'esprit de Foi lui disant qu'il étoit membre de ce divin Chef couronné d'épines , il brûloit du desir de lui ressembler & de *supléer en sa chair* à l'exemple de l'Apô-

Coloss. 2. 24

tre , à ce qui manque aux souffrances de ce divin Sauveur.

De-là en lui ce grand amour de la Croix , dont ordinairement sont embrasés ceux que l'esprit de pénitence anime. Loin de pâlir & de trembler aux aproches des peines , on voyoit sa joye se redoubler & se marquer sur son visage toujours serain & tranquille. Les accidens les plus fâcheux , les disgrâces les plus sensibles , comme la perte de biens , ou la mort de ses plus fervens Disciples , comme les maladies & les maux qui affligeoient en son corps , les sentences qui flétrissoient son honneur , les calomnies , les injustices , les injures , les affronts & toutes les sortes de mauvais traitemens , le trouvoient toujours disposé à les recevoir avec

III.  
L'esprit de  
pénitence  
produisoit  
en lui l'a-  
mour des  
Croix & des  
souffrances

joye , dans la pensée qu'il étoit heureux d'avoir part à la Croix de Jesus-Christ & de boire en son calice.

Si l'on peut dans la pratique de la pénitence tomber dans quelque excès , il faut avouer que cette faute est bien rare , surtout dans le siècle présent , où l'on se fait le plan d'une dévotion aisée & commode , & où des Fanatiques Docteurs en fait de mysticité , ont fabriqué des systèmes de spiritualité , qui favorisent fort la lâcheté naturelle , & font en tout quartier à la chair , en la laissant ignorer les instrumens de la pénitence que la ferveur des Saints a inventez pour la faire souffrir , & dont l'usage a été autorisé dans la sainte Ecriture , sanctifié par les exemples d'un David , d'une Judith , d'un Mardochée , d'un saint Jean-Baptiste ; canonisé même par la bouche de Jesus-Christ dans l'éloge de son saint Précurseur , & dans la disposition des Ninivites qui se fussent convertis , s'ils eussent été comme les Juifs témoins de ses miracles , & enfin qui a été consacré par la pratique universelle , constante & perpétuelle des Saints de tous les siècles & de toutes les parties de l'Eglise , aussi-bien que de tous les Ordres Religieux. Encore une fois , si en fait d'austeritez on peut aller trop loin , comme on ne désavoue pas que cela ne puisse arriver , il faut convenir que cette faute a été la faute des plus grands Saints , & qu'on peut la reprocher à M. De La Salle. On n'a pas manqué non plus de lui en faire des reproches humilians. Heureux reproches ! heureuse faute ! puis-je dire , *o felix culpa !* puisque les hommes de Dieu ne s'en accusent que quand ils ne peuvent plus s'en corriger , c'est-à-dire , à l'heure de la mort , & sans doute avec moins de contrition & de ferme propos , que de consolation & de joye.

IV.  
Pureté avec  
laquelle M.  
De La Salle  
traisoit son  
corps.

M. De La Salle a été un de ceux qui ont traité leur corps avec tant d'outrage , qu'ils ont été obligez de s'en justifier : mais après tout , ils ne l'ont fait que lorsque ne pouvant plus le maltraiter , & que la mort arrêtant leur sainte fureur , ils étoient obligez de mettre fin à leurs vengeances , à lui pardonner & à se réconcilier avec lui avant sa résurrection future. Ici nous empruntons la réflexion du Beau-frere de notre saint Prêtre , qui étant un jour venu trouver les Freres dans leur Maison de Reims , pour s'informer de la santé de leur Supérieur , après avoir dit entr'autres choses , qu'ils avoient un Saint pour Pere , que s'il n'y avoit point sur terre un homme qui eût été élevé avec plus de délicatesse , il n'y en avoit point dont la vie fût plus crucifiée , il ajouta qu'il seroit obligé à l'heure de la mort de demander comme S. François , pardon à son corps de l'avoir si maltraité. Toutefois , lorsque ce Beau-frere tenoit ce langage , \* M. De La Salle n'étoit encore qu'aux premiers essais de ses austeritez , & pour ainsi dire , dans l'apprentissage de la pénitence. Qu'eût-il dit , s'il eût sçu ce que le saint Prêtre fit quand il fut passé Maître dans cette science de la Croix ?

En 1689.

Dans une Communauté où la plus rigoureuse pauvreté & une succession de pratiques crucifiantes qu'il avoit lui-même introduites , faisoient déjà le supplice de la nature , il en ajoutoit encore de plus affreuses pour devenir lui-même un homme de douleurs , à l'exemple de son divin Maître. Il ne lui suffisoit pas d'être de loin sur le Calvaire , il voulut comme Marie être des plus proches de Jesus attaché à la Croix. L'Image ensanglantée du Crucifix , qui étoit l'objet de ses yeux aussi-bien que de ses méditations , toujours présente à son esprit , se proposoit à lui pour copier , & ne lui donnoit point de repos , qu'elle ne fût comme burinée dans sa chair. Il ne fut pas plutôt semblable à Jesus nud & dépouillé par la pauvreté , à Jesus rassasié d'opprobres par les humiliations & l'abjection de son nouvel état , qu'il voulut devenir semblable à Jesus souffrant par la pratique de la pénitence la plus

austere. Il fit dès-lors pacte avec son corps de ne cesser de le tourmenter , que quand il cesseroit de vivre. Tout ce que la mortification a de plus terrible, de plus sensible, de plus amer, ne put jamais rassasier sa soif pour les souffrances. Ne croyant jamais assez bien ressembler à son divin modèle, chaque jour il s'exerçoit à de nouveaux supplices.

Comme si son sang lui eût pesé dans les veines, il sembloit vouloir les épuiser par des disciplines cruelles qui en demeuroient aussi teintes, que si on les eût plongées dans le sang. Comme s'il eût voulu renouveler sur lui chaque jour la flagellation du Sauveur, nulle partie de son corps qui n'eût à se plaindre de la force & de la rigueur de sa main, & qui n'en portât des marques. Meurtri souvent depuis les pieds jusqu'à la tête, un membre n'avoit point à envier le sort de l'autre; la douleur étoit universelle.

En cet état, vraie Image de JESUS à la colonne, ou présenté au Peuple, ne put-on pas dire de lui : *ecce Homo*? Voilà l'Homme si jaloux de ressembler à son Maître, qui grave dans sa chair toutes les cicatrices du Sauveur. Voilà l'Homme innocent, qui se traite comme un coupable, & qui se fait tout le mal qu'il auroit pu craindre de la fureur d'un boureau. Voilà le Prêtre d'une vie si pure, qui se lave chaque jour dans le Batême de son sang.

Le cilice ou la haire étoient son vêtement ordinaire; & souvent ainsi envelopé dans un habit de crin avec une piquante ceinture de fer, il portoit tantôt tout le poids du jour & de l'Été dans des voyages faits à pied, tantôt toute l'âpreté des hyvers rigoureux; car il ne faisoit rien pour s'en défendre, ravi de voir les saisons sévir contre son corps, & être à son égard aussi méchantes que lui. Souvent au plus fort de l'hyver le corps à demi gelé de froid & le cœur brûlant des ardeurs de la charité, il ne soutenoit la foiblesse de la chair, que par la ferveur de l'esprit. Il ne se chauffoit presque jamais quand il n'étoit point incommodé, quelque rigoureux & long que fût l'hyver. Il avoit les mains & la tête toujours nues à l'Eglise & quand il prioit, ce qui arrivoit souvent & long-tems, & même en plein air & à découvert; car il ne se permettoit aucun usage ni de gands, ni de manchon, pas même de calotte dans le tems de la priere. Quelques fois seulement, quand la plume lui tomboit des mains & que le froid l'empêchoit d'écrire, il accordoit aux Freres la liberté de lui apporter un peu de feu dans un réchaud, pour se mettre en état de continuer des écritures nécessaires. Ce qui est étonnant, c'est qu'il est sorti sain & sauf & sans aucune incommodité des années 1682. & 1709. dans lesquelles l'hyver fut si long & si rigoureux, que plusieurs personnes moururent de froid, & que d'autres de sa trempe qui ne voulurent point s'accorder comme lui l'usage du feu par esprit de pénitence, en demeurèrent ou estropiées ou notablement incommodées le reste de leurs jours. Cependant il se mettoit souvent au lit, plus froid & plus glacé que les draps qu'il y trouvoit, quand il lui arrivoit de s'y coucher; parce qu'il ne s'étoit pas promené avec les Freres pendant la récréation du soir, soit par esprit de pénitence, soit par esprit de charité; car il avoit coutume alors de prendre à l'écart ceux qu'il voyoit peinez, pour les consoler & les encourager.

Les premières années de sa grande ferveur il mangeoit peu, dormoit peu, jeûnoit souvent, & prioit long-tems: mais cette maniere de vie ne fut que le Noviciat d'une autre plus austere. Dans la suite pour divers sujets, ses jeûnes devinrent journaliers. Plusieurs années de suite formèrent pour lui un cercle de Carêmes enchaînez les uns dans les autres, dont l'un commençoit, quand l'autre finis-

soit. Mais quel jeûne ? Souvent au pain & à l'eau , ordinairement en y ajoutant quelques viles légumes très-mal apprêtées , toujours sans aucun aliment qui pût faire plaisir au goût. Très-content de ce qu'il y avoit de plus desagréable dans la nourriture , il ne permettoit jamais qu'on lui servit rien de particulier. S'il se distinguoit des Freres , ce n'étoit que par un plus grand soin de se mortifier & de rencherir sur leurs austeritez. Très-souvent son corps comme un ennemi , ou un esclave à qui on refuse le repos , accablé des fatigues du jour & épuisé d'austeritez , n'avoit la liberte de s'étendre sur une table ou sur des ais , que quand le sommeil plus fort que lui interrompoit le cours de son oraison. D'autres fois , si la nature vaincuë cédoit au sommeil , M. De La Salle pour faire voir que c'étoit à son grand regret , le recevoit dans la posture d'un homme qui dort malgré lui , à plate terre sur le plâtre , d'où il se relevoit froid & glacé. Voici un autre exercice de patience & de mortification que trouva le Serviteur de Dieu dans son assiduité à la priere. En passant , comme nous avons dit , une partie des jours & des nuits dans l'oraison & autres exercices de pieté , à genoux sur du plâtre ou sur du carreau , il contracta une louppe qui lui donna plus d'une fois sujet de se repentir de l'avoir négligée. On sçait que les loupes sont de ces maux , qui en vieillissant deviennent souvent incurables , & qui mettent quelques fois la vie en danger quand on differe trop d'y apporter remede. M. De La Salle étoit un de ces hommes durs à eux-mêmes & impitoyables envers leur chair , qui loin d'écouter la nature , sçavent mettre à profit toutes les occasions que la divine Providence leur presente de la crucifier : il saisit donc celle-ci comme tant d'autres , pour joindre au mérite de la priere celui de la mortification. Cette inattention sur une tumeur , qui ne demande que du tems pour se fortifier , la laissa en liberté de faire ses progres & de devenir si grosse , qu'il ne fut plus possible à l'Homme de Dieu de fléchir ce genoüil. Pour surcroit de malheur , en revenant un soir de S. Roch , passant par les Thuilleries il fit un faux pas & tomba sur un fer planté en terre pour arrêter les batans d'une porte. En tombant ainsi sur le genoüil malade , ou plutôt sur sa louppe , la douleur qu'il sentit fut si vive , qu'il retombant presque évanouï dans la bouë , il n'eut pas la force de se relever. L'ignominie succeda à la douleur ; car deux Porte-faix qui passèrent en cet instant , le crurent plein de vin. Cependant un regard plus fixe sur ce pauvre Prêtre , leur aprenant qu'il étoit digne de leur pitié , ils lui prêtèrent la main pour le relever & l'appuyer contre la muraille. Spéctateurs ensuite de sa contenance , après lui avoir donné le tems de reprendre ses esprits , ils sçurent de sa bouche l'accident qui lui étoit arrivé ; & après avoir reçu d'humbles remerciemens du service qu'ils lui avoient rendu , ils s'en allèrent confus du mauvais jugement qu'ils avoient porté.

M. De La Salle en cet état fut obligé d'attendre en patience le retour de ses forces pour continuer son chemin ; & tout ce qu'il put faire ensuite , fut de se relever & de se trainer , plutôt que de marcher en s'appuyant contre les murailles ; car la foiblesse & la douleur l'arrétoient à chaque pas , & lui faisoient craindre de demeurer étendu sur le pavé. Après avoir mis plus d'une heure à faire un assez court chemin , il arriva enfin à la maison des Freres rue Princesse ; mais si épuisé de forces que hors d'état de sonner lui-même la cloche pour se faire ouvrir la porte , il fut obligé de prier des passans de lui rendre ce service. A peine fut-elle ouverte qu'il tomba à demi-mort entre les bras du Frere Portier. De sorte qu'on fut obligé de le porter au lit , où il demeura plus de six semaines , toujours avec un air si content , si tranquille & si edifiant , que ceux qui venoient pour le consoler ,

n'en retournoient eux-mêmes consolez & animez à la patience. Un mal si propre à exercer la vertu du saint Prêtre, n'eût pû attirer de lui aucune attention, s'il lui eût permis de fléchir le genouil. L'esprit de mortification lui eût fait une loi de garder cette loupe, comme on a sujet de le croire (dit un des premiers & des plus anciens Freres & confidens de M. De La Salle, & un de ceux qui l'a le mieux connu) si elle ne l'eût pas réduit par son extrême grosseur à l'impossibilité de se mettre à genoux ; ce fut ce qui l'obligea d'employer les moyens propres à s'en délivrer.

M. De La Salle étant à Rouën, où le celebre Frere Côme Capucin étoit en grande réputation en fait de Chirurgie & de Medecine, il se mit entre ses mains, & il endura avec une patience & une tranquillité si grande la douloureuse operation qu'on a coutume de faire sur un pareil mal, qu'on n'auroit pas pû apercevoir qu'il souffroit, si on n'eût point vû les cruelles incisions que faisoit le rasoir sur sa chair vive en forme de croix ; car ce fut en cette figure que la loupe fut coupée selon le desir du Serviteur de Dieu, qui chercha dans l'idée de Jesus Crucifié, le modèle, le motif & la grace de la patience. Quelque habile que fût la main du Frere Côme pour ces sortes d'opérations, le mal ne fut pas guéri, Dieu le permettant ainsi pour nourrir la patience de nôtre nouveau Job par de cruelles souffrances, il fallut employer des remedes plus cruels que les premiers. Il est vrai que M. De La Salle toujours peu attentif sur sa santé, ne prit pas toutes les précautions nécessaires pour une guérison prompte & parfaite ; car à peine la playe fut-elle fermée, qu'il recommença les exercices ordinaires ; & que peu de tems après, il partit pour Paris, où il étoit apellé au sujet de l'établissement d'une Ecole qu'on vouloit faire sur la Paroisse de S. Roch. Là il fut obligé de se remettre entre les mains des Chirurgiens, qui après lui avoir apliqué la pierre infernale, acheverent de couper avec le rasoir toutes les chairs que le Frere Capucin avoit épargnées. Pendant ce suplice M. De La Salle accoutumé à s'occuper de Dieu, disoit son Office avec le recueillement & la tranquillité qu'on admiroit en lui, lorsqu'il étoit aux pieds des Autels, sans donner le moindre signe de douleur, & sans laisser apercevoir que c'étoit sur son corps que le Chirurgien travailloit avec tant de rigueur.

Le Serviteur de Dieu obligé de donner du tems à sa guérison, en profita pour revoir plusieurs traitez de pieté qu'il avoit composez, lorsqu'il demouroit à Vaugirard avec son Noviciat. Comme ces ouvrages & plusieurs autres qu'il fit dans la suite, n'interessent que ses Disciples, pour qui seuls ils sont faits, il est inutile d'en parler. J'en excepte cependant celui qui a pour titre : *Règle de la bienséance & de la civilité Chrétienne*, qui a été si favorablement reçu du public, qu'on a été obligé d'en faire plusieurs éditions. On prétend que M. De La Salle est de tous les Auteurs qui ont écrit sur ce sujet, celui qui l'a fait avec plus de succès : Il a sçû y employer pour preuves des Exemples tirez de la Sainte Ecriture & des Peres de l'Eglise, & faire entrer dans le détail des devoirs de civilité & de bienséance, les pratiques de l'humilité Chrétienne & les maximes de l'Evangile. Aussi faut-il avouer que de tous les ouvrages du saint Prêtre, celui-ci est le plus travaillé.

Si les Freres avoient eû soin de recueillir toutes les pratiques de mortification de leur Supérieur, dont leurs yeux étoient chaque jour témoins, il y auroit de quoi en composer un Livre ; mais ils étoient accoutumés à en voir toujours de nouvelles, & celles du jour present faisoient perdre l'idée des anciennes. En voici néanmoins encore quelques-unes que le tems n'a pû faire oublier. Lorsque le vertueux Prêtre gardoit le lit à l'occasion de la loupe dont on vient de parler, celui qui avoit soin de lui, obligé d'être absent de la maison tout le jour pour quelque

affaire pressante, oublia si-bien son malade, qu'il ne pensa ni à pourvoir à ses besoins, ni à charger un autre d'y pourvoir. M. De La Salle fit alors ce qu'il avoit coutume de faire en semblables occasions. Il s'oubloit encore plus qu'on ne l'oubloit : abandonnant à Dieu le soin de son corps & de sa santé, il attendoit avec paix & résignation les momens de sa divine Providence. Loin de se plaindre aux Freres qui venoient le voir, il garda un profond silence sur la négligence de l'Infirmier & sur ses propres besoins, tandis qu'il les consoloit par des avis convenables à chacun. Mais enfin au défaut de sa langue, sa foiblesse parla & aprit à un des Freres l'état où il se trouvoit. Celui-ci qui en ignoroit la cause, lui ayant demandé ce qu'il avoit, le patient malade d'un air gay à son ordinaire, lui répondit qu'il n'avoit rien graces à Dieu; mais l'autres'étant informé, s'il y avoit long-tems qu'il n'avoit pris quelque chose, sçut de sa bouche, qu'il étoit encore à jeun. Alors toute la diligence qu'on put faire, n'aboutit qu'à lui donner le soir les alimens qu'il auroit dû prendre le matin. Celui qui fit cette faute, est celui-la même qui en a fait le raport en ajoutant cet autre exemple de vertu qui appartient peut-être autant à la vertu d'obéissance, qu'à celle de mortification.

Ayant un jour porté au S. Supérieur une pomme cuite auprès de son lit, dit ce Frere, dans le dessein qu'il la prit à sa commodité, il n'y toucha pas; parce que j'avois manqué de lui dire de la manger. L'ayant donc retrouvée comme je l'avois mise; & lui ayant demandé pourquoi il l'avoit laissée, il me répondit, que je ne lui avois pas dit de la manger.

Je ne sçai, continué le même, si c'est en cette maladie, ou dans une autre qu'un des Freres, qui étoit venu le voir pour recevoir quelques avis, lui ayant demandé s'il avoit besoin de quelque chose, & le malade ayant demandé à boire, il lui presenta de l'huile à brûler au lieu de tisane, faute d'attention, en prenant un pot pour l'autre. Cet homme si mortifié s'aperçut de la méprise aussi-tot qu'il eut goûté de la liqueur, mais il ne se permit pas d'en donner le moindre signe. Ravi de trouver l'occasion de remporter sur la nature une victoire pénible, il avala le calice tout entier, tel qu'on le lui offroit. Cet acte singulier de mortification seroit demeuré comme tant d'autres inconnu aux hommes, s'il n'eût pas été comme forcé de l'avouer, quand on lui en fit la demande. *Je me suis bien aperçû que ce bon Frere s'étoit trompé*, répondit-il à celui qui eut la curiosité de l'interroger. En semblables occasions, il bénissoit Dieu, & se taisoit.

C'est ainsi que les maladies, les veilles, les couchies dures, les haïres, les cilices, les chaînes de fer, les jeûnes, & les disciplines, furent les instrumens dont il se servit pour tourmenter sa chair, & dont l'esprit de Dieu se servit lui-même pour peindre en son Serviteur l'image de l'homme de douleurs. C'est ainsi qu'il exécuta la résolution qu'il avoit faite de ne finir ses souffrances, qu'en finissant les jours, & de devenir le martyr de la pénitence, ne pouvant l'être de la Foi.

Dans la maladie dont il mourut, ayant été très-long-tems fort infirme, avant que de demeurer tout-à-fait, sa ferveur ne lui fit aucun quartier sur le lever du matin, & l'obligea de venir en se traînant plutôt qu'en marchant le premier à la Priere & à l'Oraison, & aux autres exercices communs que son infirmité lui rendoit très-pénibles, sur-tout au Chapelet avec les Novices, qui se disoit fort lentement; jusqu'à ce que le Frere Supérieur le pria, ou plutôt lui ordonnât de s'en dispenser en lui marquant l'heure à laquelle il devoit se lever & dire la Sainte Messe.

Au reste, ce grand esprit de pénitence du Pere avoit passé dans ses Enfans, comme je l'ai déjà dit : ils étoient à son exemple animés de la même haine contre leurs

chair, qui devint si grande, que le saint Homme fut obligé de la modérer par l'ordre de ses Supérieurs, & par l'avis des personnes les plus sages & les plus saintes, tant pour mettre les Freres dans un train de vie assorti avec la foiblesse humaine & les devoirs de leur état, que pour apaiser les cris de ses ennemis qui le faisoient passer comme un homme outré en fait de pénitences, excessivement dur à lui-même & aux autres, sans égard à l'humanité & sans crainte des suites d'une ferveur sans bornes. Ceux qui étoient au fait du genre de vie qu'on menoit dans la Communauté de M. De La Salle, disoient que ceux qui se vouloient condamner à la plus affreuse penitence, n'avoient point d'autre lieu à choisir que sa maison, & qu'en y demeurant, ils auroient sujet de se satisfaire & de boire à longs traits le Calice de la mortification.

Ce Portrait que nous venons de faire de cet illustre Pénitent de nos jours, est copié sur l'original tracé de sa propre main; car il s'est peint lui-même en voulant tracer à ses disciples le tableau de la vraie penitence en ces termes :

Adorez nôtre Seigneur Jesus-Christ dans son état de penitence : que vôtre principal soin soit de vous revêtir par lui de cet esprit de penitence : demandez-lui souvent le cœur & les dispositions d'un vrai Penitent; entrez dans la force & dans la vertu de ces pratiques. 1. Un penitent doit, comme Jesus-Christ qui s'est fait Homme, péché & penitent pour nous, porter toujours son péché devant soi; & c'est ce qui doit être le fondement de tous les autres devoirs qu'il est tenu de rendre à Dieu en vûe de ses péchez. *Mon péché est toujours devant moi*, disoit David. 2. Le pécheur doit porter premièrement sur son visage & devant Dieu, une confusion perpétuelle à cause de son péché, comme nôtre Seigneur a porté devant son Pere la honte de nos offenses : sa face, dit le Prophète, a été couverte de confusion. Secondement, devant tout le monde, étant honteux de se voir parmi les serviteurs de Dieu, chargé de ses crimes, & portant sur soi l'horrible & le honteux fardeau de ses pechez, se cachant pour cela dans la solitude autant qu'il est possible, & y demeurant toujours en esprit. Troisièmement, cette confusion doit être encore à l'égard de lui-même, ne pouvant se souffrir ni se supporter dans cette honte & dans cette peine, ainsi que le Fils de Dieu disoit : *Je suis devenu à charge à moi-même*. Ayez, s'il se peut, continuellement dans le cœur la honte, la douleur & la détestation de vos crimes en union avec nôtre Seigneur, qui a vécu en sacrifice perpétuel d'un cœur vraiment contrit pour les péchez du monde. Dans la vûe de tant de crimes, soumettez-vous souvent intérieurement à la justice infinie, éternelle & toute-puissante de Dieu, pour porter les effets de vengeance & tous les châtimens qu'il lui plaira de vous imposer pour satisfaire à vos péchez. Faites de tems en tems la profession de Penitent qui suit, & prenez aussi tous les jours pour pratiques de penitence, ce qui vous fait plus de peine dans vôtre état & dans vôtre emploi.

*Profession de Penitent.*

En l'honneur & en union de nôtre Seigneur Jesus-Christ vôtre Fils, penitent devant vous pour mes péchez, & pour les péchez de tout le monde, je fais profession, ô mon Dieu, de faire penitence tous les jours de ma vie, & de me regarder toujours & en toutes occasions, comme un pauvre & misérable pécheur & penitent très-indigne. 1. Pour satisfaire à cette obligation, je fais résolution de porter toujours sur moi le portrait de Jesus-Christ souverain penitent, de l'envisager & de l'embrasser souvent, afin que par ses regards aimables & intérieurs, il renouvelle

en moi le souvenir des obligations que j'ai de faire pénitence. 2. Je fais amende honorable à la justice & à la sainteté de Dieu, que j'ai offensé par mes péchez. 3. Je veux entrer aujourd'hui dans toutes les dispositions intérieures de Jesus-Christ Penitent, pour faire penitence avec lui, & comme un de ses membres & de ses enfans. 4. Je vous offre, ô mon Dieu, toutes mes actions, & je vous prie de les recevoir en satisfaction pour mes péchez. 5. Je ferai aujourd'hui avec le secours de votre sainte grace telle N. ou telle N. action en esprit de penitence : je souffrirai aujourd'hui telle & telle chose, & je me mortifierai en telles occasions, afin que Dieu qui est juste, & qui ne doit pas perdre aucun droit sur ses créatures, n'exige pas de moi en l'autre monde une entière vengeance & une très-rigoureuse satisfaction. Animez-moi, mon Dieu, du saint esprit de penitence, & renouvez en moi celui que j'ai reçu de vous dans le Baptême, & faites que j'exprime ces sentimens & ces dispositions dans toute la conduite de ma vie : c'est, ô mon Dieu, ce que je vous promets de faire, & la grace que je vous demande par Jesus-Christ nôtre Seigneur. Ainsi soit-il.

Ce qui obligeoit le saint Homme à faire une guerre si cruelle à ses sens ; c'est parce qu'ils sont, dit-il lui-même dans les instructions qu'il donne à ses Disciples, les portes par où entre plus ordinairement le péché dans nôtre ame ; ç'a été pour ce sujet, que les Saints se sont si fort appliquez à les mortifier, afin d'avoir moins de facilité à tomber dans le péché. Vous devez si fort veiller sur eux, que vous vous absteniez dans ce qui les regarde de tout ce qui a l'apparence du mal, suivant l'avis que nous donne S. Paul. Il est aussi de conséquence que vous ne les portiez pas indifféremment sur toutes sortes d'objets qui se présentent, & que vous vous accoutumiez à ne vous en pas servir sans réflexion, parce qu'autrement vous contracteriez une habitude de contenter votre sensualité, dont vous auriez ensuite beaucoup de peine à vous corriger. L'usage des sens est nécessaire aux hommes, mais comme il leur est facile d'en abuser, & par leur abus, de se laisser aller à de grands défors, il ne leur est pas moins nécessaire de les mortifier. Ce qui doit vous porter à la mortification de vos sens, est que d'autant plus que vous les mortifierez, d'autant plus jouirez-vous de la paix intérieure, & d'autant plus posséderez-vous la présence de Dieu. Ce qui peut d'ailleurs vous engager à supporter volontiers la peine que vous aurez à mortifier vos sens, sera de faire souvent réflexion que plusieurs ont été sévèrement punis, pour s'être abandonnez aux plaisirs des sens dans des occasions qui paroissent peu considérables : telle a été la punition de la femme de Loth, pour avoir regardé derrière elle les Villes de Sodome & de Gomorrhe consumées par un embrasement. Offrez à Dieu de tems en tems un Acte de mortification de quelqu'un de vos sens qui vous faisant insensiblement mourir à vous-même, soit un sacrifice presque continuel dont vous vous serviez pour rendre vos devoirs à Dieu, & qui s'élève jusqu'à lui comme un encens agréable en odeur de suavité.

¶ 1. De pareilles leçons sortoient avec grace & efficace de la bouche d'un homme qui en donnoit de continuel exemples. Quel est le sens dans le corps, qu'il ne se soit fait une étude de mortifier en particulier ? On a vû dans ce qui a été dit de sa modestie, les règles rigoureuses de mortification qu'il prescrivoit, & qu'il suivoit à la lettre sur la garde des yeux. Convaincu de la vérité de ces paroles du S. Esprit, qu'il n'y a rien qui puisse faire plus de tort à l'ame, que des yeux immortifiez, il ne leur permettoit pas de s'ouvrir, je ne dis pas sur les objets défendus, sur ceux qu'on ne peut regarder sans quelque péril ; mais même sur les

Et soin qu'il avoit de mortifier tous ses sens, en particulier les yeux & le goût.

plus permis , sur les plus innocens. Les belles maisons , les beaux jardins , les belles statues , les belles peintures , & tous les autres ouvrages de la nature , ou de l'art , qui piquent la curiosité des hommes , & qui attirent de leur part des regards empressez & attachez , étoient pour lui sans attrait , ou s'il sentoit le desir naturel de les voir , il se faisoit un devoir d'en faire à Dieu le sacrifice. Quand je dirois que les personnes de différent sexe étoient des objets dont il s'interdisoit les regards avec un soin scrupuleux , selon l'avis du S. Esprit : que rien dans les places publiques où il passoit , dans les ruës où il marchoit ; que rien dans les endroits où il se trouvoit , ne le tentoit d'ouvrir les yeux , & ne pouvoit attirer le regard d'un homme attentif à garder par-tout la présence de Dieu ; je ne dirois à sa louange , que ce qui est commun aux ames intérieures & mortifiées : pour lui qui portoit la mortification des yeux où elle pouvoit aller , il les fermoit sur tous les objets dont le regard non nécessaire ne pouvoit laisser en son esprit que des images inutiles , & ne les arrêtoit que sur ceux qui pouvoient lui servir pour s'élever à Dieu , & sur lesquels son devoir l'obligeoit de les ouvrir.

Pour ce qui est du sens de l'ouïe , il étoit attentif à cette instruction du S. Esprit : Prenez garde de ne pas ouvrir vos oreilles à toutes sortes de discours , *fermez-les à ceux qui sont vains & inutiles.* Les discours du monde , les nouvelles du siècle , les bruits populaires ne pouvoient pas parvenir aux oreilles d'un homme qui se faisoit un devoir de ne penser qu'à Dieu , & de chérir le silence & la solitude comme les sauve-gardes de l'Oraison. Si par aventure quelqu'un vouloit lui apprendre ce qu'il vouloit ignorer , en voyant le S. Prêtre affecter de ne rien entendre , ou de n'écouter qu'avec répugnance , d'un air indifférent , froid & glacé , les paroles vaines rentroient dans la bouche de celui qui les prodiguoit à pure perte ; & celui-ci paroissant embarrassé & décontenancé , étoit obligé ou de se taire , ou de se retirer , ou de changer de discours.

La mortification du goût coûta d'abord au S. Homme d'étranges peines , comme il a été remarqué ; car quelles répugnances n'eut-il pas à se vaincre sur ce sujet , quand il voulut se réduire à la vile & dégoûtante nourriture de ses pauvres disciples ? Alors la nature & la délicatesse d'un homme élevé dans le sein de la mollesse , par des parens à qui il étoit très-cher , lui livrèrent des combats dont il ne pût sortir vainqueur que par les plus étranges violences , & une diette de plusieurs jours ; mais enfin , la victoire fut complète , & depuis ce tems la chair s'accoutuma si bien aux abstinences & aux jeûnes les plus rigoureux , aux alimens vils , insipides & dégoûtans , qu'elle n'y parut plus sensible. Le pieux Instituteur regardant les alimens exquis , les morceaux frians , les viandes délicates , comme des espèces de venin & de poison , fuyoit la bonne chere , les festins , les grandes tables avec le soin avec lequel les sensuels les recherchent.

Jamais il ne paroissoit plus mortifié , que quand il étoit obligé de se trouver à une table bien servie. Pour l'y attraper , il falloit bien étudier son coup , & user d'artifice. On en a vû un exemple , lorsque feu M. De Chartres , qui l'avoit inutilement plusieurs fois convié à manger avec lui , l'y obligea enfin en faisant fermer toutes les portes de sa maison & en lui déclarant qu'elles ne lui seroient ouvertes qu'après le dîner. Il a toujours constamment refusé de profiter du même honneur que lui ont fait souvent plusieurs autres Evêques & personnes de distinction , en l'invitant à leur Table. Quand il arrivoit dans ses voyages que surpris & arrêté dans un lieu , on avoit voulu le bien régaler , c'étoit une faute qu'il ne pouvoit pardonner. Pour s'en venger , il s'écartoit plutôt de son chemin ,

que d'y revenir. Lorsqu'il étoit encore à Reims, quelques-uns des plus charitables Chanoines de l'Eglise Métropolitaine, par esprit de compassion pour leur ancien Confrere, qui d'un état aisé & heureux avoit passé par inspiration du S. Esprit, dans autre plein de miseres, dans lequel ils le regardoient comme la victime de la faim, du jeûne, & de la mortification, mettoient en usage tous les prétextes imaginables qu'une ingénieuse piété peut inspirer pour l'attirer quelques-fois dans leurs maisons; & lorsqu'ils l'y tenoient c'étoit nécessité pour lui de rester à leur table, s'il vouloit se voir libre de s'en retourner. Mais ces hôtes charitables ne sçavoient pas, qu'en pensant soulager la nécessité d'un homme, qu'ils croioient affamé par les jeûnes & par les abstinences, ils lui donnoient occasion de les redoubler; car le Saint Homme irrité, pour ainsi dire, d'avoir été obligé de traiter son corps un peu mieux qu'à l'ordinaire, le condamnoit à en subir aussitôt le châtement par une diette entiere pendant le reste du jour & le jour suivant. Les Freres s'étant aperçus de cette grande abstinence, & un d'eux lui en ayant une fois demandé la cause, il répondit, *qu'il étoit sorti si rassasié de la table d'un Chanoine qui l'avoit arrêté, qu'il avoit besoin de faire diette.* Comme cela arrivoit souvent, les Freres furent obligez d'avertir ces pieux Chanoines, que les repas qu'ils obligeoient M. De La Salle de prendre chez eux, étoient suivis de longues abstinences, & que c'étoit à ce prix que l'esprit de mortification lui faisoit paier le régal qu'ils lui faisoient.

Je ne dirai point qu'ingenieux à ne se satisfaire jamais, il avoit toujours quelque moien de se priver du plaisir inséparable des alimens, tantôt en les mangeant trop chauds, outrop froids, tantôt en retranchant ce qui étoit le plus à son goût, tantôt en y mêlant quelque chose de dégoûtant; car pour se bien mortifier, il n'avoit qu'à manger ce qui lui étoit servi. Les portions qui lui étoient présentées semblaient à celles de ses Disciples étoient de vraies portions de mortification. Pour les manger de bon cœur, il falloit être bien mortifié ou être bien affamé. Le saint Homme les prenoit cependant & les mangeoit avec si peu de reflexion, quelque mal apprêtées qu'elles fussent, qu'à la fin du repas il ne sçavoit pas ce qu'il avoit mangé. De cette maniere, il fit une fois son diner d'une portion d'absinte; & une autre fois qu'il étoit incommodé, d'un jeune Levreud que les Freres avoient trouvé dans les champs, sans s'en apercevoir & sans distinguer ce qu'il mangeoit. Ainsi il étoit égal de lui présenter des choses bien ou mal apprêtées. À force de mortifier son goût, il en avoit émouffé la pointe & le discernement, ou il n'en faisoit usage que pour les choses dégoûtantes & ameres, en prenant plaisir à les avaler lentement pour en sentir mieux l'amertume ou le dégoût, & en faire hommage au fiel & au vinaigre dont Jesus-Christ fut abreuvé sur la Croix. Une autre fois étant à Guise les derniers jours qui précèdent le Carême, M. le Procureur du Roi de la Ville envoya un Levreud pour M. De La Salle. Le saint Homme en fut fort mortifié, quand il l'aprit de la bouche du Directeur, qui fut à son tour mortifié de l'avoir reçu; car il eut ordre de le faire accommoder & donner aux Ecoliers; ce qui fut exécuté.

Par rapport au toucher qui est le plus dangereux & le plus à craindre de tous les sens, on a assez vû la rude guerre qu'il lui déclaroit, & avec qu'elle rigueur il le mortifioit par la pratique de tous les instrumens de pénitence, & des remèdes mêmes dont il usoit dans ses maux, qui étoient de vrais suplices. Rien que de vil, de rude, & de grossier n'étoit à son usage, & n'aprochoit de sa chair. Habillé en Hyver à peu près comme en Eté, & en Eté comme en Hyver, il n'é-

toit à l'abri ni du chaud ni du froid, ni à couvert des incommodités de l'air & des saisons. Il en sentoit toujours toutes les rigueurs & il ne s'en défendoit que dans les occasions qui pouvoient exposer la vie, ou trop interesser la santé. Il ne se contentoit pas des souffrances que la Providence lui envoioit, il en cherchoit partout, & il avoit le secret d'en trouver.

Il ne bornoit pas aux sens & à la chair sa mortification, il la rendoit universelle & l'étendoit à l'humeur, aux inclinations, aux répugnances, aux passions, à l'amour, à la volonté & à l'esprit propre; en un mot, à toutes les facultés de l'ame & à leurs operations. De sorte qu'il s'attachoit à la Circoncision spirituelle du vieil homme tout entier, sans lui laisser ni un moment de respirer, ni le moindre lieu où se retrancher. Le desir qu'il avoit d'entrer dans les sentimens & les inclinations de son divin Maître, ainsi que nous y exhorte l'Apôtre, le sollicitoit puissamment de travailler en sa vertu à renoncer aux fiennes, & à exterminer tout ce qui sent l'humeur. Le soin qu'il avoit de la contredire, faisoit qu'elle n'osoit paroître, encore moins échaper. De sorte qu'en vain on eût voulu étudier son

V II.  
Son étude de la mortification intérieure. Étendue qu'il lui donnoit

temperamment & son caractère, pour juger de ses pensées & de ses sentimens. Il n'étoit pas possible de découvrir ce qu'il aimoit, ou ce qui lui déplaisoit naturellement, puisqu'il ne marquoit jamais ni pente ni répugnance sur rien. Fidèle à ne rien faire par instinct de nature, ou par impression d'humeur, on voioit en lui cette tranquillité, ce calme, & cette égalité qui est le fruit si rare & si envié de la mortification tonciere. Falloit-il prendre une résolution, sur laquelle la Foi & la raison ne prêtent pas assez de lumieres, s'il consultoit l'inclination & l'humeur, ce n'étoit que pour prendre parti contr'elles.

Agissant de cette sorte, il agissoit avec maturité & sagesse, avec poids & mesure, sans crainte de se repentir. En nedonnant rien à l'humeur ni à l'inclination, principes feconds de nos dérèglemens, il tarissoit la source des péchez qui en naissent, & qui sont en nous les plus multipliez, les plus griefs & les plus dangereux. Il est en effet difficile de condamner sincerement en soi, de haïr, & de se corriger des péchez d'inclination, parce que l'amour les produit, & que le cœur les enfante. Ainsi dans la chair ne vivant plus selon la chair, pour parler le langage des Apôtres, les passions dont elle est le foier & l'aliment, & dont l'humeur & l'inclination sont les ressorts secrets, paroissoient en lui amorties & éteintes. Il ne s'en tenoit pas moins sur la defiance à leur égard, en les regardant ou comme des bêtes farouches qu'on ne peut jamais aprivoiser par douceur, qu'il faut gourmander avec empire, & qu'on ne peut tenir dans le devoir que la verge à la main & à force de coups; ou comme des viperes & des Serpens endormis, qui retrouvent tout leur venin & le moyen de nuire, quand on les reveille & qu'on en approche; ou comme des ennemis irréconciliables avec lesquels il ne faut jamais faire ni paix ni trêve sous quelque prétexte que ce soit; parce que si nous ne les exterminons, ils ne manquent pas de nous perdre; ou comme des arbres de mort qui vivent en nous tandis que nous vivons, dont il faut couper & retrancher les branches à mesure qu'elles pullulent. Aussi étoit-il vigilant à les combattre d'abord qu'elles paroissoient, & à écraser dès leur naissance contre la pierre, ces enfans de Babilone. Jamais il ne s'est relâché dans ce combat, persuadé qu'on ne peut obtenir une victoire complete sur la terre, & que quelques mourantes que paroissent nos passions, elles prennent une nouvelle vie & de nouvelles forces, quand on est moins attentif à les mortifier. Il n'étoit pas moins vigilant à mortifier en lui l'esprit propre.

r. Son application à mortifier l'humeur & les inclinations naturelles.

2. L'esprit  
Propre.

Quelque estime qu'il fit des austérités , quelque attrait qu'il eût pour tout ce qui s'appelle pénitence , il n'en faisoit de cas qu'autant qu'elles étoient associées à la mortification intérieure : ce qui lui faisoit dire souvent : *J'aime mieux une once de mortification d'esprit , qu'une livre de pénitence extérieure.* Quand quelques-uns de ses Freres qui se portoient plus à la macération de la chair , qu'à la mortification de l'esprit , lui demandoient permission de prendre la discipline , il leur répondoit agréablement : *Ha ! mon cher Frere , disciplinez bien votre esprit : Voilà la discipline qui vous convient , & dont vous retirerez plus de fruit.* Pour lui il s'y appliquoit avec tant d'exactitude qu'il ne lui permettoit pas les satisfactions les plus innocentes. L'esprit naturel est curieux , vain , léger , précipité , opiniâtre. Ce n'est pas un petit ouvrage de le guérir de ces playes du péché Originel. Peu de personnes portent le glaive de la Circoncision spirituelle si avant dans leurs ames : peu ont assez de constance pour en soutenir les opérations douloureuses , & ne rien donner ni à la curiosité avide de nouveauté , de connoissances rares & extraordinaires & de recherches vaines & inutiles ; ni à la vanité , qui pousse à paroître , à se distinguer , à faire briller ses talens , & à s'élever au-dessus de soi-même ; ni à la legereté , qui promène l'ame de pensées en pensées sans aucun arrêt , qui l'occupe de desseins & d'évenemens chimériques , qui la remplit d'imaginations ridicules & la tient dans une distraction continuelle ; ni à l'activité trop grande , qui produit l'empressement , l'inquiétude , le trouble , l'impatience & qui embarrasse l'esprit de vains raisonnemens ; ni à l'obstination & l'entêtement , qui fait que sous prétexte de fermeté d'esprit , on ne veut jamais démordre de son sentiment.

Nôtre vertueux Prêtre avoit si bien corrigé ces cinq principaux dérèglemens de l'esprit propre , qu'il paroissoit n'avoir plus d'autre conduite que celle du S. Esprit qui l'animoit. Il étoit si peu curieux qu'il étoit souvent le seul qui ignoroit ce que tout le monde sçavoit. Loin de vouloir s'en informer , il ne s'étudioit qu'à vider son esprit de toutes les idées des créatures pour le remplir de Dieu. Ce défaut d'aliment manquant à la vanité & à la legereté naturelle de l'esprit propre , il se trouvoit fixé par celui de Dieu , & toujours anéanti en sa présence. Pour ce qui est de l'activité de l'esprit propre , il se faisoit une loi de la combattre jusques dans les choses saintes. C'est ce qui parut un jour qu'il s'entretenoit de matieres de piété avec une personne de confiance. Leur discours étant tombé sur un Livre spirituel excellent , inconnu au S. Prêtre , il témoigna en suivant le premier mouvement , un grand desir de le lire ; l'autre aussi-tôt l'étant allé chercher , le presenta à M. De La Salle , qui se contenta de le toucher sans l'ouvrir , pour mortifier l'empressement qu'il avoit fait paroître de le voir. Si ses ennemis l'ont traité d'opiniâtre & d'entêté , c'est qu'ils le vouloient ranger à des systêmes de conduite fort contraires à l'esprit de son Institut & capables d'en procurer la ruïne. Pour mériter le titre d'esprit docile chez eux , il eut été nécessaire qu'il se fût prêt à l'aveugle à toutes leurs fantaisies. Toutefois , si le S. Homme les contredisoit , ce n'étoit que par les avis des personnes les plus éclairées & qui lui tenoient la place de Dieu.

3. Le propre  
Jugement.

En effet , l'obéissance aveugle dont il se faisoit une loi , tenoit dans une captivité continuelle son jugement & sa volonté. Loin d'examiner curieusement & de condamner les actions , les sentimens , & la conduite de personne , il se soumettoit à quiconque usurpoit ces droits sur lui ; loin de contester , de disputer , de pointiller pour défendre ses sentimens , il prenoit toujours le parti de céder ; loin de raisonner sur tout , de prononcer sur tout , de décider souverainement de tout , comme font ceux qui ne travaillent point à mortifier leur propre jugement , & qui le font

font quelquefois avec un air d'autorité, qui feroit croire qu'ils ont Jurisdiction sur toutes sortes de personnes, il paroissoit soumis envers ceux-là mêmes qui de leur propre autorité se constituoient ses Supérieurs, & il honoroit en cette qualité, qui-conque vouloit l'être.

Comme il craignoit par-dessus toutes choses de faire revivre en lui la propre volonté, on ne l'entendoit jamais dire : *Je veux*, ou *je ne veux pas* : *Je vous or-*<sup>4. De la propre volonté.</sup>  
*donne, je vous commande.* Il ne pouvoit se déterminer à rien par lui-même, ni user du droit de suivre son choix en quoique ce soit. Ravi qu'on lui réglât jusqu'aux moindres actions, & qu'on lui marquât le tems & la maniere de les faire, il consultoit ses Directeurs, & il leur demandoit des régles sur lesquelles il pût agir dans les cas extraordinaires, afin de n'agir que par l'obéissance qu'il regardoit avec un <sup>5. Jean Clim. drq. 5.</sup> grand Saint, comme le sépulchre de la propre volonté. Il ne donnoit pas plus à <sup>5. De l'amour propre.</sup> l'amour propre. Déterminé à ne lui faire quartier en rien, à le mortifier en tout, & à punir ses surprises par les plus sévères pénitences. Il l'avoit si bien dompté, qu'à peine en plusieurs années, l'auroit-on vû lui accorder la moindre satisfaction. Tendre & compâtissant pour le prochain, on ne le voyoit dur & insensible qu'à l'égard de lui-même. Toujours prêt à servir le moindre des Freres, il ne pouvoit sans répugnance en recevoir hors de la nécessité, le moindre service. Son intérêt, ses avantages, ses commoditez, ses besoins mêmes, le touchoient si peu, qu'on eût dit, qu'il n'avoit ni corps, ni santé, ni vie, ni honneur à conserver.

Enfin il étoit du nombre de ces Héros Chrétiens qui ne vivent plus selon la chair, mais selon l'esprit, qui sont conduits & mis par l'esprit divin qui les domine, qui ont crucifié leur chair avec ses vices & ses concupiscences, & qui portant continuellement sur leurs corps la mortification de JESUS, vivent de sa vie, & sont ses images fideles. Il étoit si maître de ses passions qu'il en sçavoit faire dans les occasions l'usage que l'esprit de Dieu lui inspiroit. Alors il les excitoit ; & quand il en étoit besoin, il montrait de la colere, ou de la douceur ; du feu ou du flegme ; de l'activité, ou de la tranquillité ; de la bonté, ou de la severité. Ainsi cet homme si égal d'humeur, prenoit quand il lui plaisoit toutes les figures qu'une charité ingénieuse sçait diversifier, & montrait des visages différens, quand il vouloit humilier ou éprouver ses Freres. Une fois entr'autres le S. Homme s'étant trouvé à la porte dès le grand matin, l'ouvrit au Frere Directeur de Rouen qui étoit venu avec empressement pour lui parler, & sans lui donner le tems d'ouvrir la bouche, lui fit une verte réprimande de ce qu'il laissoit de si grand matin les exercices & les Freres à l'abandon, & lui dit plusieurs choses très-mortifiantes. Le Frere ayant écouté les yeux bailliez, la tête découverte, humblement & dans un respectueux silence, la correction de son Supérieur, celui-ci changea de ton & de manieres, & fit succéder aux manieres & aux paroles dures, toutes sortes de témoignages de bonté & de douceur. Une autrefois le sage Supérieur prenant occasion d'une faute tres-legere, de mortifier un Frere qu'il vouloit éprouver, il lui fit une correction publique dans la cour d'un ton élevé, & d'une maniere humiliante. Le Frere s'étant humblement mis à genoux, reçut la correction avec esprit de pénitence & d'un air fort édifiant. Alors M. De La Salle changé en un autre homme, ui parut un agneau.

## §. CINQUIÈME.

*Sa patience & sa douceur.*

Il est aisé de croire qu'un homme si mortifié, étoit très-patient, & qu'il possédoit dans un degré éminent la douceur, qui est l'heureux fruit de la mortification parfaite & de la patience héroïque. *La charité est patiente*, dit l'Apôtre, *elle souffre tout, elle endure tout*. Par conséquent, plus la charité est ardente, plus la patience qui en est le fruit, doit être héroïque : Il n'y a que la pure charité qui puisse faire aimer les souffrances & les peines ; qui sont l'horreur de la nature. Quand l'esprit goûte les amertumes de la chair, quand le cœur trouve sa joye à voir le vieil homme crucifié, l'amour propre est bien languissant, & l'amour de Dieu bien fort. La patience tient en captivité toutes les passions, la raison dans le devoir, & chasse la tristesse qui s'élève dans l'ame aux aprochs du mal.

Recueil p. 180. Cette vertu, dit lui-même nôtre S. Prêtre, dispose le cœur à souffrir généralement tous les maux de l'esprit & du corps pour l'amour de Dieu, & pour imiter Jesus Christ ; estimez beaucoup cette vertu & pratiquez-la souvent, vous abandonnant entièrement à Dieu, pour souffrir les choses les plus facheuses. 1. Lorsqu'elles se présentent, les agréant & les acceptant par soumission à la volonté de Dieu. 2. Lorsqu'elles arriveront, les recevant avec patience & humilité, sans vous plaindre. 3. En silence, sans en rien dire à personne. 4. Avec estime, les regardant comme de vrais biens. 5. Avec desir, avec joye & action de grâces. Ce nouveau Job ne s'apercevoit pas, qu'il se peignoit lui-même en traçant les caractères de la patience. Il y a eû peu d'hommes dans le dernier siècle dont la patience ait été mise à de plus rudes épreuves & qui en ait donné de plus grands exemples.

70. Témoignage de l'éminente charité de M. De La Salle pour Dieu, l'amour des souffrances. L'abandon à la divine Providence dont il faisoit profession, la pratique de la plus rigoureuse pauvreté qu'il avoit embrassée, les plus sanglantes persécutions qu'on lui suscitoit sans fin, les outrages & les mépris qu'il trouvoit par-tout, les injures les plus criantes qu'on lui faisoit souffrir, les calomnies qu'on semoit en tous lieux & en toutes rencontres contre sa personne & sa conduite, les maladies & les maux douloureux dont il s'est vû affligé ; enfin les contradictions & les peines différentes & continuelles que lui causoit un Institut naissant, tenoient toujours sur le métier, l'ouvrage de sa perfection & l'avangoient chaque jour, par le travail assidu qu'il prenoit pour mettre à son profit tous les sujets de patience qui se presentoient à lui à tous momens. Car *Pourage de la patience*, dit l'Apôtre S. Jacques, *est parfait, & rend parfait*. La Croix est l'Ecole & l'épreuve de toutes les vertus ; & la patience en est le précis & la perfection. Les passions meurent bien-tôt dans l'homme qui souffre avec patience : elles sont mortes en celui qui souffre avec joie. Cette vertu démêle ce qu'il y a dans les autres de défectueux, & le corrige. Elle fait honneur à la Foi & retrace au naturel l'Homme de douleurs ; selon le même saint Jacques, les souffrances sont l'épreuve la plus sûre de la Foi, & *la patience dans les souffrances en est le fruit le plus précieux*. La Foi anima les Martyrs dans les suplices, il est vrai, mais ce fut à la patience qu'ils furent redevables de leurs victoires. C'est elle aussi qui a mis la couronne de gloire sur la tête d'une infinité de Saints, qui sans répandre leur sang ont été de vrais Martyrs. M. De La Salle est de ce nombre. On le voyoit souffrir en paix & sans trouble tous les différens genres d'adversité, qui comme les flots succellifs d'une mer toujours agitée, venoient se briser contre sa patience.

Il sçavoit si-bien moderer la tristesse & toutes les autres passions , qui s'élevent naturellement & s'agitent aux premieres aproches de l'affliction , qu'il ne laissoit pas apercevoir au-dehors qu'il eût la moindre émotion au-dedans. Rien dans ses paroles , dans ses gestes , dans ses actions , ne marquoit du trouble , de l'aigreur , du chagrin. Soit que ses peines fussent extérieures ou intérieures , soit qu'il fût tourmenté dans le corps , ou affligé dans l'esprit , il se possedoit également & il conservoit la paix au milieu des plus grands maux , selon cet Oracle de Jesus-Christ : *Vous possederez vos ames par la patience.* Il n'en demouroit pas à ce premier degré de la patience qui apprend à souffrir sans murmure , sans ressentiment , & sans chagrin. Il s'étoit accoutumé à souffrir avec amour & avec joye : ce qui fait le comble de cette vertu. L'histoire de sa vie est semée des exemples héroïques qu'il a données sur ce sujet.

La vive foi qu'il avoit , que Dieu est le Dispensateur des maux comme des biens , qu'il les distribue à ses Elus par prédilection , que ses Saints & ses plus grands amis en font les mieux partagez , les dépouilloit aux yeux de son ame de ces noires couleurs qui nous les rendent odieux , & les lui rendoit agréables.

Devenu pauvre par choix & pour l'amour de Dieu , il a trouvé dans le sein de la plus grande indigence un exercice fréquent d'une héroïque patience. Combien de fois s'est-il vû avec sa Communauté en proie à la faim , à la soif , à la nudité , au froid , au chaud & à toutes les rigueurs des saisons ; en un mot , à toutes les miseres de la pauvreté , sans qu'il soit sorti de sa bouche une parole , je ne dis pas de plainte , mais d'inquétude ; de son cœur un mouvement , je ne dis pas de repentir & de tristesse de s'être dépouillé de son bien , mais de défiance de la divine Providence , qui sembloit souvent l'avoir oublié. Nous ne répéterons point ici les exemples qu'il en a donnez en mille occasions , & que nous avons déjà remarquez : nous ajouterons seulement que celles où elle a le plus éclaté , ont été les tribulations qui ont mis cent fois son Institut sur le penchant de sa ruine. Cet ouvrage étoit celui que Dieu avoit mis entre ses mains , pour lequel il lui avoit donné vocation & grace , & après beaucoup de répugnances , inclination & attrait. Quelque détaché à cet égard qu'il pût conserver son cœur par un généreux effort de vertu , il ne pouvoit pas éteindre ces allarmes & ces sensibilités , qui remuent le cœur d'un Pere à la vue des périls que court l'établissement de ses Enfants.

C'étoit en ces occasions où ce Job du Nouveau Testament exercé par les plus rigoureuses épreuves , avoit besoin de toute sa patience , & d'un fond inépuisable de résignation à la sainte volonté de Dieu ; car à peine voyoit-il un jour exempt de tribulation de ce côté-là. Ou la maladie desoloit son troupeau , ou la mort le dépeuploit , ou la tentation de l'ennemi en dispersoit les ouailles , ou l'infidélité à leur vocation faisoit sortir les lâches , ou quelque passion secrette & immortifiée pouffoit à la desertion les intéressés , ou l'esprit d'orgueil & d'insolence annoit à la rebellion les indociles , ou l'artifice & la séduction des ennemis du saint Homme indisposoit contre lui les foibles & les simples , ou l'autorité de ceux qui le persécutoient , rendoit timides & fermoit la bouche à ceux qui pouvoient le défendre , ou des rivaux secrets tâchoient par des voyes clandestines de lui débaucher ses plus confidens Disciples , ou des amis feints & déguisez venoient en sa maison pour y semer le murmure , les plaintes & la discorde , ou des Bienfaiteurs qui se croyoient en droit d'y disposer de tout , venoient pour y faire la Loi & y abolir les anciennes pratiques , ou des Zelateurs indiscrets vouloient s'ingerer dans le gouvernement de l'Institut , y mettre un nouvel esprit , & y réformer tout à leur fantaisie.

II.  
Toute sa vie depuis l'établissement des Ecoles Gratuites a été un exercice de patience.

III.  
Le grand exercice de la patience a été à l'égard des biens & des maux de son Institut.

Tantôt il se voyoit abandonné de ceux des Freres ou de ses amis , sur lesquels il avoit le plus compté. Tantôt il trouvoit dans ses principaux Disciples des ennemis secrets ou publics. Tantôt il trouvoit armez contre lui & son œuvre ceux qui s'en étoient déclarez les Protecteurs. Tantôt il étoit obligé d'essuier de la part de quelques Absaloms une guerre cruelle. Tantôt il en voyoit lever la main sur lui , ou le charger d'injures. D'autres fois il en a vû qui lui ont fermé la porte de leur maison , ou qui l'en ont chassé. En d'autres occasions il a appris avec douleur , que quelques-uns avoient fui , ou avoient sauté par-dessus les murs du jardin. Combien de fois a-t-il vû des Ecoles établies se renverser par les avis de quelque mauvais conseiller , ou des Contrats avantageux de Fondation prêts à signer , se rompre par la malice de quelques ennemis secrets ? Combien de fois a-t'il vû ses disciples rebutez , renvoyez , chassez même quelques fois des lieux où on les avoit appellez ; parce que leur silence , leur modestie , leur recueillement , leur mortification , les rendoit odieux à un monde qui ne veut sous ses yeux que des exemples semblables aux siens ? Il avoit sans doute besoin de posséder son ame en patience en toutes ces occasions ; & c'est ce qu'il faisoit dans un grand degré de perfection , pratiquant à la lettre les leçons qu'il donnoit sur ce sujet , de souffrir en silence , sans trouble , sans chagrin , sans accorder à la nature la moindre parole pour se plaindre , ni une seule larme pour pleurer , ni marquer de la peine sur son visage par aucun nuage de chagrin.

17.  
Quelques  
nouveaux  
exemples de  
sa patience.

Disons plus : il donnoit à la patience un bien plus beau triomphe ; puisqu'on ne le voyoit jamais plus content , plus gai , plus tranquille , qu'au sortir des tribulations ; & si elles étoient de nature qu'il ne pût en faire l'objet de sa joye , il en faisoit celui de sa soumission à la volonté de Dieu , de sa résignation à son bon plaisir , & d'un abandon parfait & amoureux aux ordres de sa Providence.

Pour se former à cette héroïque patience , dont chaque jour multiplioit les sujets , il répétoit sans cesse ces paroles de Job , dont il imitoit si-bien l'exemple : *Dieu soit béni*. Elles lui étoient si familières , qu'on les regarde comme sa devise. Quand la tribulation dont on lui aprenoit la nouvelle , étoit plus affligeante ; il les disoit en leur entier : *Le Seigneur nous a tout donné : le Seigneur nous a tout été. Son saint Nom soit béni*. Paroles qu'il a consacrées dans sa Règle , pour les rendre aux Freres aussi familières qu'à lui.

Dans cette disposition d'esprit , mais infiniment crucifiante , il a vû sa maison se remplir de jeunes enfans de disposition heureuse pour l'Institut , s'y former sous ses ailes , & devenir l'objet des plus belles esperances & la ressource de sa Société , s'en vuider & les perdre sans retour , parce que malgré lui , on les avoit produits au-dehors dans la Paroisse de S. Sulpice pour y servir les Messes où l'on trouva moyen de les dissiper & de les débaucher. Il a vû la maison d'institution des Maîtres pour la Campagne heureusement élevée jusqu'à trois fois , & plus malheureusement renversée à son grand regret , malgré ses soins & ses efforts. Il a vû le pillage que les Maîtres Ecrivains de Paris ont fait plus d'une fois dans ses Ecoles , les Procès qu'ils ont suscitez à ses disciples , les Sentences qui les ont condamnez à des amendes , & à fermer leurs Classes , le refus des pensions dûes à leurs travaux qui les réduisoit à l'extrême nécessité , son Noviciat long-tems & plusieurs fois dépeuplé , des étrangers entrer dans sa Bergerie pour l'en chasser , & y faire le ravage ; des nouveaux Maîtres & Superieurs y debiter de nouvelles maximes , y introduire un nouvel esprit , y abolir les anciennes pratiques , y énerver la discipline , y faire entrer le relâchement , décrier son gouvernement , inspirer de nouvelles ré-

gles plus favorables à la nature , démembrer l'Institut , en rompre la liaison & la subordination , en diviser les maisons & les laisser dans l'anarchie. Il a été contraint lui-même dans l'amertume de son ame , d'en modérer les austeritez , d'en relâcher l'esprit de pénitence , & d'en retrancher plusieurs pratiques de ferveur qui servoient à y allumer le feu divin qui ne brûle bien que quand il trouve le cœur préparé par une grande mortification. Enfin , pendant près de quarante ans , il a eû la douleur de voir l'Institut qu'il avoit formé par l'inspiration du Ciel , persecuté avec fureur , & très-souvent sur le penchant de sa ruine.

Tout ceci n'est dit qu'en général , parce qu'on veut éviter la redite des faits dont cette histoire est remplie. Seulement vais-je y en ajouter quelques-uns qui n'y ont point encore eû place. Il ne se plaignoit jamais de rien , dit un des Freres qui l'a le plus étudié , & qui a mieux sçû l'imiter. On n'apprenoit jamais ni de sa bouche , ni de l'air de son visage , ni par aucun signe , ce qui lui manquoit , ou si ce qu'on lui donnoit ne l'accommodoit pas. Toujours content , quand on lui demandoit dans ses maladies , s'il trouvoit bien ce qu'on faisoit , ou bon ce qu'on lui donnoit , il répondoit d'un air gai : *Cela est bien , cela est bon , mon Frere*. On n'a jamais remarqué en lui le moindre signe d'impatience. Souvent en proie à de grandes incommoditez & à de vives douleurs , on ne le sçavoit que quand il le déclaroit avec candeur & simplicité au Medecin , ou au Frere Infirmier , qui l'interrogeoient. Un jour , après s'être promené , & avoir parlé avec un Frere sans rien perdre de sa gaieté & tranquillité ordinaire , le Frere Infirmier l'ayant abordé en lui demandant comment il se trouvoit , il répondit : *J'ai toujours un mal de tête si violent , qu'il me semble qu'on me la fend* , &c. *Mais ce qui me fait le plus de peine , c'est que je ne puis m'appliquer , ni à lire , ni à écrire , ni à rien , Dieu soit beni*. Cependant alors Dieu seul étoit témoin de ses souffrances ; & les Freres sans une lumiere surnaturelle n'auroient pas pû sçavoir qu'il souffroit. Etant au lit de la mort après sa Confession faite , on entendit qu'il disoit à son Confesseur : *Mon Pere , je suis si lâche , que j'ai demandé à Dieu de me faire mourir*. Cependant il ne montra pendant toute sa maladie qu'un visage content & riant , qui demeura après sa mort si bien marqué , qu'on se faisoit un plaisir de le regarder. On l'eût crû alors encore vivant ; car il paroissoit tel qu'il étoit , lorsqu'il faisoit oraison , ou qu'il écoutoit la reddition de compte de quelque Frere.

L'année 1716. dans le tems d'Été , les Freres des Ecoles de Rouën allant selon leur coûtume à six heures du matin , entendre la sainte Messe à l'Eglise de saint Nicaise alors leur Paroisse , firent rencontre de deux libertins qui vinrent fondre sur eux , une épée dans une main , & un bâton dans l'autre , comme pour les assassiner. Ils n'auroient eû rien à craindre , s'ils avoient voulu se deffendre ; car ils eussent trouvé dans leur nombre & leur jeunesse la force nécessaire pour repousser ces brutaux ; mais instruits à l'Ecole de M. De La Salle , ils étoient disposez à se laisser maltraiter plutôt que d'oposer la violence à la violence. Cependant comme il y avoit aparence que ces deux débauchez n'étoient pas à jeun ; la prudence leur dit , que pour se dérober à leur fureur , le sûr parti étoit de fuir & de se disperser ; mais tous ne l'ayant pas pû faire avec assez de diligence , l'un d'eux demeura sous leurs mains , & fut fort maltraité de plusieurs coups de bâton. Les Freres craignans qu'une insulte de cette espece n'en attirât d'autres , si elle demouroit impunie , crurent devoir en porter leur plainte au Commissaire du quartier , qui étoit leur voisin. Les informations faites , les deux libertins qui se trouvoient assez chargés pour craindre la rigueur de la justice , eurent recours à l'indulgence de celui

qu'ils avoient si outragé ; celui-ci l'accorda toute entière par écrit , & les délivra par cette générosité Chrétienne des mains de la Justice.

M. De La Salle alors à S. Yon informé de ce qui étoit arrivé , en fut très-affligé. Jamais on ne l'avoit vû si mortifié , & témoigner tant de sensibilité , qu'en cette occasion. Mais quel étoit le sujet de sa douleur ? Etoit-ce que les disciples avoient été maltraitez ? Non , il ne sçavoit pas s'affliger de pareils événemens , qu'il regardoit comme une bonne fortune pour les Disciples du Crucifié. La cause de sa douleur étoit que les Freres avoient porté leurs plaintes au Commissaire : c'étoit-là une faute qu'il ne pouvoit excuser. En vain , vouloient-ils la justifier par la nécessité de réprimer de pareils outrages , si on vouloit se maintenir dans la liberté de tenir les Ecoles Chrétiennes à l'abri des insultes des impies ; il leur fermoit la bouche par cette seule réponse : *Les Freres sont pour tout souffrir , & ne faire souffrir personne.* Et parce qu'ils avoient peine à goûter ce langage de la Croix , il le confirma par l'exemple des Apôtres revêtus de la vertu du S. Esprit , dont il est écrit : *Ils sortirent du conseil des Juifs pleins de joye , d'avoir été jugez dignes de souffrir des affronts pour le nom de JESUS.* Il raporta ce passage des Actes des Apôtres , avec un zèle qui sembloit le dévorer pour inculquer à ses disciples qui sont aussi honorez de la glorieuse fonction d'enseigner la Doctrine Chrétienne , qu'ils devoient , à l'exemple des Apôtres , mettre toute leur joye à souffrir pour le nom de Jesus. Le saint Prêtre en rapportant les paroles des Actes des Apôtres , les cita en Latin contre sa coutume. Ce qu'il ne faisoit jamais que pour des sujets qui lui étoient fort à cœur : il ne le faisoit pas même dans ses exhortations , parce qu'il avoit prescrit aux Freres qui sçavoient le Latin de paroître l'ignorer , & qu'il leur a fait une règle de n'en faire aucun usage ; mais dans les rencontres où il s'agissoit d'inspirer l'esprit de Jesus-Christ crucifié , d'enchaîner , pour ainsi dire , les Freres à ses pieds , & de les tenir disposez à boire le calice des humiliations & des souffrances de ce divin Sauveur , il entroit dans un saint entousiasme , & il parloit comme un homme qui n'est plus à lui , & que l'Esprit de Dieu meut & anime.

On ne peut assez faire remarquer , dit un de ses disciples qui l'a le mieux connu , la patience admirable avec laquelle le S. Instituteur souffroit les manieres grossieres de quelques Freres. Un de ceux-là hautain , imprudent , insolent même , mais sans s'en apercevoir ; car s'il avoit l'esprit petit , il n'avoit pas mauvaise volonté , mettoit à une terrible épreuve la patience du S. Prêtre , par des indocilités marquées , des importunités continuelles , & des reproches piquans ; mais elle demouroit toujours victorieuse. Cependant s'il ne put pas épuiser & pousser à bout la patience du S. Superieur , il le fatigua si fort par ses incartades réitérées & de mauvais exemple , qu'il épuisa sa santé. Le saint Homme pouvoit la rétablir aisément par l'usage de son autorité. L'audacieux , qui dans le fond , péchoit plus par étourderie que par malice , & qui n'étoit si insolent , que parce que M. De La Salle étoit trop patient , n'eut pas manqué de rentrer dans le devoir , s'il avoit été frappé avec la verge de fer ; mais ce n'étoit pas le caractère de l'Instituteur , il aimoit mieux faire usage de la patience que de l'autorité.

Sa santé cependant succombant sous les violences que la nature avoit à se faire , il fut obligé de s'aliter. Un des principaux Freres ignorant la cause de sa maladie , le pressa avec tant d'instance de la lui déclarer , qu'à la fin il en arracha ces paroles : *Il ne m'est pas possible d'avoir de la santé , tandis que je serai en la compagnie du Frere.....* Mais ce Frere qui étoit le fleau de son Superieur , n'étoit pas aisé à re-

muver de place ; car ayant la faveur du grand Protecteur de la Maison , on n'osoit pas l'écartier. Ainsi il eut tout le tems & la liberté de faire passer par le feu de la tribulation la vertu de M. De La Salle. Après tout , ce Frere discolle entroit dans les intentions d'un homme qui aimoit à se nourrir de mortifications , & qui couroit avec une sainte avidité au-devant de tout ce qui lui pouvoit causer de la peine.

Nous avons déjà dit qu'il recevoit souvent des lettres pleines d'invectives & d'injures qu'il lisoit toujours avec grande attention , & une plus grande tranquillité. Etant un jour prêt de monter à l'Autel , on lui en apporta une de cette sorte , & quoiqu'il remit ordinairement après la Messe toutes les affaires qui lui survenoient pendant qu'il se dispoisoit à la dire , il voulut néanmoins alors lire cette lettre , la croyant propre pour le préparer à monter à l'Autel ; car il devina ce qu'elle contenoit. Elle étoit en effet très-offensante & très-injurieuse. Après l'avoir lue , il la donna à une personne de confiance avec laquelle il étoit. Celle-ci après en avoir fait la lecture , fut fort surprise de voir si tranquille M. De La Salle ; mais le saint Homme après lui avoir dit qu'aparemment l'Auteur de cette lettre avoit bonne intention , alla célébrer la sainte Messe pour lui.

Quelques personnes de pieté de ses amis l'ayant prié de changer un de ses Freres d'une maison à une autre , parce qu'il ne menoit pas dans celle où il étoit une vie assez réguliere , il le fit avec docilité , quoique sans esperance d'amendement du côté du Frere. En effet , ce Frere loin de changer de mœurs comme il avoit changé de lieu , sembla s'exercer à faire de nouveaux progres dans la voie de l'iniquité. Ce dérangement nouveau fut pour son Superieur une nouvelle affliction. Pour remedier à une conduite qui pouvoit avoir des suites funestes , il se servit de l'occasion du voyage qu'il fit en Provence pour visiter ce Frere dont il fut reçu avec assez d'honnêteté ; mais le malheureux enfant voyant que son Pere vouloit le porter à vivre d'une maniere conforme à sa profession , conçut pour lui une haine si grande , qu'il n'y eut point de paroles dures qu'il ne lui dit , sans avoir aucun égard à son caractère & à sa qualité de Superieur. Enfin il poussa l'insolence jusqu'à l'obliger de sortir de la maison. M. De La Salle sans s'offenser d'un traitement si peu attendu , & ayant tout lieu de s'appliquer ces paroles du Prophète : *J'ai nourri & élevé des enfans , mais ils m'ont méprisé* ; se retira chez une personne de pieté qui le reçut comme Zachée reçut Notre Seigneur. Là le saint Homme proche de son Absalom tenta encore toutes sortes de moyens pour ramener cet esprit à son devoir , mais très-inutilement ; car ce miserable loin de se rendre , fit tout ce que sa malice lui put suggerer pour décrier & rendre odieux à tout le monde son saint Superieur ; mais il ne le fit qu'à sa confusion. Pendant ce tems l'Innocent opprimé oubliant les outrages de ce mauvais disciple , n'avoit que des paroles de tendresse & de charité à son égard ; & loin d'écouter ceux qui par esprit de compassion pour lui , blâmoient ce Frere , il tâchoit de les adoucir en l'excusant le plus qu'il étoit possible. Il se retira enfin de ce lieu sans avoir pu rien gagner alors sur ce cœur endurci , & donna le tems à cet enfant dénaturé de rentrer en lui-même , ce qu'il n'eut pas la satisfaction de voir avant sa mort. Ce fut-là une de ses peines les plus sensibles comme il l'a avancé lui-même , & il eut besoin de rapeller toute la force dont il étoit capable pour ne point faire éclater sa douleur. Sa patience en cette rencontre laissa une haute idée de sa sainteté à tous ceux qui en furent témoins. Ce saint Homme se consolait en ces occasions , en lisant & relisant ces paroles de l'Apôtre : *Pensez-en vous-mêmes à celui qui souffert une si grande contradiction de la part des pécheurs qui se sont élevés contre lui* ,

*afin que vous ne vous décourageiez point & que vous ne tombiez point dans l'abattement.* Il conseilloit souvent à ceux des Freres qui avoient charge des autres, de penser à ces paroles, lorsqu'entre ceux dont ils avoient la conduite ils en trouveroient quelques-uns qui ne profiteroient pas de leurs avis. Sans détailler les grands exemples de patience qu'il a donnez dans de longues & rudes maladies, je me contenterai d'ajouter ce nouveau fait. Visitant un jour les grands Pensionnaires de S. Yon, & leur donnant selon la coutume quelques instructions, on lui apporta un siège pour s'asseoir : mais le Frere qui étoit avec lui, croyant qu'il ne vouloit pas s'en servir, l'ôta sans qu'il s'en aperçût; desorte qu'un moment après le saint Prêtre voulant s'asseoir, tomba à la renverse & se donna un si grand coup à la tête, qu'on le releva plus mort que vif. Cette chute lui causa un abcez dans la tête, qui fit desesperer de sa guérison; mais comme son heure n'étoit pas encore venue, Dieu permit que l'évacuation de cet abcez se fit par l'oreille, ce qui le retira de danger. Pendant tout le tems qu'il fut incommodé, il donna l'exemple d'une patience qui tiroit les larmes des yeux de ceux qui avoient le bonheur de l'assister. Le Frere qui par son inconsidération avoit été cause de cet accident, s'attendoit à quelque forte réprimande; mais en cela il ne connoissoit guère l'esprit de son Pere. En effet, il ne lui montra pas le moindre signe de peine & de mécontentement. Lors même que ce Frere se mit en devoir de lui demander pardon, l'humble Prêtre le releva de terre avec des paroles pleines de tendresse, & ajouta qu'il falloit adorer la conduite de la Providence qui l'avoit ainsi permis.

Un homme si patient ne pouvoit qu'inspirer la même vertu à ceux qui lui étoient confiez, & c'est ce qu'il faisoit avec beaucoup d'ardeur, convaincu de la nécessité dans laquelle sont ceux qui instruisent la jeunesse d'exceller dans la vertu de patience. *Vous gâterez tout*, leur disoit-il souvent, *si vous n'avez soin de moderer en vous ses impatiences qui troublent ordinairement tous ceux que vous instruisez.*

Un Frere lui rendant un jour compte de son intérieur par lettres, & lui témoignant qu'il étoit souvent porté à l'impatience, il lui fait voir l'inconvenient que cela peut causer par ces paroles : Gardez-vous bien de vous impatienter dans l'exercice de votre ministere, c'est le moyen de n'y faire aucun fruit. Quand vous vous sentirez ému d'impatience, retenez le mouvement, & attendez pour agir qu'il soit passé; & lors, ajoute-t-il, que vous vous ferez laissé aller à de telles impatiences que celles que vous me marquez dans votre dernière, priez votre Frere Directeur de les bien punir en vous & sur vous, ce sera un bon moyen pour vous faire corriger d'un si grand défaut.

Il ne les portoit pas moins à la pratique de cette vertu hors de leurs emplois, & il vouloit qu'en toutes occasions, ils en fussent des exemples; c'est pourquoi, il reprenoit avec un zèle véhément ceux qu'il voyoit se laisser aller à l'impatience pour des choses de petite conséquence, disant que s'ils ne pouvoient supporter une petite peine sans rien dire, il leur seroit impossible d'en supporter une grande.

Un d'entr'eux lui ayant mandé qu'il s'étoit laissé aller à la peine & à l'impatience contre un de ses Freres, il lui répond en ces termes : Hé bien ! mon tres-cher Frere, si vous aviez souffert la peine qui vous est arrivée avec patience, combien auriez-vous mérité de graces de Dieu? Prenez-donc garde dans la suite de souffrir avec patience. Si vous voulez être agréable à Dieu, offrez-lui vos peines en union à celles de JESUS NÔtre Seigneur. Le trouble que vous avez touchant vos défauts, ne vous peut rien apporter de bon. Il faut seulement penser devant Dieu aux moyens qu'on y peut apporter : un peu de patience, & Dieu apaisera tout. Un autre de ses Freres qui

qui étoit Directeur, lui ayant exposé la peine qu'il avoit de se voir obligé de supporter la mauvaise humeur de quelques-uns des Freres qui étoient sous sa conduite, il lui répondit : Qu'un Directeur devoit avoir une si grande patience & une vertu si à l'épreuve, qu'il devoit se regarder comme le receptacle qui devoit recevoir toutes les ordures de la maison, c'est-à-dire, qu'il devoit être dans la disposition de tout souffrir, sans faire paroître aucune peine ni mécontentement.

Mais s'il exigeoit une si grande patience dans les choses extérieures, il n'en exigeoit pas moins dans les peines intérieures, il vouloit qu'on les reçût avec tant de soumission qu'on n'ouvrit pas seulement la bouche pour s'en plaindre. Voici comme il parle sur cette matiere à une personne qu'il dirigeoit depuis long-tems, & qui lui demandoit quelques avis pour recevoir avec patience les diverses peines intérieures qu'elle avoit.

1. Jetez-vous, lui dit-il, entre les bras de Dieu & de sa sainte Mere pour être soutenuë dans votre grande foiblesse, non pas d'une maniere sensible & consolante, mais comme Dieu veut, & que vous le méritez : la violence que vous vous ferez ne fera pas toujours si grande, & elle ne fera pas longue tant du côté de Dieu qui vous consolera, que de votre côté, n'ayant pas long-tems à demeurer en ce monde : mais quand elle devoit durer, vos péchez, l'exemple de Jesus-Christ, l'amour de Dieu, la possession d'un bonheur éternel, ne le méritent-ils pas ?

2. Apuyez vos foiblesse sur Jesus-Christ & confiez-vous en sa bonté, & il ne vous laissera pas tomber dans vos miseres, si vos infidélitez ne lui en donnent sujet. Prenez donc patience, attendez, & la consolation viendra en son tems.

3. Tous les troubles & toutes les peines que vous avez sont de grands moyens de satisfaire à Dieu pour le passé. Soyez-y fidelle, & croyez que vous rendrez un compte très-exact de l'usage que vous en aurez fait. Tenez-vous, je vous prie, attachée à la Croix de Jesus-Christ, ne vous en détachez point ; & quoique tout l'enfer gronde, dites hardiment que vous ne vous en séparerez jamais, & que rien ne vous en séparera. Si vous prenez une résolution si généreuse, Nôtre Seigneur viendra aussi-tôt à votre secours & vous soutiendra de sa main.

4. Soyons miserables de bon cœur, puisque nôtre Dieu est toujours dans sa félicité : cela nous doit apaiser. Trainons nôtre pauvre vie aussi long-tems qu'il lui plaira sans nous en plaindre à personne, non pas même à celui qui nous en peut tirer. Ne recherchons uniquement que sa volonté : j'avoüe que la violence perpétuelle que vous devez vous faire, est quelque chose de bien fâcheux à la nature ; mais que ne doit-on pas souffrir pour racheter un Paradis perdu, & pour éviter un enfer mérité : tout se doit rapporter à ces deux grands objets de l'Éternité. Que Dieu soit dans vos combats, & dans les abatemens de la nature, votre seul recours ; & que la visite du très-Saint Sacrement soit l'unique remede à vos peines.

5. Si la disposition où vous êtes, est un martire, elle est la meilleure que vous puissiez desirer, parce qu'elle est la plus sanctifiante. Pour peu que vous soyez soumise dans vos peines, cela suffit : ce qu'il y a à craindre, est de vous en découvrir à d'autres, qu'à ceux qui vous conduisent. Prenez garde de ne le pas faire.

6. Je sçais bien, ma chere Sœur, que vous souffrez beaucoup, & j'entre fort dans vos peines, mais vous ne devriez pas, ce me semble, vous desoler si fort. L'abandon que vous ressentez n'est qu'exterieur, & ces tenebres si profondes dans lesquelles vous vous trouvez, sont des moiens que Dieu vous donne pour vous faire aller à lui avec plus de sûreté. Vous sçavez bien, que plus il y aura de tenebres & d'obscurités dans votre conduite, plus il y aura de Foi, & vous sçavez que

C'est la seule Foi qui fait la vie & la conduite de ceux qui sont à Dieu : dites-vous souvent à vous-même dans cet abîme, Quand je serois reprovée, je ferai tout ce que je pourai pour Dieu. Et quand de vingt actions, vous n'en feriez qu'une bonne, ou à demi bonne, ce seroit toujours autant de fait pour l'amour de Dieu : l'humiliation sera quelquefois bonne dans l'état où vous êtes, mais l'encouragement & la confiance en Dieu, vous fera encore meilleure. Encore une fois recourez à Dieu par l'oraison. Peut-on l'irriter par cette action ? Que cette pensée s'éloigne de nous, ma très-chère Sœur, croiez-moi, l'oraison attire toujours quelque grace de Dieu ; même sur les plus grands pecheurs ; c'est presque leur unique refuge, & quand même vous ne feriez rien que d'être devant Dieu, elle vous fera toujours très-utile pour vous soutenir dans vos peines, & pour vous aider à les supporter avec patience. Faites-la le plus que vous pourrez devant le très-Saint Sacrement. Cela vous aidera beaucoup à vous tranquiliser l'esprit & le fond de l'ame.

7. Ne vous laissez point persuader mal-à-propos que vous soiez abandonnée de Dieu, croiez, au contraire, que Dieu est plus disposé qu'il n'a jamais été, à vous recevoir entre ses bras ; & à mesure que votre mal augmente, sa miséricorde aussi devient plus grande & plus abondante à votre égard. Il sçait combien est grande votre foiblesse, & qu'il faut que sa grace établisse & confirme en vous ce que votre foiblesse & votre lâcheté peuvent vous faire perdre à tout moment.

Que ces leçons de patience sortoient avec grace de la bouche d'un homme si patient !

Un homme tel que M. De La Salle si patient, si mortifié, si interieur, si humble, étoit un homme semblable à Moÿse, *mitissimus super omnes homines, le plus doux des hommes*. En effet, la douceur qui est le fruit de toutes les vertus en général est l'ouvrage particulier de la charité, de l'humilité, de la conversation avec Dieu, de la mortification & de la patience. Le degré de la douceur Chrétienne correspond à celui de ses grandes vertus ; & on peut dire que c'est elle qui les rend aimables & qui fait l'honneur de la piété devant les hommes. Si la charité pure & genereuse de M. De La Salle lui a gagné le cœur de Dieu, une charité tendre & douce lui a gagné le cœur des hommes, que la jalousie, la passion, l'intérêt, & une secrète malignité que l'esprit du monde inspire contre la vertu rare & héroïque n'ont pas dominé. Il est vrai, que le cœur doux & le cœur tendre ont leurs perils ; car la tendresse dégénere aisément en attache, & la douceur en mollesse. Toutes fois le cœur de M. De La Salle a eû ce privilège d'être doux, & tendre, & cependant éloigné de ces défauts. La fermeté d'accord avec la douceur, la pureté d'accord avec la tendresse, ont été les caractères particuliers de sa charité pour le prochain. Vive image du Sauveur dans toutes les autres vertus, celle-ci sembloit former le dernier trait de cette ressemblance.

Mais quel étoit le caractère de la douceur du Serviteur de Dieu ? Quand, comment, avec qui, pourquoi & par quel motif l'a-t'il pratiquée ? C'est ce qu'il faut développer en peu de mots pour en connoître la sainteté. Loin de lui ces douceurs relatives & d'inclination, que la sympathie forme, & que l'antipathie détruit ; ces douceurs de politique, affectées & plâtrées, qui sont l'ouvrage bigaré de tant de passions différentes ; ces douceurs naturelles & interressées, que la nature seule forme, ou que la cupidité produit ; ces douceurs fausses & sans mérite devant Dieu, qui tirent leur origine de l'humeur & de la complexion, ou d'un cœur rampant & mercenaire. On sçait assez que l'esprit du monde forme des hommes affables par étude, complaisans par artifice, bienfaisans par intérêt, honnêtes

▼.  
Sa grande  
douceur.

▼ I.  
Caractères  
de la douceur.

par politique, souples par art, & habiles à distribuer dans l'occasion leurs carresses, toujours prêts à se rendre esclaves de ceux dont ils ont besoin, dans le dessein de devenir leurs tirans.

La douceur de Jesus-Christ sur laquelle nôtre S. Prêtre formoit la ferme, avoit sa racine dans le fond de l'ame. Il n'y eut jamais cœur plus droit, ni bouche plus sincère : La candeur étoit un de ses caractères, & la franchise de nos peres bannie de la langue de leurs enfans, avoit trouvé la sienne pour azile. La nature loin de contribuer à sa douceur, y formoit de grands obstacles ; car son sang n'étoit pas un sang froid & glacé, ni détrempé de flegmes, c'étoit un sang chaud & bouillant, qui formoit un tempéramment de feu & ardent ; par conséquent porté à la colere, s'il n'eût pas été mortifié de bonne heure ; mais on le sçait, le propre des grands Serviteurs de Dieu, est de contredire la nature : *C'est mon tempéramment, c'est mon humeur, je ne puis me refondre* ; c'est-là le langage des enfans des hommes, qui fait leur honte, loin de faire leur excuse. Celui des Saints est bien contraire. Leur maxime capitale est de contrarier leur humeur & de combattre leur tempéramment pour faire la guerre avec plus de succes à la passion dominante.

Voici donc les principes qui ont concouru à faire de M. De La Salle l'homme de son tems le plus doux : Une vigilance exacte à examiner tous les mouvemens de son cœur ; une force supérieure à étouffer dans leur naissance jusqu'aux moindres faillies de l'humeur, une fidélité constante à ne finir un combat si long & si rude, qu'après une entiere victoire. Sa douceur a été une douceur sainte que la grace a formée, la douceur de Jesus-Christ en a été le modèle, le commerce avec Dieu en a été la source, la mortification en a été le moien, l'amour de Dieu en a été le motif, l'humilité en a été la gardienne, la patience en a été la marque, la paix & la tranquillité d'ame en ont été le fruit. Douceur universelle qui n'eut jamais d'exception. Ses plus grands ennemis, ses calomniateurs, ses rivaux, ses persecuteurs en étoient les objets. Ceux de ses Disciples qui le contrarioient & qui lui faisoient peine, ou ceux qui paroissoient les plus grossiers & les plus abjets, en recevoient les plus grands témoignages. Le S. Prêtre mettoit sa personne au plus bas rang à leur égard, & il ne retenoit de sa place que le privilège d'être importuné à toute heure. Il se familiarisoit avec les plus petits des siens, & ne se séparant jamais la qualité de pere d'avec celle de Supérieur, il essuioit leurs larmes avec tendresse, il écoutoit leurs plaintes avec patience, il entroit dans le détail de leurs peines avec bonté, il les consolait avec un air benin, & paroissoit n'oublier que lui-même.

C'étoit sur-tout dans le Tribunal de la pénitence où il s'étudioit à reproduire en sa personne à l'égard des plus grands criminels, la douceur du Sauveur appellé dans l'Evangile l'ami des Publicains & des pécheurs. Pour des péchez considérables, il lui étoit ordinaire d'imposer des satisfactions legeres, parce qu'il se proposoit de les expier lui-même à leur décharge par des pénitences proportionnées, & qu'il vouloit les rendre eux-mêmes pénitens par la voie de la douceur & de l'amour. Ainti sans s'éloigner de l'esprit de l'Eglise & de ses règles anciennes marquées dans les Canons penitentiels, qui veulent que les pénitences soient proportionnées à la griéveté & au nombre des péchez, il prenoit sur son compte de payer à la justice divine les dettes des pécheurs, & de la dédommager par une sainte sévérité sur lui-même, de l'indulgence qu'il leur accordoit. Ce n'est pas qu'il n'imposât par fois des pénitences sévères ; mais avant que de s'y hasarder, il étudioit le caractère de ses pénitens, le degré de leur grace, celui de leur conver-

VII.  
Principes  
de cette gram.  
de douceur.

sion, & de leurs forces spirituelles ; & comme un sage Medecin, il consultoit plus dans les remedes qu'il prescrivoit , la disposition des malades , que la nature de leur mal.

Les Freres ne sortoient guères de ses pieds que confus de ses bontés , charmés de sa douceur , & édifiés de sa patience. L'onction & la grace dont sa douceur étoit revêtuë , la rendoient efficace sur leurs cœurs. Elle les lioit à lui & les soumettoit avec joie à son autorité , captivoit dans le devoir ceux que la lâcheté naturelle portoit à s'émanciper , maintenoit leur régularité sans les contraindre & leur rendoit le joug du Seigneur aimable & leger. Comme sa douceur n'étoit pas un effet de l'humeur & du temperament , il craignoit plus d'en manquer , que d'y excéder. Le trop en ce genre ne lui paroissoit pas si contraire à l'esprit de JESUS , que le trop peu. Il avoit peine à le regarder comme un défaut , & il n'avoit nul désir de s'en corriger ; sçachant bien qu'une vertu laborieuse & pénible rarement dégénere en excez , & qu'elle est toujours pure quand la nature ne s'en mêle pas. En effet , combien de fois la nature en lui a-t'elle été obligée de goûter le fiel & l'amertume , dont il ne lui étoit pas permis de se décharger sur le prochain. Il faut que cela arrive souvent avant que la source en tarisse , & qu'on devienne semblable à la colombe qui n'a point de fiel. Ces sortes de victoires tirent du sang du cœur. L'amour propre est victime une infinité de fois , avant que la douceur ait un régime paisible.

De-là dans nôtre serviteur de Dieu , cette sérénité de visage , cette tranquillité d'ame , cette égalité d'esprit , dont la vertu même produit si peu d'exemples. On le trouvoit toujours le même , en cela si différent des autres hommes & si semblable à Dieu. Il passoit chaque jour à travers les contradictions , les rebuts , les outrages , les injustices , les calomnies , les fatigues , les maladies & les maux de cette vie , sans accorder à la nature le moindre signe de chagrin , ni à ceux qui l'éprouvoient , la vaine joye de l'avoir vû se plaindre , contredire , ou contester. Il ne sçavoit ce que c'étoit , que de se laisser aller au dépit , à la froideur , à l'aversion , au ressentiment ; d'user de reparties brusques & piquantes , beaucoup moins de menaces & de reproches , il ne se croyoit jamais offensé ; ainsi il n'avoit pas de peine , je ne dis pas , à pardonner & à se réconcilier ; mais à montrer à ceux qui l'offensoient en effet , de nouveaux témoignages de bienveillance. En un mot , tous les jours de sa vie ont été marquez par quelques traits nouveaux de douceur. Mais la douceur a son écuëil & dégénere aisément en molesse , on ne peut en disconvenir. M. De La Salle n'a point donné dans cette extrémité ; car il a été aussi ferme , qu'il a été doux. Il est certain qu'il y a dans la vie des occasions délicates , dans lesquelles les hommes les plus fermes ont coutume de se relâcher. Les raisons de famille , les cris du monde , les intérêts de Communauté , les contradictions domestiques , ou étrangères , font souvent bien rabattre des plus fermes résolutions.

Voilà de ces tentations déliées & subtiles , qui surprennent le cœur & le font tomber entre les mains ou des parens , ou de la cupidité , ou d'une charité fausse & de politique. Or en revenant sur tous les pas du pieux Instituteur nous trouverons que la fermeté n'a jamais abandonné sa douceur. Les raisons de famille qui ébranlent si souvent les ames les plus fortes , & qui déconcertent les projets de piété ou de perfection déjà résolus , & même commencez , trouverent son cœur comme un rocher contre lequel se brisèrent tous les efforts de la chair & du sang. Quels cris ne jetta pas sa famille , quand elle vit M. De La Salle à la sollicitation de son Directeur , prêt à permuter sa prébende canoniale contre une Cure d'un grand travail & d'un modique revenu ? Elle y forma toutes les oppositions imaginables ; mais ce

VIII.  
Effets de sa  
grande dou-  
ceur.

IX.  
Accord de  
sa grande  
douceur avec  
la fermeté.

vain : Le S. Prêtre n'écouloit point la voix des parens , quand il s'agissoit des intérêts de Dieu. Si l'affaire ne se fit pas ; ce ne fut que par le défaut du consentement de M. l'Archevêque de Reims. Quand le pieux Chanoine fut résolu de se défaire de son Canonicat , il étoit naturel qu'il pensât à en favoriser un de ses deux Freres qui se destinoient au service de Dieu , & dont l'un déjà Ecclésiastique avoit paru fort attaché à sa personne. Toutes les raisons de famille sembloient lui faire un devoir d'avantager les siens du bien de Patrimoine dont il étoit résolu de se dépouiller pour suivre Jesus-Christ pauvre. Cela lui étoit permis , il est vrai , mais cela n'étoit pas nécessaire , puisque ses parens étoient riches & n'en avoient pas besoin. Le monde l'eût loué , ses parens lui eussent sçu gré d'une résolution qui les eût enrichis , & eussent été les premiers à la canoniser & en faire l'éloge ; mais ce parti n'est pas celui que Jesus-Christ conseille pour être parfait. L'autorité de l'Evangile l'emporta par conséquent sur toutes les raisons de famille. Après de pareilles démarches contre les intérêts de la chair & du sang , nôtre S. Prêtre , n'eut plus à craindre l'impression de leurs flâteries , ni l'attrait de leurs caresses. Il fut le reste de ses jours à l'abri des tentations de ce genre , sa fermeté soutint sa douceur dans ces occasions & lui fit devant Dieu autant d'honneur qu'elle lui attira des mépris devant le monde. Le Serviteur de Dieu n'étoit alors en garde contre sa douceur , que quand il s'agissoit de sa famille. La chair & le sang qui prétendent avoir droit de tout demander & de tout attendre d'un parent Ecclésiastique , étoient pour lui un titre de tout examiner. Ainsi la main retenoit les graces , que le cœur avoit trop de penchant d'accorder. Car il n'avoit pas perdu les sentimens de la nature ; il les avoit vifs & tendres ; mais il s'en désoit , & la charité s'en étoit renduë maîtresse. En effet , la grace ne détruit pas tous les sentimens humains : Jesus-Christ lui-même a pleuré sur le Lazare ; & ceux qui furent témoins de ses larmes , se disoient : *Voyez combien il l'aimoit*. Les Saints sont hommes ; ils sont donc sensibles , & ont par conséquent à se défier de leur propre cœur ; car les liens de la chair & du sang forment souvent pour les plus parfaits , les tentations les plus délicates.

Les cris du monde en forment une autre , qui souvent fait échouer les plus fortes résolutions , & renverse les projets de perfection déjà entrepris ; mais que gagna le monde par ses cris , par ses censures , par ses railleries , par ses mépris & par ses persecutions sur un homme que l'esprit de Dieu lui opposoit pour contredire ses exemples , ses coutumes & ses maximes ? Il faut en convenir , on n'a pas vû , je crois , dans le dernier siècle , un homme plus en but au monde , que M. De La Salle. Cet ennemi irréconciliable des serviteurs de Dieu , haïssoit celui-ci & lui déclaroit la guerre de tous côtez. Comment reçût-il les exemples nouveaux de pauvreté , de renoncement aux intérêts de famille , & de la nouvelle maniere de vie du Chanoine de Reims dépouillé de sa propre main ? On l'a vû : La censure maligne , les médisances mordantes , les railleries piquantes , les mépris affectés , ne furent point épargnez de sa part ; mais toutes ces sortes d'attaques n'ébranlèrent point la fermeté d'un homme , qui méprisoit le monde , encore plus qu'il n'en étoit méprisé. Et pour insulter à son tour à un ennemi anathématisé de la bouche de Jesus-Christ lui-même , il se revêtit de ses yeux de l'habillement des Freres , qui étoit alors singulier & qui paroïssoit ridicule , il alla sans se cacher faire le métier de Maître d'Ecole dans Reims , quand il en fut besoin , & se fit un plaisir de moïssonner tous les genres d'insultes & de mépris dont la populace sçait payer les travaux de ceux qui lui rendent service. Ce cri du monde suivoit le S. Homme partout où il alloit , & oposoit à ses entreprises de continuels obstacles ; mais en exer-

gant sa patience , il ne déranger jamais rien dans les desseins que le vertueux Prêtre entreprenoit pour Dieu , & en ces occasions sa fermeté ne fut jamais la dupe d'une douceur molle. Jamais les discours du monde ne l'empêcherent de faire ce que Dieu demandoit de lui.

Les intérêts de Communauté , qui souvent forment pour un Supérieur , encore plus pour celui qui en est le premier Pere ; un autre genre de tentation fort à craindre , n'amolit pas d'avantage cet homme doux de cœur , & ne put jamais l'engager à s'accommoder au tems , ni à mollir dans les rencontres. S'il eût voulu le faire à Reims , il eût profité des offres magnifiques que son Archevêque lui faisoit en faveur de son Institut : s'il eût voulu se rendre plus souple à Paris , il n'auroit point perdu les bonnes grâces & les aumônes de celui qui s'étoit d'abord déclaré son grand bienfaiteur. S'il eût voulu en Provence , user d'un peu de politique , il eût été le maître de la bourse d'un parti qui cherchoit à se faire honneur de son nom , & qui eût payé bien cher quelques complaisances pour lui. S'il eût voulu en bien des occasions se relâcher sur certains points de discipline & de régularité , il se fût épargné bien des persécutions & se fût fait moins d'ennemis. S'il eût voulu en d'autres rencontres condescendre à ce qu'on exigeoit de lui , ou souscrire aux plans de conduite qu'on lui proposoit , il eût multiplié ses amis & ses bienfaiteurs , les Ecoles Chrétiennes , & les établissemens des Freres ; mais incapable de mollir sur les intérêts de Dieu , il n'a jamais balancé à leur sacrifier ceux de sa Communauté , comme on l'a vu en tant d'occasions. On l'a toujours trouvé inflexible contre les moindres relâchemens. Son Institut ne le touchoit qu'autant qu'il pouvoit rendre honneur & gloire à Dieu. Il aimoit mieux y voir de la ferveur , que tous les biens du monde.

Enfin les contradictions domestiques & étrangères n'ont jamais pû lui faire rien rabattre de sa fermeté à soutenir les intérêts de Dieu , à s'oposer aux vices , à combattre le péché , à reprendre les pécheurs ; mais toujours avec bonté , toujours avec une ferme douceur , & une douce fermeté.

X.  
Des pratiques  
de douceur.

Sa maxime étant de céder par-tout , en tout , & à tous , on ne le voyoit jamais en contestation , ni en dispute. Toujours prêt à déferer au sentiment des autres , il ne les contredisoit jamais ; & si quelquesfois il étoit obligé de le faire , c'étoit avec un air si humble & si benin , qu'ils ne pouvoient s'en choquer. Il ne se servoit jamais de termes rudes , non pas même en corrigeant , ou si lorsque la bonté étoit inutile , il étoit obligé d'en faire usage , il les aisaisoit de tant de douceur , que sa réprimande se ressentoit plus de la bonté d'un pere , que de la sévérité d'un Supérieur. Enfin civil , affable , complaisant , poli , gracieux , s'il avoit de la dureté & de la rigueur , ce n'étoit que pour lui-même. Le Serviteur de Dieu toute sa vie obligé par le devoir de sa charge de veiller , & de corriger s'attira bien des fois de grandes peines , de la part de certains sujets immortifiés , qui n'ayant aucun égard à la tendresse & à la bonté qu'il leur témoignoit , l'outrageoient souvent de paroles. Ce qu'il souffroit avec beaucoup de patience sans se plaindre.

Un d'entre ceux-la irrité de ce qu'il le reprochoit souvent de ses dérèglemens , lui résista un jour avec une audace qui surprit étrangement tous les Freres , & non content de lui avoir dit plusieurs paroles rudes , il le repoussa insolemment comme il vouloit l'embrasser. La douceur du saint Homme à l'épreuve de cette brutalité , apellant à son secours l'humilité , l'engagea pour gagner ce superbe , à se prosterner à ses pieds pour lui demander pardon ; mais un exemple de vertu si propre à amollir un cœur moins dur , ne servit qu'à rendre celui-ci plus fier & plus insolent. Alors le

Saint Prêtre changeant de langage , menaça l'incorrigible de l'abandon de Dieu , ou plutôt le lui prédit. La prédiction n'eut que trop d'effet. Cet homme d'un cœur incirconcis & qui résistoit depuis si long-tems au S. Esprit , sortit de la Communauté peu de tems après , & alla dans le monde vivre en desesperé.

Le saint Homme ne témoigna pas moins de douceur à l'égard de plusieurs autres , qui , quoique moins déréglez , ne laissèrent pas de le bien exercer , tant par leurs mauvaises manieres , que par leur peu de docilité à ses avis ; mais il ne se rebuta jamais , & il n'eut pour eux que des paroles de douceur , qui enfin les gagnèrent presque tous à Jesus-Christ , en vérifiant ces paroles du Sage : *La langue Prov. 15. pacifique est un arbre de Vie.*

Les humiliations qu'il reçut souvent de différentes sortes de personnes , dont quelques-unes étoient en autorité , ne furent pas non plus capables de tirer de sa bouche aucune parole d'aigreur , ni de son cœur aucun signe de ressentiment. Il n'en parla jamais qu'avec estime , quoique les peines qu'il en avoit reçues , fussent bien sensibles. Un de ceux-là lui ayant fait un jour plusieurs reproches , avec des paroles dures & piquantes , l'humble Prêtre ne se défendit que par le silence ; mais enfin pressé de répondre , il le fit en peu de mots & avec des paroles si douces , que cette personne en fût charmée , & ne put se séparer de lui qu'après l'avoir embrassé , & lui avoir témoigné son estime. Même chose lui arriva un jour qu'il faisoit voyage dans les Cévennes. Un Prélat de grand mérite qui l'avoit jusqu'alors honoré de sa protection , prévenu par de faux rapports , le fit appeler , & lui parla d'une maniere fort dure & fort choquante. Le Serviteur de Dieu l'écouta avec une parfaite tranquillité ; & quand il lui fut permis de parler , il se justifia avec tant de douceur & en si peu de paroles , que l'Evêque touché ne put s'empêcher de l'embrasser très-tendrement , en lui promettant d'être plus circonspect une autrefois sur les rapports qu'on lui feroit ; & en le congédiant , il l'assura de nouveau qu'il le prenoit lui & sa Communauté sous sa protection.

Le saint Homme enrichi des biens que fournit la terre donnée aux cœurs benins , se servit de tout son zèle pour y introduire ceux qui étoient sous sa conduite. Il leur recommandoit avec soin de parler à tout le monde , & particulièrement à leurs Confreres avec une grande douceur & d'éloigner de leur conversation toutes paroles d'aigreur & termes de passion. Ayant un jour entendu un Directeur qui parloit avec un peu de chaleur à un autre Frere , il l'appella aussi-tôt , & lui demanda si depuis le tems qu'il étoit au service de Dieu , il n'avoit pas encore appris à moderer ses passions.

Quoi ! lui dit-il avec une douceur charmante , est-ce ainsi , mon cher Frere , que vous imitez la douceur de Jesus-Christ , en reprenant avec tant d'aigreur vôtre Frere. Ignorez-vous qu'étant au-dessus de lui par vôtre emploi , vous le devez aussi surpasser en vertu. Comment osez-vous l'exhorter à la pratique de la douceur , ne la pratiquant pas vous-même. Ne pourra-t-il pas vous répondre , par exemple , lorsque vous lui conseillerez de se conduire avec toute sorte d'humilité & de douceur , que ne vous voyant pas conduire de la sorte , vos paroles ne l'encouragent guères ? Commencez donc dès maintenant à pratiquer , afin de pouvoir ensuite exhorter hardiment & sans crainte d'aucun reproche ; & aprenez , si vous ne le sçavez pas , que le Seigneur vous conduira dans la justice & qu'il vous enseignera ses voies , si vous avez soin d'acquérir la douceur qui vous manque.

Ensuite voulant joindre un remede à la remontrance , il ajouta : Allez réparer vôtre faute , en vous prosternant aux pieds de vôtre Frere ; & après que vous les

lui aurez baïsez, vous lui demanderez pardon en toute humilité de lui avoir parlé avec tant d'aigreur, & vous le prierez de joindre ses prieres aux vôtres, pour vous aider à obtenir de Dieu l'esprit de douceur.

C'est ainsi qu'il se comportoit envers ceux qui bleissoient la sainte vertu de douceur, dont Jesus-Christ s'est lui-même proposé pour modèle. Il gardoit la même conduite envers ceux qui dans les conversations vouloient soutenir avec opiniâtreté ce qu'ils avoient avancé, & qui dans la chaleur de la dispute, laissoient sortir de leur bouche, plutôt que de leur cœur, des paroles dures & méprisantes. Pour les contenir dans cette règle que prescrit S. Paul, qui veut que les entretiens des Fidèles soient toujours accompagnés d'une douceur édifiante, il reprenoit sur le champ ceux qu'il voyoit troubler par leurs contestations la paix & la tranquillité qui fait la douceur de la société. Il imposoit même ordinairement à ces sortes de personnes une pénitence sur le champ, pour humilier leur esprit trop altier, & il avoit coutume de les appeler *des trouble-repos*. Il se conduisoit lui-même dans les conversations d'une manière si aisée & si affable qu'on ne se laissoit point en sa compagnie; & quoiqu'il n'y pût rien souffrir qui pût en altérer l'agrément, il dissimuloit néanmoins avec adresse plusieurs petites fautes, afin de ne pas la troubler lui-même par des réprehenfions importunes, très-attentif sur-tout à dissimuler & à ensevelir dans le silence les fautes qui se commettoient à son égard & qui étoient assez fréquentes, parce que dans le grand nombre de personnes qu'il conduisoit, il s'en trouvoit toujours quelques-unes qui, pour me servir du terme de l'Apôtre, ne marchent pas droit & se plaisoient à le contrarier.

Gal. 2. 14.

Le même esprit de douceur qui le rendoit aimable à ses Freres, l'accompagnoit quand il étoit avec les personnes de dehors. Il avoit tant d'aversion des contestations, qu'il aimoit mieux souffrir des pertes que de blesser la douceur. Une fois un Menuisier qui avoit fait un ouvrage pour la Communauté, & qui en avoit reçu le paiement, fut assez hardi pour venir le redemander quelques jours après. Le Frere à qui il s'adressa d'abord, étonné, voulut lui faire connoître sa faute; mais cet homme qui connoissoit la grande bonté de M. De La Salle, loin de l'avouer, insista sans pudeur sur sa demande: Le Frere choqué d'une si grande effronterie, l'ayant voulu congédier, il entendit l'impositeur vomir des juremens atroces. Ce malheureux fit un si grand bruit, que M. De La Salle quoique fort éloigné, l'entendit, ce qui l'obligea de descendre promptement pour voir ce que c'étoit, car il n'avoit pas coutume d'entendre parler si haut dans sa Communauté. L'humble Supérieur témoin des injustes emportemens de ce furieux, tâcha à son tour de le rappeler au cri de sa conscience qui lui rendoit témoignage de sa demande injuste; mais voyant qu'il ne gagnoit rien, il ordonna qu'on lui donnât ce qu'il demandoit, ce qui fut fait au grand regret du Frere economique qui n'étoit pas d'humeur d'acquiescer à une pareille injustice. Cet exemple de douceur aprit à ses Freres la pratique de cet avis de Jesus-Christ: *Si l'on vous demande votre robe, abandonnez aussi votre manteau*, & ils l'imiterent en pareils cas en d'autres endroits.

Matth. 5. 40.

Enfin, ce Serviteur de Dieu jaloux de voir la douceur régner parmi ses Freres, mettoit tout en usage pour la leur faire aimer par ses paroles & ses exemples. Ils n'étoient pas grande chose en son estime, quand ils négligeoient la pratique d'une vertu qui fait le caractère propre de Jesus-Christ, & il disoit souvent d'une manière assez claire qu'ils ne persévereroient pas dans leur état. Prédiction qui s'accomplissoit presque toujours. Quant à ceux en qui les fautes contre la douceur n'étoient pas fréquentes, il les en reprenoit avec sévérité, & il les en corrigeoit avec un zèle

plein de bonté. Un de ceux-là lui ayant un jour écrit qu'il lui étoit échappé de dire quelques paroles éloignées de l'esprit de douceur, il lui répondit en ces termes : Vous pétriez bien prendre garde, mon très-cher Frere, de ne pas parler d'une maniere si hautaine, comme vous me marquez que vous faites quelquefois ; l'Esprit de Dieu ne permet pas de parler de la sorte : ainsi que votre humilité & votre douceur paroissent toujourns dans vos discours. *La langue douce*, dit le Sage, *rompt ce qu'il y a de plus dur* ; rien ne vous rendra plus agréable à Dieu que ces deux vertus. Mais si vous devez parler à vos Freres avec humilité & douceur, vous ne devez pas moins avoir d'égard de vous conduire de la même sorte envers les externes. C'est ce que S. Paul exige de tous les Chrétiens : Ne rebutez-donc jamais personne, cela est de tres-mauvaise édification. Parlez, au contraire, d'une maniere honnête. Cela est très-conforme à l'Esprit de Dieu. Prov. 25. 15.  
Ephes. 4. 26

## C H A P I T R E I V.

### *L'amour de M. De La Salle pour Notre Seigneur Jesus-Christ.*

**O** Bienheureux Pontife, qui aimoit Jesus-Christ de tout son cœur ! Cet éloge que l'Eglise fait de S. Martin dans l'Office de sa Fête, est celui de tous les Saints. Tous se sont distingués dans l'amour de Jesus-Christ. Cet amour a fait & leur mérite & leur bonheur. Tous se sont étudiés à ressembler à ce divin modèle, à s'unir à ce divin Chef, à vivre de sa vie, à le reproduire en leur personne. Et ceux-là sont les plus élevés dans la gloire, qui y ont mieux réussi sur la terre. M. De La Salle à leur exemple a fait de l'amour de Jesus-Christ, de la ressemblance avec Jesus-Christ, de l'union avec Jesus-Christ, de la vie de Jesus-Christ, toute son étude. Et on peut dire aussi de lui : *O l'heureux homme qui a aimé Jesus-Christ de toutes ses forces !*

Son amour envers ce divin Sauveur a été tendre & affectif, efficace & effectif. Mort à tout le reste, il sembloit n'avoir retenu de sensibilité que pour ce Bien-aimé de son ame, qui épuisoit toute la tendresse de son cœur. Cet amour n'étoit pas oisif, & ne s'arrêtoit pas aux sentimens : il se manifestoit par des actions & des sacrifices héroïques. Tout ce qu'on a vu dans le cours de sa vie, donne droit de lui appliquer ces paroles que S. Bonaventure a écrites de S. François : *L'amour du bon JESUS le mettoit tout en feu, & avoit allumé en son ame un incendie si fort & si vehement, que toutes les eaux des afflictions & des persecutions, n'ont pu l'éteindre.* JESUS étoit sa ressource, son étude, son modèle, ses délices & sa vie. En tout & par-tout, il recouroit à lui, il se conservoit en sa presence, il se proposoit à imiter, il s'unissoit à lui, & tâchoit de ne vivre que pour lui : en un mot, l'ouvrage de toute sa vie a été de retracer l'Image de J. C. en lui, & de le reproduire en sa personne.

I.  
Caractères  
de son amour  
pour J. C.

1. Tout son recours étoit à Jesus Christ ; à qui eût-il eu recours ? Le monde presque entier étoit révolté contre lui & contre ses Disciples. Ses parens ne le connoissoient plus ; il ne paroïssoit plus les connoître lui-même, s'étant fait un devoir de les oublier & de s'en éloigner ; il avoit perdu tous ses amis, & il avoit enfin rompu société avec tous les hommes, qu'il ne voyoit que dans la nécessité pour les affaires de Dieu. JESUS étoit le seul ami dont il ambitionnoit le commerce.

L. 2. c. 7. ce, & auquel il avoit sacrifié tous les autres, suivant cette parole du saint Auteur de l'Imitation : *Il faut quitter ce qu'on aime pour le Bien-aimé, parce que Jesus-Christ veut être aimé par dessus tout.* Ce fut l'unique auquel il s'attacha, comme au seul fidèle, au seul nécessaire, & le seul avec lequel on peut contracter une amitié éternelle, ainsi que parle le même Auteur. Il le fit bien voir en quittant tout pour lui. Tous les avantages qu'il avoit pour le monde, ne lui firent jamais d'autre plaisir, que celui d'y renoncer pour Jesus-Christ. Il comptoit toutes choses pour un desavantage, si elles ne lui servoient pas à acquérir l'éminente science de Jesus-Christ son Seigneur. Cette science qui lui découvroit que tout le reste n'est rien, lui faisoit regarder comme un grand gain la perte volontaire qu'il en avoit faite. Tous les biens du monde ne lui paroissoient que comme de la bouë qu'on ne touche point sans se souiller, comme du fumier de mauvaise odeur, s'ils ne lui servoient à gagner Jesus-Christ.

I 7.  
Son recours  
continuel à  
J. C.

Il étoit donc bien naturel, qu'ayant tout quitté pour Jesus-Christ, il allât chercher en lui seul sa consolation, sa joye, sa satisfaction. C'est ce qu'il faisoit sans interruption, sans dégoût & sans ennui. Tantôt il recouroit à lui comme à son Sauveur, à son Libérateur, à son Protecteur, à son grand Bienfaiteur, avec la confiance que ces titres consolans inspirent dans les afflictions, les peines, les calamitez, les persécutions & les nécessitez de la vie. Tout lui devenoit doux aux pieds de ce divin Sauveur; car ou il y trouvoit le remède à ses maux, ou la force de les supporter, ou il en obtenoit la fin, ou il les sentoit s'adoucir, ou il trouvoit ses prieres exaucées, ou il aprenoit que son avantage demandoit qu'elles ne le fussent pas. En un mot, s'il couroit aux pieds de Jesus-Christ en toutes rencontres & presque sans cesse, pour en recevoir lumiere, force, grace & assistance, il en sortoit toujours content; parce qu'il en sortoit avec un nouveau courage pour souffrir, avec un nouvel attrait pour le bon plaisir de Dieu, avec une sûreté de résignation aux dispositions de la divine Providence.

Tantôt il recouroit à Jesus-Christ comme à son souverain Seigneur dans l'esprit & la dépendance d'un esclave, dans la disposition d'un fidèle Sujet, dans la disposition d'un Serviteur zélé & obéissant, pour apprendre ses ordres, connoître ses volontez, & exécuter ses desseins. Tantôt il recouroit à lui, comme à son divin Maître avec la docilité d'un humble Disciple, pour recevoir ses instructions, entrer dans ses sentimens, étudier ses maximes, puiser son esprit, & méditer ses exemples. Tantôt il recherchoit Jesus-Christ comme le bon Pasteur qui le nourrissoit de sa propre chair, pour écouter sa voix, suivre ses traces, & entrer dans les heureux pâturages où il mène. Tantôt il se presentoit devant lui comme un membre, qui veut recevoir de son Chef le mouvement, l'influence & la vie. Tantôt comme un enfant devant le meilleur de tous les Peres, pour lui témoigner son respect, sa tendresse & sa confiance. Enfin il alloit à lui comme à l'époux de son ame, pour chercher en sa jouissance tout son bonheur pour le tems & pour l'Eternité. Ainsi ou de corps ou d'esprit il se tenoit par-tout, comme la Madeleine, aux pieds de Jesus-Christ, les yeux de l'ame attachés sur lui, uniquement appliqué ou à l'écouter, ou à le prier, ou à l'étudier.

III.  
Son union  
à J. C.  
L. 10.

Car en second lieu il avoit grand soin de ne le perdre jamais de vûë. Attentif à le regarder en toutes choses, à ne voir que lui dans le prochain, il mettoit sa joye à penser à lui; & il en faisoit l'objet de ses plus grandes complaisances. De sorte que je puis encore dire de lui ce que S. Bonaventure dit de S. François en sa vie. L'homme de Dieu se trouvant seul & en liberté, ou plutôt solitaire en tous lieux,

comme un homme qui ne voit & qui ne cherche que Jesus-Christ par tout où il est, laissoit son cœur parler le langage de son amour, par des soupirs & des gémissemens qui apelloient son Bien-aimé, ou qui se plaignoient de son éloignement. Ses larmes le cherchoient en coulant de ses yeux, aussi-bien que les paroles qui sortoient de sa bouche. Ou il élevoit les mains vers le Ciel pour le conjurer de venir, ou il se frapoit la poitrine par un sentiment de regret & de douleur de son absence; & quand une fois il avoit été assez heureux pour le retrouver, il se renfermoit avec lui dans son intérieur, afin de jouir de sa douce conversation & de n'être point distrait de sa presence. Quelque part que les Freres le cherchassent, ils le trouvoient occupé de J. C. ou en sa pauvre chambre aux pieds du Crucifix, ou dans la Chapelle devant le Très-saint Sacrement, où ils l'entendoient pousser vers lui de profonds soupirs & des gémissemens qui sortoient d'un cœur atteint de cette heureuse playe, dont il est parlé dans les Cantiques par ces paroles : *Vous avez blessé mon cœur. Audiebant eum ingemiscentem ad Dominum, medullitusque suspiria trahentem.* C'est ce qui est écrit de S. Dominique, & ce que je crois pouvoir approprier à un homme qui a eu de grands raports avec ce célèbre Patriarche.

L. 4. de sa vie, n. 3.

3. Son regard continuel sur Jesus-Christ n'étoit pas un regard de simple complaisance & d'un amour tendre & affectif, qui en s'occupant de son objet, se termine au goût qu'il ressent de sa presence. Ce regard étoit efficace, laborieux & opérant, tel qu'est celui d'un Peintre qui attache ses yeux sur un excellent original pour le copier. L'étude continuelle que faisoit de Jesus-Christ nôtre S. Prêtre, ne se borroit pas à l'admiration & à une contemplation spéculative. L'imitation en étoit la fin & le fruit. En parlant si souvent à ses Disciples de la nécessité de cette imitation, il auroit pû adopter ces paroles de S. Paul : *Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jesus-Christ.* Quels efforts ne faisoit pas ce Disciple d'un si grand Maître, pour se mouler sur son exemple? Ce saint homme avoit-il une autre étude que de bien sçavoir la doctrine de Jesus-Christ, de bien méditer ses Mysteres, de bien copier ses actions & ses manieres, d'entrer bien-avant dans ses sentimens, de se remplir de son esprit, de se pénétrer de ses maximes & de se conformer en tout à ses pensées & à ses jugemens? En un mot, M. De La Salle l'avoit toujours devant les yeux comme son modèle. Il étudioit ses actions pour agir comme lui, ses paroles pour parler comme lui, & ses démarches pour les suivre. Enforte que de-  
bout, assis, marchant, parlant, gardant le silence, prenant ses repas, seul ou en compagnie, il travailloit à copier Jesus-Christ, & à le montrer dans sa personne, selon ce que S. Bonaventure conseille à ceux qui veulent devenir parfaits.

I V. Son soin d'imiter J. C.

2. Cor. 11. 20.

De l'Institution, Nov. P. 1. c. 311.

4. Enfin toute l'ambition du saint Prêtre étoit de ressembler à Jesus-Christ, de se tenir uni à lui, de vivre de sa vie, de se transformer en lui. Dans ce dessein, il étoit fidèle à toujours porter sur lui le Livre des Evangiles, comme le Testament de son Pere, la Loi & la Doctrine de son Seigneur; pratique dont il a fait un point de règle aux Freres; fidèle à avoir toujours devant les yeux un Crucifix, le seul meuble qu'il s'accordoit & qu'il permettoit aux Freres; fidelle à célébrer tous les jours la sainte Meïse, pour se nourir tous les jours du pain de vie, & porter dans son sein celui qui faisoit ses délices; fidelle à n'aimer que ceux que Jesus aime, à bannir de son cœur toutes affections purement humaines, à suporter avec douceur & patience les défauts des autres, comme le Pere Eternel les suporte pour l'amour de son Fils; fidèle à pardonner avec joye les injures, & à donner dans son cœur les premieres places à ceux qui l'offensoient; enfin à faire au prochain tout le bien qu'il lui étoit possible, persuadé que c'étoit le faire à Jesus, ainsi qu'il

V. Son grand desir & son grand travail pour ressembler à Jesus-Christ.

le dit lui-même. Ainsi en marchant dans le chemin que Jesus-Christ a frayé, & en suivant ses traces, le Serviteur de Dieu faisoit preuve qu'il demouroit en Jesus-Christ, & que Jesus-Christ demouroit & operoit en lui, comme l'Apôtre S. Jean parle. Il portoit ce divin Sauveur par la Foi par-tout dans son cœur; il s'appliquoit à le former dans son intérieur, à l'y faire croître, & à lui donner l'âge parfait; autres expressions de l'Apôtre S. Paul. Il travailloit à se dépouiller du vieil homme pour se revêtir du nouveau, à effacer dans son ame l'image de l'homme terrestre, pour y peindre celle de l'homme céleste, à se transformer en lui par la force de son amour & par la vertu du S. Esprit, à porter son caractère, & à se l'imprimer dans l'ame, à se revêtir de lui comme du vêtement de salut; enfin à vivre de sa vie, & à le faire vivre en lui. Ainsi que parle encore ce grand Apôtre, pouvant dire avec lui: *Jesus-Christ est ma vie, je ne vis que de lui. Et le desir de me réunir à lui, me représente la mort comme un grand avantage.* Autant que mon ame anime mon corps, Jesus-Christ anime mon ame: il fait la vie, comme elle fait la vie de mon corps. Si je vis, je ne vis que de lui & en lui, ou plutôt, *c'est lui qui vit en moi.* Quelque attentif qu'il fut à se renfermer dans son intérieur, & à ne laisser paroître au-dehors aucune marque d'une dévotion extraordinaire, assez souvent il ne pouvoit en contenir les assauts aux approches de la sainte Communion. Alors l'amour divin se saisissant de son cœur, lui causoit des agitations dont on entendoit le bruit assez loin. Il ne pouvoit être témoin sans un vif sentiment de douleur, de l'insensibilité & de l'ingratitude des Chrétiens envers celui dont ils portent le nom, & auquel ils ont des obligations infinies. Son cœur en étoit blessé, & il n'étoit pas toujours en son pouvoir, de ne pas éclater en soupirs & en sanglots sur ce sujet.

Quoique tous les Mystères de Jesus-Christ fussent pour ce S. Prêtre des sources de dévotion, ceux de sa sainte enfance, de sa passion, & du S. Sacrement, avoient pour lui des attrait singuliers. Pour honorer les premiers, il ne manqua pas tout le tems qu'il fut parmi les Freres, de reciter tous les jours les Litanies du saint Nom de Jesus, & celles de sa divine enfance; les premières avant son oraison du matin, & les autres vers les huit heures. Dévotion qu'il a inspirée aux Freres, afin de demander à Jesus enfant son divin Esprit pour eux & pour les enfans confiés à leurs soins. On le voyoit le jour de ces Mystères tout absorbé en Dieu & rempli de suavité. Alors toutes les choses de ce monde lui paroissent amères, & il goutoit à longs traits dans les sources du Sauveur, cette joye & ces délices que le Prophète Isaye dit y être renfermées. C'est pourquoi il fuyoit ces jours-là tout ce qui le pouvoit dissiper.

Sa dévotion envers les abjections & les souffrances de cet aimable Sauveur, étoit aussi admirable. L'expérience lui en avoit donné le goût. C'étoit-là son azile dans toutes ses peines. La vûe de ce que Jesus a souffert, lui rendoit agréables & précieux les mépris & les rebuts que le monde ne lui épargnoit point. Ravi de la ressemblance qu'il y trouvoit avec le chef des prédestinez, il n'en paroïssoit jamais rassasié. Persuadé qu'il faut être conforme à Jesus en sa mort, si on veut l'être en sa vie, qu'il faut participer à ses souffrances pour prétendre à sa gloire, il encourageoit ordinairement ses Freres à surmonter leurs peines par la considération de celles du Sauveur des hommes, qui étoient le grand Livre qu'il proposoit à lire à ses disciples, à l'exemple de S. François, & le grand sujet d'oraison qu'il leur offroit. Dans cette vûe, il établit parmi eux la pieuse pratique de dire tous les jours après leurs repas, les Litanies de la Passion où sont exprimés toutes les abjec-

tions , les mépris , les rebuts , & les souffrances de Jesus-Christ. Pour lui , il ne les disoit jamais qu'avec des sentimens vifs & pénétrans de dévotion , qui même en inspiroient à ceux qui n'en avoient pas.

Pour ce qui est de sa pieté envers le très-saint Sacrement , où Jesus-Christ fait éclater sa bonté envers les hommes , & où il se tient en quelque façon prisonnier dans les liens d'une charité infinie , elle étoit ardente & toujours nouvelle. Il s'étoit fait une loi de ne point passer proche aucune Eglise , sans y aller faire hommage au Seigneur qui y réside. Au moins ne manquoit-il pas de le faire d'esprit , s'il ne le pouvoit de corps. Il ne se dispensoit pas de cette règle , même dans ses voyages. Sa foi envers ce divin Mystère étoit si grande , qu'il suffisoit de le voir pour sentir la sienne se réveiller. Si ceux qui doutent de la presence réelle de Jesus-Christ en ce Sacrement , ne voyoient que des Prêtres semblables à celui-ci , ils seroient obligés de se rendre au sentiment de l'Eglise. C'étoit sur-tout lorsqu'il célébroit la sainte Messe , que sa dévotion éclatoit. Il paroissoit alors souvent comme ravi , avec un visage enflâmé & l'air d'un Ange. Son cœur inondé de joye aux approches de son Dieu , sembloit tressaillir & se dilater par des palpitations extraordinaires qui se faisoient entendre dans toute la Chapelle. Ou il célébroit tous les jours , ou il ne lui étoit pas possible de le faire. Ses incommoditez non plus que ses voyages , ne mettoient là-dessus aucune borne à sa ferveur. Si la maladie ne le tenoit lié au lit dans l'impuissance de se lever , il obligeoit son corps de lui rendre ce service. Si dans les voyages , il ne trouvoit point d'Eglise , c'étoit pour lui une mortification très-sensible. Les jours qu'il devoit être ou seigné , ou prendre quelques remèdes , il la disoit plus matin afin de se nourrir du pain de vie , dont il étoit famelique , & sans lequel il ne pouvoit vivre.

La majesté jointe à la pieté avec laquelle il paroissoit à l'Autel , en imprimant l'idée de la sainteté du Prêtre qui célébroit la sainte Messe , ranimoit la foi de ceux qui y assistoient , & leur faisoit reproche de leur indévotion. Il employoit toujours un tems considérable pour se préparer à cet auguste sacrifice , & il ne vouloit point être détourné pendant ce tems pour quelque raison que ce fût. Quand on vouloit lui parler alors d'affaire , quelque pressée qu'elle fût , il répondoit tranquillement qu'il y préteroit l'oreille après la Messe. Pendant ce tems , il étoit si occupé de cette action infiniment auguste & redoutable , qu'il ne faisoit aucun autre usage de ses sens. S'il alloit à l'Autel avec tant de préparation , il n'en sortoit pas avec moins de ferveur. Les flâmes que Jesus allumoit en son cœur , ne pouvoient s'y renfermer , elles paroissoient au-dehors. Le vin céleste dont il étoit enyvré , le mettoit hors d'état de faire autre chose que de jouir & d'aimer. Voici le témoignage qu'en rend une vertueuse Religieuse de la Congrégation de Nôtre-Dame. Lorsque M. De La Salle sortoit de l'Autel d'où il venoit de dire la Messe , je l'ai souvent vû rentrer dans nôtre Sacristie , tout hors de lui & si transporté de l'amour de Dieu , qu'il ne pouvoit se deshabiller sans s'être reposé plus d'un quart-d'heure , je n'osois pendant ce tems l'interrompre , craignant de le troubler dans la satisfaction qu'il avoit de s'entretenir ainsi avec son Dieu. Tous les Freres & ceux qui l'ont vû à l'Autel , disent la même chose. Son zèle sur ce sujet lui fit composer une méthode très-utile pour la bien entendre , & ses Freres s'en servent avec un grand profit. Il a fait aux Freres une règle d'apprendre aux enfans qui leur sont confiés , la maniere de la bien entendre , & de les y conduire tous les jours pour leur enseigner encore plus par leur exemple que par leurs paroles , le souverain respect & la pieté intime que demande une action si sainte.

La fréquente & fervente Communion étoit une pratique qu'il inspiroit avec zèle à tous ceux qu'il y trouvoit disposez, & aux Freres en particulier. Il y excitoit les timides, il y encourageoit les foibles, & il reprochoit aux lâches la tiédeur qui leur étoit le goût du pain de vie. Si quelques-uns de ses Disciples pour de légères imperfections le prioient de les en dispenser, il leur répondoit: *Allez, mon Frere, approchez-vous du Medecin, & après lui avoir fait connoître vos misères, demandez-lui votre guérison.* Si un autre lui disoit qu'il n'étoit pas en état de communier, parce qu'il n'avoit pas assez de ferveur: *allez donc communier, repliquoit-il, pour en avoir.* Généralement parlant, il ne vouloit pas qu'ils manquassent à la sainte Communion sans une raison nécessaire ou juste, ni sans permission. Mais d'un autre côté, son zèle prudent & éclairé ne pouvoit voir si souvent à la sainte Table, des gens qui n'y apportent qu'une faim dangereuse, un empressement aveugle, & une témérité peu respectueuse. Il les en écartoit avec une sainte colere, en leur déclarant que s'ils vouloient communier souvent, ils devoient vivre saintement; & que s'ils avoient tant d'ardeur pour le pain de vie, ils devoient l'acheter au prix de leurs sueurs & de leurs travaux, c'est-à-dire, au prix d'une vie intérieure, recueillie, mortifiée; & qu'ils ne sçauroient pas ce que valoit un si grand bien, si pour l'avoir, ils ne s'exerçoient pas dans la pratique des vertus.

Pour ce qui est de ceux qui ont bonne volonté, mais qui sont pusillanimes, il ne les écoutoit pas sur ce sujet. Il leur faisoit entendre que le démon ne cherchoit qu'à les éloigner d'un si grand bien, & qu'ils devoient prendre garde de l'écouter. Si malgré ses remontrances, ils vouloient s'obstiner à ne point manger le pain de vie, il les menaçoit de la colere de Dieu; *si vous continuez, de vivre ainsi,* leur disoit-il, *Dieu vous abandonnera, & vous ferez une mauvaise fin.*

Mais l'appréhension qu'il avoit que ses Disciples par trop de familiarité avec leur souverain Seigneur, ne desapprissent à se bien préparer à le recevoir, le portoit à les exhorter souvent à redoubler leur Foi & leur ferveur, lors qu'ils redoubloient leurs Communions.

Recueil p. 226.

Ce seroit, leur disoit-il, un grand abus & un grand désordre dans votre ame si la fréquence des Communions en diminueoit la ferveur; au contraire, il n'y a rien qui dispose mieux à la Communion suivante que la précédente; & si nous ne résistons à la grace qui se reçoit dans ce Sacrement, il nous rassasie sans ôter l'appétit de communier, comme la gloire contente tellement les Bienheureux, qu'ils ne perdent jamais le desir de voir Dieu; & qu'après l'avoir vû un million d'années, ils désireront autant de le voir que s'ils ne faisoient que d'entrer dans le Ciel. Ressentez-vous de tels desirs à l'égard de la sainte Communion? C'est un bon conseil qu'au tems de la sainte Communion & de l'action de grâces, on rapelle dans son esprit tout ce qu'on ressent d'ordinaire de plus difficile au service de Dieu, & que l'on se parle ainsi à soi-même: Hé! bien voilà ton Dieu qui se donne tout à toi: ne veux-tu pas te donner tout à lui? Et puisqu'il ne tient plus qu'à cette difficulté, ne veux-tu pas te surmonter pour son amour? Et pour le respect que tu lui portes, ne veux-tu pas lui donner cela? Tu n'oserois sans doute le lui refuser: c'est ainsi qu'il faut s'engager & se presser à se vaincre.

Faites état qu'il n'y a point de meilleur tems en toute la vie que le tems de la sainte Communion, & le tems qui la suit, pendant lequel vous avez le bonheur de traiter bouche à bouche, & cœur à cœur avec Jesus: Mais si vous y prenez garde, vous trouverez que vous n'avez pas recueilli le fruit, que vous deviez de ces sacrées communications. Examinez-en la cause, n'est-ce point, parce que

vous voulez toujours parler & que vous n'écoutez point Nôtre Seigneur, qui voudroit aussi vous entretenir? N'est-ce point parceque vous être lâche pendant ce tems? Vous abandonnez-vous à Nôtre Seigneur, pour entrer dans tous ses desseins sur vous, & pour les executer? Il ne faudroit point tant se mettre en peine de chercher tous les jours de nouvelles pensées, pour bien communier; car les plus simples & les plus communes sont les meilleures; puisqu'il n'y a rien de si touchant & de si puissant, pour vous unir à Dieu, que de considerer ce que la Foi nous enseigne de plus commun touchant ce divin Sacrement.

Ainsi le saint Homme en portant ses enfans avec ardeur à communier frequemment, leur aprenoit à ne point séparer la Communion fervente de la Communion frequente.

Enfin son amour & sa devotion envers Nôtre Seigneur dans le très-saint Sacrement, ont paru en tout ce qui regarde son culte. Il vouloit que tout ce qui seroit à la célébration des saints Mysteres, fut propre, riche & magnifique. Quelque pauvre, & quelque jaloux qu'il fût de la pauvreté, il se mettoit en dépense pour les ornemens, linges & Vases sacrez, comme on le voit par ceux qu'il a laissés à la Chapelle de S. Yon. Les jours de Fêtes & des Mysteres de Nôtre Seigneur, il s'emploioit lui-même à la décoration des Autels avec beaucoup de zèle & de joie; & il étoit attentif à mettre en ordre & décence jusques aux moindres choses; encore plus à tenir son ame dans la pureté & dans la ferveur que demande le divin Epoux pour celebrer avec elle ce mariage Spirituel, qui est une des fins de la sainte Communion. Il demandoit de ceux qui seroient la sainte Messe la plus grande Religion & des témoignages sensibles d'une piété attentive aux moindres cérémonies. S'ils y manquoient, ou s'ils répondoient trop vite, ou s'ils ne prononçoient pas bien, il ne manquoit pas de les avertir dans la Sacrific. Les veilles des Fêtes solennelles il alloit quelquesfois faire la visite de la Chapelle, pour voir si l'Autel, les Ornemens, & le reste étoient en ordre & bien arrangez. Il prenoit garde jusqu'à une épingle mal placée. On l'a trouvé le soir après la Re traite sonnée dans la Chapelle, pour y mettre plus d'arrangement. Ayant un jour vû un Frere qui plaçoit un Ornement d'Eglise, qu'il raccommodoit, dans un lieu de l'Infirmierie peu décent, il en parut offensé, & lui en fit réprimande avec un zèle plein de feu.

## C H A P I T R E V.

*Dévotion de M. De La Salle envers la très-sainte Vierge, saint Joseph, saint Michel, les saints Anges & quelques autres Saints.*

L'Amour de JESUS & l'amour de MARIE sont si liez ensemble qu'on ne les voit jamais dans un même cœur se desunir. Il est naturel d'aimer une Mere dont on aime le Fils: il seroit même bien étonnant & bien extraordinaire qu'on refusât le tribut de tendresse, que mérite une Mere tendrement aimée d'un Fils. auquel on fait profession de dévouer tout son cœur. L'amour de l'un réjaillit sur l'autre, & plus l'un est vif & ardent, plus l'autre est tendre & sincere. Dailleurs, qui après Dieu, après Jesus-Christ, mérite mieux d'avoir place dans nôtre cœur que celle qui est par excellence la Bien-aimée de la très-sainte Trinité, qui a des al-

Il  
Abregé des  
raisons qui  
montrent que  
l'amour de  
MARIE est  
inseparable  
de celui de  
JESUS.

liances avec les trois Personnes Divines, que n'a & ne peut avoir aucune autre pure créature; qui est la plus proche du Trône de Dieu, comme la plus pleine de grâces, de vertus, & de mérites; qui en qualité de Mere a auprès de son Fils plus de pouvoir que tous les autres Saints ensemble, qui ne sont que ses serviteurs; qui s'intéresse au salut des hommes comme au prix de son sang qui a coulé de ses veines dans celles du Sauveur, qu'elle a vû de ses propres yeux répandre sur la Croix pour leur salut, & qu'elle a offert avec son adorable Fils pour la Redemption des hommes en consentant à son sacrifice?

Si MARIE, comme créature doit tout à son Créateur; si comme fille d'Adam, elle doit tout à son Redempteur; elle a sur toute autre créature cet avantage, elle a ce privilège inaliénable de sa dignité de Mere de Dieu, que JESUS en qualité de son Fils a reçu d'elle l'Être humain par l'opération du S. Esprit; qu'il a pris dans son sein le corps qui a été sacrifié sur la Croix, & qui nous sert de nourriture dans la sainte Eucharistie; qu'il a puisé dans son cœur le pur sang qui a fait notre rançon & notre rachapt. C'est dans son sein, qu'il s'est enfermé neuf mois entiers à la manière des autres enfans, comme dans son Ciel vivant & animé, & qui est après le sein de son Pere, le lieu le plus pur & le plus digne de lui. C'est d'elle qu'il a reçu la naissance, & la conduite dans sa sainte Enfance. C'est à elle qu'il a confié sa personne; c'est elle qu'il a faite la dépositaire de la plupart de ses Mysteres, la Tresoriere de ses grâces. C'est sur son sein Virginal qu'il a reposé tant de fois; c'est de sa bouche sacrée dont il a bien daigné accepter tant de purs & tendres baisers; c'est de cette Elûe singuliere dont il s'est fait un plaisir de recevoir ses caresses, & à qui il en a fait tant & de si particulieres, avec laquelle il s'est familiarisé en qualité d'enfant d'une manière si extraordinaire, avec laquelle il a demeuré toute sa vie, & qu'il a eû toujours proche de lui jusqu'à la mort, à laquelle il s'est donné, pour ainsi dire, plus qu'à tout le reste du monde entier.

JESUS-CHRIST en la distinguant ainsi, a voulu non-seulement honorer sa maternité Divine, mais aussi la récompenser de ses services; car c'est d'elle qu'il a bien voulu dépendre & recevoir comme enfant d'Adam, tous les secours dont cet état avoit besoin. C'est elle qui l'a nourri, élevé, & soigné avec des tendresses inconcevables. Ainsi plus elle a rendu de services à NÔTRE SAUVEUR, plus nous lui avons d'obligations, plus nous lui devons de reconnaissance & d'amour. Par conséquent, l'amour de JESUS exige de nous que nous aimions sa sainte Mere. Peut-on en douter? puisqu'il nous a donné à elle pour enfans dans la personne de S. Jean, & qu'il lui a donné à notre égard un cœur de Mere. M. De La Salle seroit donc le premier & le seul parmi les véritables Chrétiens qui auroit séparé l'amour de MARIE, de celui de JESUS, & il ne s'étoit pas distingué dans la dévotion à la mere de Dieu. Cette indifférence pour la Reine du Ciel ne convient qu'aux Novateurs, sur-tout des derniers siècles, à qui la dévotion à la très-sainte Vierge est insupportable, & qui en font le sujet de leur censure & de leurs railleries.

Pour lui convaincu que l'amour du Fils inspire l'amour pour sa Mere, il avoit cette dévotion extrêmement à cœur. Un de ses plaisirs étoit de la défendre & de l'étendre; & sa joie étoit de voir l'honneur de MARIE croître dans l'Empire de JESUS.

Personne n'étoit plus persuadé que lui, de l'obligation dans laquelle sont tous les Fidèles de se déclarer pour la dévotion à la très-sainte Vierge; & qu'il y va, non-seulement de son intérêt & du nôtre; mais encore de celui de Dieu qui se tient honoré des honneurs qu'on rend à celle qui est revêtue des glorieuses qualitez de Fille, de Mere & d'Epouse par excellence. Eloquent à persuader une dévotion si

Il.  
Son zèle pour  
la dévotion  
à la très-  
sainte Vier-  
ge.

raisonnable, si juste, si aimable, il disoit; tantôt que Dieu nous l'ayant donné pour Mere, il nous a commandé de l'aimer; tantôt que l'ayant établie dans le Ciel & dans son Eglise la Reine des Anges & des Hommes, il nous a fait un devoir de la servir; tantôt que l'ayant honorée lui-même par des graces qui ne sont que pour elle, son dessein a été de nous engager à la distinguer dans le culte qu'on rend aux autres Saints, & à lui rendre des honneurs tout particuliers; tantôt que sa sublime qualité de Mere de Dieu, la plénitude de ses graces, de ses vertus, de ses mérites, & l'éminence de sa sainteté, la grandeur de son autorité & de ses pouvoirs, & tant d'autres titres, nous obligeoient à lui rendre tous les hommages qui peuvent être rendus à une pure Créature, & qu'on ne pouvoit les lui refuser sans injustice, tantôt que cette Mere de Misericorde, ainsi que l'appelle l'Eglise, s'interessant si fort à notre salut, ayant tant de tendresse pour les hommes, qu'elle regarde comme ses Enfans, n'ayant rien plus à cœur que de faire valoir & profiter le sang précieux de son Fils, & de multiplier ceux qui le doivent louer & glorifier éternellement, n'ayant que des entrailles de compassion & de bonté pour les pécheurs que Jesus aimoit & faisant tout son plaisir de favoriser de sa protection, ceux qui ont recours à elle; enfin, que tous ses véritables dévots, étant ceux qui reçoivent le plus de graces, puisqu'elle en est le canal, c'étoit se montrer bien indifférent pour son salut, que de ne vouloir pas s'enrôler à son service. Il ajoutoit, que cette dévotion étant dans l'Eglise, si universelle, si ancienne, si bien établie, si autorisée; puisqu'elle est appuyée sur le sentiment des Peres & des Conciles, sur l'exemple des plus grands Saints & des plus grands Docteurs, sur la pratique constante & immémoriale de l'Eglise, c'est vouloir prendre parti parmi les Protestans, que de la faire passer pour une dévotion nouvelle. De plus, que Dieu s'étant plu à confirmer cette dévotion par une infinité de miracles operez dans tous les tems & dans toutes les parties de l'Eglise, & qui s'operent encore tous les jours en faveur de ceux qui en font profession; c'est une grande témérité que de s'y opposer, & une grande faute, que de la négliger. Enfin, que Dieu manifestant en tant de manieres, le desir qu'il a de voir honorée dans l'Eglise, celle qu'il fait honorer dans le Ciel par les Anges mêmes & les plus purs Esprits, c'est résister à la volonté de Dieu que de se refuser à cette Dévotion.

Le saint Prêtre n'avoit pas manqué dès le commencement de son œuvre, de la mettre sous la Protection de la très-sainte Mere de Dieu; & même pour l'établir sur cette Pierre ferme, il avoit mené les premiers Freres de la Société en pèlerinage à Notre-Dame de Liesse, pour implorer sur eux & sur lui, le crédit de la Reine des Anges, & la choisir pour Supérieure de l'Institut. Ce voyage de dévotion lui devint dans la suite assez ordinaire; car lorsqu'il alloit visiter les maisons de Laon & de Guise, il n'avoit garde de passer par Liesse qui en est assez proche, sans aller rendre ses devoirs à sa bonne Maitresse qui y est fort honorée. Quand il étoit-là à ses pieds, il avoit peine à en sortir. Le tems qu'il y demouroit, c'est-à-dire, de trois heures entieres, quand il le pouvoit, devant l'Autel de la très-sainte Vierge, après y avoir célébré avec une ferveur extraordinaire la sainte Messe en son honneur, faisoit voir combien il s'y plaisoit. Il s'est fait une gloire pendant sa vie de se déclarer Serviteur de MARIE, & a fait tous ses efforts pour la faire honorer. Il ne pouvoit, disoit-il quelquefois, trouver d'expressions assez fortes pour invectiver contre ceux qui par une témérité qui ressent l'impieté, condamnent cette dévotion. S'il nous est utile, dit-il encore dans son traité de la priere, de prier tous les Saints, il nous est bien plus avantageux d'adresser nos prieres à la très-sainte Vierge,

III.  
ses pratiques  
de dévotion  
envers la  
très-sainte  
Vierge.

puisqu'étant la Créature la plus parfaite & la plus élevée dans la gloire , elle a un très-grand pouvoir auprès de Dieu , & elle nous peut beaucoup aider pour nôtre salut & pour tous nos besoins par son intercession qu'elle ne refuse pas à ceux qui la lui demandent avec une piété sincère & un cœur entièrement degagé de toute affection au péché.

Il ne recommandoit rien tant à ses Freres que de recourir à cette très-sainte Vierge qui est la Tresoriere des graces de Dieu. Il avoit tant à cœur qu'on ne parlât d'elle qu'avec respect , qu'il ne permettoit pas de la nommer , sans ajouter les termes de *très-sainte Vierge* , lui-même s'en servoit toujours , & il n'en employoit point d'autres dans ses ouvrages. Il reprenoit même souvent ceux qui sans y prendre garde , la nommoient simplement la Vierge , ou sainte Vierge : *dites-donc très-Sainte* , leur disoit-il avec un peu de chaleur , *elle le mérite bien*. Il celebroit toutes ses Fêtes avec une dévotion singuliere , celles-mêmes qui ne sont point chommées , comme la Visitation , & la Presentation , &c. Il a même obligé les Freres à le faire par un point de Régle. Il paroissoit ces jours-là si recueilli & si perdu en Dieu , qu'il réveilloit la dévotion des plus lâches. Pendant toute sa vie , il n'a jamais manqué de dire tous les jours le Chapelet , persuadé qu'on ne peut point faire de priere plus agréable à Dieu , puisqu'étant composée de *Pater* & d'*Ave* , qui sont les Prieres les plus authentiques de l'Eglise , il n'est pas possible d'en faire une plus sainte.

M. De La Salle en faisoit tant d'estime , qu'il se faisoit honneur de le reciter en tous lieux. Dans les ruës , il tenoit son Chapelet en main sous sa Soutane , ou au doigt un petit Chapelet d'étain , & il le recitoit avec beaucoup de dévotion. Il en faisoit de même lorsqu'il étoit en voyage : pratique qu'il a laissée aux Freres , & qui contribué beaucoup à les tenir dans la modestie & le recueillement , dont jusqu'à present ils ont été l'exemple : il a de plus engagé ses Disciples à apprendre aux enfans la maniere de le dire avec piété & dévotion , & il a établi dans toutes les Ecoles la louable coutume de nommer chaque fois deux enfans alternativement pour reciter le Chapelet.

Mais comment le saint Homme disoit lui-même une Priere si sainte , si utile , si sanctifiante ; & cependant pour l'ordinaire , dite si mal , avec si peu d'attention , par routine & par coutume ? Il la disoit chaque jour avec une dévotion nouvelle , sans se laisser aller à l'ennui , au dégoût , & à la distraction que donne ordinairement aux âmes peu dévotes une répétition si fréquente de la même Priere. Loin de se faire une fausse honte de le dire en public , il s'en faisoit un honneur , il n'en parloit qu'avec estime dans les occasions ; il étoit zélé pour en publier les avantages , pour exciter tout le monde à le dire ; en un mot , il annonçoit la dévotion du Chapelet , comme une dévotion en usage dans l'Eglise depuis plusieurs siècles , autorisée par les Papes , favorisée de grandes Indulgences , confirmée par de grands miracles , étendue dans toutes les parties du monde Chrétien , en usage parmi tous les Fidèles , & comme une maniere d'Oraison fort facile pour méditer & honorer tous les Mystères de JESUS & MARIE. Il en portoit toujours un sur lui pour marque de sa fidélité & de son amour envers la très-sainte Vierge , selon la pieuse coutume qui s'en est établie parmi les Fidèles , depuis les heresies de Calvin & de Luther. Car c'est par cette pratique , que les Catholiques prétendoient dans les premiers siècles se distinguer des Protestans.

Une piété si grande envers le Reine du Ciel , ne fut pas sans récompense ; car il obtint de Dieu par la faveur de la très-sainte Vierge , des graces abondantes & particulieres. Aussi ce fidèle dévot de la divine MARIE dans toutes ses peines & ses

persecutions , avoit recours à elle comme à son refuge , & se jettoit en toutes occasions entre ses bras comme un enfant entre ceux de sa mere. S'il lui arrivoit quelque affaire importante , il ne l'entreprendoit jamais sans la lui avoir recommandée ; & quand il l'avoit fait avec grande ferveur , il en espéroit un heureux succes. Il finissoit chaque action de la journée , par une priere à la très-sainte Vierge , pour se mettre sous sa protection ; & c'étoit ordinairement par un *Sub tuam præsidium* , &c. Après l'Oraison , il finissoit par une consécration de soi-même , en disant la belle priere : *O Domina mea Sancta Maria* , &c. Il avoit aussi coutume de l'ajouter au Chapelet. Pour ce qui est de la dernière action de la journée , il la terminoit toujours par celle-ci , qui fut la dernière priere qu'il dit en mourant. *Maria mater gratia* , &c. Enfin son zele pour procurer l'honneur de la très-sainte Mere de Dieu , lui inspira d'introduire en sa société , sur-tout au Noviciat , l'usage de dire le petit Office appellé de la très-sainte Vierge , comme il l'est en tant d'autres Congrégations. Il y assistoit presque toujours , mais avec tant de recueillement , de dévotion & de vigilance , pour qu'il fût bien dit , qu'il obligeoit ceux qui étoient les plus distraits de rapeller toute leur pieté , pour se bien acquitter de ce devoir envers la très-sainte Vierge. Voici comme il s'en explique dans son Traité de la Priere.

Il faut , dit-il , que ceux qui recitent l'Office de la très-sainte Vierge s'acquittent de cet exercice avec une pieté & une dévotion toute particuliere , & pour en tirer le fruit que l'Eglise desire , il faut qu'ils considerent trois choses. La première , l'excellence & la dignité de la très-sainte Vierge , en l'honneur de laquelle on le recite. La seconde , sa charité envers ceux qui se mettent sous sa protection. Et la troisième , le grand besoin que nous avons de son intercession auprès de Dieu.

Les jours de Fêtes de la très-sainte Vierge , il faisoit durer les Matines à trois leçons & les Laudes , cinq quarts-d'heure entiers. Il a établi pour Règle , de dire ce petit Office toujours debout. Les autres Heures se psalmodient avec une égale lenteur. De cette sorte , depuis quatre heures & demie du matin jusqu'à midi , à jeun & presque toujours à genoux , ou demouroit dans la Chapelle , & tout le tems s'y passoit , ou en oraison , ou à ouïr la sainte Messe , ou debout à psalmodier l'Office. M. De La Salle y étant à la tête des Freres , aucun ne paroïssoit s'ennuyer , encore moins pensoit à se plaindre ; animez qu'ils étoient tous de zèle & de ferveur , pour l'honneur de la très-sainte Vierge à l'exemple de leur S. Instituteur. Le soir avant le souper il faisoit sur la Fête une fervente exhortation d'une demie heure aux Freres.

Sa dévotion envers les autres Saints du Paradis , étoit aussi très-grande ; car il crut que dans l'obligation où il étoit , de conduire un grand nombre d'affaires , il ne pouvoit se faire trop d'amis & d'intercesseurs auprès de Dieu , afin d'en obtenir d'abondans secours de graces.

Ce ne sera pas , dit-il lui-même , sans beaucoup de fruit , que nous prions les Saints de prier pour nous , & d'avoir compassion de nous ; car si lorsqu'ils vivoient ils avoient de la compassion pour les pécheurs , & prioient Dieu pour eux , à combien plus forte raison , doivent-ils présentement être revêtus d'entrailles de miséricorde envers les hommes , puisqu'ils ont toujours devant les yeux celui qui est la source de la miséricorde , & que connoissant bien mieux nos miseres , qu'ils ne le faisoient durant leur vie , leur charité à nôtre égard , bien loin d'être diminuée , doit être beaucoup augmentée.

Il honoroit d'une dévotion plus particuliere les Saints Anges & particulièrement S. Michel leur chef , comme le protecteur de l'Eglise , le premier zélateur de la

19.  
Sa dévotion  
envers les autres  
saints.

gloire de Dieu , & le premier adversaire de Satan. Il célébroit ses deux Fêtes avec une piété singulière. Il avoit souvent recours à lui dans les divers affauts qu'il étoit obligé de soutenir contre les démons , & le monde ; & il disoit pour porter les autres à le faire , qu'il s'étoit toujours bien trouvé de s'être adressé à ce grand Prince des armées de Dieu. Il n'honoroit pas moins les saints Anges-Gardiens. Le jour que l'Eglise célèbre leur Fête , étoit un jour des plus solennels pour lui & pour ses Freres , qu'il apeloit à la Sainte Table pour se nourrir en présence de ces Esprits bien-heureux de ce pain vivifiant. Il leur conseilloit d'avoir souvent recours à eux , sur-tout dans les difficultez qu'ils trouvoient à instruire les enfans , en leur promettant des secours sensibles de la part de ces charitables amis , pour s'acquitter d'un ministère dans lequel ils coopéroient avec eux au salut des ames. Il ajoutoit pour leur donner une haute idée de leur emploi , & leur en inspirer avec l'estime le goût & l'amour , qu'ils étoient eux-mêmes les Anges visibles des enfans. Par ce noble motif il les engageoit à lier société avec ces nobles Esprits , à s'adresser à eux avec confiance , à porter à leur présence le respect que demande leur excellence , & à écouter leur voix avec fidélité , puisqu'ils ne parlent qu'au nom du Seigneur , comme le dit l'Ecriture. Il vouloit que les Freres n'entreprissent rien , sans avoir réclamé leur aide & sans s'être mis sous leur protection ; & c'est ce qu'il observoit lui-même fort religieusement. Aussi faut-il avouer , qu'ils l'ont préservé de plusieurs dangers.

Ce sentiment de reconnoissance augmentoit sa confiance à leur égard. Il a assuré lui-même qu'il leur avoit été plusieurs fois redevable de sa vie , sur-tout une fois qu'il avoit échappé de la mort comme par miracle dans Paris , où quelques voleurs étoient venus à lui l'épée à la main pour le tuer ; & une autrefois en campagne , où il fut attaqué par des gens de la même sorte , qui après lui avoir pris ce qu'il avoit , l'avoient attaché à un arbre dans le dessein de l'assassiner ; ce qui seroit arrivé , si Dieu par le ministère de son Ange , n'eût détourné le coup qui lui fut porté.

Sa dévotion envers S. Joseph n'étoit pas moins grande. Il avoit mis son Institut dès sa naissance sous la protection de ce grand Saint , & depuis ce tems il avoit étudié tous les moyens de l'honorer , & de le faire honorer. Dans cet esprit il disoit tous les jours les Litanies qui sont composées en son honneur , & il recommandoit aux Freres de les dire à son exemple , afin d'obtenir de Dieu par son crédit l'esprit dont il étoit lui-même animé lorsqu'il avoit la conduite de JESUS enfant. Le jour de sa Fête est devenu un des plus solennels de son Institut. Quelque malade qu'il fût , il se levoit pour célébrer la sainte Messe en l'honneur de cet aimable Epoux de la plus pure & la plus Sainte des Vierges. Il parut dans sa dernière maladie combien Notre Seigneur avoit agréable cette dévotion de M. De La Salle pour ce grand Saint , puisqu'il sembla faire un miracle pour lui donner moyen de la contenter , ainsi qu'il a été rapporté. Enfin , il avoit pris ce grand Saint pour Patron & Protecteur de son Institut ; & il leur recommanda en mourant , ce qu'il leur avoit tant de fois recommandé en sa vie , de se distinguer par la dévotion à l'égard de S. Joseph. Ce qui le touchoit le plus dans la vie admirable du Saint Epoux de la Mere de Dieu , étoit sa grande docilité à la conduite de la divine Providence , sa soumission aux ordres les plus fâcheux , sa prompte obéissance à la voix du Seigneur , sa vie cachée , sa chasteté Angélique , & enfin sa tendresse & son amour pour JESUS & MARIE : Vertus qu'il étoit jaloux d'imiter en ce grand Saint. Il y a bien réussi ; car on peut dire à sa louange , qu'il a été une vive ima-

ge de S. Joseph. Pour contenter sa dévotion envers ce grand Saint , il a composé en son honneur de longues Litanies tirées de l'Ecriture-Sainte , qui expriment avec onction les sentimens de tendresse , d'affection & de zele qu'il avoit pour ce Juste par excellence.

Enfin sa dévotion embrassant tous les Saints du Ciel , il les honoroit tous très-particulierement. Quelques années avant sa mort , il voulut que ses Freres ajoutassent à la fin de leurs prieres , celle-ci : *Omnes Sancti & Sancta Dei, &c.* Il leur a prescrit de prendre l'Histoire de leur vie , pour un des sujets de leurs conversations après les repas : C'est ce qu'il marque dans le Recueil qu'il leur a dressé des différentes matieres dont ils doivent s'entretenir dans leurs conversations. *Ils s'entre-tiendront*, dit-il, *de la vie des Saints , particulièrement de ceux en qui a plus paru l'esprit de leur Institut , & de ceux qui ont eu particulièrement l'esprit de mortification & de zele pour le salut du prochain*, & il nomme ensuite ceux pour lesquels il sentoit lui-même plus d'attrait. Dans cet esprit il témoignoit un desir particulier de faire honorer le Saint Martyr Cassien , à cause de ce grand zele à instruire la jeunesse , qui lui attira la couronne du Martyre. Il le choisit pour un des Patrons de leur Institut à cause de la conformité de leur emploi avec le sien. Il avoit encore plus de dévotion envers S. Jean-Baptiste dont il avoit l'honneur de porter le nom , & qu'il avoit sçû si bien imiter dans l'innocence , la pénitence , la retraite & l'oraison. Celle qu'il portoit à tous les Apôtres , & à S. Pierre leur chef en particulier , aussi-bien qu'à S. Paul & S. Jean l'Evangéliste , n'étoit pas moindre. Fidele à imiter leurs vertus , il avoit un grand zele de les faire honorer , comme on le voit par les instructions édifiantes qu'il a composées sur leur vie & mort , & les méditations qu'il a faites pour le jour de leurs Fêtes.

Le grand amour qu'il avoit pour Jesus-Christ , lui avoit aussi communiqué une grande dévotion pour S. Ignace le Martir ; ce grand Amateur de JESUS , qui sembloit disputer en amour avec les Apôtres. Il n'en parloit qu'avec des transports de dévotion ; & ce fut en partie pour imiter ce grand Saint , qu'il établit dans son Institut cette sainte coutume de dire à la fin de toutes les actions de Communauté , ces sacrez mots : *Vive JESUS dans nos cœurs , à jamais* : ce qui est comme le mot du guet parmi les Freres. Il avoit encore une grande vénération pour les saints Instituteurs d'Ordre , & en particulier pour ceux qui avoient eu un grand zele pour procurer la gloire de Dieu , tels que sont S. François d'Assise , S. Dominique , S. Ignace de Loyola , S. Philippe de Nery , & Sainte Theresé. Son affection pour cette Fille Séraphique étoit inexplicable. Il mettoit encore dans le nombre des Saints qu'il devoit imiter , ces Hommes incomparables , S. François Xavier & S. Vincent Ferrier ; & il ne pouvoit , disoit-il , trouver des termes assez éloquens pour louer le zele infatigable qu'ils ont eu pour attirer des ames à Jesus-Christ. Enfin il ne parloit pas avec moins de vénération de S. Charles Borromée & de S. François de Salle & il demandoit sans cesse à Dieu par leur intercession l'Esprit qui les avoit animez , le zele & la mortification de l'un , & l'incomparable douceur de l'autre.

Voilà en peu de mots quelle fut la dévotion de M. De La Salle envers la Très-Sainte Vierge , les Anges , & les Saints qu'il a si-bien imitez en les honorant.

## CHAPITRE VI.

*Quelques Faits qui paroissent tenir du Miracle , arrivés devant & après la mort de M. De La Salle.*

**Q**uoique les Miracles ayent beaucoup servi à faire honorer les Saints dans l'Eglise , ce n'est pas cependant ce qui a fait leur sainteté ; puisque l'Apôtre nous assure qu'elle ne consiste pas dans les Miracles , mais dans la charité. *Quand je transporterois des montagnes d'un lieu à un autre , dit S. Paul , si je n'avois pas la charité , je ne serois rien.* Il faut nécessairement posséder cette vertu , pour être Saint & agréable à Dieu. Les Miracles sont des dons gratuits que Dieu donne à qui il lui plaît , pour procurer sa gloire ; mais ceux qui possèdent ces dons , ne peuvent les rendre méritoires sans cette divine vertu.

Judas ayant reçu de Jesus-Christ le don des Miracles , lorsqu'il en gratifia les autres Apôtres , il y a apparence qu'il en a fait avec eux & comme eux ; en est-il moins en horreur dans l'Eglise ? Bien d'autres réprouvez en ont fait ; puisque Jesus-Christ dit en termes exprès , que plusieurs au dernier jour lui diront : *Seigneur , n'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? N'avons-nous pas opéré des Miracles ; & qu'il leur répondra : Je ne vous connois pas , nescio vos. Vous êtes des ouvriers d'iniquité.* Saint Jean canonisé par la bouche même de Jesus-Christ , & donné comme le plus grand des enfans des hommes , n'a fait aucun Miracle , selon la remarque faite dans l'Evangile. Sa vie étoit un grand Miracle ; & elle seule rendoit témoignage à sa sainteté. Plusieurs autres grands Saints sont honorez comme tels dans l'Eglise , dont cependant on ne lit aucun Miracle. La sainteté n'a donc aucune liaison essentielle avec ce don qui lui fait si grand honneur devant les hommes. Dieu l'employe , quand il lui plaît , dans ses Serviteurs pour les desseins de sa gloire. Souvent l'exemple de leur vie est le seul prodige qu'il propose aux Fidèles à méditer , parce que c'est le seul qui peut les édifier & qu'ils doivent imiter.

Celle de M. De La Salle dans le siècle où nous vivons , peut passer pour un prodige. Quand il n'en auroit point fait d'autres , nous avons lieu de conclure qu'il est grand devant Dieu. Cependant , pendant sa vie & après sa mort , Dieu s'est servi de lui pour manifester sa gloire par des choses extraordinaires , qu'il ne nous appartient pas de regarder comme miraculeuses , ayant que l'Eglise en ait prononcé. C'est aux Evêques & non à des Particuliers à en faire l'examen & à en décider. Dans cet esprit nous nous contentons de rapporter ici simplement quelques faits qui ont paru avoir quelque chose d'extraordinaire , sans leur donner ce nom.

Je commencerai par les graces obtenues pendant sa vie , quoique fort succinctement , sans revenir au recit de celles qui ont été déjà rapportées dans son histoire , où l'on trouvera qu'il guérit un de ses Freres malade à mort , en l'em brassant. Plusieurs Freres ont assuré , que lorsqu'ils étoient peinez ou tentez , ils n'avoient qu'à s'approcher de lui , & lui exposer leurs peines pour en être soulagez. Ce que nous admirons le plus , disent-ils , en nôtre digne Pere , c'est que lorsqu'on étoit fort tenté & que quelque peine que l'on eût , il suffisoit de lui parler pour être délivré de la tentation , & de la peine que l'on avoit. Choses semblables sont rapportées dans la vie de plusieurs Saints & Saintes.

Une Personne de grande piété , que je ne nomme point , crainte d'offenser sa modestie , rapporte qu'étant fort tourmentée par l'éguillon de la chair ; & qu'ayant fait en vain tous ses efforts pour éteindre ses rebellions , elle s'avisa de découvrir sa tentation à M. De La Salle par écrit , en le priant de lui donner les avis nécessaires sur ce sujet , & de joindre aux conseils de ferventes prières. Le Serviteur de Dieu plein de charité lui écrivit une Lettre fort consolante , & lui promit ses prières. Elles ne tardèrent pas à avoir un plein effet ; car la tentation s'évanouit avec les sentimens des autres vices qui la produisent. *Il me sembloit* , dit-elle , *que j'étois une autre créature , & que Dieu m'avoit donné une nature angelique : ce qui me donna une haute idée de ce saint Homme , & un plus grand attachement au service de Dieu.*

Un Frere de la Société ayant été réduit à l'extrémité par un abcès dans la gorge , & n'attendant plus que le moment de la mort , fut visité par son Supérieur , qui lui recommanda beaucoup de se résigner aux ordres de Dieu , & l'encouragea à souffrir son mal en patience , dans l'espérance d'en être bientôt délivré. L'enfant consolé de la présence de son bon Pere , rapella tout ce qui lui restoit de forces pour le prier de ne point l'oublier dans ses prières. M. De La Salle , après le lui avoir promis avec une grande bonté , alla dire la sainte Messe pour lui : le malade fort consolé espéra de ressentir bien tôt l'effet des prières du saint Homme , & il ne se trompa point ; car à peine le saint Prêtre étoit-il à la Consécration , que l'abcès creva en dehors , en jettant une prodigieuse abondance de pus : ce qui fit sa guérison , & il fut rétabli en peu de jours dans une parfaite santé.

Frere Gilles dont la vie a été un miroir de toutes vertus , & de qui la mémoire est encore en grande vénération parmi les Freres de la même Société , faisant un jour un voyage à pied , se trouva saisi tout-à-coup d'un si grand mal de tête , qu'il se vit hors d'état de pouvoir continuer sa marche. Contraint de se reposer au milieu du chemin & accablé de douleur , il se ressouvint qu'il avoit une Lettre du saint Homme , qu'il regardoit comme une Relique. L'usage que cette créance lui inspira d'en faire , fut de l'appliquer sur sa tête , en la plaçant dans son chapeau. Alors plein de confiance en Dieu & aux mérites de son Serviteur , il se leva plein de courage , quoique la douleur fût toujours fort violente ; mais à peine eut-il fait quelques pas , qu'il se trouva entierement délivré de son mal. Il acheva le reste de son voyage en parfaite santé , en bénissant Dieu mille fois d'avoir donné une telle vertu à ce qui avoit quelque rapport à son Serviteur.

Un autre Frere assure avoir aussi été guéri d'un violent mal de tête , au moment qu'il y appliqua un morceau de cilice du saint Prêtre , après avoir recité cinq fois l'Oraison Dominicale & la Salutation Angélique.

Frere Timothée à présent Supérieur de la Société des Freres des Ecoles Chrétiennes & plusieurs autres Freres avec lui qui en ont été témoins oculaires , assurent que lui étant survenu au genouil gauche une louppe qu'il négligea d'abord , croyant que ce ne seroit rien , elle devint si grosse & si livide , qu'elle faisoit horreur à voir. Le Chirurgien qui avoit été appelé , après l'avoir ouverte par une incision dont il sortit une grande abondance de pourriture , ne promettoit pas une prompte guérison , & craignoit même pour la vie du Frere , s'il ne se ménageoit. C'est ce qui tenoit le Frere Timothée dans un grand embarras ; car il avoit été destiné pour aller au plutôt tenir une Ecole dans une Ville de Province. M. De La Salle lui-même lui en avoit porté la nouvelle dans son lit , où l'ayant trouvé couché il lui témoigna la peine qu'il avoit de son indisposition qui l'empêchoit d'o-

beir. A cette parole le malade s'étant levé , dit que le mal ne l'empêcheroit pas de faire la volonté de son Supérieur , & se mit en devoir de l'exécuter malgré les remontrances du Chirurgien qui le menaçoit de la mort , s'il ne prenoit grand soin d'une playe très-dangereuse par elle-même , & qui par le moindre accident deviendroit mortelle.

L'unique précaution que prit le Frere , fut de se pourvoir d'une bonne quantité d'onguent pour tout le voyage ; mais la bénédiction de M. De La Salle le rendit inutile. En effet , le Frere plein de confiance dans l'obéissance & dans les mérites de son Supérieur, l'avoit supplié avant que de partir de venir la partie malade. Le Serviteur de Dieu surpris de cette demande , rougit & refusa de le faire absolument ; mais enfin , pressé par le Frere , & touché de sa généreuse obéissance , il mit la main sur son mal , & y fit un signe de Croix avec le pouce , en lui disant qu'il alloit prier Dieu pour lui. Le Frere transporté de joye , partit aussi-tot sans vouloir accepter la voiture qu'on lui avoit préparée , persuadé qu'il n'en avoit nul besoin , puisqu'il ne sentoit plus aucun mal ; ainsi il fit tout le voyage a pied ; ce qui devoit extrêmement fatiguer un homme qui n'en avoit jamais fait de si longs sans voiture. Il oublia & le mal & les onguens , & il fut agréablement surpris à son arrivée à Chartres , qui étoit le lieu où il étoit envoyé , lorsqu'il voulut penser sa playe , qu'il n'y en avoit plus , & que le genouil malade étoit aussi sain que l'autre , & sans aucune marque de blessure. *Ce fut alors , dit-il lui-même dans la fidelle relation qu'il nous a donnée de cette merveille , ce fut alors que je fus convaincu que Dieu m'avoit guéri par l'attouchement , la bénédiction & les prieres de mon digne Supérieur.*

Après sa mort , un autre Frere de la Société des Ecoles Chrétiennes , attaqué d'un asthme fort violent à l'entrée du Carême , fort affligé de ne pouvoir observer le jeûne de la sainte Quarantaine , se sentit inspiré pour obtenir de Dieu cette grace , de faire une Neuvaine en l'honneur de M. De La Salle , de communier , & dire pendant neuf jours cinq *Pater noster* , & cinq *Ave Maria*. Il fut exaucé dès qu'il eut commencé sa Neuvaine , & il ne sentit aucune peine à jeûner le Carême , qu'il passa en parfaite santé. C'est le témoignage qu'il en a lui-même donné par écrit signé de sa main.

Frere N \* \* de la même Société , assure qu'ayant été attaqué de la fièvre , & en ayant eû plusieurs accès , il invoqua le secours de Dieu par l'intercession de M. De La Salle ; & qu'après avoir promis de dire pendant neuf jours à son intention , au cas que la fièvre le quittât , trois *Pater* pour les ames du Purgatoire , d'écrire son attestation , afin que Dieu en fût glorifié & le peuple édifié , & s'être appliqué sur sa tête sous son bonnet une des lettres que ce saint Homme lui avoit écrites , avec un petit paquet de ses cheveux , ensuite de quoi il s'endormit ; il se trouva à son réveil entièrement guéri : ce qui l'obligea d'accomplir son vœu avec joye.

Un des Freres s'étant trouvé sur la fin du mois de Décembre de l'année 1719. attaqué d'un rhume si violent , qu'il lui étoit impossible de reposer la nuit , & de ne pas réveiller les autres par les agitations d'une toux très-violente , se sentit inspiré de mettre sur sa bouche & sur sa gorge des cheveux de M. De La Salle , en suppliant Dieu de le délivrer de cette incommodité , par l'intercession de M. De La Salle. Sa priere ne fut pas plutôt finie , qu'il se trouva quitte de rhume & de sa toux.

Le Frere qui est maintenant le plus ancien de l'Institut des Freres des Ecoles Chré-

Chrétiennes , dont le témoignage est très-certain , assure que l'année passée 1732. ayant été attaqué pendant la nuit d'un si violent mal de tête , qu'il ne sçavoit plus que devenir , il se souvint qu'il avoit dans sa poche une lettre de M. De La Salle, il se Papliqua sur la tête , & presque aussi-tôt la douleur cessa , & il se trouva entièrement guéri.

Un autre Frere qui vit encore , se trouvant attaqué d'une fièvre quarte très-longue , & à l'épreuve de plusieurs remèdes , eut recours à un autre qui fut efficace sur le champ. Ce remède fut de détacher un peu de la crasse du bonnet quarré de M. De La Salle qu'il aperçut dans la Sacristie de S. Yon , & si ce ne fut pas sans répugnance , ce ne fut pas non plus sans fruit ; car au moment qu'il l'avalla , il se sentit délivré de son opiniâtre fièvre , & si bien guéri , qu'il n'en a pas eu depuis le moindre ressentiment. La joye qu'il en conçut , ne fut pas de voir sa santé rétablie , mais de voir la bonté de Dieu autoriser la sainteté de M. De La Salle par des guérisons extraordinaires. Ce qui le combloit lui & les autres Freres de consolation.

Le fait qui suit est d'une autre espèce , nous le tenons du Frere Barthelemi qui prit soin de recueillir ce qui se passa en cette rencontre. Voici comme il le rapporte. L'an 1719. la nuit du 19. au 20. Juin , un de nos Freres qui est dans la Société depuis plusieurs années , & employé aux fonctions de l'Ecole , étant fort tenté de quitter son état , me vint trouver pour lui donner ses habits : j'y consentis en ajoutant que si j'avois differé jusqu'alors de les lui donner , ce n'avoit été que pour son bien. Il en parut assez persuadé , & il témoigna même que la charité qu'on lui avoit toujours témoignée depuis son entrée dans la Société , étoit la seule peine qu'il avoit de la quitter. Je repartis que cela ne devoit point lui faire de la peine ; mais qu'il devoit penser à ce qu'il alloit faire , qu'il alloit suivre la tentation du démon , & qu'assurément il étoit apellé dans la Société ; le voyant ébranlé , je lui persuadai de faire une retraite pour connoître de plus en plus la volonté de Dieu. Il le fit au Noviciat , & il se sentit fort inspiré d'être très-régulier jusqu'au dernier moment qu'il resteroit dans la Société , de recourir beaucoup à Dieu par la priere , & de s'adresser à la très-sainte Vierge , à S. Joseph , & à M. De La Salle.

La fidélité qu'il eut à suivre ces lumieres du S. Esprit , parut lui mériter celle qui suit. S'étant retiré vers le soir dans le Dortoir , pour se coucher comme les autres ; & s'étant éveillé pendant la nuit , il demanda à Dieu la persévérance , en implorant le secours de la très-sainte Vierge , de S. Joseph & de Monsieur nôtre très-cher Pere. Alors ouvrant les yeux , il fut fort étonné de voir la chambre pleine de clarté. D'abord il crut qu'il étoit jour , & que sans doute tout le monde étoit levé. Plein de cette pensée , se mettant en devoir de se lever , il vit la figure de M. De La Salle. Effrayé de cette vûe , il essaya de crier ; mais en vain , il ne lui fut permis que de regarder. Il crut donc voir M. nôtre cher Pere avec un visage vermeil , revêtu des habits Sacerdotaux , c'est-à-dire d'une Chasuble à fond blanc de Satin & tout éclatante , parsemée de Roses rouges & d'hyacintes dont la croix étoit composée ; la main droite élevée comme pour commander , & pour s'énoncer à la maniere d'un Prédicateur , & apeller par deux fois différentes le Frere par son nom. Le Frere s'étant alors un peu rassuré , & écoutant avec attention , entendit ces paroles : *Mon fils , je connois le fond de votre cœur ; je vous dis de la part de Dieu , de persévérer dans l'état où il vous a apellé par sa divine Providence , & d'y observer les règles à la lettre. Si vous le faites , vous aurez la vie éternelle. Si vous n'y*

persévèrez pas , & si vous retournez dans le monde , vous vous perdrez. A ces paroles , le Frere ayant voulu se lever pour se mettre à genoux , la vision disparut comme un éclair , & il se trouva dans les ténèbres de la nuit fort étonné , consolé & fortifié. Il en rendit grâces à Dieu , & il se leva à l'instant pour s'assurer que ce n'étoit pas un songe. Il voulut même parler au Maître des Novices qu'il croyoit couché dans le même Dortoir ; mais ne l'y trouvant pas , il se recoucha. Ce qui peut faire preuve que la vision n'étoit pas chimérique , c'est que le lendemain tout le jour , ses yeux offensés de l'éclat de la lumière qu'il avoit vûe , lui firent mal.

Le Frere si bien averti , fit résolution de persévérer en son état , & y persévéra en effet encore du tems dans une grande régularité ; mais la violence de ses passions qui étoient vives , & dont il ne se rendoit pas assez le maître , ayant rappelé la tentation , il y succomba , sans être arrêté par la terrible prédiction que M. De La Salle lui avoit faite , qu'il se perdrait s'il retournoit dans le monde.

On a appris depuis peu , qu'une femme de Rouën qui portoit une incommodité considérable sans esperance de guérison , ayant été conseillée par un Ecclesiastique d'aller faire une Neuvaine sur le Tombeau de M. De La Salle , a été très-parfaitement guérie après avoir rempli ce pieux devoir de pieté. C'est ce qu'elle-même a cru devoir manifester aux Freres par un recit plus circonstancié.

On écrit d'Avignon au Frere Superieur , qu'un des Ecoliers des Freres de cette Ville , ayant une main si gâtée & si pourie , que les Chirurgiens desespéroient de la guérir , ils prirent le parti de la couper. En attendant cette cruelle opération , les Freres appliquèrent sur la main de ce pauvre enfant une pièce du manteau dont M. De La Salle s'est servi en ce Pais , avec grande confiance dans les mérites de leur saint Pere. Leur foi eut son effet ; car la main qui étoit condamnée à être coupée , guérit en peu de jours par ce seul remède , & n'eut plus besoin de celle des Chirurgiens.

En l'année 1703. il y avoit un pauvre garçon de l'Ecole proche les petites Maisons à Paris , qui tomboit du haut-mal depuis plusieurs années. M. De La Salle en eut compassion ; il travailla à sa guérison , & lui donna un certain breuvage dont on n'a pas sçû la composition , sans doute pour cacher le mérite & l'effet de ses prieres & mortifications. Mais ce qu'il n'a pû cacher , c'est que depuis ce tems l'Enfant a été parfaitement guéri. Je l'ai vû plus de dixans après en parfaite santé , disant qu'il en avoit l'obligation à M. De La Salle. C'est ce que rapporte le Frere Jean.

Le S. Homme étant presque à l'agonie , dit ces paroles : *Saint-Yon deviendra une Maison florissante. Frere N. le verra.* Quoique le Frere Superieur fût auprès de lui , il ne lui dit point qu'il en seroit témoin : il ne l'a pas non plus été ; car il mourut treize mois après son saint Pere , au lieu que l'autre est encore vivant. Ceux qui voyent de leurs yeux les progrès de la Maison de S. Yon , dont le monde lui-même est surpris , reconnoissent la verité de cette prédiction faite par leur Pere contre toute apparence.

Un autre Frere dans son Mémoire s'explique plus au long sur cette prédiction de M. De La Salle. Voici ses paroles : notre saint Pere dit peu avant sa mort , que dans peu d'années on verroit un grand changement à S. Yon , que cette Maison auroit beaucoup de réputation , qu'elle seroit un grand bien dans la Province , & même dans tout le Royaume , &c. Il nomma même un Frere present , en lui disant qu'il le verroit.

Long-tems auparavant , revenant de voyage avec un Monsieur & un Postulant , qui desirerent voir l'enclos , le saint homme les accompagna. Ce Monsieur surpris de l'étendue du terrain & de la pureté de l'air qu'on y respire , témoigna que cette demeure seroit fort à son gré : M. De La Salle reprenant la parole , lui dit : *Tout cela fera aux Freres.* Or il le dit dans un tems où il n'y avoit nulle apparence que cette predication pût être accomplie ; car les Freres alors étoient dans l'impossibilité de faire cette acquisition , leur pauvreté ne pouvant être plus grande. De plus , plusieurs autres obstacles qui paroissoient invincibles , s'y opposoient. Cependant M. De La Salle dans ce tems disoit avec assurance à ses Freres , de perdre toute inquiétude , que la Maison de S. Yon deviendroit leur partage. Pour les en mieux convaincre , lorsque les Freres étoient à la veille de deloger de saint Yon , après avoir reçu un Exploit pour vuider la maison & la rendre , & que proche de leur départ , pour transplanter ailleurs le Noviciat , ils renvoyoient les Postulans & les Pensionnaires qui se presentoient , M. De La Salle fit venir de Paris à S. Yon , tous les ornemens de la Chapelle , & sa Bibliotheque assez bien fournie de Livres , au grand étonnement de ses disciples , & en particulier du Frere Barthelemi , à qui il assura de nouveau que cette Maison deviendroit leur heritage. Il ajouta que sa presence y mettoit obstacle , que tandis qu'il y demeureroit , tout iroit au desavantage des Freres , & que tout iroit bien quand il en seroit dehors. Tout cela arriva , ce fut alors que le saint Homme alla à saint Nicolas du Chardonnet , que le marché de la Maison de saint Yon fut heureusement terminé , ainsi qu'il a été raporté en son lieu. Enfin , durant la vie & après la mort de M. De La Salle , il n'y a pas de Maisons ni de Freres qui n'ayent senti de continuelles marques des bénédictions que Dieu verfoit sur eux , par le canal des prieres de leur bon Pere.

Si les esprits forts qui rient d'abord qu'on parle de visions ou de miracles , trouvent à redire à ce qu'on vient de rapporter , ils peuvent l'oublier pour ne se souvenir que des actions héroïques de vertu , dont l'Histoire de la vie de M. De La Salle est remplie. S'ils veulent y faire attention , ils confesseront qu'un homme si Saint , peut être un homme de miracles ; & que si les miracles sont rares dans le siècle present , c'est que les hommes d'une pareille vertu n'y sont pas communs.

---

## CHAPITRE VII.

### CONCLUSION DE CETTE HISTOIRE.

#### *Portrait de l'interieur de M. De La Salle.*

ON l'a déjà dit plus d'une fois : Personne ne portoit plus l'air d'un Saint que M. De La Salle. La grace assise , pour ainsi-dire , sur sa face , sembloit vouloir le montrer aux hommes , ce qu'il étoit devant Dieu , & y peindre les beautés de son ame. En le voiant , on étoit porté à Dieu. Tout en lui exhaloit l'odeur des vertus d'humilité , de modestie , de douceur , de tranquillité , d'égalité d'esprit , de mortification , de charité & d'une piété insigne. Toujours le même en tant d'occasions de chagrin & de peine , en tant d'événemens fâcheux & défolans , en tant

de sujets de trouble & d'inquiétude, on voioit en lui un homme dont le corps fut la terre & le cœur fixé au Ciel, paroissoient ne prendre aucun intérêt à ce qui se passe en ce bas monde; un homme appliqué à régler tous ses desirs les plus saints & tous ses desseins les plus glorieux pour Dieu, uniquement selon le bon plaisir divin.

Sa vie est l'Évangile réduit en pratique. Faire pénitence, se renoncer, se mortifier, s'humilier, crucifier sa chair, prier, converser avec Dieu, ne paroître parmi les hommes, que pour travailler à leur salut, ou pour recueillir leurs mépris, prendre pour objet de son zèle, les plus pauvres & les plus abandonnés; souffrir tout, céder à tous, ne se plaindre jamais, ne se croire jamais offensé, se donner toujours le tort, être le premier à se condamner, être content de ce qui arrive, bénir Dieu en toutes choses, prendre sa volonté pour unique règle de la sienne, aimer ses amis en lui, & ses ennemis pour lui, ne voir & ne vouloir que Dieu en toutes choses, ne s'intéresser qu'à sa gloire, oublier le reste, n'avoir d'aversion que pour le monde, de haine que pour le péché, de crainte que celle de déplaire à la souveraine Majesté, de désir que d'imiter Jésus-Christ, d'attrait que pour les croix, & d'amour que pour Dieu: n'est-ce pas le précis de l'Évangile, & celui de la vie de M. De La Salle? Quels exemples d'oubli de soi-même, de sévérité pour son corps, de mépris du monde, de soif de la justice, de la pureté de cœur, d'une sainte Passion pour les humiliations & les souffrances, de détachement de toutes les choses de la terre, de l'amour de l'oraison, de l'union à Dieu, & de sacrifice de soi-même, présente l'histoire de la vie de ce S. Prêtre? Que de grâces cachées dans son intérieur; que de mérites accumulés dans une vie si crucifiée, seront manifestés au jour de la révélation des cœurs!

Cet homme humble & doux de cœur, paroissoit un homme mort à tout, un homme en qui la nature n'osoit plus se montrer, ni rien demander, un homme d'une vie toute surnaturelle, celeste, divine, qui pensoit, qui parloit, qui agissoit comme un homme d'un autre monde, ou d'une nature différente; un homme dont la vertu étoit devenue l'élément, Dieu la vie, Jésus-Christ l'ame & le centre. Dans la prière un Ange, à l'Autel un Seraphin, dans la conduite un homme Apostolique, dans les tribulations un vrai Job, dans la pauvreté, un nouveau Tobie; dans l'abandon à la Providence, un autre François d'Assise, dans les rigueurs de la pénitence, un second Abbé de Rancé, dans la pratique de l'obéissance, un Dosithee reproduit, dans l'exercice de toutes les autres vertus, un parfait Disciple de Jésus-Christ: voilà M. De La Salle représenté au naturel: on le reconnoit à ce portrait. La mort, terme fatal de la gloire des hommes, a commencé la sienne. Sa mémoire est en bénédiction; on lui donne rang parmi les Princes du peuple, qui dans le dernier siècle ont été l'honneur de l'Église & des modèles de perfection.

O Triomphe de la Sainteté! Les Tombeaux qui cachent les cendres des Princes & des Rois, tristes reliques de leurs cadavres dans leur tems si honorez, ensevelissent leur mémoire, & font revivre celle des Serviteurs de Dieu, en nous présentant leurs exemples à imiter. O Sainteté si estimable & si peu estimée des mortels! vous rendez la mémoire du Juste éternelle, tandis que celle des autres hommes périt & s'évanouit d'elle-même. Où sont maintenant ces Heureux du siècle, idolâtres de leur fortune, enflés de leur grandeur, redoutez, respectez, recherchez, encensez sur la terre? Ils ont amassé à grands frais une gloire fragile devant les hommes; mais ils n'en ont point devant Dieu. Après avoir paru avec éclat sur le théâtre du monde, ils ont disparu tour à tour, & la mort qui les a enlevés à nos yeux, les a effacés de notre souvenir. Leur fortune s'est dissipée,

leur grandeur s'est évanouïe, leur nom est tombé dans l'oubli, *leur mémoire a péri avec le dernier bruit qu'elle a fait.*

Ah ! que nous disent ces Maufolées élevez à leur gloire ? Ils annoncent leur passage ; ils disent qu'ils ont été & qu'ils ne sont plus, & ils se plaignent de servir encore à leur vanité. Ils nous frappent par leurs parures ; ils arrêtent nos yeux sur leurs ornemens : mais tandis qu'ils nous amusent à admirer les inventions de l'art dans la matière qui les compose, ils détournent nos pensées des tristes & lugubres mystères qu'ils enferment. À quoi aboutissent ces grands talens, qui élevent avec tant de gloire sur le reste des hommes, & qui sont comme un caractère de Supériorité naturelle imprimé de Dieu en certaines ames, si la sainteté ne les consacre ? Fortune, dignité, naissance, & tout ce que le monde estime le plus, vous êtes comptées pour rien dans le Ciel, vous n'êtes rien aux yeux d'un Dieu pauvre, humilié, crucifié ; Dieu qui ne connoit rien de grand que lui, ne canonise que les vertus qui rendent semblable à lui, & n'honore que ceux qui les possèdent. Si aujourd'hui le monde les deshonne, il fera un jour forcé de leur faire justice & de retracter ses Jugemens. Dans ce jour où tout ce qui brille à nos yeux sera reconnu pour vanité, où le Ciel & la terre disparaîtront devant celui qui les a créés, où toute grandeur éclipsée devant la sienne ne pourra soutenir ses regards, la Sainteté seule fera en assurance. On verra toutes les Créatures applaudir aux éloges que Dieu lui-même en fera. On verra les Réprouvés forcez de reconnoître l'équité des récompenses dont Dieu la couronnera. Ha ! quel honneur pour ceux qui l'auront acquise ! Maintenant ils n'ont pour soutien que la Foi, pour consolation que l'espérance, pour secours que la prière, pour exercice que la mortification, pour objet que le Ciel : leur vie cachée en Dieu, comme dit l'Apôtre, ne leur mérite en ce monde que des mépris : ils en sont regardez comme la baïaïeure ; mais Dieu à son tour les retirera de l'opprobre, il les manifestera à l'Univers, il les lui donnera pour Juges, il fera connoître leur nom, il publiera leurs mérites, il rendra gloire à leurs vertus, il les associera à sa félicité.

Ce sont les ouvrages de sa miséricorde, les portraits de sa Sainteté, les chefs-d'œuvre de sa grace, les images de son Fils bien-aimé ; les objets de ses complaisances, les Vases d'élection à qui le Ciel est préparé, qui seuls ont acquis le droit d'y entrer, qui seuls en effet y sont admis. Prenons-donc part à leurs vertus, si nous voulons en avoir à leur bonheur. Déterminons-nous à les imiter, si nous prétendons à leurs récompenses.